



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



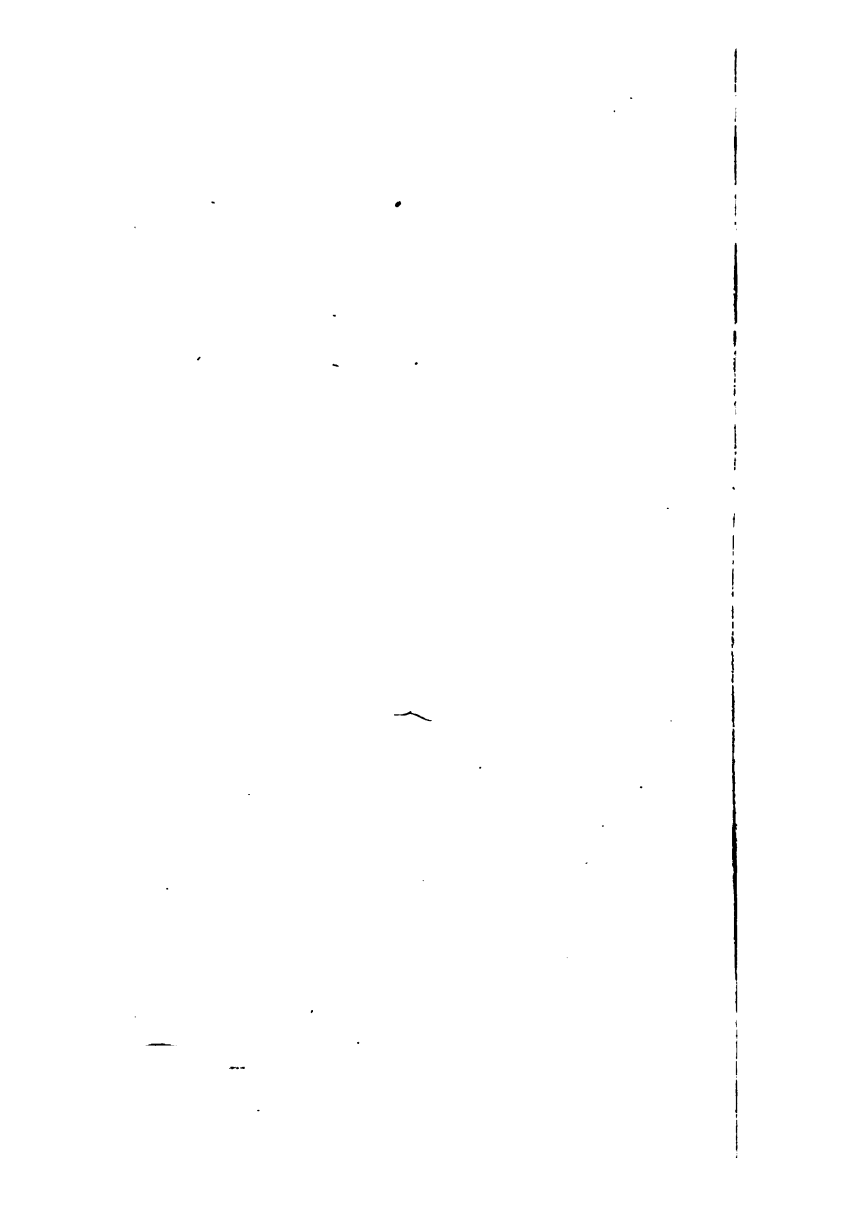
DK

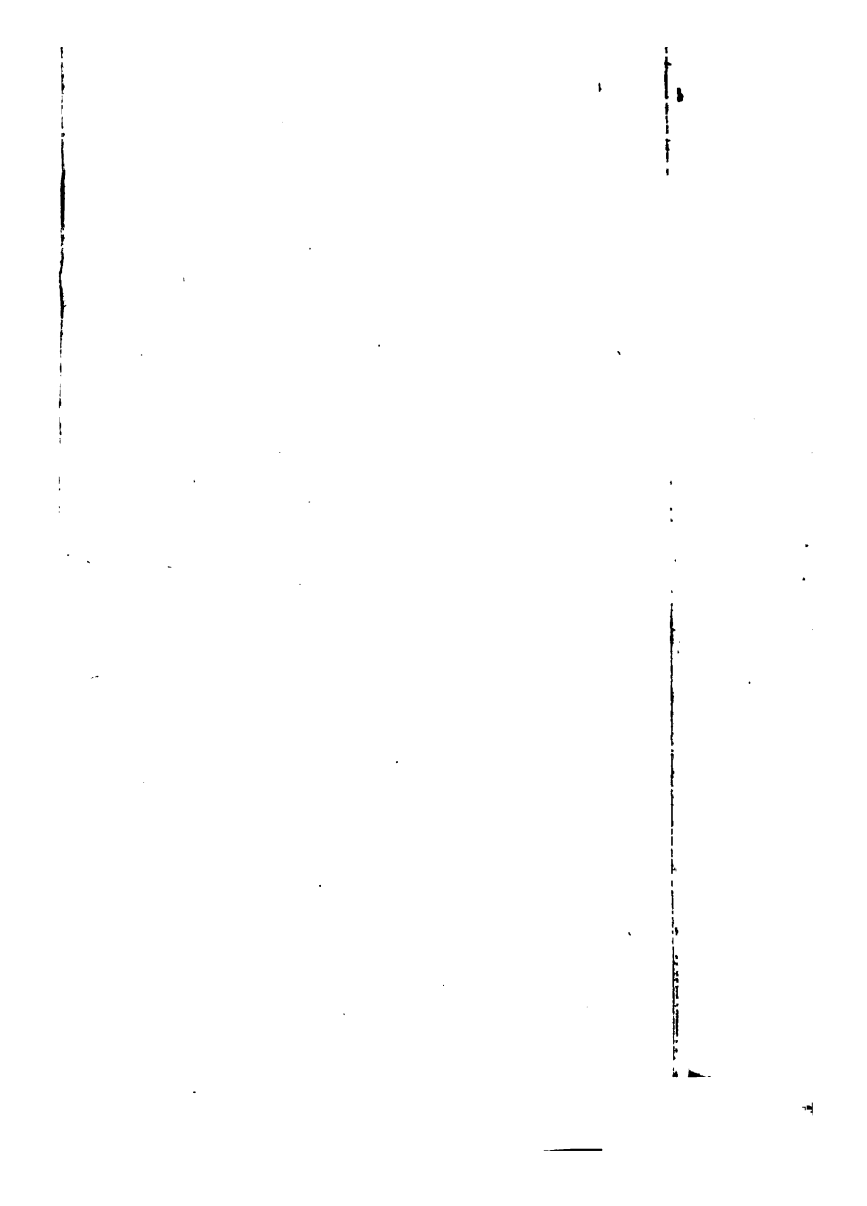
169

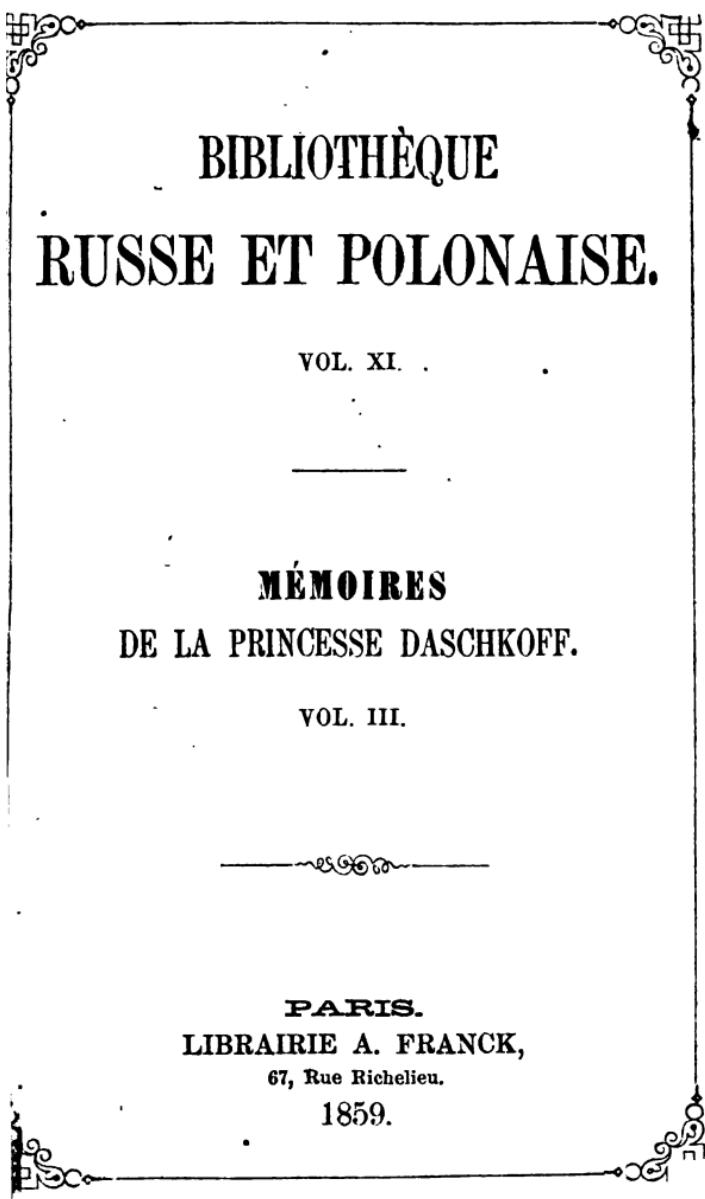
D3

A234

1859







BIBLIOTHÈQUE
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. XI.

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. III.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

PUBLICATIONS NOUVELLES
DE LA
LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, Rue Richelieu à Paris.

Documents russes publiés à l'Etranger
(en langue russe).

Vol. I. un fort volume gr. 8. Prix . fr. 15, —
on vend séparément:

- 1^{re} Partie. Les Allemands et le Danube fr. 3, 50.
2^{me} „ Le Journal de Sévastopol . fr. 2, 50.
3^{me} „ Lettre au Gouverneur du
Grand Duc. fr. 1, 25.
4^{me} „ Position du clergé de cam-
pagne fr. 7, 50.
5^{me} „ Extrait des mémoires du C^{te}
Rostopchine fr. 1, 50.
6^{me} „ Karamzine et Speranski . fr. 3, —

Vol. II. un fort volume gr. 8. Prix fr. 13.

- 1^{re} Partie. Il est temps! fr. 3, —
2^{me} „ Sur l'effet et la portée de la
loi du 20 Novembre 1857 . fr. 2, —
3^{me} „ Remarques sur les lettres de
Rome de Mouravieff . . . fr. 6, —
4^{me} „ Artamoff, le coq rouge . . fr. 5, —

Vol. III.

- 1^{re} „ La question de l'affranchis-
sment de l'administrations
des paysans. fr. 6, —

11/10
J 229
1859



BIBLIOTHÈQUE
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. XI

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. III.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu 67,
1859.

Дашкова, Екалерина Романовна (урожд. Сова)
= Kniaginia, 1743-1810.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF,

DAME D'HONNEUR DE CATHERINE II, IMPÉRATRICE
DE TOUTES LES RUSSIES;

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;
AVEC LA CORRESPONDANCE DE CETTE IMPÉRATRICE
ET D'AUTRES LETTRES.

PUBLIÉ SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

MISTRESS W. BRADFORT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

M. ALFRED DES ESSARTS.

VOL. III.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

10

10

gen

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF.

CHAPITRE I.

La princesse Dolgorouky. — Départ de la princesse Daschkoff pour l'exil. — Préoccupations pénibles. — Un espion. — Dangers du voyage. — Un ouragan. — Péril pressant. — Le gouverneur de Twer. — La situation. — Un messenger inattendu. — Surprise. — Craintes de la princesse pour son fils. — Elle arrive au lieu de son exil. — Description de cet endroit. — Nouvelles craintes de la princesse pour son fils. — L'Empereur Paul. — Cérémonie caractéristique. — Réception touchante faite à la princesse par ses paysans.

Bien loin d'avoir un caractère ordinaire, mon amie la princesse Dolgorouky était une femme éminemment distinguée tant par son bon sens que par sa droiture; sa sincérité, son amitié cordiale me la rendaient particulièrement chère. Dès le moment de son

III.

1

407000

arrivée, elle se mit avec ardeur à la besogne pour chercher et combiner tout ce qui pourrait le mieux servir à mes besoins et à mes aises; elle empaquetait de ses propres mains une quantité de choses qui lui semblaient devoir contribuer à rendre mon séjour dans une cabane de paysan non-seulement supportable, mais encore aussi agréable que le permettaient les circonstances. Devant moi, elle faisait tous ses efforts pour me ranimer et me cacher la tristesse que lui inspirait ma position; mais ses larmes, quand elle pouvait leur laisser libre cours sans être observée, ne cessaient de couler. Le soir où j'é devais partir, je fus en état, avec l'aide du bras de ma femme de chambre, de me traîner jusqu'à l'appartement de la princesse que je trouvais tout en pleurs.

Je l'embrassai tendrement et lui reprochant de ne pas assez montrer la force d'âme dont le ciel l'avait douée, je l'engageai à se remettre en pensant qu'avant vingt-quatre heures ma triste existence serait terminée, ou bien que si, au contraire, Dieu me réservait pour d'autres épreuves, et que si au bout de quelques relais on n'avait pas à

me ramener à l'état de cadavre, elle pouvait être certaine que le voyage, le mouvement, le changement d'air m'auraient donné une force nouvelle et que je survivrais pour jouir un jour encore de sa société.

Cette dernière prédiction s'accomplit en partie. Je revins de l'exil, et j'eus le bonheur de revoir la princesse ; mais à peine s'était-il écoulé deux ans quand une mort prématurée la précipita dans la tombe et me condamna à déplorer, durant le reste de mes jours, la perte d'une amie si sensible, si sincère.

Le jour où mon départ eut lieu fut le 26 décembre 1796. Comme je ne pouvais me mouvoir sans assistance, je m'étais fait transporter à l'église. Ayant prié mes amis et ordonné à mes domestiques qui se tenaient en arrière de ne pas m'enlever le peu d'énergie que m'avait laissée la douleur de faire et de recevoir des adieux, je fus installée dans ma kibitka aussitôt après la fin du service religieux et je commençai ainsi mon voyage pour je ne sais quel pays indifférente sur mon sort, et sans me préoccuper des nouveaux rapports qu'on venait de me faire et d'après lesquels à un cer-

tain endroit de la route que j'allais suivre on me ferait soudain changer de direction et l'on me conduirait pour m'y enfermer à quelque couvent éloigné et isolé.

Cependant il n'arriva rien de semblable, et de jour en jour je recouvrai mes forces premières. Ce fut également sans fondement que mes amis s'alarmèrent à l'idée de me voir partir dans une kibitka¹⁾, espèce de voiture à laquelle je n'étais pas accoutumée. Non-seulement le mouvement et l'exercice contribuèrent à soulager mes rhumatismes, mais encore ils rendirent du ton à mon estomac et rétablirent mon appétit.

A la fin de notre première journée de voyage, M. Laptoff ayant vu le maître de la cabane où nous devons passer la nuit, en conversation avec un homme qui sur la route nous avait distancés et regardés curieusement, demanda quel était cet individu.

Notre hôte, passablement ivre, dit, qu'il n'en savait trop rien, car cet homme s'était annoncé d'abord comme appartenant à la

1) Voiture à demi découverte, reposant l'hiver sur des brancards de traîneau et l'été sur des roues sans ressort, lesquelles sont très incommodes.

suite de la princesse, et „voici, ajouta-t-il, qu'il vient de m'ordonner avec un air d'autorité, d'entrer dans l'appartement pour voir si la princesse y est bien réellement.“

Laptoff alla droit à l'étranger et avec sa chaleur accoutumée il lui demanda en quoi il avait affaire à la princesse et comment il osait envoyer quelqu'un dans sa chambre pour troubler son repos. Ce drôle qui n'avait pas la finesse des gens de son métier, nous donna bientôt lieu de penser qu'il avait été chargé d'espionner nos actions d'après les ordres non de l'Empereur mais de M. Archaroff. Craignant en même temps qu'on ne m'instruisît du fait, il engagea M. Laptoff, en essayant de prendre le ton de la menace, à ne point me parler de ce sujet sous peine de répondre des suites d'une confidence.

Après notre première journée de marche et avant d'avoir atteint la ville de Twer, nous nous vîmes deux fois en grand danger de périr; la seconde fois surtout lorsqu'un ouragan qui roulait de la neige et effaça tout vestige de route, nous réduisit à la nécessité de faire dix-sept heures de marche sans connaître le moins du monde

notre chemin. Aucune trace d'habitation humaine; quand la nuit tomba, nos chevaux épuisés étaient presque hors d'état de se mouvoir. Etre engloutis par la neige ou périr de froid ou servir de proie aux bêtes fauves, telle était la perspective qui s'offrait à notre imagination épouvantée, et l'une ou l'autre de ces extrémités semblait inévitable. Nos domestiques nous croyaient perdus; les uns pleuraient, les autres récitaient des prières pour notre salut commun.

J'ordonnai au cocher de ne pas essayer de pousser plus avant, mais d'attendre patiemment jusqu'à l'aube. Je pensais que le vent serait alors tombé, et que, les chevaux étant en état de se remettre en marche, nous pourrions découvrir quelque habitation, et de là regagner notre chemin.

Il ne s'était pas écoulé une heure quand le cocher crut apercevoir à une certaine distance un rayon de lumière. J'envoyai l'un de mes plus intelligents domestiques à la découverte du point d'où cette lumière semblait partir. Il y courut en toute hâte, et au bout d'une demi-heure revint avec l'agréable nouvelle que nous étions peu éloignés d'un petit groupe de chaumières.

Nous poussâmes nos pauvres chevaux qui traînaient la jambe, et enfin nous et nos bêtes nous nous trouvâmes logés en lieu sûr et sauvés ainsi d'une mort horrible et d'un supplice qui se fût doublé sans doute en se prolongeant.

Nous découvrîmes alors que nous avions fait un écart considérable, et qu'en dix-neuf à vingt heures nous n'avions pas gagné plus de six verstes. En arrivant à Twer, nous eûmes la bien agréable surprise d'un excellent logement préparé pour nous par les soins du gouverneur Polikarpoff. Ce digne homme vint immédiatement me faire visite; et comme je lui exprimais toute ma reconnaissance et en même temps ma crainte qu'une telle bonté envers une femme proscrite ne lui fît du tort aux yeux d'un souverain vindicatif, il se contenta de répondre: „J'ignore, Madame, ce qui a pu se passer de particulier entre Sa Majesté et vous; mais ce dont je suis certain, c'est qu'il n'a pas été publié d'oukase qui proclame votre bannissement; en conséquence, qu'il me soit permis d'agir à votre égard comme j'y suis poussé par le respect sincère que votre caractère m'a toujours inspiré, depuis que

j'ai appris à distinguer le juste de l'injuste."

En ce moment la ville de Twer était toute pleine de gardes qui se rendaient à Moscou pour le couronnement; ce qui n'empêcha pas le bon et brave gouverneur de nous envoyer de sa table un excellent souper.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route; et comme nous ne changions pas de chevaux, nos journées de voyage étaient nécessairement bornées, soixante verstes au plus et habituellement moins.

A Krasnoïcholtm, nous eûmes aussi la bonne fortune de trouver dans le principal fonctionnaire un homme bien élevé et obligeant. C'était le sénéchal M. Krowse, neveu du célèbre médecin de ce nom; grâce à son empressement et à sa bienveillance, nous fûmes munis de provisions que ne nous eussent offertes ni les villages ni les chaumières que nous pouvions rencontrer. Nous consacraâmes quelques heures au sommeil tout en faisant reposer nos chevaux; puis le lendemain, au point du jour, nous quittâmes Krasnoïcholtm et nous remîmes en route.

Ce jour-là, nous eûmes la preuve bien

suffisante, quand bien même nous eussions pu en douter encore, que l'espion dont j'ai parlé déjà et qui ne nous avait jamais perdus longtemps de vue, était certainement l'agent du jeune Archaroff et qu'il tenait pour le compte de celui qui l'employait un journal des faits et gestes de notre colonie errante.

L'Empereur avait confié à cet Archaroff les fonctions et les pouvoirs d'un inquisiteur, — office qui était loin de repugner à un coeur bas et servile comme le sien où n'avait jamais pénétré un sentiment d'humanité. M. Laptoff étant entré dans une chaumière d'où l'espion venait de sortir à l'instant même, trouva sur la table une lettre tout ouverte adressée à M. Archaroff et que ce misérable avait laissée par inadvertance. Il y était faite mention de mon état maladif, de la présence de Laptoff et d'une autre circonstance que l'espion avait sans doute jetée dans son récit pour y mettre du piquant et de la variété: soi-disant, un de mes domestiques aurait dérobé la pelisse d'un paysan. C'était tout-à-fait invraisemblable; car au début du voyage mes domestiques avaient tous reçu, à mes frais, des pelisses

neuves, tandis qu'en tout cas le valet du correspondant de M. Archaroff paraissait avoir grand besoin d'un vêtement de ce genre.

Eclairés par cet incident, nous prenions toujours la précaution d'ouvrir, partout où nous logions, les trappes par lesquelles les paysans descendent dans leur cave; nous nous assurons par là si l'agent de M. Archaroff n'était pas dans quelque coin d'où il pût, invisible, écouter nos conversations.

Un sujet différent m'ouvrit une source d'inquiétude réelle en de craintes qui ne se dissipèrent qu'après mon retour à Troitskoe et quand mon frère et d'autres amis me donnèrent l'assurance que les faits dont je vais parler n'exposaient pas mon fils à la fureur de l'Empereur. A peine arrivée à Wesseigotsky, je reçus la visite du sénéchal nouvellement nommé, et en même temps celle de son prédécesseur, homme respectable qui avait reçu sa charge des mains de feu l'Impératrice, en récompense de ses services militaires et pour avoir été blessé neuf fois en combattant pour son pays. Paul 1^{er} l'avait destitué, afin de mettre à sa place un cousin de M. Arackhtchieff, l'un

des agents les plus dévoués et les plus habiles de la tyrannie impériale.

L'injustice éprouvée par ce digne officier était naturellement pour lui un texte de plaintes amères; et bien qu'en lui témoignant une grande sympathie j'eusse épuisé toutes les formules de condoléance que ce sujet pouvait admettre, je ne pus réussir à faire tourner un seul instant ses pensées et notre conversation sur un autre point que les injustices qu'il avait subies. Enfin pour lui échapper je m'avisai d'un expédient: ce fut de prier ces deux messieurs de conduire ma fille et Miss Bates à la foire, qui à cette époque passait pour la plus considérable de l'Empire. A peine avaient-ils quitté la maison quand un officier entra dans mon appartement et me présenta une lettre. Cette lettre était de mon fils qui avait recommandé au porteur de ne la remettre qu'à moi et, après s'être assuré ainsi par ses propres yeux de l'état de ma santé, de se rendre à Korotowa, le lieu de mon exil, avec des instructions pour les paysans, afin que ceux-ci me reçussent comme leur maîtresse; après quoi, de revenir lui rendre compte de sa mission.

La foudre eût éclaté sur ma tête, que je n'eusse pas éprouvé une plus grande secousse qu'en observant la manière dont cette communication m'était faite. Je n'ignorais pas combien était inflexible la roideur de l'Empereur sur certains points d'étiquette militaire; je savais qu'il avait infligé publiquement les plus sévères réprimandes aux princes Souvaroff et Repnin, rien que pour lui avoir fait porter leurs dépêches par des officiers. Déjà je me représentais mon fils exposé à une persécution sans relâche, traîné même en Sibérie pour avoir transgressé un édit impérial en m'envoyant une lettre par un officier, à moi proscrire, et en me témoignant un intérêt qui dépassait ses devoirs militaires.

Je demandai vivement à l'officier s'il avait été vu en ville et s'il n'avait pas rencontré sur son chemin le sénéchal. A ce double égard, il me rassura. Je le conjurai instamment de partir pour Korotowa dont nous n'étions éloignés que de trente-trois verstes; j'y serais bientôt arrivée et en mesure de causer avec lui: mais il était de la plus haute importance qu'il quittât la ville sans perdre un moment et surtout qu'il évitât de se faire voir.

Dès que mon monde fut de retour de la foire, nous nous mîmes en voiture et nous arrivâmes à une heure avancée de la nuit au lieu que l'Empereur avait déterminé pour mon futur séjour.

Ma cabane était assez spacieuse; celle qui se trouvait en face fut consacrée à la cuisine, et la plus convenable de toutes celles de la rue voisine fut disposée pour ma fille.

Je ne perdis pas une minute pour envoyer prévenir M. Schriedman, l'officier que mon fils m'avait député. A peine m'avait-il quittée, que j'appris d'un des domestiques, à mon inexprimable épouvante, que non-seulement M. Schriedman s'était montré publiquement, mais que dans sa stupidité et son étourderie il avait fait connaître au sénéchal de la ville d'où nous sortions et sa personne et la commission dont il était chargé; et qu'en conséquence le sénéchal lui avait demandé son passeport qu'il avait gardé.

Maintenant je ne goûtais plus de repos ni jour ni nuit: jusque dans mes rêves l'image de mon fils exilé en Sibérie étaient constamment devant mes yeux. J'écrivis à mon frère et à d'autres amis, les suppliant

de m'envoyer des nouvelles de mon fils; mais je n'osais m'abandonner entièrement aux assurances qu'ils me donnaient sur la complète sûreté dont mon fils jouissait; il me fallut pour m'y fier être vaincue plus tard par les faits quand je sus qu'il était réellement appelé à commander un régiment.

De temps en temps l'Empereur Paul montrait des lueurs de justice; il y avait en vérité des instants où il laissait paraître quelque chose qui ressemblait à de la sagacité et même à de la noblesse d'âme. Il apprit, par le sénéchal, le voyage de M. Schriedman, sans témoigner en rien que la conduite de mon fils lui déplût; et quand, après mon retour à Troitskoe, il fut informé par les rapports de M. Archaroff, qu'un grand nombre de mes amis m'avaient visitée dans mon exil: „Rien de plus naturel, dit-il; c'est le temps pour ceux qui sont liés envers la princesse Daschkoff par les noeuds de l'amitié et de la reconnaissance, de lui en donner le témoignage.“

En ce qui concernait mon bien-être dans ma position d'exilée, je n'eus lieu que d'être satisfaite. Ma cabane était vaste et beaucoup plus commode que je ne me fusse at-

tendue à la trouver. Il est vrai de dire que durant la nuit mes trois caméristes partageaient ma chambre à coucher; mais grâce à leurs attentions, à leur respect et à leur propreté, je n'éprouvai aucun inconvénient du voisinage. J'ajouterai que Miss Bates avait eu la prévoyance de se procurer un grand rideau de revêche verte qui servait comme d'écran entre mes femmes de chambre et moi.

A mon arrivée à Korotowa, il y eut une petite cérémonie que je mentionnerai parce qu'elle présente une sorte de tableau national et parce que, dans les circonstances particulières où je me trouvais, elle m'émut beaucoup. Il est d'usage en Russie pour les grands propriétaires du sol, lorsqu'ils ont accompli un voyage, de se rendre tout droit à l'église où l'on chante un *Te Deum*, comme pour remercier Dieu de leur salut. L'hymne achevée, les prêtres se présentent d'ordinaire à la demeure du noble afin de lui d'offrir leurs félicitations au sujet de son retour et de lui donner la bénédiction solennelle la croix à la main. Le noble répond à cette cérémonie en baisant d'abord la croix, puis les mains qui la portent.

Conformément à cet usage, sitôt que je fus descendue de voiture, le prêtre vint à la cabane où j'étais logée, et, après avoir prononcé la bénédiction selon la forme que j'ai indiquée, au lieu de me présenter sa main il me conjura, les larmes aux yeux, de lui donner la mienne à baiser. „Ce n'est pas votre rang, dit-il, ma mère, que je respecte, mais c'est la réputation de vos vertus qui a pénétré jusque dans ce coin reculé du pays. Je vous parle au nom de tous les habitants de ce village. Votre fils est un bon maître parce que vous l'avez bien élevé, et c'est en cela que consiste le secret de notre prospérité. C'est votre malheur qui vous a conduite parmi nous, et nous le regrettons; mais pour nous c'est une bénédiction de vous voir, et en vous voyant nous croyons contempler notre ange gardien.“

J'avais éprouvé beaucoup de fatigue et j'étais très faible; mais cette expression inattendue, naïve et naturelle de l'attachement de ces pauvres paysans que je n'avais jamais vus, au moment où je me préparais à être complètement malheureuse et dans un lieu où pas une autre perspective ne

m'était promise, fit naître en moi une sensation de bonheur réel; j'en fus tellement saisie, que je ne pus répondre autrement qu'en interrompant le digne prêtre et l'embrassant comme un ami, comme un père. Mes amis auxquels cette scène avait arraché des larmes, me dirent plus tard que jamais au sein de ma prospérité je ne leur avais inspiré autant de respect et de vénération qu'en ce moment.

CHAPITRE II.

M. Laptoff. — Opinion de l'Empereur à son égard. — Lettre de la princesse au prince Repnin. — Le serment de fidélité. — Mécontentement des paysans. — Symptômes de révolte. — Lettre secrète du prince Repnin à la princesse. — Pénible entrevue. — Châtiment par la torture. — Distractions dans l'exil. — La princesse écrit à l'Impératrice. — Elle sollicite auprès de l'Empereur. — Rage causée à l'Empereur par le ton de la lettre de la princesse. — Il se calme par l'intercession de Melle Nelidoff et du jeune Grand-Duc Michel. — Un messenger de joie. — Maladie de Miss Bates. — Préparatifs pour le retour à Troitskoe. — Conduite des paysans de la princesse.

Mon premier soin, le jour qui suivit notre arrivée, fut de renvoyer M. de Laptoff, qui

avait été pour moi un sujet de continuelles appréhensions; heureusement je n'eus pas la douleur de savoir qu'il eût été victime de sa reconnaissance et de son attachement sans bornes. En apprenant qu'il m'avait suivi dans l'exil, l'Empereur s'écria, dans un accès d'admiration: „Ce n'est pas là un de vos jeunes gens qui vivent sous les jupons, voilà un homme qui sait porter des culottes!“ expression favorite de Sa Majesté pour témoigner la haute sympathie que lui inspirait un caractère résolu.

Le bataillon de chasseurs commandé par Laptoff, était du nombre de ceux qui venaient de subir une réduction; mais l'Empereur lui donna un autre régiment, et bientôt après il lui présenta la croix de l'ordre de Malte.

Tandis que j'étais à Twer, me rendant à Korotowa, j'avais écrit à mon cousin le prince Repnin. Je demandais à connaître sur quel fondement était établie l'accusation dirigée contre moi. En même temps, je lui rappelais les sentiments qui avaient dominé en moi sous le règne de Pierre III; j'invoquais le témoignage qu'il était en mesure de rendre à la fois auprès de l'Empe-

reur et de tous les gens de bien du pays, que pas une de mes actions n'avait été dirigée en vue de ma fortune personnelle ou d'une élévation criminelle de ma famille. Je nommais le village où j'étais envoyée en exil pour un terme indéfini, et je lui indiquais certains membres de l'Académie dont la fidélité et l'attachement m'étaient connus et assurés, comme autant de personnes entre les mains desquelles une réponse à ma lettre pouvait être déposée en toute confiance, jusqu'à ce qu'il me fût possible d'envoyer à Pétersbourg un paysan qui la prît et me la rapportât, avec d'autres lettres, au lieu de mon exil.

Une nouvelle mesure de l'Empereur, prise à la suite d'une circonstance que je mentionnerai, me permit de recevoir plus facilement cette réponse. Jusque là les nobles seuls avaient été astreints au serment de fidélité; le reste de la nation, c'est-à-dire les militaires, les fonctionnaires civils aussi bien que ceux qui étaient attachés à d'autres services, et enfin les paysans, comme appartenant à la noblesse, n'étaient pas admis à prêter serment; mais par je ne sais quel caprice, il fut enjoint à tout le monde,

y compris les paysans, de prononcer le serment de fidélité à Paul I.

Cette mesure sans précédents causa une grande fermentation. Les paysans s'imaginèrent qu'ils allaient cesser d'appartenir aux nobles; et des villages entiers dans plusieurs gouvernements commencèrent à se révolter, ne voulant plus ni travailler pour leurs maîtres ni payer les taxes. Bientôt l'Empereur fut obligé d'employer ses troupes pour comprimer l'esprit de rébellion; dans un domaine notamment, appartenant à M. Apraxin et à la princesse Galitzin²⁾, la révolte prit un caractère de tirer à boulets sur ces gens égarés dont un grand nombre tombèrent victimes de l'erreur où les avait plongés la fausse interprétation de la mesure de l'Empereur.

Cet esprit de révolte suscité de la sorte avait été entretenu et fomenté dans quelques districts par certains employés inférieurs de chancellerie — la race la plus nuisible qu'il y ait dans l'Empire, — lesquels s'en allaient d'un air affairé par les villages des grands propriétaires et persuadaient aux pauvres paysans ignorants que s'ils déclai-

²⁾ d'abord Melle Chernicheff.

raient appartenir à l'Empereur ils seraient désormais dégagés de tout lien envers leurs premiers maîtres.

Je ne saurais trop dire jusqu'à quel point fut poussé ce système détestable; ce qu'il y a de certain, c'est que deux de ces indignes cabaleurs avaient répandu leur doctrine dans tout le gouvernement d'Archangel et dans le nord de celui de Novogorod, et que, juste avant mon arrivée à Korotowa, ils avaient intrigué auprès des paysans de mon fils, leur promettant, moyennant une petite somme d'argent, de les mettre en pleine sécurité sous un maître meilleur; cette proposition avait été repoussée ici avec indignation et les paysans avaient déclaré qu'ils se trouvaient beaucoup plus heureux dans leur condition présente que tous ceux qui relevaient de la Couronne.

Cet état de choses obligea l'Empereur à envoyer le prince Repnin dans ces deux provinces agitées. Le prince avait à passer sur sa route dans une ville voisine du village où j'étais confinée; de là il me fit parvenir une lettre par l'intermédiaire d'un prêtre du canton qui promit de se conformer à ses strictes injonctions de secret et

de me porter cette missive avec toute la prudence possible. Le prêtre exécuta ponctuellement sa commission, et voici comment : Un jour, comme je regardais à travers ma croisée, j'aperçus un ecclésiastique tout à fait inconnu qui s'avancait droit vers ma cabane. Aussitôt je courus à la porte ; je n'avais pas descendu les marches extérieurs quand l'étranger s'approcha et m'ayant mis entre les mains la lettre de mon cousin, me recommanda de me confier à la Providence céleste, puis disparut.

Le prince Repnin m'exprimait le chagrin qu'il éprouvait de se trouver absolument hors d'état de me prêter la moindre assistance ; il ne pouvait que me conseiller d'écrire à l'Impératrice pour invoquer son intercession en ma faveur auprès du souverain. Telle était ma répugnance à solliciter les bonnes grâces d'une princesse que j'avais quelque raison de croire assez mal disposée en ma faveur, pour ne rien dire de pis, que j'hésitai d'abord à suivre le conseil du prince. Si j'avais été seule à souffrir, ce motif eût suffi, je pense, pour me déterminer, à me soumettre sans réserve aux circonstances présentes, plutôt que de de-

mander par une pétition ma réintégration à Troitskoe. Mais d'autres étaient engagés profondément dans mon malheur; et quel séjour pour eux!.. Une cabane de paysan vers le soixantième degré de latitude nord, au milieu de marais et de forêts impraticables qui, durant les tardifs et courts étés, ne permettaient pas de s'éloigner des environs du village et défendaient ainsi tout exercice. Ma fille, Miss Bates, mes domestiques, tous souffraient, et peut-être souffraient-ils beaucoup plus que moi qui en me sentant l'objet d'une persécution imméritée, avais pour me soutenir le sentiment énergique et fier de mon innocence. Ce sentiment me donnait plus de courage et de force que je n'eusse pu m'y attendre; ce fut même souvent pour mon esprit un problème que je ne saurais comment résoudre si je n'attribuais en partie cet effet à l'influence du meilleur et du plus désirable des principes, — la résignation.

Ce qui redoublait la tristesse de notre position c'était précisément que dans la saison présente nos rapports avec le reste du pays devinssent plus faciles. Les marais étant gelés, la distance pouvait être abrégée.

gée de plusieurs verstes entre Pétersbourg et la Sibérie en passant par notre village; c'est ainsi que de mes fenêtres je vis plus d'une troupe de malheureux exilés s'acheminer vers le lieu du bannissement. Une fois je remarquai, devant la porte d'une cabane voisine, une kibitka différente par la forme de celles du pays. Elle stationnait, et les chevaux étaient dételés. J'envoyai un domestique s'informer à qui appartenait cette voiture. L'étranger demanda quelle était la personne qui faisait cette question, et, apprenant mon nom, il témoigna le désir de me voir un moment, disant qu'il était allié de loin par mariage à ma famille.

Bien qu'il ne me convînt guère, dans ma position, ni ne me fût agréable de recevoir des visites, cependant pensant que cet étranger pouvait avoir besoin d'une aide que je serais à même de lui fournir, je l'invitai à venir. Pour commencer la conversation je lui demandai comment il se trouvait être mon parent. Tandis qu'il s'expliquait, je remarquai un bégaiement dans sa parole et un tremblement convulsif sur ses traits et dans toute sa personne. „Vous êtes certainement malade, lui dis-je, et vous paraissez souffrir.“

„Il est probable, répondit-il avec difficulté, que je resterai toute ma vie tel que vous me voyez.“

Alors il me raconta son histoire. Il s'était trouvé impliqué dans une accusation dirigée contre quelques officiers subalternes des Gardes, lesquels auraient tenu un langage offensant pour l'Empereur; ses compagnons avaient été exilés en Sibérie; on l'avait mis à la torture; après avoir eu les membres disloqués, il avait été cassé de son grade et envoyé pour y séjourner à Wologda, domaine appartenant à son oncle qui s'était déclaré responsable de sa conduite future.

Prolonger cette entrevue sans pouvoir rendre le moindre service à mon malheureux parent, c'était chose trop pénible; je ne pus que déplorer son sort. Cependant l'image de ce jeune homme avec ses membres disloqués et ses nerfs déchirés, resta longtemps empreinte dans mon imagination.

Peu après cet incident, je reçus la visite de M^{me} Worontzoff et de sa fille. C'était la veuve d'un de mes cousins assez éloigné, il est vrai, mais que j'estimais beaucoup. Le plus jeune fils de cette dame respec-

table dans toute l'étendue du mot, avait été dès son âge le plus tendre confié à mes soins et élevé sous mes yeux jusqu'à seize ans; il était alors entré dans l'armée avec le grade de major. Les excellents principes et la conduite parfaite de ce jeune homme, ainsi que son tendre respect pour sa mère, trait principal de son caractère, faisaient l'orgueil et la consolation de M^{me} Worontzoff; en outre, le soin que j'avais pris de son éducation avait formé, dans l'esprit de la mère, une dette de reconnaissance qu'elle désirait ardemment acquitter en venant ainsi me voir et me témoignant toutes les attentions possibles. Elle s'installa dans une cabane voisine de la mienne et passa une semaine avec moi. Le temps ne s'écoulait pas trop péniblement, grâce à quelques livres que nous avions eu la prévoyance d'apporter de Troitskoe, à quelques crayons que nous employions à dessiner les paysages d'alentour sur notre table de sapin que tous les trois jours on lavait et préparait à nouveau pour cet usage, car nous ne pouvions nous procurer du papier. A ces ressources s'ajoutaient la malice comique d'un petit cozaque qui appartenait

à ma maison et de plus, au milieu du chagrin que je pouvais éprouver, une résignation parfaite à mon sort, résignation qui encourageait mes compagnons d'exil à déployer non moins de force d'âme et de patience.

Cependant les paysans m'apprirent qu'au mois d'avril, lors de la fonte des glaces et des neiges, la rivière voisine du village ne manquait jamais de déborder et de couvrir d'eau jusqu'à une distance de deux à trois verstes la contrée environnante; ils me dirent aussi qu'il n'y avait moyen de se procurer pour les transports ni gros bateaux ni radeaux, qu'il n'existait au plus que de petites barques de pêcheurs. Or comme nous ne possédions pas de voitures montées sur roues et qu'il nous était impossible d'en faire venir, je jugeai nécessaire, avant que toutes communications nous fussent interceptées pour une saison, d'essayer de l'effet d'une lettre à l'Impératrice.

En conséquence, j'écrivis enfin pour la supplier d'obtenir en ma faveur de Paul I^{er} qu'il me fût permis de retourner à Troitskoe, où je serais à portée de trouver les secours de la médecine et où, rendue à ma maison d'où je promettais de ne jamais sortir sans

en avoir reçu l'autorisation, je cesserais de partager avec ma famille et mes gens la gêne inutile et les souffrances que nous avions à subir dans une cabane de paysans.

J'adressai sous même pli à l'Empereur une lettre non cachetée. La vérité m'oblige à confesser que cette seconde lettre était conçue en termes dédaigneux plutôt que sur le ton de la supplication. Je commençais par peindre ma santé comme si précaire et me représenter comme une personne tellement indifférente à l'endroit où elle viendrait à mourir que peut-être, disais-je, c'était aussi bien temps perdu pour moi d'écrire que pour Sa Majesté de lire ma lettre; mais, ajoutais-je, la religion et l'humanité ne me permettaient pas de voir sans en éprouver du chagrin et sans tenter un effort pour les alléger, les souffrances et les privations auxquelles étaient en butte ceux qui volontairement partageaient l'exil d'une personne ignorante encore de son crime.

„Durant la vie de l'Impératrice votre mère, lui disais-je, jamais on n'a pu remarquer dans ma conduite une seule intention hostile à votre personne et à votre pouvoir. Tout ce que j'ai à vous demander, c'est la per-

mission de vivre tout-à-fait retirée dans mon domaine de Troitskoe; et si personnellement je vous semblais indigne de cette faveur, j'en sollicite du moins le bienfait pour mes compagnons de souffrance et pour mes domestiques."

Ces lettres furent confiées à la poste, et il est superflu de dire que le résultat n'en était pas attendu par nous sans impatience.

J'appris dans la suite par une personne qui à cette époque se trouvait à Pétersbourg et qui était parfaitement au courant de ce qui se passait chez l'Empereur, que ma lettre à Sa Majesté fut au moment d'avoir pour nous les conséquences les plus terribles. Mais grâce à la Providence, grâce à la versatilité d'esprit qui caractérisait l'Empereur, et enfin à je ne sais quel heureux accident qui mit un retard dans le voyage du courrier envoyé pour porter le coup de grâce à nos espérances naissantes et terminer ainsi les épreuves d'une femme vouée à soutenir une continuelle lutte contre un sort rigoureux, la sentence fut révoquée, et, au lieu du malheur, il nous vint de la consolation et du secours.

Quand l'Impératrice eut reçu ma lettre et

présenté à l'Empereur celle qui lui était adressée, Paul I^{er} tomba dans la fureur la plus inouïe, et chassant brusquement de sa présence l'Impératrice, il jura qu'il ne se laisserait pas détrôner comme l'avait été son père, et que jamais il ne recevrait une lettre de moi. Dans le fort de sa rage il dépêcha un courrier avec l'ordre qu'on m'enlevât plumes, encre, papier, et qu'on exerçât sur moi une surveillance assez rigoureuse pour me priver de toute communication extérieure et m'interdire toute correspondance, si ce n'est avec les personnes qui m'entouraient.

Après ce mauvais succès, l'Impératrice eut recours à M^{lle} Nelidoff la favorite. Celle-ci mettant ma lettre entre les mains de S. A. J. Michel, le plus jeune Grand-Duc, entra chez Paul avec ce jeune prince et Sa Majesté. L'Empereur en prenant la lettre parut très adouci; il la lut, embrassa son fils et dit: „Vous savez, Mesdames, plaider d'une manière irrésistible.“

Les dames répondirent par mille caresses à ce succès qui les comblait de joie. Immédiatement l'Empereur m'écrivit en russe une lettre dont voici la traduction littérale:

„Princesse Catherine Romanovna,
„Puisque vous désirez retourner dans
„votre domaine du gouvernement de Ka-
„lougà, vous êtes libre de le faire.
„Je suis votre bienveillant et très affec-
„tionné

PAUL.

M. Archaroff, ³⁾ gouverneur militaire de Pétersbourg, fut aussitôt appelé et invité à envoyer, sans perdre un moment, un autre courrier avec l'ordre de rattraper le premier qui emportait un message bien différent et était déjà sur le chemin de Kalougà. Soit par mauvaise volonté, soit par légèreté, M. Archaroff fit choix pour cette commission d'un courrier qui arrivait en ce moment même de la Sibérie où il avait mené en exil un malheureux officier des Gardes.

Il n'y avait guère lieu de présumer qu'un courrier, après avoir accompli un tel voyage, c'est-à-dire fait au moins quatre mille verstes, aller et retour, étant forcé de repartir sans avoir pris de repos, pourrait entreprendre un nouveau voyage et tenir bon ne fût-ce que quelques heures. Cependant le sort

³⁾ Frère aîné du gouverneur de Moscou.

semblait las de me persécuter; le dernier messenger usa de tant de diligence, qu'il atteignit le premier et le dépassa.

Au moment de son arrivée, j'étais à la fenêtre de ma cabane, et voyant près des marches une kibitka entourée par mes gens, je sortis et me trouvai face à face avec un courrier de l'Empereur. Miss Bates le suppliait en vain de déclarer quelles nouvelles il apportait. Cet homme ne pouvait rien dire; il ne savait rien, sinon qu'il avait un oukase de Sa Majesté pour la princesse Daschkoff. On m'indiqua à lui, et il me remit le message.

Avant que j'eusse pu rompre le cachet, la bonne Miss Bates se jeta à mes pieds et dit: „Prenons courage, chère princesse; en Sibérie il y a aussi un Dieu.“

Elle pâlit et elle tremblait de la tête aux pieds tandis que je la relevais et l'exhortais à se contenir pour que je pusse lire la lettre. Quand j'eus jeté les yeux sur la page et dit à Miss Bates qu'il nous était permis de nous en retourner à Troitskoe, elle retomba à terre, dans un tel état d'exaltation voisine du délire, que je fus forcée de la faire mettre au lit.

J'ordonnai alors à mes gens d'offrir du vin et d'autres rafraîchissements au courrier, mais il refusa soit de manger soit de boire, et demanda seulement un coin pour s'y étendre et dormir, ce qu'il n'avait pu faire depuis plusieurs jours.

On annonça à ma fille les heureuses nouvelles qui avaient causé à mes domestiques des transports de joie. Le lendemain matin, je demandai au courrier combien il recevait par an, et après lui avoir donné une gratification qui montait presque au double de ses appointements, je le renvoyai non moins joyeux que tous les autres. Seule, je puis le dire, sauf l'agitation et la crainte que j'éprouvais au sujet de Miss Bates, j'étais calme et modérée. Après l'évanouissement de la pauvre Miss Bates, la fièvre l'avait saisie; et tant que dura le mal, comme j'étais la seule personne que la souffrante reconnût, je quittai rarement son chevet si ce n'est pour écrire quelques lettres et faire quelques dispositions afin d'envoyer en avant une partie de ma maison et d'être plus libre d'agir avec activité et rapidité aussitôt que Miss Bates pourrait voyager sans péril.

Je profitai du retour du courrier de l'Em-

pereur pour confier à cet homme une lettre non cachetée adressée à M. Archaroff, le priant de la transmettre à M. Lepechine, secrétaire perpétuel de l'Académie russe des Sciences, un de mes amis intimes, à qui j'avais écrit un récit de tout ce qui était arrivé, en y joignant mon adresse à Troitskoe. Mais M. Archaroff eut la bassesse de supprimer cette lettre.

Je profitai du voyage d'un paysan à Pétersbourg pour envoyer quelques lettres à mes amis d'Angleterre, sous le couvert de M. Glynn, négociant anglais qui habitait cette ville.

Pendant les huit jours que dura la fièvre de Miss Bates, je fis nos préparatifs de départ et je travaillai à écarter le plus possible les difficultés et les retards. A la fin de cette période, Miss Bates, quoique faible, se trouva suffisamment remise pour se mettre en route; le dixième jour qui suivit la bienheureuse arrivée du courrier, vers la fin de mars, tandis que l'hiver était encore dans toute sa rigueur, ayant envoyé à cent-vingt verstes en avant mes chevaux que j'avais gardés à Korotowa, nous commençâmes notre voyage du lieu de l'exil à celui de notre futur séjour.

Je ne saurais en finir avec cette partie de mon histoire sans parler des preuves que je recevais chaque jour du zèle extraordinaire et vraiment délicat que ces pauvres paysans déployaient à mon service. Deux fois par semaine, à leur retour du marché de la ville voisine, ils apportaient pour ma table tout ce qu'ils avaient pu se procurer de meilleur et même de plus rare; rien n'eût pu les décider à en recevoir le prix. Peu de temps seulement avant mon départ, j'appris que leurs femmes qui chaque jour venaient de la campagne avec leurs petites offrandes d'oeufs et de gâteaux, se relayaient, d'après un arrangement convenu entre elles, pour avoir l'occasion de me voir et de voir surtout si je continuais d'exister et de me porter bien.

Je demandais souvent comment il se faisait que ces braves gens pussent éprouver autant d'attachement pour une personne qui depuis longues années avait cessé d'être leur maîtresse; et la réponse invariable était: „A partir du temps où nous vous avons appartenu nous avons été heureux et nous sommes devenus riches; vous avez élevé dans vos propres principes le prince notre

bon maître; et notre redevance, bien qu'il l'ait un peu augmentée, est encore très-inférieure à celle que nos voisins payent à leurs maîtres."

CHAPITRE III

Retour à Troitskoe. — Agréable réception faite à la princesse. — Elle reprend ses relations avec ses amis. — Les maisons transformées en barraques. — Occupations de la princesse à Troitskoe. — Calomnies contre la mémoire de l'Impératrice Catherine. — Faveur témoignée par l'Empereur Paul au prince Daschkoff. — M. Nicholay. — Le prince Kourakin notifie à la princesse le pardon de l'Empereur. — Scène étrange à la parade. — Faveur extraordinaire du prince Daschkoff. — Changement subit. — Destitution du prince.

Grâce à la prévoyance attentive de mes bons paysans qui avaient envoyé des chevaux de relais, nous fîmes, à notre retour, plus de chemin en un jour que nous n'en avions fait en deux jours et demi pour venir.

Le neuvième jour de notre voyage fut vraiment une journée de réjouissance. Nous approchions des environs de Troitskoe, où chacun de mes serviteurs avait une femme,

une mère, des enfants ou des amis pour fêter le moment de son arrivée. Vers le soir, nous entendîmes une acclamation de triomphe. Nous nous trouvions en vue du fleuve Pratwa qui coule à travers ma propriété. Ce fut mon cocher qui le premier salua cette vieille connaissance, et en faveur de la nouvelle le peu d'argent qui restait dans ma bourse en sortit.

Quelle scène de félicitations et de bonheur! Personne ne se rappelait plus la souffrance passée! . . . Tout le monde eût voulu se hâter, précipiter la course; mais, hélas! nos pauvres chevaux étaient encore trop loin de leur écurie pour partager ce sentiment. Ils avaient accompli la tâche de la journée; et la difficulté toujours plus grande qu'il y avait à cheminer en traîneau maintenant que la neige commençait à disparaître, nous fit céder malgré nous à la nécessité de passer une nuit de plus en route.

Cependant le dixième jour nous arrivâmes à Troitskoe, et en entrant dans l'église, je la trouvai, quelque grande qu'elle fût, entièrement remplie des habitants de seize villages et hameaux à moi appartenant, et des do-

messtiques que j'avais laissés en partant. Après le Te Deum, tous se pressèrent autour de moi pour me baiser la main et témoigner le plaisir que leur causait mon retour; mais je n'étais pas assez forte pour me tenir plus longtemps sur mes pieds, et je les suppliai de remettre leurs compliments de bienvenue au moment où je serais mieux en état de les recevoir.

Ce témoignage de leur attachement et de la joie sincère qui brillait sur toutes les physionomies me toucha profondément; mais j'avais récemment dépensé tant d'énergie et de courage, que tout effort de quelque genre qu'il fût était au-dessus de mon pouvoir; avant tout, le repos du lit m'était indispensable.

Le jour suivant, j'envoyai un domestique à mon frère qui était à Moscou, pour lui annoncer mon retour; j'écrivis aussi à mes nièces les princesses Dolgorouky et Mavrocordato pour leur demander des nouvelles de leur santé et de celle d'autres amis et parents, ainsi que tous les détails qu'elles pourraient me fournir sur mon fils.

A mon grand soulagement, j'eus lieu de bénir la divine Providence, car ceux que

j'aimais le mieux avaient échappé aux effets de la tyrannie si violente et si absolue qui sévissait alors.

Je trouvai ma maison de Moscou transformée en baraque pour l'usage d'un officier et de quatre-vingt-sept soldats. Avant qu'on en prît ainsi possession militairement, mon intendant avait eu la bonne idée de barricader et sceller toutes les portes donnant sur l'intérieur de la maison, disant que j'avais été obligée de la quitter en toute hâte et qu'il avait été chargé par moi de prendre note et soin de tous mes effets. La précaution était sage et utile; elle m'épargna ce qu'il m'en eût coûté pour avoir en garnison chez moi un de ces misérables généraux, de ces militaires de Gatchina⁴⁾ (qualification expressive qu'on leur donnait), lequel eût inévitablement détruit mes meubles et converti ma maison en un lieu sauvage.

Ma campagne qui touchait à la ville avait été consacrée à un semblable usage. Elle était occupée par quatre-vingt-dix soldats et six officiers inférieurs: si bien, qu'outre,

⁴⁾ Maison de campagne appartenant à l'Empereur et où il recevait fréquemment ses officiers.

les autres dépenses qui me furent imposées par ce mode arbitraire d'envahissement, trois mille troncs d'arbres amenés sur radeaux d'un de mes domaines et qui avaient été déposés à Moscou, ne suffirent pas pour la quantité de bois de chauffage que je dus fournir.

Les ennuis et les tracas auxquels j'avais été ainsi exposée me décidèrent, bien que ce ne fût pas sans un sentiment de regret, à me séparer de cette propriété. Elle avait été une ressource pour moi dans l'hiver même par la beauté de ses jardins que trente ans de soins avaient amenés à la perfection. Elle était coupée de promenades et d'allées tenues avec la plus grande propreté; et comme dans la saison des neiges, ces allées étaient régulièrement balayées et sablées, j'avais toujours sans sortir de chez moi le moyen de faire un exercice agréable. Cet avantage était cependant plus que contrebalancé par les frais que la propriété me coûtait, indépendamment de l'embarras et du désagrément de me voir exposée d'un moment à l'autre à la visite d'hôtes comme ceux dont je viens de parler. D'ailleurs, il n'était rien moins que certain qu'il me fût toujours permis d'habiter Moscou où, à vrai

dire, je n'étais pas très disposée à me fixer; car depuis mon retour à Troitskoe, tous mes parents et tous ceux de mes amis qui méritaient ce nom, venaient m'y voir; et puis je savais bien que dans toute grande ville, à Moscou principalement, un étroit système d'espionnage était établi, et que les dénonciations les plus dangereuses étaient toujours le meilleur moyen d'acquérir la faveur de tyrans soupçonneux et inquiets.

Pendant l'été je recommençai tranquillement mes doubles travaux d'horticulture et d'agronomie; et comme pour l'une et l'autre de ces occupations je n'avais pas un seul domestique qui s'entendît à la besogne, mon temps fut bien rempli. La fatigue corporelle que j'amassais dans la journée était, d'ailleurs, amplement compensée par le prompt et profond sommeil qui la suivait. Ce sommeil m'était d'autant plus nécessaire que je ne manquais jamais le matin de m'éveiller juste à l'heure où j'avais été brusquement arrachée au repos par ceux qui m'avaient apporté la mauvaise nouvelle de mon exil à Korotowa. Il m'arrivait rarement de me rendormir ensuite; aussi jugeais-je utile de prendre une heure de sieste après mon

dîner. Les jours de pluie, quand je ne pouvais pas sortir de la maison, je m'occupais à dresser des plans de bâtimens et de plantations tels que je désirais les exécuter, ou bien j'avais recours à ma bibliothèque.

J'eusse voulu me procurer les nouvelles publications qui avaient du mérite ; je donnai des ordres à cet effet et je consacrai aux achats de cette nature une certaine somme annuelle. Mais en général l'importation des livres était absolument prohibée, bien qu'on nous laissât inonder de pamphlets qui calomniaient Catherine II. Mes amis ne m'envoyaient pas de livres pareils. Cependant je me procurai quelques-uns de ceux qui étaient le plus répandus à Moscou ; et si la vie m'est conservée je veux, avant de quitter la plume, ajouter à ces Mémoires qui, s'ils ne méritent point de passer à la postérité, intéresseront peut-être mes amis et l'esprit de justice de leurs descendants, ajouter, dis-je, quelques notes, et j'espère qu'elles démontreront la complète fausseté de certaines assertions que la haine et l'envie ont pu seules dicter.⁵⁾

⁵⁾ Cette intention énoncée par la princesse n'a jamais reçu d'exécution. (Note de l'Editeur.)

Dans l'année 1798 le prince Daschkoff se trouvait à Pétersbourg. A cette époque, l'Empereur pouvait à peine se passer de lui. Cette tendresse capricieuse était poussée à un tel excès, qu'on était sûr que Paul I serait de mauvaise humeur s'il arrivait à mon fils de ne pas dîner à la Cour. Mon fils avait alors l'habitude de passer de longues heures tête à tête avec l'Empereur dans son cabinet et souvent il était admis à entrer avec Sa Majesté dans l'appartement de l'Impératrice quand personne ne s'y trouvait hors M^{lle} Nelidoff, et même quand leurs Altesses Impériales en étaient exclues.

Depuis son arrivée à Pétersbourg, mon fils n'avait pas cessé de faire des instances auprès du Grand-Duc Alexandre pour qu'il obtînt en ma faveur la permission de résider à Moscou avec faculté de visiter mes domaines. Cependant je lui avais vivement recommandé, sitôt que je fus informée de son retour dans la capitale, de ne point s'occuper de moi, mais d'agir avec la plus grande prudence dans l'intérêt de son propre salut. Toutes mes lettres lui répétèrent cette injonction. Je lui affirmas dans les termes les plus positifs que

mon attachement pour Troitskoe était de nature à me faire préférer cette résidence à tout autre séjour en Russie, et que ma manière d'agir avec mes serfs était telle qu'elle rendait superflue ma surveillance personnelle soit dans l'administration de mes autres domaines soit dans la levée du modeste revenu que j'en tirais. En conséquence, je le priais de se bien persuader qu'un changement de séjour était ce que je désirais le moins et ce qui m'était le moins nécessaire.

Toutefois mon fils continua d'intercéder, à ce sujet, Son Altesse Impériale; mais il s'écoula plus d'un mois sans que les promesses qui avaient répondu à ses sollicitations eussent produit aucun effet. Il communiqua aussi ses vœux à M. Nicholay, directeur de l'Académie des Sciences qui jouissait d'un grand crédit auprès de l'Impératrice dont il était premier secrétaire.

Il arriva qu'un jour où ce personnage se trouvait dans l'appartement de l'Impératrice, Sa Majesté, causant avec M^{lle} Nelidoff de la haute considération qui entourait le prince Daschkoff à la Cour et de l'influence qu'il exerçait sur l'esprit de l'Empereur, témoigna son étonnement de ce qu'il n'usait

pas de ces moyens pour obtenir la mise en liberté de sa mère. M. de Nicholay saisit cette occasion d'expliquer comme quoi mon fils avait sollicité la protection du Grand-Duc pour se faire accorder cette faveur, et quel chagrin il éprouvait de ce que les promesses qu'il avait reçues étaient restées jusque alors sans résultat. Il alla plus loin et laissa entendre combien ce serait chose gracieuse et généreuse si Sa Majesté et l'autre dame à qui il avait l'honneur de s'adresser voulaient bien dans une semblable cause unir leur influence à celle de Son Altesse Impériale.

M. de Nicholay reporta cette conversation au prince Daschkoff. Peu de jours après, le prince Alexis Kourakin alla voir mon fils par ordre de l'Empereur, pour lui apprendre que Sa Majesté avait l'intention de lui faire don de cinq mille paysans. A quoi mon fils répondit qu'il le priait d'assurer Sa Majesté du sentiment de profonde reconnaissance que lui inspirait la bonté dont il était l'objet de sa part, et que cette reconnaissance vivrait éternellement dans son coeur; mais que, à vrai dire, il ne désirait qu'une chose au monde: la liberté de sa mère.

Le lendemain matin, le prince Kourakin aborda mon fils, au moment où la grande garde s'assemblait pour la parade et lui annonça, par ordre de l'Empereur, que la liberté était rendue à sa mère, ajoutant qu'il était chargé aussi de me notifier cette nouvelle.

La lettre du prince Kourakin était conçue en ces termes :

„Madame et très-chère tante,

„Je m'estime heureux d'avoir à vous
„annoncer, d'après le commandement de
„l'Empereur, que vous êtes libre de vi-
„siter vos domaines, de changer de lieu
„de séjour selon votre désir, et même
„de venir dans la capitale quand la Cour
„en est absente ; mais quand la Cour y
„résidera, vous pourrez habiter une mai-
„son de campagne à proximité.“

Peu d'instants après, lorsque l'Empereur arriva à la parade, mon fils voulut se jeter à ses pieds. L'Empereur, prévenant ce mouvement, embrassa mon fils qui, dans le transport de sa reconnaissance, oubliant que Sa Majesté était de petite taille, l'enleva de terre pour lui rendre plus complètement son accolade. Il pleura, et l'Empereur pleura

aussi. Ce fut la première et en même temps la dernière scène de sentiment dont les gardes aient été témoins.

Jusqu'au moment où mon fils quitta Pétersbourg, Paul I^{er} continua de lui témoigner la même prédilection. Il le consultait sur tous ses plans militaires, sur la guerre qu'il était au moment d'entreprendre. Il le faisait écrire dans son cabinet, devant lui, tête à tête, tous les plans d'opérations, toutes les dispositions de troupes en égard aux Etats voisins; en même temps il avait conçu secrètement le projet de confier à mon fils le commandement du corps d'armée réuni à Kiow. Bien plus, il lui avait donné des blancs-seings pour les remplir comme il le jugerait convenable et selon les circonstances. Des instructions furent envoyées aussi aux ambassadeurs à Vienne et à Constantinople, le comte Razoumoffsky et M. de Tamara, pour qu'ils se missent en correspondance avec le prince Daschkoff; tandis que le commandant de la flotte de la mer Noire recevait l'ordre de combiner ses forces et ses opérations avec lui.

Mon fils fut envoyé directement de Pétersbourg à Kiow où il devait faire tous

les préparatifs ultérieurs en soumettant à l'Empereur le résultat de son travail.

Après ces marques d'une faveur insigne et d'une confiance sans bornes, qui eût pu s'imaginer qu'avant une année révolue le prince Daschkoff serait l'objet d'une destitution! Ce fut cependant ce qui arriva; et la cause qui produisit cet événement semblerait bien minime pour avoir amené un tel effet. Mon fils eut le malheur de représenter au prince Lapouchin, procureur-général près le Sénat, qu'un certain Altesti, plongé à cette époque dans la forteresse de Kiow, était innocent du crime dont on le chargeait.

Cet infortuné était accusé d'avoir établi quelques soldats en qualité de cultivateurs sur un domaine qu'il tenait de feu l'Impératrice. L'imputation était fausse; pas un seul soldat n'avait été envoyé en cet endroit. Mais Altesti avait eu pour protecteur, sous le précédent règne, le prince Zouboff, dont il avait été secrétaire et qui lui avait témoigné une confiance illimitée, peut-être même exagérée et répréhensible; tel était son crime réel. Il est possible que le prince Lapouchin, en communiquant à

l'Empereur l'opinion de mon fils à ce sujet, ait choisi un mauvais moment, — un moment où le souverain était mal disposé. Peut-être aussi avait-il quelque raison particulière pour agir de la sorte; car c'était un homme faux, en dessous et vindicatif. Quoiqu'il en soit, l'Empereur écrivit comme suit au prince Daschkoff:

„Comme vous vous mêlez de choses
„qui ne vous regardent pas, vous êtes
„dès ce jour destitué de votre commande-
„ment.
PAUL.“

PAUL."

Mon fils, ne voulant pas livrer au courrier qui lui avait apporté cette étrange lettre, les blancs-seings de l'Empereur et les autres papiers importants qu'il avait entre les mains, écrivit à Sa Majesté pour la prier de lui envoyer une personne de confiance à qui il pût remettre le tout. Cependant comme Paul ne paraissait pas le moins du monde pressé de donner suite à cette demande délicate, le prince Daschkoff se servit du premier courrier qui se rendait à Pétersbourg et renvoya à l'Empereur et les papiers et ses lettres même; puis ayant promptement réglé ses affaires à Kiow, il

partit pour le domaine qu'il possédait dans le gouvernement de Tamboff.

CHAPITRE IV.

La princesse se rend dans la Russie Blanche. — Sa visite à son frère. — Un pressentiment. — Mort de l'Empereur. — Caractère de ce souverain. — Différence entre lui et Catherine II. — La princesse et son frère sont appelés à la Cour. — Voyage de la princesse à Pétersbourg. — Son retour à Moscou. — Couronnement d'Alexandre. — L'Impératrice Elisabeth. — Retour de la princesse à Troitskoe. — Arrivée de Miss Wilmot. — Conclusions.

L'été suivant, j'allai visiter mon domaine de la Russie Blanche, où je restai quelques semaines; j'y reconnus que d'innombrables déprédations avaient été commises par mon intendant, Polonais de naissance, cet homme s'étant imaginé que j'étais destinée à être envoyée en Sibérie.

Je pris quelques dispositions favorables à mes paysans et mis à la tête de l'administration de ce domaine un de mes serfs russes. A mon retour, j'allai passer six semaines auprès de mon frère. Je m'occu-

pai à augmenter l'agrément de sa campagne, j'améliorai les points de vue, je plantai des arbres et des arbustes et fis arracher ceux qui avaient été disposés sans goût.

Comme nous étions ensemble bon nombre d'heures chaque jour, la conversation revenait souvent entre nous sur un sujet qui nous affectait profondément, — sur les maux de la patrie et ceux dont chacun était menacé; car quiconque n'était pas dans sa propre personne victime de la tyrannie despotique de Paul I^{er}, avait à gémir sur le sort d'un ami, ou d'un parent ou d'un voisin.

J'ignore comment, mon esprit tout entier était saisi de l'idée que l'année 1801 apporterait un terme à ce règne de terreur. Il m'était impossible d'en donner une explication satisfaisante à mon frère que j'entretenais souvent de cette persuasion, ni de lui dire de quelle manière elle m'était venue; mais c'était chez moi une conviction bien arrêtée et que je ne pouvais chasser de mon imagination.

Au commencement de cette année, mon frère me rappela ma prophétie.

„Votre année de pronostic est arrivée“, me dit-il.

„Oui, répondis-je, la voilâ commencée; vous verrez si le pronostic ne se sera pas accompli avant qu'elle soit achevée.“

En effet, le 12 mars de cette année, la Providence permit que les jours de Paul I^{er} fussent tranchés; et ainsi se terminèrent les malheurs publics et privés qui pesaient sur notre pays et qui, sous la forme la plus oppressive et avec les caractères les plus variés de la persécution et de la tyrannie, avaient gagné progressivement toute la surface de l'Empire.

Bien des fois j'ai remercié le Ciel de ce qu'étant moi-même du nombre des proscrits, j'avais été dispensée du devoir misérable de paraître à la Cour d'un pareil souverain!.. En effet, quel rôle eussé-je pu y remplir, moi à qui la nature avait absolument refusé le don de la dissimulation, talent si nécessaire auprès des monarques et plus encore peut-être vis-à-vis ceux qui les entourent; moi dont la physionomie ne manquait jamais de trahir toutes les sensations, tous les sentiments soit de dégoût, soit de mépris, soit d'indignation? Que de gêne par conséquent, que de souffrance me fut épargnée! Car on peut dire de ce malheu-

reux souverain que ce qu'il y avait en lui de bonnes qualités était contrebalancé par une sorte de folie brutale et emportée; comme Empereur, il la témoignait par une idée exagérée et un exercice abusif de son pouvoir; et comme militaire, en se rendant bassement l'esclave du caporalisme prussien.

Par moments, Paul montrait une lâcheté soupçonneuse; sans cesse il se préoccupait de l'existence supposée de complots tramés contre sa vie. Ses actions se ressentaient d'impressions instantanées, qui n'étaient que trop généralement celles de l'outrage et de la cruauté. Personne ne l'approchait sans éprouver une sensation de terreur, et sans que toutefois à cette terreur ne se joignît un fort mélange de mépris.

Quel contraste entre l'existence des courtisans qui l'entouraient, — esclaves de ses caprices redoutables, — et celle des personnes qui avaient eu le bonheur de vivre auprès de la Grande Catherine! Bien que son accueil fût plein de dignité, ce n'était jamais avec un respect servile ou craintif qu'on paraissait en sa présence. La plus profonde vénération, le respect uni dans tous les coeurs à l'amour et à la recon-

naissance, telle était la nature des sentiments que sa vue inspirait. Aimable, remplie d'enjouement et de gaieté, elle aimait à faire oublier son rang dans l'intimité; mais si l'on pouvait n'y plus penser pendant quelques moments, sa supériorité naturelle dont chacun sentait l'ascendant ne tardait pas à rendre le sentiment du respect inséparable de l'idée qu'on était en face d'elle.

De retour à Moscou, mon frère raconta à plusieurs personnes mon étrange prophétie; ce qui me valut l'ennui de mille et mille questions, auxquelles je ne pouvais donner une seule réponse satisfaisante; car, ainsi que je l'ai dit, il m'eût été parfaitement impossible d'expliquer comment cette idée était entrée dans mon imagination.

Peu de temps s'était écoulé lorsque mon frère reçut une lettre du nouvel Empereur qui l'appelait⁵⁾ à Pétersbourg et l'invitait à prendre de nouveau part aux affaires du Gouvernement. Sa Majesté daigna aussi m'adresser un message par l'intermédiaire de mon neveu Tatitscheff⁶⁾ qui fut chargé de

⁵⁾ Il était chambellan, membre du département des Affaires Etrangères, et avait en outre la direction de ce qui concernait les Cours asiatiques.

se rendre auprès de moi à Troitskoe et de m'engager à reparaitre à la Cour. Mais valétudinaire, à mon âge et avec mes idées sur les Cours, je n'étais guère tentée de me montrer encore à celle de Pétersbourg.

Je ne voulus pas garder mon neveu auprès de moi plus de trois jours, afin qu'il eût plus de temps à consacrer à sa mère et à ses parents de Moscou; et l'ayant pressé de retourner le plus tôt possible à son poste, de peur que quelque autre ne lui prît sa place, — chose qui n'est pas du tout invraisemblable au début d'un règne nouveau, — je lui remis pour l'Empereur Alexandre une lettre par laquelle je remerciais Sa Majesté du gracieux souvenir qu'elle avait daigné m'accorder, tout en lui exprimant mes regrets de ce qu'une santé très inégale ne me permettait pas de me rendre immédiatement à la résidence impériale; j'ajoutais qu'aussitôt que je me jugerais en état d'entreprendre le voyage, je me hâterais de donner satisfaction au vif désir que j'éprouvais de présenter mon hommage à Sa Majesté.

Dans cette intention, je quittai Troitskoe à la fin d'avril pour voir, à Moscou, mon

frère le comte Alexandre avant qu'il partît lui-même pour Pétersbourg. Nous convinmes qu'il me précéderait d'une semaine, non-seulement pour que j'eusse un peu plus de temps à moi afin de réunir mes forces en vue du voyage, mais encore pour nous épargner l'embarras et le retard que nous eût causés l'attente des chevaux de relais; car comme il nous en eût fallu à chacun un nombre égal, ces inconvénients n'eussent pas manqué de se produire si nous avions voyagé de compagnie.

Ce fut au mois de mai que par petites étapes j'arrivai à Pétersbourg. Si j'éprouvai un grand plaisir à revoir l'Empereur que j'avais été habituée à aimer durant douze années, j'en ressentis plus encore en admirant la beauté qui était peut-être le moindre charme de sa compagne. Son sens droit, son instruction, sa modestie et ces grâces indicibles qui naissaient de son aimable caractère, en s'unissant à beaucoup de tact et à une prudence au-dessus de son âge, lui donnaient à mes yeux un intérêt tout particulier et m'attiraient vivement vers elle. Déjà elle parlait correctement la langue russe sans le moindre accent étranger. Ce-

pendant je vis avec peine qu'Alexandre n'était entouré que de jeunes gens trop disposés à ridiculiser ou déprécier leurs aînés; et qu'une certaine timidité chez l'Empereur, produite peut-être par le sentiment de sa surdité, l'empêchait d'y mettre bon ordre.

Les quatre années du règne de Paul I^{er}, qui eût voulu ne faire de ses fils que des caporaux, avaient été perdues pour leur intelligence et leurs études; les parades de la garde et l'uniforme des soldats étaient les objets sur lesquels il fixait principalement leur attention. Je prévis que la bonté d'âme de l'Empereur et les principes de justice et d'humanité que d'autres soins lui avaient inculqués, ne le préserveraient pas de donner aveuglément sa confiance à ceux qui l'entouraient immédiatement, et par conséquent de causer à ses ministres et autres fonctionnaires certains embarras dans leur action publique, effet naturel et logique de cette faiblesse.

Je quittai Pétersbourg vers la fin de juillet. Je fis un détour pour me rendre dans mon domaine de la Russie Blanche, où j'avais à m'occuper de quelques préparatifs nécessaires tant en habillements qu'en

équipages pour les fêtes du couronnement; car je dois avouer que depuis sept ans ces détails avaient été absolument négligés par moi.

J'empruntai à la Banque quarante-quatre mille roubles; sur cette somme, j'en employai dix-neuf mille cinq cents à payer une lettre de change de mon fils, onze mille à liquider une dette de mon neveu Dimitri Tatischeff; je consacrai le reste à mettre ma maison un peu en ordre et à faire figure convenable au couronnement sinon avec magnificence, du moins avec la décence que mon rang exigeait.

Avant de partir, j'obtins la promesse de l'Empereur qu'aux prochaines promotions ma nièce M^{lle} Kotchetoff serait nommée fille d'honneur, et que le prince Ouroussoff qui venait d'épouser une autre de mes nièces M^{lle} Tatischeff, recevrait le titre de gentilhomme de la Chambre.

J'arrivai à Moscou quinze jours avant la Cour. L'entrée de Leurs Majestés dans cette ville fut solennelle et splendide. Plus de cinquante carrosses de la Cour et un nombre égal de voitures appartenant à la haute noblesse, formaient le défilé.

Après les carrosses de Leurs Majestés et de la famille Impériale, venait celui où se trouvait la princesse Amélie, soeur de l'Impératrice et où j'étais moi-même comme première dame d'honneur de la cour. Suivaient les dames et demoiselles d'honneur; puis les grands dignitaires, etc.

Leurs Majestés se rendirent directement à la Cathédrale, dans le Kremlin; là, le cortège mit pied à terre pour entendre le Te Deum. Comme mon goût me porte médiocrement vers les cérémonies ou l'étiquette ou les galas, je ne m'arrêterai pas à décrire ce qui eut lieu en ce genre. D'ailleurs, tous les couronnements se ressemblent. Il me suffira donc de constater que le jeune Empereur et sa charmante épouse conquièrent les coeurs de tous les habitants de Moscou.

Durant le séjour que fit la Cour dans cette ancienne résidence de nos souverains, je menai une vie très fatigante. Il n'y avait pas une distance moindre de neuf verstes de ma maison au palais de Slabada où habitait la Cour et où il était rare je n'allasse pas une fois par jour. Ce qui me rendait assidue dans mes visites à l'Impé-

ratrice, c'est que j'étais à même de lui être un peu utile en lui faisant connaître le caractère de certaines personnes et en l'initiant à bien des détails qui, insignifiant en apparence, étaient cependant dignes de son attention pour contribuer à l'effet qu'elle méritait si bien de produire sur ses sujets et que, pour ma part, j'avais tant à coeur de lui voir obtenir.

Non-seulement ces visites furent bien vues, mais encore, à ce que m'apprit mon frère, elles me valurent de Sa Majesté un tel retour de paroles affectueuses que j'eus lieu de penser qu'on ne les avait pas jugées sans utilité. Il ne fallait rien moins qu'un profond attachement à sa personne, joint à l'idée de rendre un service, pour m'avoir décidée à sacrifier ainsi mon repos à l'ennui, à la cérémonie, à l'étiquette, à l'atmosphère enfin d'une Cour où devait nécessairement suffoquer une personne rustique comme moi. Aucun motif d'intérêt personnel n'eût pu m'influencer en ce sens et jusqu'à un tel point.

Lorsque la Cour fut repartie pour Pétersbourg, je m'estimai heureuse de reprendre mon mode habituel d'existence, et je me

rendis à Troitskoe, ce que j'avais coutume de faire au commencement de mars.

L'année suivante, j'allai dans mon domaine de la Russie Blanche achever et consacrer une église qui avait été élevée sur la place principale de Krouglo; et comme mon frère Simon était attendu pour l'été à Pétersbourg, de retour d'Angleterre où il avait résidé comme ambassadeur sous le règne de l'Impératrice, puis comme simple particulier du temps de Paul I, je me rendis dans la capitale au mois de juillet.

Ceux qui entouraient le jeune souverain pouvaient varier dans leurs opinions sur d'autres sujets, mais tous étaient d'accord pour pratiquer un système de dénigrement à l'endroit du règne et du caractère de Catherine II. Il me serait difficile de peindre l'indignation que je ressentais dans certains moments quand j'entendais sacrifier cette souveraine pour élever aux nues Pierre I^{er}. Incapable de dissimuler mes sentiments à cet égard, je les exprimais avec franchise et parfois peut-être avec trop de chaleur.

Je me souviens très bien qu'un jour où presque tous les ministres appartenant à l'administration nouvelle, passablement inco-

hérante, aussi bien que plusieurs des amis et favoris de l'Empereur dinaient chez mon frère le comte Alexandre, la conversation vint à tomber sur le règne de Catherine II. On critiqua si impitoyablement tous les actes de cette Impératrice; on affecta tellement de les confondre avec les abus dont le prince Potemkin fut seul coupable et de n'admettre aucune différence entre l'ignorance et le manque de sincérité du ministre et la profondeur et la noblesse des vues de la souveraine qui avait pour but unique la prospérité de l'Empire, que, profondément et péniblement blessée dans mes sentimens les plus chers, je m'abandonnai à défendre Catherine II avec une chaleur et une sincérité qui ne causèrent pas une médiocre impression à la compagnie. Quelques personnes de ma famille s'étaient fortement prononcées en faveur de ces opinions que j'avais si énergiquement combattues. Cette attaque dirigée contre l'Impératrice produisit en moi une telle surexcitation, et je fis de tels efforts pour la combattre, que le soir même, de retour chez moi, j'éprouvai un malaise qui se prolongea plusieurs jours. Durant ce temps, ma porte fut littéralement

assiégée par les visiteurs des deux sexes qui venaient demander des nouvelles de ma santé; et si je signale cette marque d'attention, c'est simplement parce que je l'attribue au culte que bien des personnes professaient comme moi pour la gloire et l'honneur de la grande souveraine, de la bienfaitrice de la Russie. De fait, les propos de table dont je viens de parler devinrent le sujet de conversation de toute la ville; de là, l'intérêt qu'éveilla ma maladie, et l'importance que j'en dus y attacher.

Cependant Pétersbourg était bien changé: les gens affairés, les solliciteurs n'offraient rien qui fût digne de remarque; mais on pouvait observer deux sortes d'individus qui se classaient en jacobins et caporaux; je dis caporaux, car depuis le simple soldat jusqu'au général, chacun était principalement occupé, sinon même exclusivement, du maniement des armes; et comme il s'introduisait des changements continuels dans les mouvements d'exercice et dans la discipline, il y avait sur ces matières nécessité constante d'oublier sans cesse et d'apprendre de nouveau.

Lorsque l'automne fut avancé, je retournai à Moscou et de là à Troitskoe, d'où je ne

pouvais jamais m'absenter longtemps; car j'étais par goût mon architecte et mon jardinier et par nécessité mon fermier, outre que cette terre demandait beaucoup de soin et de travail.

Qu'on me permette de passer sous silence quelques-unes des années suivantes de ma vie; elles n'offrent rien qui soit d'un intérêt général; et si les peines qui alors accablèrent mon coeur furent d'une nature telle que je voudrais pouvoir me les dissimuler à moi-même, mes lecteurs m'excuseront volontiers de ne pas leur en offrir le tableau.

Je ne dois pas omettre de dire que l'Empereur eut la bonté de prendre à sa charge la dette que j'avais contractée envers la Banque.

Vers la fin d'août 1803, je trouvai un sujet de consolation bien autrement grand et précieux dans l'arrivée de Miss M. Wilmot, fille de l'archevêque de Tuam et cousine de la plus tendre, de la meilleure de mes amies, de Mistress Hamilton. Miss Wilmot vint me rejoindre à Troitskoe et répandre autour de moi par sa conversation, par nos lectures faites ensemble, par sa

douceur et son amabilité, ces plaisirs calmes qui m'étaient devenus doublement chers, quand depuis si longtemps j'étais dénuée de tout ce qui pouvait intéresser mon coeur et ranimer mon esprit. Ses parents avaient si bien formé son intelligence et son caractère qu'elle est, je le dis en toute franchise, un objet d'admiration pour tous ceux qui la connaissent et sont capables de l'apprécier.

Avec quel profond sentiment de reconnaissance j'aime à lui payer ce tribut ! car mon coeur fut bien touché de la confiance que les parents de Miss Wilmot avaient mise en moi, ainsi que du courage que cette excellente amie déploya en venant trouver une personne qui, au lieu de pouvoir lui donner du plaisir, avait elle-même besoin de douces attentions et qui, avant son arrivée, avait l'habitude de saluer la fin de chaque journée comme un allègement dans cette tâche imposée par le sort de traîner une pénible existence. Jamais, non jamais je ne pourrai assez reconnaître ma dette envers elle. Ma solitude est devenue pour moi un paradis ; oui, il en serait de la sorte si

. . . mais cela ne dépend pas d'elle.

Ce que mes parents et mes amis n'avaient jamais pu obtenir de moi, j'ai consenti à le faire à sa seule considération. J'ai écrit ces Mémoires, parce qu'elle le désirait vivement. Elle en a donc la propriété exclusive, à la condition expresse que ce travail ne sera publié qu'après ma mort.

Quant à l'oeuvre en elle-même, j'ajouterai seulement que je me suis étroitement attachée à la simple vérité. En mettant de côté certaines choses qui eussent pu blesser plusieurs personnes, j'ai négligé peut-être de me rendre justice à moi-même; mais le lecteur ne perdra rien à ces omissions volontaires. S'il m'est donné de vivre quelques années de plus, j'ai l'intention d'écrire diverses anecdotes sur le règne de Catherine II, justement surnommée la Grande; de récapituler ses bienfaits, et d'établir un parallèle entre elle et Pierre I^{er} que l'on n'a pas craint de comparer à cette illustre Impératrice dont le règne a fait de la Russie une puissance prépondérante, respectée et redoutée par tous les gouvernements de l'Europe.

Pour conclure, je puis ajouter que j'ai fait tout le bien qu'il était en mon pouvoir

de faire; que je n'ai nui à personne; que l'unique vengeance que j'aie tirée de l'injustice, des intrigues et des calomnies dirigées contre moi à diverses époques, a été l'oubli ou le mépris; que j'ai rempli mes devoirs dans toute l'étendue que j'ai pu leur attribuer; qu'avec un coeur honnête et des intentions pures j'ai eu à supporter de poignants chagrins sous lesquels ma trop grande sensibilité m'eût fait succomber, n'était le témoignage consolant d'une bonne conscience; et enfin que je vois sans crainte et sans inquiétude approcher le terme de ma vie.

TROITSKOE, 27 octobre 1805.

Post-Scriptum.

Je regrette d'avoir, pour ma part, bien peu de chose à ajouter aux Mémoires précédents sur les derniers jours de l'amie qui me fut si chère. Après mon retour en Angleterre, vers la fin de l'année 1808, j'eus la douceur de recevoir plusieurs lettres d'elle et quelques-unes de sa nièce M^{lle} Istlainoff; ces lettres ne contenaient rien qui fût de nature à me faire craindre une altération matérielle dans la santé de la princesse. La première notion que je reçus en sens contraire fut l'affligeante nouvelle de sa mort. J'en fus informée avec beaucoup de ménagement et d'affection par une lettre de sa nièce la comtesse de Pembroke (aujourd'hui douairière). Les seuls détails, à ce que j'appris, que le comte Worontzow son père eût recueillis sur cet événement furent que la princesse, en arrivant à Moscou vers le milieu de décembre 1809 s'était trouvée plus faible, plus souffrante que d'ordinaire; et que, le jour de

Noël, elle avait été prise d'une fièvre qui termina sa vie le 4 janvier de l'année suivante.

Deux ou trois courriers après la communication que lady Pembroke m'avait faite, je reçus de Moscou un paquet contenant quatre lettres de la princesse et une autre du banquier auquel ces lettres avaient été remises ; il m'annonçait formellement la nouvelle de sa mort. J'écrivis immédiatement et coup sur coup à M^{lle} Istlainoff et à une autre personne pour essayer d'obtenir de plus amples détails sur la dernière maladie de la princesse ; mais leurs propres lamentations et leur écho sympathique pour ma douleur étaient l'unique fond de leurs réponses. Soit que la prudence les retint, soit qu'elles manquassent d'habitude d'écrire, soit enfin parce qu'il y avait peu de chose à dire en dehors des faits que j'ai mentionnés, jamais je n'eus la satisfaction de recueillir les circonstances que je fus longtemps anxieuse de connaître, bien que je saisisse toutes les occasions de m'en informer.

Les quatre lettres dont je viens de parler, qui sont l'adieu suprême de la princesse et dont la quatrième est peut-être la

dernière qu'elle ait écrite, ne me donnaient pas le moins du monde lieu de penser, en ce qu'elle y disait d'elle-même, que sa fin fût si proche. Elles avaient une teinte mélancolique, il est vrai, comme tout ce que j'avais reçu d'elle depuis mon départ de Russie; elles témoignaient d'une vive tendresse et d'un regret de notre séparation qui, ressenti par moi dans une mesure égale, m'eût difficilement permis de la quitter, si le devoir n'eût parlé et si, par suite de circonstances que mon récit exposera en partie, je ne m'étais vue dans la nécessité de retourner auprès de mes parents. Au reste, la princesse reconnaissait pleinement la force et la justesse de ces raisons.

On comprendra aisément que des lettres écrites sous la dictée d'un attachement si pur et si noble, soient à mes yeux quelque chose de trop sacré pour que je n'hésitasse pas à les rendre publiques. Cependant je me suis efforcée de surmonter ce sentiment pour offrir au lecteur une de ces lettres qu'il convient de ne pas laisser dans l'ombre; car elle témoigne éloquemment de l'esprit aimable et de la sensibilité de celle qui l'a écrite, et ainsi la plume de la princesse

a ajouté une touche au portrait moral que les pages précédentes ont eu pour objet d'esquisser. Cette publication servira en outre à jeter incidemment un trait de lumière sur la conduite des autorités de Pétersbourg qui retinrent mes papiers avant mon départ de Russie, ainsi qu'on le verra plus loin dans mon récit, et à disculper, dans cette occasion, le plus haut personnage de l'Etat de toute pensée hostile à la princesse.

Voici cette lettre; elle est traduite du français, langue dont la princesse se servait habituellement; mais j'ai eu soin de conserver dans son texte divers petits passages écrits en anglais, comme la princesse en semait souvent dans ses lettres.

25 octobre.

Hier, mon gros paquet pour vous a été confié aux soins de M. Hawes; j'espère que vous le recevrez, ainsi qu'un petit billet mis sous le couvert de lady Pembroke. La lettre que je vous écris en ce moment ne vous sera envoyée que peu de jours avant mon départ ou peut-être seulement lors de mon arrivée à Moscou.

Que puis-je vous dire, ma chère enfant, qui ne vous cause de la peine ! Je suis triste, très triste ; mes larmes coulent ; le temps ne saurait m'habituer à votre absence. J'ai cherché quelque occupation en construisant des ponts, en plantant dans mon jardin quelques centaines d'arbres et d'arbustes, travail qui me plaît et que tout le monde admire autour de moi ; mais cela ne sert qu'à détourner un instant mon esprit d'autres pensées, et par conséquent n'apporte pas un remède durable au regret qui me domine de vous avoir perdue.

28 octobre.

Ces deux derniers jours, je n'ai pas été bien portante ; aussi n'ai-je pas continué ce triste journal. Je n'ai écrit qu'au comte Michel au reçu de votre dernière lettre, pour l'instruire de ce que vous avez dit au sujet de son père, et de ce que ce dernier a dit en recevant le portrait de son fils. Mais voilà qu'on m'interrompt ; il faut que je lise ou me fasse lire un ennuyeux dossier de chicane. Adieu, mon ange ; que le ciel vous protège !

29 octobre.

Comme tout est changé à Troitskoe! Le théâtre est fermé. Je n'y ai plus donné une seule représentation. Le piano-forté est silencieux; les femmes de chambre ont cessé de chanter. Tout parle de votre absence et de mon chagrin. Mais à quoi bon vous en entretenir? Vous êtes entourée de parents qui mettent leur joie en vous et que vous aimez. Vos jours ne se passent qu'au sein du vrai bonheur. Mon lot à moi est de souffrir; et puisque je sais que vous êtes heureuse, je ne me plaindrai pas. Adieu, ô la plus chère de mes amies.

30 octobre.

Hawes m'a appris dernièrement qu'il avait, conformément à mon désir, écrit au consul américain à Pétersbourg pour le prier de m'envoyer quelques lettres qui me sont adressées, ce gentleman m'ayant donné avis qu'elles sont entre ses mains, (by the bye, you must know that I could not make of the letter of the above-named consul nor head nor tail).⁷⁾

⁷⁾ „Soit dit en passant, vous devez savoir que je ne pourrais faire ni queue ni tête de la lettre du consul précité.“

Hawes me dit, en outre, que le consul en lui répondant lui a appris qu'il attendait, d'un jour à l'autre, plusieurs paquets qui contiendraient des lettres pour moi. Ainsi me voilà encore soutenue par l'espérance; peut-être la poste de demain ou de mercredi m'apportera-t-elle quelques nouvelles de mon enfant bien aimée. Je quitte donc la plume jusqu'à demain.

31 octobre.

La poste est arrivée; mais hélas! elle ne m'a point apporté la seule lettre que je fusse impatiente de recevoir.

Quelle accablante tristesse j'éprouve! Mes larmes tachent mon papier; mais laissez-moi vous dire en quelques mots que la Grande-Duchesse Catherine⁸⁾ m'a écrit une charmante lettre, pleine des expressions les moins équivoques de son amitié et de son estime constante. Elle est à Twer, ville dont son mari est gouverneur. Adieu!

3 novembre.

En ce moment, votre lettre du 27 avril est sous mes yeux; et, bien qu'elle porte

⁸⁾ Duchesse d'Oldenbourg.

une date plus ancienne que celle que j'ai reçue par les soins de lady Pembroke, c'est pour moi un bonheur que de la relire et de me dire comment ce jour-là vous pensiez à moi, vous vous occupiez de moi. Je ne saurais comprendre quel peut être ce personnage qui, longtemps dédaigné à la Cour, cherche à grandir en faveur à mes dépens. Cependant, au cas où vous n'auriez pas reçu une première lettre consacrée en partie à ce sujet, je vous répéterai ici que j'ai écrit à l'Empereur pour lui dire que mon amour ardent pour mon pays et l'attachement personnel que j'ai voué à mon souverain dès sa plus tendre enfance doivent m'avoir mise au-dessus de tout soupçon; que l'affaire en ce qui concerne vos papiers ⁹⁾ pouvait être envisagée comme dirigée uniquement contre moi; et que si c'était l'histoire de ma vie qu'on désirait saisir, il n'y avait d'autre motif que la modestie qui m'empêchât de la laisser imprimer de mon vivant. A quoi j'ajoutai plusieurs autres vérités et quelques observations telles que:

⁹⁾ Les détails de cette affaire sont rapportés dans mon récit personnel, vers la conclusion.

(Note de l'Editeur.)

a bad choice of visiers, who, à leur tour, make choice of corrupted bashaws, etc. etc. In answer I received, that the scrutiny of your papers was what is doing with every one going out of the country; that there was not any personality; and as to what belonged to me, that he had nothing so much at heart as my tranquillity, and that this was intimated to Toutolmine, with order that he must be diligent to have all lawful measure done for my satisfaction and repose — mais basta.*) — C'est mon lot, je le sais bien, d'être toujours en butte à la méchanceté et à la malveillance d'esclaves corrompus.

*) „Un mauvais choix de Vizirs qui, à leur tour, font choix de bachas corrompus etc. etc. Il me fit répondre que l'examen de vos papiers était ce qui se pratiquait vis-à-vis de quiconque sortait du pays; qu'il n'y avait là aucune personnalité, et qu'en ce qui me concernait il n'avait rien tant à coeur que ma tranquillité; qu'avis en avait été donné à Toutolmine avec ordre de faire diligence pour accomplir les mesures légales selon ma satisfaction et en vue de mon repos.“

Quant à mon voyage en Angleterre, dans le cas où la paix viendrait à se rétablir, et j'ajouterai à la possibilité d'un passage facile, je le souhaite de tout mon coeur; mais il faut pour cela que mes forces ne décroissent pas aussi rapidement qu'elles le font tous les jours. Thank you thousand time, my sweet angel, for the promise you give me, that in the contrary case you will come to me.**)

Vous désirez que je vous parle du comte Michel; très volontiers; j'ai reçu récemment deux lettres de lui, et une de sa soeur.

6 novembre.

L'hiver qui semblait vouloir s'établir, a disparu ces deux jours-ci; mais ce n'est pas pour tout de bon, car notre climat ne s'accommoderait pas de son absence. Cependant je ne puis dire quand je serai en état de partir pour Moscou. En conséquence, j'enverrai demain cette lettre, et fasse le Ciel qu'elle vous trouve en parfaite santé

**) „Merci mille fois, mon doux ange, pour la promesse que vous me faites de venir à moi, en cas contraire.“

et tranquillité. Adieu, ma chère enfant !
God bless you.***)

La dernière partie de la lettre qui précède fut écrite deux mois avant la mort de la princesse.

Porter toute une année le deuil filial, privilège que semblait m'avoir donné sa tendresse maternelle et sans bornes, telle était la seule marque extérieure de respect que je pusse offrir à sa mémoire.

Déjà j'ai fait connaître dans l'introduction la suite de circonstances qui me valurent l'honneur trop insigne d'avoir ses Mémoires entre mes mains ; j'en parlerai plus au long dans le récit supplémentaire que j'ai été amenée à y ajouter.

Qu'on me permette de répéter qu'il a fallu tout le sentiment de mon devoir envers ma vénérable amie pour me déterminer à paraître ainsi devant le public et à parler de la part personnelle que j'ai prise à des événements déjà si éloignés qu'en voulant en donner une idée il me semble aujourd'hui que c'est à peine si j'habite le même monde

***) „Que Dieu vous bénisse.“

où se sont passées toutes ces choses qui m'ont tour à tour fait peine ou plaisir.

Tels ne sont pas mes sentiments envers la mémoire de mon amie. Le temps, qui affaiblit si souvent les impressions, n'a fait que fortifier mon désir de rendre justice à la princesse Daschkoff en remplissant ce devoir; et si je vis assez pour voir son beau nom entouré de tout l'honneur qu'il mérite, je trouverai une consolation que rien ne pourrait m'offrir à un égal degré.

M. B.



LETTRES ET BILLETS

DE

L'IMPERATRICE CATHERINE

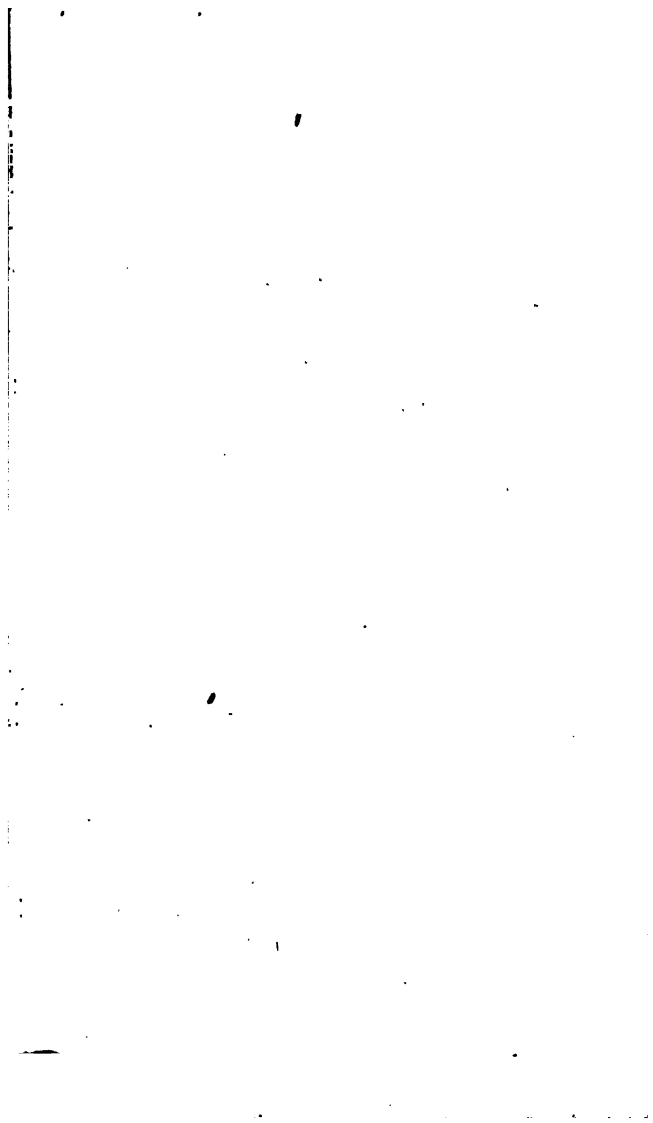
A LA

PRINCESSE DASCHKOFF

AVEC QUATRE LETTRES A M^{lle} LEOFFSCHIN.



Les lettres et billets suivants de l'Impératrice Catherine II à la princesse Daschkoff, numérotés de 1 à 25, ont été écrits pour la plupart alors que cette souveraine n'était encore que Grande-Duchesse, peu avant la révolution de 1762. Ce sont ceux qui par hasard ont échappé aux flammes; car à cette époque, par suite d'un accord mutuel, toute la correspondance était soigneusement détruite. Quant aux lettres datées de Czarskosélo, août 1782, elles furent écrites à l'époque où la princesse Daschkoff exerçait la présidence de l'Académie Impériale des Arts et des Sciences.



I.

Ma chère princesse, — Je saisis avec empressement l'occasion qui s'offre à moi de vous envoyer mon valet de chambre pour vous assurer de ma tendre affection aussi bien que pour m'informer de votre santé qui m'intéresse de plus en plus, à proportion que je sens et apprécie davantage les marques d'affection dévouée dont vous ne cessez de me combler. Je compte sur votre influence auprès de votre père, ma chère princesse, pour venir en aide au porteur de ce petit billet. Il désire obtenir en faveur de son beau-frère un adoucissement à une peine dont celui-ci reconnaît la justice: il s'agit pour ce malheureux d'être envoyé comme soldat là où le sénat le jugera à propos. Votre père, à qui je fais mes compliments, voudra bien entendre tous les détails de cette affaire de la bouche même de la personne qui y est intéressée. Je n'ajouterai donc pas autre chose que

l'assurance de l'estime très sincère et de la vive affection avec laquelle mon coeur répond aux sentiments du vôtre.

Votre amie très dévouée

CATHERINE.

Faites, je vous prie, mes compliments au prince dont je plains réellement la souffrance par ce temps de chaleur intense.

II.

Écrit au crayon.

Je suis très fâchée, ma chère princesse, d'apprendre l'accident qui vous est arrivé au bal, la nuit dernière; car en vérité, vous n'aviez pas besoin de joindre à vos autres ennuis celui de vous fouler le pied. J'ai envoyé immédiatement prendre de vos nouvelles, mais il s'est trouvé que vous étiez partie. En ce qui me concerne, je suis réellement mal à l'aise aujourd'hui, ce que je regarde comme le présage de l'indisposition de demain. Naturellement, cela m'empêchera de paraître à l'Opéra; mais en dépit de tout, je griffonne ces lignes, tout simplement pour vous demander comment vous allez. Dites de ma part au prince

toute sorte de choses aimables et soyez
certaine de l'amitié et de l'estime de

Votre amie dévouée

CATHERINE.

III.

Je vous dois, ma chère princesse, et une lettre et un remerciement pour ce que vous m'avez fait dire par M. Lefort. Je suis sensible l'on ne peut plus à toutes les marques d'amitié que vous me donnez; je meurs d'ennui depuis que vous m'avez quittée. Difficilement trouverai-je, je ne dis pas ici, mais même en Russie, quelqu'un qui pourrait dignement vous remplacer. Cette lettre témoignera ce que M. Lefort a eu commission de vous dire de ma part, que je n'étais par sourde ni muette ni insensible. Il faudrait l'être extrêmement si l'on ne sentait votre mérite. J'espère de vous dire bientôt de bouche que mon estime et mon amitié vous sont vouées.

CATHERINE.

Mille amitiés de ma part au prince.¹⁰⁾

¹⁰⁾ Cette lettre est donnée en autographe et en langue française dans l'ouvrage que nous traduisons. Nous la transcrivons comme une pièce ayant une va-

IV.

Quels vers! quelle prose! — Et cela à dix-sept ans! Je vous prie, bien plus, je vous conjure de ne point négliger un aussi rare talent. Peut-être ne paraîtrai-je pas un juge tout-à-fait désintéressé; car en cette occasion, très chère princesse, c'est votre bonne opinion par trop flatteuse qui a fait de moi le sujet de votre charmante composition. Vous me taxerez, si vous voulez, de vanité, mais permettez-moi de dire que je ne sais si jamais j'ai les quatre vers aussi parfaits, aussi poétiques. Je ne les estime pas moins comme une preuve de votre affection: car ma tête et mon coeur vous offrent à l'envi leur hommage. Je vous demande seulement de continuer à m'aimer et d'être persuadée que la chaleur de mon amitié ne cessera jamais d'égaler celle de la vôtre. J'entrevois d'avance avec délices la journée que vous devez me consacrer la semaine prochaine, et j'espère en outre que ce plaisir se reproduira plus facilement à mesure que les jours raccourci-

leur originale. Nous n'avons fait subir de changements qu'à l'orthographe pour la mettre d'accord avec celle du livre entier. (Note du Traducteur.)

ront. Je vous envoie le livre dont je vous ai parlé; occupez-vous-en le plus possible. Dites au prince, que je lui rends le très gracieux salut qu'il m'a adressé cette après-midi en passant sous ma fenêtre. L'attachement que vous me témoignez tous deux touche vraiment mon coeur; et vous qui en connaissez à fond la sensibilité, vous pouvez savoir quelle reconnaissance vous lui inspirez.

V.

Je me suis trompée souvent peut-être en suivant mes propres inspirations, mais je n'ai pas eu le malheur d'être égarée par de fâcheux conseillers, et dans ce nombre M. occupe une place au premier rang. En ce qui me regarde, je dis que c'est un acte de faiblesse indigne que de se mettre de gaieté de coeur et en connaissance de cause au pouvoir de ses ennemis et de ses inférieurs. Si mes amis ne peuvent me voir sans s'exposer à un danger, je préférerais certainement me passer du plaisir que me donne leur société plutôt que de payer si mal leur zèle et leurs attentions et de les sacrifier à ma satisfaction

personnelle. En dépit de la prudence qu'il m'est si nécessaire d'observer, je dois néanmoins conserver cette portion d'indépendance dont il appartient à toute créature humaine de se montrer jalouse, non-seulement parce qu'en mille circonstances il est d'une évidente utilité de la déployer, mais encore parce qu'elle est indispensable comme témoignage d'un caractère élevé. Si' vous m'objectez que ce raisonnement est subtil et inapplicable en cette occasion, rappelez-vous que mes principes ne reposent pas sur des vues et des motifs vulgaires, mais sur une connaissance approfondie du coeur humain. Pardonnez, chère princesse, à cette rodomontade que je vous prie de jeter au feu; et si je vous dis simplement que je vous aime, recevez cette assurance comme émanant de mon coeur et ne devant pas être méconnue.

VI.

Vous ne dites pas un mot dans votre dernière lettre, au sujet de mon manuscrit. Je crois pouvoir interpréter le motif de votre silence; mais vous vous trompez bien si vous vous imaginez que j'hésite à vous l'envoyer

parce que je craindrais de le mettre entre vos mains. Non, ma chère princesse; la seule raison qui m'a fait si longtemps différer à cet égard, c'est que je désirais terminer l'article sur le sujet des Différends entre le Clergé et le Parlement; et quoique cela n'en vaille guère la peine, je n'étais pas fâchée de mettre un peu en ordre les idées qui me sont venues en tête. Cependant, tel qu'il est, avec toutes ses beautés, — je veux dire, avec ses défauts qui m'ont un peu découragée, — je vous envoie ce travail; les feuillets en sont sales, mal écrits et, s'il est possible, la rédaction est pire encore. Mais je compte que vous ne le montrerez à personne, et que vous me le renverrez aussi promptement que possible. Je vous fais la même promesse pour votre livre et pour le manuscrit que j'ai dernièrement reçu. J'espère que vous pourrez venir me voir un jour de la semaine prochaine. Je suis impatiente de vous dire de vive voix combien je vous estime et vous aime et avec quelle sincérité je suis toujours heureuse de m'intituler

Votre fidèle amie

CATHERINE.

VII.

Je vous renvoie, ma chère princesse, et le manuscrit et le livre. Pour le premier je vous suis très obligée. J'y trouve tant de solidité et de bon sens, que je serais satisfaite d'en connaître l'auteur, qui doit être une personne de mérite, digne de toute estime. Je serais enchantée de posséder une copie de ce petit Mémoire, bien que je ne puisse me décider à demander ce qui, je le sais, serait un grand sujet de fatigue et d'ennui; mais je considère cette oeuvre comme un trésor pour ceux qui ont réellement à coeur l'intérêt public. Quant aux observations sur les querelles entre le Clergé et le Parlement, ce ne sont en vérité que des lieux-communs surchargés de spleen et qui ne sont relevés ni par le style ni par le sentiment. Quelques mots seulement sur mon griffonnage. Ecoutez, chère princesse, je me fâcherais sérieusement si vous donniez ou laissiez prendre copie de ce que je vous ai confié à vous exclusivement; dans cette défense je n'admets aucune exception, pas même en votre faveur, puisque aucune créature humaine n'est exempte des accidents de la vie. J'ai, vous le savez, la plus

entière confiance en votre loyauté: dites-moi franchement alors si c'est pour cette raison que vous avez gardé trois jours un manuscrit qui n'eût dû vous coûter qu'une demi-heure à lire? Ne tardez pas davantage à me le renvoyer, je vous en supplie, car je commence à en être inquiète; sachant bien par expérience que les faits les plus insignifiants peuvent donner naissance aux interprétations les plus défavorables et par fois les plus injustes. Dissipez donc mon anxiété à cet égard, et soyez assurée, maintenant comme toujours, de mon estime et de ma reconnaissance inaltérables.

VIII.

En vérité, ma chère princesse, je ne sais pas comment la réception que je vous ai faite l'autre soir a pu mériter vos remerciements. Je suis bien sûre, en tout cas, que si je vous ai été agréable, c'est tout simplement en suivant les inspirations de mon coeur. Je vous aime, je vous estime, j'ai contracté envers vous une dette de reconnaissance; et si je laisse paraître ces sentiments, vous conviendrez que je ne fais que céder à l'impulsion la plus naturelle et

la plus douce. Je vous remercie de m'avoir envoyé le manuscrit. Un rhume et une fluxion m'ont empêchée de voir l'auteur aujourd'hui; j'espère néanmoins assister demain à la fête et avoir le plaisir de vous y posséder. — Mille choses affectueuses au prince.

IX.

Je vous fais mon compliment, ma chère princesse, sur votre jour de fête, et je vous souhaite tout le bonheur qu'on peut goûter. Le seul moment de plaisir que j'aie eu l'autre jour a été celui où vous m'avez enseigné ce risible petit jeu, à réveiller le chat; ce qui prouve qu'il n'y a rien de si insignifiant qui dans vos mains ne prenne de l'intérêt. Je vous renvoie le Mémoire avec mes remerciements. Et maintenant il faut que je vous dise adieu, mon aimable amie. Voyez donc mon étourderie, moi qui ai oublié jusqu'ici de vous ici remercier pour le Volosnie Loposti.¹¹⁾

X.

Ma chère princesse, j'ai envoyé votre pétition au grand veneur le comte Razou-

¹¹⁾ Espèce de coiffure récemment apportée de Paris et que portaient les élégantes de l'époque.

moffsky; il n'a point hésité à promettre que tout serait fait selon vos désirs. Je suis heureuse de ce que cette circonstance me fournit l'occasion de vous montrer l'intérêt que je porte à tout ce qui vous fait plaisir, bien que ce soit une très faible manière de reconnaître votre sincère et constant attachement. Je ne suis pas du tout rassurée sur l'indisposition du prince. Dites-lui de ma part tout ce qu'il y a de plus affectueux, et croyez bien à l'estime et à l'amitié que je ressens pour vous deux.

XI.

Onze heures, samedi matin.

Je viens de recevoir votre lettre, chère princesse, et je suis très disposée à croire que la personne au sujet de laquelle vous m'avez écrit mérite ma bonne opinion et ma confiance; mais comme je ne puis la voir autrement que dans un cercle, le prince Daschkoff le sait bien, il m'est impossible de lui parler à cœur ouvert. Je ne vous en suis pas moins obligée pour vos bonnes intentions, et je prie votre prince invalide, comme vous l'appellez, d'accepter mes vœux les plus affectueux.

XII.

L'abominable rhume qui me tient depuis le mois dernier et qui s'est fort aggravé du mouvement de la semaine dernière, m'a obligée, par précaution peut-être plus que par nécessité, à garder le lit depuis deux jours. Trouvant cependant que c'était là un remède impuissant, je me suis levée en reconnaissant que je n'allais pas mieux et je compte bien sortir demain et après-demain encore. Je risque ces détails, très chère princesse, parce que je connais l'intérêt que vous portez à tout ce qui me concerne. Bien des remerciements pour le joli petit almanach. Je l'ai envoyé à l'Hetman. Je ne laisserai pas échapper une seule occasion de vous convaincre de ma cordiale affection.

CATHERINE.

Mes meilleurs sentiments pour notre grand ambassadeur.

XIII.

Je ferai de mon mieux, très chère princesse, pour l'objet que vous avez en vue; mais je crains fort que „mon mieux“ ne soit pas très efficace. J'ai sincèrement

souffert pour vous en apprenant les petites ennuis que vous avez eu dernièrement à supporter; mais j'en me console par l'espoir que ce seront les derniers. Je ne saurais tenir un langage trop favorable à l'égard de votre frère aîné; c'est un jeune homme qui me paraît promettre beaucoup. D'ailleurs, dans le zèle plein d'affection qu'il me témoigne en toute chose, je ne puis que reconnaître une grande ressemblance entre lui et sa soeur, et retrouver toute la tendresse qu'elle me porte. Combien mon cœur doit vous aimer? Mais je fais mieux: je vous estime sincèrement; et c'est là un sentiment avec lequel doit sympathiser toute créature qui en ayant l'avantage de vous connaître, possède un grain de discernement. Mes meilleurs compliments au prince. Quant à Odart, je ne puis donner une réponse définitive; n'ayant pas de maison à moi, je ne saurais faire à d'autres une position.

XIV.

Je vous suis très obligée, ma chère princesse, pour les deux communications que vous m'avez adressées; mais ne soyez point fâchée, car je n'ai aucune correspondance

avec O. S. — Quant à l'autre, je connais bien son caractère, et notre conversation ne va jamais au-delà des sujets les plus insignifiants. Votre attachement et votre fidélité, ma chère princesse, pénètrent à mon coeur, et je ne serai heureuse que quand je pourrai saisir l'occasion de me débarrasser un peu du poids de la reconnaissance que j'éprouve. Néanmoins je ne vous permets pas de laisser diminuer le moins du monde votre tendresse à mon égard.

La personne qui vous a donné vos renseignements doit être Saldern. Le rendez-vous avec Bragd m'a fait rire.

XV.

Je ne saurais m'imaginer qui vous a fourni des renseignements aussi extraordinaires; car il serait assurément très difficile de trouver des lettres qui n'ont jamais existé, et non moins difficile de découvrir des moyens d'information dans l'affaire dont il s'agit et que je déclare très solennellement ne pas connaître. L'Empereur lit toutes les lettres et sait tout ce qu'il y a à savoir: si bien que tout ceci n'est pas autre chose que les pures visions de l'i-

gnorance et de la folie. Je ne comprends rien à ces papiers trouvés chez le consul Anglais; je vous en prie, dites-moi tout ce que vous savez. Si l'on a fouillé les effets qu'il a laissés, ç'a dû être à l'instigation de son ennemi M. Keith. Mais cela ne me concerne pas. — Je brûle toutes vos lettres.

XVI.

Je viens de recevoir votre No. 3, et je vous renvoie votre livre avec le commencement du Journal Chinois. Votre indisposition, ma chère princesse, m'inquiète beaucoup; je vois avec peine qu'elle soit aussi sérieuse. Je ne négligerai aucune occasion de faire prendre avec empressement de vos nouvelles; c'est bien le moins. Mes compliments au prince. Vous aurez le reste de votre Journal Chinois aussitôt que je l'aurai lu.

XVII.

Bien des remerciements pour votre journal chinois. N'est-ce pas chose remarquable que le plus sage gouvernement du monde connu ne fasse un secret ni de ses ressources ni de ses revenus? Peut-être cela tient-il à ce que la confiance dans les

premières est illimitée et à ce que son système économique est fondé sur des principes solides et durables. Pour répondre à l'autre objet de votre lettre, où vous faites allusion à cette conversation extraordinaire, il est impossible de songer sans un sourire à la part que vous avez prise dans les arguments, très honorables du reste pour vous, dirigés contre votre absurde adversaire. La chaleur que vous avez mise à défendre la vérité et l'honnêteté ne saurait être oubliée; elle prouve, (si la preuve en était nécessaire,) que ces vertus vous appartiennent en propre. Ce n'est pas assez de dire qu'elles me font vous aimer et vous honorer; quiconque vous connaît partage ces mêmes sentiments. Mes compliments au prince.

XVIII.

Je serais tout-à-fait indigne de votre affection, ma bien chère princesse, si je pouvais jamais perdre de vue que vous m'en donnez chaque jour. Ce sont des impressions qui ne s'effaceront pas de mon coeur. Je ne puis comprendre comment on trouverait du plaisir à me faire paraître ingrate, tandis que tant d'autres exemples du contraire

pourraient être produits, je ne crains pas de le dire, exemples que votre soeur elle-même, votre soeur en personne n'oserait se refuser à admettre. Pardonnez-moi d'avoir oublié de vous remercier pour les friandises auxquelles je n'ai pas encore goûté; car pendant le jeûne les douceurs me sont interdites. Cependant, au moment voulu, vous saurez ce que j'en pense. Je ne manquerai pas de suivre votre avis, dicté par un avis prudent comme le vôtre, et inspiré par un motif qui toucherait un coeur moins sensible que le mien. Quant à l'épigramme, ma belle dame, son trait s'applique à vous, bien que vous cherchiez si adroitement à le faire tomber sur votre amie. Je ne dirai rien des choses charmantes dont votre lettre abonde; car il me faudrait vous détromper au sujet de mes perfections imaginaires, et alors vous m'aimeriez moins. Il est donc de mon intérêt de garder le silence; vous méritez d'ailleurs que j'use de ce petit artifice pour vous être mis en tête que je possède des qualités qui, au contraire, ne m'appartiennent pas. — Mes amitiés au prince qui doit être bien fatigué de tout le mal qu'il s'est donné à ces deux terribles exercices à feu.

XIX.

Cette lettre que vous m'avez écrite de Moscou, ma bien chère princesse, est beaucoup trop flatteuse. Si je suis gâtée, si je deviens orgueilleuse, n'aurai-je pas ensuite quelque raison de vous en accuser vous et tous vos amis? Pour mettre mon caractère à l'abri d'une pareille imputation je juge nécessaire de m'en répéter à tout instant: „Travaillez au moins à justifier la bonne opinion qu'on a conçue de vous,“ et quand je commence, — ce qui m'arrive souvent, — à me défier de mes propres forces, j'essaie de relever mon courage en me rappelant que le bien et le bonheur de mon pays sont, en tout cas, ce qui touche le plus mon cœur, et ce qui doit vraisemblablement occuper le plus toutes mes pensées futures. — Les services de M. Odart paraissent devoir me convenir. Il sera peu difficile, je pense, de lui donner un emploi. Mais d'abord dites-moi si vous pourrez engager votre oncle à me le recommander; si ce n'est pas possible, nous n'insisterons pas et les choses suivront leur cours naturel. Vous pouvez prendre avec M. Odart tous les arrangements pécuniaires

qu'il faudra; mais jusqu'à ce qu'il se soit démis de sa position actuelle, il vaudra mieux que le secret de cette petite négociation reste entre vous et moi. De fait, je ne suis pas assez au courant de ce qui le concerne, pour lui apprendre les comment ou les quand; mais comme il a été toujours le protégé de votre oncle, c'est votre oncle qu'il convient de consulter d'abord. En attendant, j'aurai soin de tenir vacant le poste que dans ma pensée je destine à M. Odart. Je regrette de voir que le départ de notre ambassadeur ait augmenté votre indisposition. Et même, cela double mon regret, car vous ne pouvez douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous concerne. L'amitié, la reconnaissance, l'estime sont les liens qui m'attachent à vous, et notre grand ambassadeur¹²⁾ y figure pour sa bonne part.

XX.

Je viens de recevoir votre lettre, ma chère princesse, et j'approuve hautement ce

¹²⁾ Le prince Daschkoff avait été nommé par Pierre III ambassadeur à Constantinople.

que vous avez fait. Seulement, il ne faut pas que ce soit moi qui paraisse avoir fait sortir Odart de son emploi. Quels que soient vos arrangements avec lui, j'y sousscrirai très volontiers; et je puis vous promettre sûrement qu'il ne mourra pas de faim à mon service. Il y a dans votre lettre un tel accent de mélancolie, que je ne puis m'empêcher de vous faire une petite prière: c'est de prendre moins de chagrin du départ de notre ambassadeur qui nous reviendra¹³), j'en suis sûre, sain et sauf; je le souhaite du moins, pour notre consolation à tous trois.

XXI.

Jamais lettre de vous ne m'a fait autant de plaisir que celle qui vient de me parvenir. Vous ayant promis que le manuscrit, lorsque je vous le renverrais, ne serait pas remis en d'autres mains que les vôtres, je me considère comme étroitement liée par

¹³) En effet, l'ambassadeur revint sain et sauf sans avoir été au-delà de Moscon, car la révolution qui mit Catherine sur le trône lui permit de rappeler le prince Daschkoff. (Note de l'Edit.)

ma parole. Je tiens trop à votre bonne opinion pour me hasarder à la perdre sur aucun point. Cependant vous me relevez volontairement de cet engagement en faveur de mon fils, et c'est une occasion de plus pour moi d'apprécier votre excellente nature. J'ai été profondément émue, je ne saurais le nier, de la démonstration publique d'attachement qui m'a été faite, l'autre jour, par une foule immense. Il y a eu un moment où leurs acclamations sont arrivées jusqu'à l'enthousiasme. Jamais mon amour-propre n'avait été aussi charmé d'un élan de sentiment public, d'autant plus flatteur que la flatterie était hors de cause. D'autres que moi ont pu en être frappés, c'est évident, c'est même certain, d'après ce qu'on vous en a conté. Souvent j'ai accompagné la feue Impératrice en semblables occasions, mais jamais je n'ai été témoin d'un tel enthousiasme populaire à son égard. Il y avait dans tout cela quelque chose de si général, c'était une expression si fort au-dessus des cris d'un seul parti, que la nouvelle en devra être bien agréable à tous vos excellents amis. — Remerciez votre aimable mari pour le souvenir qu'il me donne,

et ne manquez pas de lui écrire au sujet de ce que je viens de vous raconter. J'excuse volontiers votre sensibilité; mais prenez garde, chère princesse, qu'elle ne dégénère en faiblesse. Rappelez-vous que M^{me} Deshoulières dit:

„Je suis charmé d'être né ni Grec ni
Romain,
Pour garder encore quelque chose
d'humain.“¹⁴⁾

Cette sensibilité prouve la bonté du coeur; et je suis sûre que votre bon sens la maintiendra dans de justes limites. Je ne puis vous permettre de vous abandonner à la mélancolie; car ce serait vraiment indigne d'une âme telle que la vôtre. Adieu! Je vous aime sincèrement, et je vous défends de dire qu'un coeur comme le vôtre soit

¹⁴⁾ Malgré le respect que nous professons pour la mémoire et l'esprit charmant de Catherine II, nous devons faire observer ici que ses souvenirs classiques servaient mal l'Impératrice. Ce n'est pas M^{me} Deshoulières qui a écrit ces deux vers cités incorrectement, mais bien Corneille lorsqu'il a fait dire à Curiace:

„Je rends grâces aux dieux de n'être pas romain
Pour conserver encore quelque chose d'humain.“

(Note du Traducteur.)

un empire insignifiant à gouverner. Faites-en disparaître à tout jamais une pareille idée.

XXII.

Ma chère princesse.

J'ai reçu votre petit billet, hier au soir, au moment où je me retirais dans ma chambre à coucher. Comme la présence d'un homme ou d'une femme pourrait éveiller les soupçons à une pareille heure, vous feriez mieux de venir me voir à cinq heures cette après-midi, en montant par le petit escalier, et alors vous pourrez décider si vous resterez à souper ou si nous serons toutes deux ensemble pour ne pas troubler notre auguste société. Quant à votre réputation elle est mieux établie que celle de tous les saints du calendrier. J'attends avec impatience notre prochaine entrevue et je regrette beaucoup de n'avoir pas reçu votre billet en temps utile.

XXIII.

Je regrette en vérité que votre mal de gorge vous empêche de venir me voir et me prive du plaisir de jouir de votre société. Mais dites-moi, je vous prie, com-

ment se fait-il que vous jouiez le rôle d'une nymphe des eaux? ¹⁵⁾ Je vous gronderais certainement si je ne me rappelais qu'à l'âge de dix-neuf ans j'avais aussi du goût pour les aventures de ce genre. Cependant pour vous punir un peu de l'étourderie que vous avez commise et cela les yeux ouverts, je vous prédis, afin de bien vous mortifier, qu'avant peu d'années vous serez radicalement guérie de cette fantaisie. En même temps je reconnais que vous avez mérité mon pardon par la franchise de votre aven, bien que je ne l'accorde qu'à une condition: c'est qu'à l'avenir vous ne risquerez plus ainsi votre santé. Ma femme de chambre Catherine Ivanovna, ne peut jamais s'imaginer que vos lettres envoyées à son adresse lui soient destinées; elle me les apporte aussitôt qu'elle les reçoit sans en avoir rompu le cachet, et naturellement sans avoir la moindre idée de ce qu'elles contiennent.

15) Par allusion à un accident qui se trouve raconté dans la première partie de ces Mémoires et qui arriva à la princesse dans sa campagne près Pétersbourg. On peut se rappeler qu'elle tomba dans une fondrière, s'imaginant que c'était une verte prairie. (Note de l'Editeur.)

Sur ma parole je jetterais volontiers dans la boue et le ruisseau toutes ces poupées qui composent votre entourage et j'agirais ainsi pour décourager un peu leur sottise; car je ne saurais consentir à perdre une amie telle que vous, hélas! hélas! tous ces départs ne sont ils pas bien tristes!¹⁶) Nul doute qu'ils ne vous affligent et ne retardent votre guérison. Comment allons-nous faire pour nous consoler? J'ai détruit votre lettre spéculative; et quand nous serons réunies, nous en analyserons ensemble le contenu.

XXIV.

Jeu-di après dîner.

S'il fait beau demain, veuillez, je vous prie, me faire savoir s'il vous sera possible de m'accompagner à Catarinenhof, et dire en même temps si vous préférez y aller à cheval ou en voiture? Je vous pose cette question, craignant que vous ne vous soyez foulé le pied hier. Je désire beaucoup vous empêcher de faire aucun effort qui serait

¹⁶) L'Impératrice parle ici en termes ironiques, du départ de Pierre III pour le Danemark; à cette époque on faisait pour ce départ de grands préparatifs. (Note de l'Editeur.)

préjudiciable à votre santé: je vous connais bien, vous seriez capable de tenter pour moi l'impossible. Vous me permettrez donc d'avoir quelque soin de vous dans mon propre intérêt. Ne manquez pas, je vous en prie, de dire si vous êtes en état de faire cette partie, parce qu'il nous serait facile de la remettre à samedi si demain ne vous convenait pas. Afin de vous mettre pleinement en belle humeur je terminerai cette lettre d'une façon, qui vous plaira, en vous disant avec toute sincérité que je serai toujours, ma chère princesse,

Votre fidèle amie

CATHERINE.

XXV.

Dix heures du matin.

J'arrive du manège, et je suis si lasse de l'exercice du cheval que ma main tremble. A peine si je puis tenir ma plume. Entre cinq et six heures je compte aller à Catrinenhof où je changerai d'habillement, car il ne serait pas prudent de traverser les rues en costume masculin. Je vous conseille de vous y rendre dans votre voiture, de peur qu'on ne vous prenne pour un cavalier empressé et que naturellement on ne

vous repousse comme étant mon amant. Nous pourrions rester ensemble aussi longtemps que de coutume, bien que nous ne devions pas souper. Après votre billet d'hier et avant d'avoir reçu celui d'aujourd'hui, j'avais bonne envie de quereller certaine personne qui me désavouait pour son amie. Je veux cependant, en dépit de cela, rester toujours

Votre fidèle
CATHERINE.

Mr. Odart sera le bienvenu. Un de vos brillants attentifs le comte Stroganoff était avec moi aujourd'hui au manège. Adieu, chère princesse, dans notre réunion vous ne trouverez rien à manger ni à boire, mais vous y trouverez la joie sincère que j'aurai à vous voir.

XXVI.

Extrait d'une lettre de l'Impératrice au comte Stroganoff.

„Quant à cette chère princesse qui ne m'oublie jamais en aucune circonstance, qu'ai-je à dire d'elle sinon de répéter que j'éprouve à son égard une reconnaissance sans limites? Je sais parfaitement bien que toutes

les preuves d'amitié qu'elle me donne ne sont qu'une faible expression de son attachement si dévoué. Cependant elle ne saurait faire aucun effort qui puisse augmenter l'affection que j'éprouve déjà pour elle. Elle possède tout mon coeur, et cela depuis longtemps et c'est le seul tribut que je puisse lui offrir. Comprenez-vous?"

(Entre les lettres précédentes et celles qui suivent il paraît s'être écoulé un intervalle de dix-neuf ans.)

Pétersbourg, 22 septembre 1781.

En vous remerciant, Madame, pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer le plan et les réglemens du lazaret établi par le Grand-Duc de Toscane, je vous prie de me laisser vous exprimer la satisfaction que j'ai éprouvée de voir que non-seulement vous vous occupez toujours du bien de votre pays, mais encore que vous êtes dirigée par l'attachement le plus vif pour ma personne. Je suis sûre que vos enfants ont été élevés dans les mêmes sentiments. Ils possèdent un double titre à mon intérêt par l'affection que m'ont témoignée également leurs pa-

rents. J'ai ordonné que mon filleul eût une commission dans les Gardes; le choix du régiment sera laissé à votre disposition. En vous assurant que je vous continue mon estime, j'ai le plaisir d'ajouter qu'elle n'est pas moins sincère qu'affectueuse

CATHERINE.

Czarsko-sélo, 19 août 1782.

Si le soin que j'ai pris de vous assurer une résidence en ville et à la campagne vous a été agréable, croyez, Madame, que c'est pour moi une satisfaction réelle de vous en savoir contente, et surtout d'être ainsi confirmée dans les sentiments que vous continuez d'entretenir à mon égard. J'espère que vous m'en ferez entendre vous-même l'expression si vous venez me voir dimanche.

CATHERINE.

Lundi, 8 heures du matin.

Vous vous levez plus tôt que moi, ma belle dame, et vous m'avez envoyé un billet pour mon déjeuner. En vous répondant je commence ma journée plus agréablement que de coutume. D'abord puisque vous ne repoussez pas absolument ma pro-

position,¹⁷⁾ je vous pardonne tout ce qu'il vous plaît de dire par ce mot: incapacité, bien que je me réserve de vous présenter en temps et lieu mes observations et commentaires à cet égard. Ce que vous voulez bien appeler mon droit, une longue expérience m'a appris à l'appeler du nom plus juste de reconnaissance: cependant je fais vraiment une découverte nouvelle en trouvant que j'ai dépassé dame Nature elle-même quand je vous attribuais une grande force de caractère. Quoi qu'il en soit, veuillez être certaine que dans toutes les occasions où cela vous paraîtra nécessaire je me ferai un vrai plaisir de vous servir et en paroles et en actions.

11 juin 1783.

Puisque vous me priez de vous faire savoir à quelle époque j'ai fixé mon départ pour la Finlande, j'ai l'honneur de vous informer que jeudi prochain est le jour déterminé. Je pensais vous voir hier; mais comme vous n'êtes pas venue, je prends le parti de vous envoyer ce billet.

¹⁷⁾ De devenir Directeur de l'Académie.

Jeudi matin, 16 novembre 1783.

Je vous prie, Madame, de me renvoyer la correspondance du soi-disant tailleur¹⁸⁾ et tout ce qui n'est pas encore imprimé dans ce que j'ai donné.

Czarskosélo, 7 mai 1784.

J'ai reçu ce matin votre lettre et les deux livres; et comme celui qui est intitulé: La Nature et l'Art peut être utile, je ne regretterai pas le papier. Ainsi que vous me le faites remarquer, je trouve l'impression supérieure à celle de l'original. Je vous souhaite un agréable voyage, Madame¹⁹⁾, et je vous prie d'être convaincue que je vous garde ma reconnaissance et mon amitié, de même que je mesure toute l'étendue des sentiments qui vous attachent à moi.

Czarskosélo, 6 janvier 1787.

Madame,

Vous avez agi en ceci comme en toute autre occasion, avec sens et prudence. Les adieux écrits sont certainement les meilleurs. Ceux qui possèdent une sensibilité

¹⁸⁾ Compositions de l'Impératrice en langue russe, publiées dans la revue du mois. (Note de l'Edit.)

¹⁹⁾ Un voyage de quelques semaines à Moscou.

réelle n'ont pas besoin d'en faire étalage. En effet lorsque le courage manque pour se séparer, la sensibilité est un peu en jeu, et à cet égard je pense que nos sentiments sont les mêmes. Je suis parfaitement persuadée de votre attachement envers moi et j'espère, Madame, que vous l'êtes également de ma reconnaissance à votre égard. Je ne manquerai pas de vous écrire bien que vous ne deviez pas, je pense, concevoir d'inquiétude au sujet de ma santé. Je vous dis adieu, Madame, très affectueusement.

Kiof, 3 février 1787.

Ce matin j'ai reçu votre lettre ainsi que l'ouvrage périodique qui l'accompagnait. Le 29 du mois dernier je suis arrivée ici en parfaite santé. Durant le voyage, j'ai donné des bals dans chacune des villes que j'ai traversées. Partout où j'ai été, j'ai trouvé la foule empressée à me recevoir. Le savant qui m'accompagne est ici dans son élément; toute la journée il visite des églises et d'autres monuments dignes d'intérêt. Votre fils est ici et il paraît se porter à merveille. Adieu, chère Madame, avec bien de l'affection.

27 mai 1788.

Madame,

J'ai donné des ordres pour que la lettre de M^r King fût traduite. En même temps je vous prie de le remercier pour l'envoi de son livre, bien que je ne puisse le lire faute d'être suffisamment familiarisée avec la langue anglaise.

27 juin 1789.

Madame,

Tant de sujets sont venus continuellement m'occuper et absorber mon attention, que vous voudrez bien, j'espère, me pardonner de n'avoir pas immédiatement répondu à votre lettre du 25. M^r Grassowitsky enverra de Berlin chez vous le ballot de Bernouilly; je vous prie de vouloir bien le remercier en mon nom pour la peine qu'il a prise. Je suis très sensible à votre tendresse et j'accepte avec bien des remerciements vos bons souhaits pour demain. A cet égard comme en toute autre occasion vous ne pouvez mettre en doute toute ma reconnaissance.

Czarskosélo, 21 juillet 1789.

Le plus ignorant, Madame, ne saurait voir sans admiration l'oeuvre extraordinaire que

l'Académie russe vient de lancer dans le monde et qu'elle n'a pas mis plus de six ans à préparer. Je vous félicite sincèrement à ce sujet; et comme j'ai une passion pour les préfaces, je lirai tout entière celle de notre grand dictionnaire. En feuilletant les pages j'ai déjà remarqué l'opinion émise par l'Académie russe sur une quantité de choses à admettre ou rejeter et sur une foule de mots que la masse du peuple connaît peu ou même ne connaît pas du tout. L'honorable attention que l'Académie a bien voulu accorder au pauvre petit dictionnaire de la comparaison de toutes les langues du monde ne peut que donner à cet ouvrage un crédit qu'autrement il n'eût pu espérer obtenir; car c'est tout au plus s'il a pu fournir une douzaine de mots au livre immortel qui vient de paraître. Cependant je suis sûre qu'il sera fier du modeste service qu'il a rendu à son volumineux frère cadet. Croyez, Madame, que j'ai toujours pour vous les sentiments dont vous êtes digne.

Il est fâcheux qu'il y ait quelques erreurs d'impression dans la préface; entre autres, remarquez à la page XI. Le plus ignorant

trouverait au paragraphe de la page XV un ample sujet de critique; mais j'en ne veux pas par un indiscret bavardage devancer les clameurs de ce genre.

6 juin 1791.

Je viens de recevoir votre rapport du mois dernier et la belle pierre gravée qui l'accompagne et qui mérite mes remerciements les plus empressés. Je l'accepte avec plaisir comme une des preuves nombreuses de votre affection, mais j'y mets une condition, ma chère Madame: c'est que cette pierre ne passe pas en réalité pour le célèbre ouvrage attribué à Michel-Ange Buonarrotti, lequel, sur l'autorité du célèbre Montfaucon qui en a donné une description détaillée, appartient au cabinet des anciens bois de France. En conséquence, le rapport qu'on vous a envoyé d'Italie ne mérite pas l'honneur d'être traduit de votre main. J'ignore si ce que je dis vous paraîtra à propos, mais je crois parfaitement que c'est la vérité. Il y a bien des gens qui en pareille matière sont ou ne sont pas ignorants, mais dont l'intérêt n'est certainement pas de se tromper ou de tromper les

autres. Portez-vous bien. Je sais que vos sentiments pour moi sont de ceux qui ne changent pas.

22 septembre 1794.

Il y a plus d'une difficulté, Madame, à ce que votre fille quitte Moscou; elle est dans la maison de l'ambassadeur anglais qui a répondu pour elle au sujet d'une petite somme d'argent, et Whitworth a reçu commission de s'occuper de cette affaire. Il est donc nécessaire d'abord que les tuteurs de votre fille entrent en arrangement avec lui et qu'une somme d'argent suffisante soit affectée aux frais du voyage. Mon intervention dans l'affaire serait inutile quant à présent.

(Ce qui suit est tiré d'une collection de lettres et billets de l'Impératrice Catherine à la princesse Daschkoff; le tout sans date ni chiffre.)

Parmi les papiers que vous m'avez envoyée, Madame, il en est un que j'ai bien cherché sans pouvoir le trouver. Il commence par ces mots: „Le riz tenta le rat“ etc. Je vous en prie, voyez donc à

•

le chercher et envoyez-le moi le plus tôt possible. Quant à l'essai de mon ami le Canon, je ne puis rien faire sans son avis; et comme il n'est jamais entré dans sa tête d'offenser aucune créature humaine, ce dont on peut juger aisément par la grâce badine de son ton, mon ami le Canon ne transgressera sûrement pas les règles que vous avez prescrites. Je suis sincèrement fâchée d'apprendre que vous n'êtes pas tout-à-fait bien.

Madame,

J'ai lu la petite pièce qui accompagne ce billet et je ne trouve aucune objection à y faire si ce n'est que, le bacha et le kirgis étant Mahométans, la critique pourra faire observer qu'à la dernière scène le grand-prêtre et le temple conservent un air trop payen et par conséquent que l'uniformité de ton se trouve détruite. J'ai l'espoir que l'indisposition dont vous vous plaignez sera aussi passagère que je le souhaite.

Madame,

Je viens de recevoir votre lettre avec un exemplaire de l'ouvrage auquel l'Académie

a décerné le prix; mais je n'ai pas trouvé dans le paquet le rapport que vous m'aviez annoncé. Je vous envoie les feuilles de mon grand dictionnaire.

Mercredi matin.

Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez envoyée par le prince Potemkin. Soyez sûre, Madame, que je prendrai un soin particulier de tout ce qui concerne la fortune et l'intérêt de votre fils. Comme je viens de sortir du bain, je ne puis admettre que vous seule. En conséquence, vous voudrez bien prier le prince d'accepter mes souhaits pour son voyage. Bien que vous ressentiez naturellement le vide qu'il va vous laisser, ne prenez pas son départ trop à coeur; mais efforcez-vous plutôt de supporter son absence avec courage, et croyez à l'intérêt inaltérable que je porte à tout ce qui vous concerne.

Madame,

Je reçois votre lettre et la liste de tableaux; mais comme je craindrais que le transport ne pût endommager ces oeuvres d'art, j'attendrai ma rentrée en ville pour satisfaire au désir que j'ai de les voir.

Permettez-moi d'aller en personne²⁰⁾ vous présenter mes félicitations pour le jour de votre fête, ainsi que mes remerciements en prose pour les beaux vers que j'ai trouvés sur ma table et qui accompagnaient le cachet et son empreinte. Je regrette beaucoup que votre indisposition continue.

Je suis bien fâchée, Madame, de l'indisposition qui vous retient chez vous. Mille remerciements pour la lettre de M. de Lalande, qui m'annonce tant de choses intéressantes. Procurez-moi, je vous prie, le fameux camée de Jupiter Serapis. Quant au vase²¹⁾ et à sa garniture d'antiques, je ne veux le recevoir que de vos mains, et en échange des casiers d'histoire naturelle que Strekalof n'a qu'à retirer de la banque,

²⁰⁾ Un portrait de l'Impératrice accompagnait ce billet.

²¹⁾ L'Impératrice désirait posséder un vase orné d'antiques, lequel avait appartenu à Catherine I et se trouvait alors au Musée de l'Académie. La princesse Daschkoff lui proposa plaisamment de l'acheter, et les casiers d'objets d'histoire naturelle donc il est question ici devaient être le prix du vase.

(Note de l'Editeur.)

ce qui peut être fait au commencement de janvier. Je ne répondrai rien aux choses charmantes que vous dites de moi, jusqu'à ce que j'aie le plaisir de le faire bientôt en personne.

La princesse Daschkoff est priée, si elle l'approuve, d'insérer dans son nouveau journal si justement apprécié, la préface ci-jointe.

Je renvoie avec mes remerciements la lettre fort intéressante de M. de Lalande sur les globes aërostatiques. Tant que les ballons ne seront point munis de gouvernails, ils ne manqueront pas d'être le jouet des vents. — Comptez sur mon affection constante.

Je veux vous accuser réception de votre lettre, Madame, ainsi que de la traduction de la *Messiad* de Klopstock. Je dois avouer que je ne comprends trop rien à ce poème dans l'original: cependant je crois fort qu'il fera grand plaisir à nos mystiques et j'espère que la vente en sera fructueuse. — Soyez assurée de ma sympathie pour toutes vos souffrances, celles du corps comme celles de l'esprit. Adieu!

Je vais donner des ordres pour que les camées de Bayers que j'ai jugés sur l'empreinte, me soient envoyés par un courrier.

Tandis que je m'informe de votre santé, Madame, laissez-moi vous demander en même temps si le dernier envoi de M. Cossini à l'Académie contient quelque chose de curieux ou d'intéressant; par exemple, au sujet de la comète qui, à ce qu'on suppose, doit faire son apparition dans huit ou dix jours. Si rien ne s'y oppose, vous m'obligerez de me répondre immédiatement. Bonne nuit.

Je pense, Madame, que vous n'êtes pas mécontente des oeuvres du Canon: et s'il en est ainsi, j'ose dire que vous ne repousserez pas la bagatelle ci-jointe. Les Babinelli²²) seront heureux d'apprendre que

²²) Ceci a rapport à certain badinage local; c'est une allusion aux noms sous lesquels l'Impératrice et quelques personnes de sa société signaient comme auteurs. Un des courtisans qui écrivait signait le Canon. C'était un Narischkin.

leurs produits réunis trouvent place dans le huitième volume. Si mes vœux sont accomplis, vous devez vous trouver déjà beaucoup mieux.

J'ai reçu hier votre lettre, Madame, avec les papiers qui y étaient joints; j'y trouve avec un égal plaisir les sentiments que vous m'y exprimez et l'exposé de l'ordre que vous vous proposez d'établir. En relisant attentivement certain manuscrit, j'y vois moins d'objections qu'il ne m'avait semblé d'abord en soulever. S'il était possible de l'imprimer avec les répliques, la satire pourrait être atténuée, bien que, d'un autre côté, elle pût donner lieu à des impertinences égales sinon même plus grandes. Elle vient sans nul doute du Grand-Chambellan, et c'est une revanche qu'il veut tirer du portrait de l'homme irrésolu qui se trouve dans le second volume de — Veuillez remarquer que le quatorzième trait se trouve répété deux fois; il serait possible d'en retirer un sans déranger l'ordre du reste. Cette précaution, si insignifiante en elle-même, ne trahit-elle pas le Grand-

Chambellan qui dans tous ses mouvements ne fait jamais un pas en avant sans en faire un autre en arrière?

En vous renvoyant le misérable travail que vous m'avez adressé et qui soit évidemment de la plume de l'auteur des Questions, j'ai l'honneur d'y joindre un manuscrit tout prêt pour l'impression: je n'y ai fait qu'une remarque, et peut-être n'a-t-elle aucune valeur.

Je suis très fâchée, Madame, du rhume qui me prive du plaisir de vous voir, et je regrette d'avoir à dire que je suis malheureusement hors d'état de rien connaître de l'histoire du jardin botanique. Si cependant vous avez l'intention de choisir un terrain pour le dit jardin, et que la chose puisse avoir lieu sans léser personne ni aucune propriété, je ferai de mon mieux pour en doter l'Académie qui pourra bêcher et semer comme elle l'entendra. Si vous devenez un beau tournesol, chère madame, je serai comme le prophète qui à Ninive se reposa à l'ombre de cette plante — ou d'une autre, —

charmée que quelqu'un m'aime assez pour faire prendre racine à son affection envers moi.

(La princesse Daschkoff ayant eu à prononcer devant l'Académie un discours dans lequel elle avait placé l'éloge de l'Impératrice, en envoya une copie à Sa Majesté, qui à son tour lui adressa sur ce sujet les observations suivantes.)

Pour parler avec plus de modestie, ne vaudrait-il pas mieux substituer au mot: personne, ceux-ci: peu de personnes? Effacez, je vous en prie, l'expression: sans égal: autrement, par une telle hyperbole vous laisseriez derrière vous M^{me} de Secondat, la belle-fille du président Montesquieu. Effacez aussi: comme une divinité bienfaisante, — apothéose qui ne s'accorde guère avec la religion chrétienne. Je crains fort de n'avoir pas de titres à la sainteté, moi qui ai mis des restrictions au temporel du clergé. Je n'ai rien à dire contre samedi; tous les jours de la semaine me sont parfaitement indifférents, sauf pour les présentations qui me rendent le dimanche assez fatigant. J'ai parcouru l'ouvrage que

le prince Galitzin a envoyé de Vienne: il est très déclamatoire, et l'auteur ne me semble guère au fait de son sujet. Quant au discours de M. R. , j'ai écrit en gros caractères ces mots: de côté.

J'ai l'honneur d'être
Tout ce qu'il faut au bas d'une lettre.

Je vous renvoie cet ouvrage qui est vraiment charmant. On n'y trouve rien d'inutile, ni rien qu'on en puisse retrancher. Après-demain, nous nous occuperons des articles historiques pour le huitième volume. J'ai fait compter à Euler fils les deux cents roubles que vous désiriez. Adieu. J'apprends avec peine votre indisposition; mais j'ai bon espoir que nous ne tarderons pas à nous voir. L'ouvrage du grand-écuyer devient superbe et volumineux.

Je vous renvoie ces vers; ils sont beaux. L'histoire sera prête à la fin de la semaine.

Je viens de recevoir votre rapport, Madame, et, à vrai dire, je n'ai pas été peu étonnée de la question que vous m'avez

faite; car je ne puis concevoir comment vous avez pu former le moindre doute sur cette affaire. Non-seulement vous, Madame, mais encore tous ceux qui s'acquittent bien de la tâche qui leur est confiée, méritent mon approbation. Je ne me rappelle pas un seul cas de cette nature où je l'aie refusée. Je vous prie donc instamment d'avoir une confiance pleine et entière dans les sentiments que je vous ai voués, de même que je me fie à l'attachement que vous m'avez toujours manifesté. J'entendrai avec plaisir les propositions que vous avez à me faire pour l'emploi de la somme que votre administration économe a conservée à l'Académie. J'apprends avec regret que votre indisposition continue.

Je suis fâchée de voir que vous vous inquiétez de la résolution que je prendrai relativement aux comptes de l'Académie. Veuillez, je vous en prie, vous tranquilliser sur ce chapitre. J'espère pouvoir après-demain donner mon attention au règlement de cette affaire; et j'ose me flatter que justice sera faite sans qu'aucun intérêt soit compromis. En même temps, soyez bien persuadée que toutes les assurances que je

reçois de votre amitié et de votre attachement me sont aussi agréables qu'autrefois, et que j'en apprécie bien la valeur.

La toute nouvelle production a été lue cette après-midi avec une grande attention et un intérêt non moins grand. C'est une pièce d'un mérite très supérieur; et avec des ouvrages semblables le théâtre russe ne saurait manquer de devenir florissant. Je ne vois aucune raison d'en remettre la représentation après Pâques. Je vous le renvoie donc en vous témoignant le désir qu'il ne tarde pas à paraître et en vous remerciant aussi pour votre attention et pour toutes les choses obligeantes dont vous avez bien voulu l'accompagner. Il y a quelque part une petite répétition; les mêmes idées s'y trouvent exprimées de la même manière que quelques lignes plus haut. Il serait fort aisé de donner au moins un autre tour à l'expression; j'ai marqué le passage au crayon. En résumé, je vous renvoie la pièce, conformément à votre désir, et je suis parfaitement certaine que le public l'accueillera à merveille.

Ne montrez cela à personne qui vive; quand vous l'aurez lu, retournez-moi le manuscrit.

N. B. — A la dernière page, il y a une erreur chronologique concernant le mariage de Henri II.

Samedi, 6 heures du soir.

J'ai reçu aujourd'hui votre billet, Madame, ainsi que les deux dissertations que vous m'avez condamnée à lire. Je n'ai pu vous répondre immédiatement; pardonnez-moi en suite si je vous dis que j'ai oublié de le faire. Acceptez cependant de nouveau mon remerciement: et en même temps permettez-moi de vous demander une chose: c'est de vous enquérir auprès de l'Académie quel était l'état du baromètre les 26 et 27 janvier de cette année, et comment il se comporte aujourd'hui 26 mars. J'espère de tout mon coeur que vous souffrez moins de votre indisposition.

Je viens de recevoir votre lettre, Madame. Je vais immédiatement m'informer de l'état de mes finances pour voir s'il y aurait à

ma disposition une somme sans emploi déterminé qui soit suffisante pour faire l'achat que vous proposez. Vous pouvez être sûre qu'en cette occasion comme en toute autre semblable je serai charmée de faire tout ce qu'il vous plaira. J'ai donné ordre qu'on tirât deux cents exemplaires de la comédie. On n'en a envoyé que quatre-vingt-dix. Ne laissez pas oublier qu'il m'en est resté cent-dix.

Catalogue pour catalogue: je vous en envoie un qui ne sera point déplacé à côté de votre collection de pierres gravées; et quand j'aurai l'honneur de vous voir, nous causerons du contenu de votre lettre. Ceci n'est qu'un accusé de réception. Strekaloff paiera la lettre de change que vous avez entre les mains pour la tête de Sérapis.

MON COEUR, je reçois à l'instant votre lettre avec toutes les belles choses qui y sont jointes. Je vous demanderai la permission de garder un peu le rapport avec le registre des manuscrits, afin de pouvoir les examiner à loisir, ce qui me serait impossible en ce moment. Je vous renvoie la

lettre à l'adresse de l'auteur de: Ce qui a été et ce qui n'a pas été²³). Elle peut certainement être imprimée, mais que ce ne soit pas cependant pour prendre le dit auteur par les oreilles avec le Cygne chantant. C'est un nom auquel, soit dit en passant, je ne me suis jamais laissée attraper. En conséquence, la bribe que je vous envoie devra avoir la préséance sur l'ode suprême de mon ami le Cygne; en vertu de quoi, l'auteur de Ce qui a été et ce qui n'a pas été peut déclarer que toutes disputes ultérieures sur ces questions sont ainsi terminées.

En lisant la pièce du Colporteur, j'aurais juré qu'elle était sortie de ma plume, tant elle paraît fidèlement imitée de ma manière. Quant à la critique que vous en faites, elle n'est pas moins juste que sévère; mais prenez garde à la réponse. Pour que vous soyez parfaitement à l'aise, je veux désormais mettre un embargo sur tous les navires qui tomberont entre mes mains; car

²³) Titre d'une composition satirique écrite par l'Impératrice et qui fut insérée dans le Journal de l'Académie.

(Note de l'Editeur.)

il n'est pas très facile de marquer d'une estampille de secret les choses qui sont déjà imprimées. Il ne me reste plus qu'à vous remercier des paroles que vous avez prêtées au Canon, et j'ai l'honneur d'être etc.

En ouvrant une lettre du feld-maréchal Munrick, j'en ai trouvé une autre y incluse; et comme j'ai l'habitude d'en recevoir deux ou trois sous même enveloppe, j'ai rompu le cachet par mégarde; mais quelle a été ma surprise en trouvant que cette lettre vous était adressée! Je vous l'envoie donc, avec un aveu de ma méprise. J'espère que cet aveu vous donnera satisfaction, et que votre générosité vous poussera à le reconnaître. Vous devez être flattée de l'honneur que vous recevez, et moi je suis édifiée par les rumeurs dont il est l'objet. Mais en ce moment me voilà forcée d'arrêter ma plume et de vous priver de l'avantage des remarques que j'allais faire.

Je viens de recevoir votre rapport, Madame, avec la liste de mots qui y est jointe et dont je vous remercie infiniment. Soyez

assez bonne pour me faire recueillir les mêmes mots en Ibéro-Celtique, dans le même ordre et d'accord avec les chiffres de la liste donnée par Soimonoff à l'Académie.

Bachmeister devra s'épargner la peine de transcrire les listes des dialectes de la Sibérie, vu que je les possède déjà. J'ai eu soin de ne point demander une traduction de Herberstein en russe, tant les horreurs qu'il raconte me causent de dégoût. Je n'ai pas lu Strikoffsky, car jusqu'ici il n'existe qu'en polonais ou en latin. Plus tôt les listes seront faites, mieux cela vaudra. Croyez-moi aussi sensible que jamais aux expressions de vos sentiments.

Il vient de paraître une tragédie russe, intitulée: Vadine de Novogorod. Elle sort des presses de l'Académie, ainsi que le porte la page du titre. On dit que cette pièce n'est pas peu sévère et amère pour l'autorité souveraine. Vous ferez bien d'en suspendre la vente jusqu'à ce que j'aie eu le temps d'y jeter les yeux. Bon soir. L'avez-vous lue?

Voici les plus belles choses qu'on puisse imaginer; je vous les envoie comme un ac-

compagnement convenable pour votre joli morceau de harangue; bien persuadée que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

J'ai à vous accuser réception, Madame, des feuilles imprimées que vous m'avez envoyées avec votre lettre, et je me plais à reconnaître que le livre que je vous ai prêté ne vous a pas été inutile, d'autant plus que vous êtes disposée à effacer plusieurs des mots qui se trouvent dans ces feuilles. Quand tous les mots étrangers et les mots d'un sens trivial seront supprimés, le reste ne sera pas très considérable. Il est bien à désirer que ce tableau de mots donne aussi l'explication de leur sens, de même que celle de leur origine. L'ouvrage deviendra par là de quelque utilité, au lieu d'être sec et maigre comme il l'est à présent. Dans son état actuel, je ne puis y voir qu'un simple vocabulaire de mots qui ne sont nullement naturalisés ou qui ne sont pas d'un usage général. Pour ma part, j'affirme que je n'en comprends pas la moitié. D'ailleurs, les noms propres avec leurs diminutifs, ne sont guère faits pour embellir la langue. L'Aca-

démie française a purifié la langue nationale en lui enlevant tout ce qu'elle avait de barbare.

J'ai reçu hier au soir la lettre que vous avez cru devoir m'adresser. Le prince Repnin peut être certain que, dès que l'occasion s'offrira à moi de donner un successeur à Goltz, je ne manquerai pas de nommer quelqu'un à la place. Je ne vois, Madame, aucun motif pour moi de m'alarmer des circonstances où je me trouve, et je ne suis pas naturellement sujette à la crainte. C'est la seule observation que j'aie à faire sur ce chapitre. Il n'est pas difficile de comprendre qu'il y ait plusieurs personnes auxquelles je sois hors d'état de donner satisfaction complète. Il y en a quelques-unes qui souhaitent de posséder plus d'autorité, et d'autres qui précisément désirent que leurs rivaux en possèdent moins. Beaucoup aussi regrettent la perte de places et de profits qu'ils prélevaient sur le public; mais comme je n'ai pas d'autre intérêt, d'autre vœu que le bien général et le bien de chacun en particulier, je considère ma propre cause

comme liée à la félicité publique, et j'abandonne le reste à la Providence.

„Je crains Dieu, cher Abner,
et n'ai point d'autre crainte.²⁴⁾“

Le prince Repnin peut être certain de mon estime et du plaisir avec lequel je le reverrai; vous devez l'être aussi, princesse, de la considération que vous méritez. Envoyez-lui ce billet, si vous jugez que ce soit utile.

²⁴⁾ Athalie, act. 1, scène 1.

QUATRE LETTRES

DE

CATHERINE II

A

M^{lle} LEOFFSCHIN.

Nous devons quelques explications au lecteur pour l'insertion des quatre lettres suivantes de l'Impératrice, lesquelles ne se rattachent nullement au sujet du récit précédent. Mais l'Editeur ne croit pas se tromper en pensant que ces lettres seront favorablement accueillies : elles font voir en effet sous tout son jour cette gracieuse et aimable gaîté que la Grande Catherine était toujours prête à montrer quand l'occasion le permettait. Personne n'était peut-être plus qu'elle maîtresse achevée dans l'art de plaire. Elle savait parler le langage qui convenait à chaque âge et à chaque esprit, et toucher les ressorts secrets de chaque caractère, de manière à mettre en jeu toutes

les qualités de l'âme et du coeur. La jeune fille à laquelle les lettres suivantes furent écrites était une certaine M^{lle} Leoffschin, de famille noble. Orpheline à quatre ans, elle avait été placée dès cet âge dans le Couvent des Demoiselles Nobles que l'Impératrice venait de fonder. Elle était, à la lettre, la première élève qui y eût été admise; et soit par suite de cette circonstance, ou soit à cause du malheur dont elle avait été frappée si jeune en perdant ses parents, soit enfin à cause de sa bonne conduite et de son application, — peut-être pour toutes ces raisons réunies, — elle fut de bonne heure distinguée par l'Impératrice entre ses compagnes.

Une nièce de la princesse Daschkoff, qui fut élevée dans cet établissement et donna à l'Editeur copie de ces lettres, entendit souvent parler des visites faites par l'Impératrice au Couvent, à l'époque même où les lettres en question furent écrites: les plus anciennes pensionnaires se rappelaient ces lettres avec enthousiasme.

Afin que l'on comprenne les allusions qui y sont faites aux Brunes, aux Bleues etc., il est nécessaire d'expliquer que, selon les

règles du couvent, une jeune fille est durant les trois premières années qui suivent son admission élève de la première classe, qu'on appelle les Brunes, d'après la couleur du costume; elle est admise ensuite dans la seconde classe, celle des Bleues; au bout de trois ans, elle entre dans la troisième classe, celle des Grises. M^{lle} Leoffschin allait entrer dans la quatrième et dernière classe, celle des Blanches, quand la première et la seconde de ces lettres furent écrites, et elle y était déjà lorsqu'elle reçut la troisième et la quatrième. Après avoir achevé le cours d'études qu'on fait au couvent, elle fut prise à la Cour par Sa Majesté et admise au nombre des filles d'honneur. Au bout de peu de temps elle se maria, et elle mourut jeune.

I.

J'ai été sur le point de commander mon carrosse, sitôt que j'ai eu lu votre toute gentille lettre, afin de me rendre droit au Couvent, mais n'en déplaie à mon petit lion²⁵⁾ brun, la rigueur du froid m'a conseillé de ne point sortir. Il est vrai que je

²⁵⁾ Levuschka, jeu de mot sur le nom de Leoffschin

me risque quelquefois, mais peut-être pas autant que vous; et bien que je vous trouve une très aimable petite personne, cependant l'air de vos grands corridors est un peu trop rafraîchissant pour moi dans le mois actuel. Aussitôt que ces froids rigoureux seront passés, je viendrai certainement et prendrai part durant toute une après-midi à vos diverses occupations, si les miennes me le permettent, car je ne manque pas non plus d'occupations. Mes compliments à tout le monde; mais embrassez, je vous prie, mes vieilles connaissances les soeurs grises. Dites-leur le plaisir que j'éprouve à être témoin de leurs progrès en tout genre. Pour leur donner la preuve de ce que je dis, je compte aller quelque soir partager avec toute la société le jeu du Renard et des Oies. Mes compliments à M^{me} de Lafond, envers qui vous avez tant d'obligations et qui vous aime si tendrement.

CATHERINE.

II.

Dites-moi, Levuschka, votre cher petit babillage lui-même — si je pouvais babiller

comme vous — serait-il suffisant pour répondre à tout ce que vous me contez? En premier lieu, vous me dites tout ce qui vous passe par la tête. Vous me félicitez sur mon jour de fête; vous me grondez d'avoir été à la campagne; vous m'invitez à venir voir votre abominable jardin; de là, vous vous jetez dans une telle foule d'autres extravagances, qu'il faudrait des mains de papier pour vous répondre en détail. Vous m'excuserez donc, bien que je ne puisse me décider à vous permettre d'effacer un seul mot de tout ce que vous m'avez dit. Votre plume, votre langue et votre cœur vont admirablement; ma réponse, c'est que je vous aime avec tendresse. Ah! Levuschka! Vous êtes bien une soubrette dans vos fêtes théâtrales, mais vous ne l'êtes pas de cœur! Est-il bien vrai que vous fassiez cent vingt et une courses par jour pour voir à distance mon château, cet objet de déplaisir pour tout votre entourage parce qu'il me tient trop loin de vous? Je vous dois vraiment bien des remerciements pour toutes les jolies choses que vous m'avez dites, aussi bien que pour le talent que vous possédez d'attirer de graves nonnes

et de les faire sortir de leurs cellules par votre gaité et par cent autres raisons encore. Cette Dame Croupillac²⁶⁾ garde sûrement son papier pour son procès, tant son écriture est serrée, et tant son compliment a de concision. Je dois reconnaître cependant qu'elle remplit bien son rôle et rend le soleil lui-même dupe de son esprit de chicane lorsqu'elle lui demande de l'honorer d'une éclipse; ce que c'est que la force de l'habitude. Lise aussi, la gentille Lise, au lieu d'être parfaitement heureuse d'avoir épousé si souvent son fidèle Euphémon, et malgré son joli compliment sur ma fête, s'avise de me faire des reproches parce que j'occupe un château ruisselant d'or. Et que dirai-je d'Euphémon qui ayant mangé tout son bien avec ses prodigues amis, vient me faire l'offre de son coeur? Eh bien, je l'accepte, en dépit de Lise et même de dame Croupillac. Je de-

²⁶⁾ Ce nom, de même que celui de soubrette qu'on a vu plus haut et quelques autres qui suivent avec les qualités qui s'y rapportent, sont des allusions à quelques représentations théâtrales que se donnaient les pensionnaires du couvent pour s'amuser.

(Note de l'Editeur.)

stine cette dernière à épouser un jour le sieur Fierenfat pour venger la cause de mon château tant attaqué; et, à ce mariage, j'insisterai pour que demoiselle Bareshoff conduise le bal; ce sera sa punition pour avoir osé supposer que la neige de Pétersbourg peut être comparable à celle de Czarskosélo.

L'apparition sur l'horizon de demoiselle Nelidoff est un phénomène qui mérite d'être vu de plus près qu'il ne m'est possible de le faire quant à présent. Je saisirai le moment où elle s'y attendra le moins; ce sera bientôt, peut-être extrêmement tôt. Priez le ciel que la glace fonde aussi promptement que possible; et en même temps embrassez pour moi à la fois toutes les chères petites faiseuses de bruit et de malice, sans oublier de les remercier pour toutes les choses aimables qu'elles m'ont adressées. — Mes compliments à M^{me} de Lafond.

CATHERINE.

III.

Voici ma réponse à vos deux lettres, mademoiselle; et je vous ferai observer, en

passant, que la première est écrite en caractères si menus que si vous continuez de vous perfectionner dans ce genre d'écriture vous m'obligerez bientôt à me mettre en frais d'une paire de lunettes pour pouvoir lire vos lettres; mais avec ou sans lunettes, croyez bien qu'elles ne manqueront jamais de m'être également agréables. Soyez assez bonne pour dire à M^{me} de Lafond que la grande jeune fille au costume blanc, au nez de perroquet et au teint brun, qui m'a saluée à mon arrivée au couvent et a déployé pour mon départ un fonds si bien approprié de Oh! et de Ah! écrit avec tant de naturel que ses lettres m'enchantent. Aimant par-dessus tout à voir une belle nature suivre son cours sans effort et sans contrainte, je trouve ma chère Levuschka, avec toute sa vivacité et toute sa pétulance, parfaitement de mon goût. Allons, allons, mademoiselle; dans trois ans d'ici je viendrai au couvent et vous en ferai sortir, et alors les larmes et la résistance seront vaines; en dépit de vous-même, vous verrez à Czarskosélo dont vous vous êtes formé une opinion si vague, mais que vous reconnaîtrez, malgré votre mauvaise humeur (car

vous aimez, je le sais, la vérité) comme un charmant séjour, infiniment supérieur au palais d'été. Quant à ce dernier, je me rappelle combien ses beautés furent rehaussées un jour par la troupe de mes blanches jeunes amies qui firent tourner les têtes de la moitié de la ville, tandis que d'autres oiseaux de brillant plumage ballaient des ailes le long des murs. Observez, je vous prie, quelles conséquences ont parfois les plus simples mouvements des jeunes filles : depuis ce jour, la ville a été inondée de vers, non pas, il est vrai, de ces vers qui détruisent les feuilles de mes arbustes préférés, mais de ceux que les poètes nourrissent quand ils sont animés par des objets qui inspirent leur imagination. J'irai quelque jour en ville voir comment M^{me} de Lafond a arrangé les coins et recoins de son habitation bourgeoise dont vous m'avez fait la description.

Grâce à votre soin particulier, j'espère que les petits chats dont vous parlez continuent de ne pas vous troubler par leurs miaulements, s'il m'est permis d'emprunter le langage de vos compagnes, — je pourrais bien dire le vôtre. Ne vous alarmez

pas si M. Bettsky persiste dans son offre de vous apprendre à nager. A son âge, quand il s'agit d'exercices qui demandent soit de la force soit de l'adresse, il est souvent plus facile de parler que d'agir. Prenez-le au mot, je vous le conseille, et son embarras sera plus grand encore que le vôtre. Il répondra: „Bien, très bien, Mademoiselle,“ et remettra son projet à un autre jour. Vous pouvez demander au même maître de natation pourquoi il a mis dans ma chambre du Palais d'Hiver un sofa ture. Il est vrai qu'il met dans mes appartements toute chose selon sa fantaisie, excepté un certain meuble d'affection fait par M^{lle} Mollschauff, votre propre cher portrait auquel j'ai assigné une place, ou plutôt c'est vous qui la lui avez donnée et il n'en sortira pas. Si vous trouvez quelque obscurité dans mon langage, demandez une explication à vos maîtresses; elles connaissent bien la jeune personne, et par conséquent elles pourront vous éclairer. Je crois que la sérénade que vous a donnée le prince Orloff était une très jolie idée. Il aime à plaire et ressent beaucoup d'affection pour vous qu'il a connue dès le berceau. Il

chérit aussi son pays, et considère comme utile au bien général l'institut dans lequel vous êtes placée. Il vous aime aussi en particulier, et savez-vous pourquoi? Parce que vous êtes une petite personne faite pour être aimée.

Eh bien, ma lettre n'est-elle pas suffisamment longue? Attendez, j'ai encore à vous prier de saluer de ma part vos espiègles de Brunes, de caresser vos singes Bleus, d'embrasser les soeurs Grises, et de jeter vos bras autour du cou des écharpes Blanches, mes plus anciennes amies. Faites aussi un profond salut à M^{me} de Lafond, et dans cet acte ayez soin de faire paraître par votre contenance tous les sentiments qu'elle vous a inspirés.

CATHERINE.

IV.

Je crois, Mademoiselle, que je dois tirer deux conclusions de votre lettre; premièrement, que vous êtes triste quand vous ne me voyez pas; secondement, et comme contraste, que vous êtes très joyeuse quand vous me voyez. Le temps, hélas! tourne maintenant à la pluie. C'est le voyage à

Moscou qui vous afflige. Les larmes sont au moment de couler; la dernière fois que je vous ai vue, il y en avait bien quelques traces; et pour éviter de vérifier ce méchant proverbe qui dit: „Quand une femme commence à pleurer, tout le reste pleure aussi,“ j’ai jugé prudent de me retirer tout doucement. Seulement, voyez combien le monde est injuste, et combien l’on juge mal notre sensibilité. Mais enfin, Mademoiselle, séchez vos larmes; à mon retour de Moscou, j’irai au couvent vous prendre pour vous emmener avec moi. Alors vous me verrez constamment et sans gêne, et bientôt vous aurez appris à caqueter comme pas une de nos pies de Cour. Présentez mes compliments à M^{me} de Lafond et mes meilleurs vœux pour son prompt rétablissement. Mes salutations de corps et d’esprit à tout le reste de la communauté. Veuillez remarquer que si mon écriture est moins bonne que la vôtre, mon orthographe est quelque peu meilleure.

CATHERINE.

LETTRES ET AUTRES ÉCRITS

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF.

Les circonstances dans lesquelles ont été écrites les deux lettres suivantes, formant le sujet des lettres en elles-mêmes, suppléeront les omissions qui s'y trouvent par rapport aux dates.

La première fut adressée au recteur Robertson, comme on a pu le voir par une allusion qui y est faite dans les Mémoires. La princesse était en correspondance avec cet homme distingué pour un sujet qui absorbait toutes ses pensées et tout l'effort de son énergie, — l'éducation de son fils. Elle écrivit cette lettre aussitôt après son arrivée en Angleterre et quand elle se disposait à se rendre à Edimbourg où elle comptait s'établir pour le temps que durerait le cours d'études du prince Daschkoff à l'université de cette ville.

On lira cette lettre avec intérêt. Elle témoigne non-seulement de la force et de

la tendresse des sentiments maternels de la princesse, mais encore de la décision de caractère avec laquelle elle sut accomplir le plus important devoir, aussi bien que de ses vues judicieuses pour le plan d'études et pour le temps qui devait y être consacré; ce plan est sorti de ses pensées constantes, et ici elle le soumet au jugement du correspondant le plus docte et le plus expérimenté.

Elle adressa la seconde lettre à son fils, vers l'époque où il allait terminer son cours académique. Elle lui propose un voyage gradué pour l'achèvement de son éducation et montre d'une manière qui ne serait pas indigne des meilleurs guides et directeurs de la jeunesse, à notre époque, les avantages qu'on peut tirer de la connaissance personnelle des contrées étrangères et des objets faits pour fixer l'attention d'un voyageur consciencieux et actif.

Il ne peut y avoir qu'une opinion sur la mesure, le bon sens, la justesse de conception, l'honnêteté et l'élévation d'esprit qui respirent dans ces lettres; mais pour estimer à sa hauteur le mérite de l'écrivain, on ne doit pas oublier que les deux lettres datent

- d'une époque (éloignée d'environ soixante ans) où les objets d'une éducation éclairée n'étaient ni aussi bien définis ni aussi bien compris et poursuivis qu'ils le sont à présent; d'une époque où les femmes ne marchaient nullement de pair avec l'autre sexe soit pour acquérir soit pour apprécier le savoir; il ne faut pas oublier non plus que la patrie de la princesse était alors, on peut le dire sans idée de critique, assez en arrière de l'Europe. Toutefois la princesse
- Daschkoff n'était pas une personne à juger sur la mesure de son temps et de son pays. C'était une femme qui par ses connaissances et surtout par ses vues était allée, comme le fait remarquer l'abbé Raynal dans une lettre qui fait partie de cette collection „bien au-delà du siècle où elle vivait.“ Nous pouvons ajouter que sa vie n'eût pas été sans éclat dans les jours les plus sombres ni sans honneur dans les jours les plus brillants.

Il n'était donc pas inutile de rappeler au lecteur l'époque où ces lettres furent écrites, afin que les idées qu'elles contiennent soient appréciées au point de vue du passé plutôt que des temps modernes.

I.

Au recteur Robertson.

Londres, 5 octobre.

J'ai la satisfaction, Monsieur, de reconnaître la faveur que vous m'avez faite de m'écrire, et, en m'empressant de vous exprimer mes remerciements, je prendrai la liberté de vous offrir une petite explication sur quelques points de ma première lettre, lesquels, me sembleraient n'être pas suffisamment clairs, si j'en juge par ce que vous m'avez écrit.

Il n'a jamais été dans mes désirs que dès ce moment mon fils sortît de la maison et échappât à ma direction; car, après un sévère examen de moi-même, j'ai la conviction ferme que je ne suis pas femme à dépouiller mes enfants, et que la tendresse que je ressens à leur égard tendrait, au contraire, à me donner plus de soin empressé pour veiller sur leur bien-être tant moral que physique; c'est ensuite que mon genre de vie est de nature à ne souffrir aucune gêne, aucune contrainte de la présence de mes enfants. Il n'y a donc aucun inconvénient à ce que nous restions ensemble. Si mon désir avait été de le placer dans quelque autre maison que la mienne,

c'eût été en supposant qu'il eût pu jouir de l'avantage d'être dans la vôtre; car j'aurais en vous seul, monsieur, cette sorte de confiance qui me serait nécessaire pour une pareille séparation.

Quant à M. Robinson, je le connais suffisamment de réputation pour l'estimer infiniment comme homme de lettres et pour être tout-à-fait convaincue qu'il sera d'une grande utilité à mon fils dans le cours de ses études. J'ai donc l'espoir qu'il sera l'un des professeurs dont le prince Daschkoff aura l'avantage d'entendre les lectures; mais indépendamment de toute autre considération je trouve de fortes objections à ce que mon fils soit dans une maison où quelques autres jeunes gens seraient également admis; car je suis beaucoup plus jalouse sur le chapitre de son caractère et de ses manières que je ne suis désireuse de lui voir acquérir un grand nombre de connaissances.

Je ne puis cependant renoncer à l'espoir que si vous ne me permettez pas, Monsieur, de vous considérer comme le directeur des études de mon fils, vous ne refuserez pas néanmoins à sa mère le bienfait de vos conseils, de vos avis sur quelques détails

qui s'y rapportent. C'est cette espérance même qui en ce moment me détermine à mettre sous vos yeux une petite esquisse du plan ou cours que je me suis proposé pour lui; je voudrais obtenir la faveur de connaître à cet égard votre opinion et régler ou modifier la mienne d'après les vues que votre science supérieure et votre expérience peuvent me fournir; en même temps, je vous prie de croire que je considérerai la franche expression de vos sentiments personnels dans une occasion aussi importante pour moi comme la preuve la plus flatteuse que vous puissiez me donner de votre estime.

Il est nécessaire que je vous fasse observer que la manière dont, en mon pays, s'opèrent les promotions est très honorable et diffère complètement de ce qui a lieu en beaucoup d'autres où la faveur de Cour et l'intrigue prévalent si généralement comme les seuls moyens d'avancement. Chez nous, il est indispensable pour tout individu qui désire s'élever à une position éminente d'entrer de très bonne heure au service. Vous voyez par là qu'il est impossible que quatre années de plus soient consacrées à la poursuite d'études qui ne se lient pas étroitement

avec la branche de service à laquelle mon fils est destiné; car ces quatre années, jointes à deux autres pour les voyages à l'étranger et à treize qu'il a vécu, le conduiraient à sa vingtième année avant qu'il abordât les devoirs de sa profession où j'ai l'ambition de le voir s'élever seulement par les mêmes efforts honorables et les mêmes degrés qui avant lui avaient servi d'échelons à ses ancêtres. Je repousse donc et je méprise tout moyen bas de travailler à ses intérêts; mais aussi dois-je prévenir tout ce qui pourrait le distraire et former un obstacle qui le détournât de sa ligne, ou tout au moins ce qui sans nécessité retarderait le commencement d'une carrière où, si l'on veut la poursuivre avec succès, il ne faut pas trop s'attarder. Outre mes devoirs de mère, il en est d'autres que j'ai à remplir, je puis le rappeler: ce sont nommément ceux de tutrice de mon fils. En cette qualité, j'ai à concilier le présent avec l'avenir, j'ai à adopter des vues générales aux mœurs particulières et locales de mon pays, si je puis m'exprimer de la sorte.

Voici donc, Monsieur, une esquisse du plan d'études que j'ai tracé, avec l'indication

de ce que mon fils a déjà fait ou commencé :

Langues. — Latin. — Les difficultés sont déjà surmontées.

Anglais. — Le prince comprend parfaitement tous les prosateurs et passablement les poètes.

Allemand. — Il comprend tout ce qu'il lit.

Français. — Il est aussi familier avec cette langue qu'avec la sienne.

Belles-Lettres. — Il est au courant des meilleurs ouvrages, et son goût est déjà plus raffiné qu'il n'est d'usage de le trouver à son âge. Il est même à craindre que le prince ne soit trop sévère dans ses jugements, ce qui peut être considéré comme un défaut caractéristique.

Mathématiques. — Branche d'étude très importante. Il y a déjà fait quelques progrès; il est en état de résoudre des problèmes compliqués; mais je désire qu'il continue avec l'algèbre.

Architecture civile et militaire. — Je désire qu'il la connaisse à fond.

Histoire et constitutions des Gouvernements. — Il possède l'histoire universelle et les histoires particulières d'Alle-

magne, de France et d'Angleterre. Il devra y revenir et s'en occuper à la maison avec son précepteur.

Je voudrais qu'il étudiât: 1. la logique et la philosophie du raisonnement; 2. la physique expérimentale; 3. quelques notions de chimie; 4. la philosophie et l'histoire naturelle; 5. le droit naturel, le droit public et universel, et le droit des gens en les appliquant aux lois et usages des divers peuples d'Europe; 6. la morale; 7. la politique.

Ces études subdivisées devront occuper deux ans et demi en cinq semestres.

1. semestre. — Langues, rhétorique et belles-lettres, histoire, constitution des gouvernements, mathématiques, logique.

2. semestre. — Langues, histoire et constitution des gouvernements, mathématiques, philosophie du raisonnement, physique expérimentale, fortification, dessin.

3. semestre. — Langues et belles-lettres, histoire et constitution des gouvernements, fortifications, droit naturel, droit public, universel et positif, physiologie et histoire naturelle, dessin, mathématiques.

4. semestre. — Morale, mathématiques, fortification, droit des gens, universel et po-

sitif; principes généraux de jurisprudence positive; architecture civile.

5. semestre. — Morale, répétition de physique, premiers principes de chimie; puis une répétition générale de tout l'ensemble.

Voilà à peu près, Monsieur, l'idée que je me suis formée du cours d'études que mon fils devra entreprendre, et je crois qu'il en sera capable. Tout cela, je le comprends, doit être accompli sans qu'on dépasse la limite du temps nécessaire pour son avancement militaire, en aspirant à lui montrer des branches d'enseignement qui, soit en théorie soit en pratique, ont peu ou point de rapport avec les objets de sa carrière. Dans l'opinion de mon pays, cette carrière est la plus respectée, celle qui convient le mieux à une âme élevée, et l'on peut dire en un sens que déjà mon fils y est entré.

Telles sont les idées que je soumets à votre jugement. Si vous voulez bien me favoriser d'une réponse en me communiquant vos vues lumineuses sur ce sujet, ce sera rendre un grand service

à celle qui a l'honneur d'être
avec une haute considération etc.

II.

A son fils le prince Daschkoff.

A l'époque où nous sommes arrivés, mon cher fils, quand vos études sont assez avancées pour me permettre de dire avec justice et sans flatterie que dans la plupart de leurs branches vous n'avez guère autre chose à faire qu'à vous rafraîchir la mémoire en réfléchissant aux trésors qu'elle contient, et que dans tout le reste vous en savez assez déjà pour que votre appétit d'acquérir plus encore soit stimulé; je suis sûre qu'avec la noble ambition qui, j'aime à le penser, s'est emparée de votre coeur, vous ne manquerez pas de cultiver, pour y acquérir une plus profonde connaissance, les sciences avec lesquelles votre éducation vous a familiarisé de bonne heure. A présent, quand une carrière nouvelle s'ouvre devant vous, ou plutôt, dois-je dire, quand une nouvelle méthode devient nécessaire pour perfectionner ce qui a été si bien commencé; lorsque de simple enfant vous êtes devenu un voyageur studieux, je ne puis me refuser la satisfaction bien permise à mon devoir de mère, de vous montrer le rôle que vous aurez à remplir sur le théâtre nouveau qui

s'ouvre devant vous, le profit et l'honneur qui en découlent, aussi bien que les moyens les meilleurs et les plus certains d'obtenir ces bénéfices dans leur plus grande extension.

Vous savez peut-être que dans la variété sans fin de voyageurs qui sillonnent les grandes routes de l'Europe, il n'y en a pas un sur dix mille qui possède les avantages dont vous jouissez. Ne manquez donc pas de les porter en ligne de compte; et pour cela, il sera particulièrement nécessaire de ne jamais perdre de vue, comme voyageur, le caractère que vous avez désormais à manifester. Ce n'est pas, rappelez-vous-le, pour que vous fassiez une simple partie de plaisir ou que vous vous jetiez dans l'oisiveté sans fruits d'un pur amusement; ce n'est pas pour que vous perdiez votre temps à ne jamais l'employer, ou pour que vous échappiez aux devoirs de société qui, à un moment voulu, demanderont votre attention quand nous serons de retour dans notre pays, que j'ai aujourd'hui le désir de vous occuper à un voyage à l'étranger; mais c'est pour que vous puissiez comparer et profiter de l'instruction qu'on en retire; pour qu'en lisant comme dans un livre ouvert les mœurs,

le caractère et les institutions des autres peuples, exposés ainsi devant vos yeux, vous puissiez apprendre exactement à les apprécier et employer l'espace de temps qui vous reste entre l'âge de l'enfance et celui de la virilité, de manière à conquérir comme homme un juste titre à une distinction honorable et à des applaudissements bien mérités.

Afin d'atteindre ce but, dans le plan qui vous est proposé une des premières choses à acquérir c'est l'habitude d'une vigilance continuelle pour puiser vous-même à toute source d'observation qui s'offre dans toute situation ou circonstance où vous pouvez être placé, de même afin d'éviter une dépense inutile de temps en recherches superflues et ces vaines investigations absolument dédaignées si ce n'est dans les cercles les plus frivoles, il n'est pas peu important de choisir et examiner seulement ces objets, ces matériaux de pensée et d'étude qui méritent réellement attention. Dans le nombre, et quand il s'agit de déterminer leurs titres divers et plus ou moins pressants, à votre attention, la chose dépend beaucoup du lieu. Ce n'est pas, par ex-

emple, en Irlande que vous acquerrez les meilleures informations sur l'Espagne, et ce n'est pas non plus en Espagne que vous recueillerez les détails les plus curieux et les plus intéressants concernant la Prusse. En un mot, c'est au lieu où vous vous trouverez que doit s'arrêter le cours de vos pensées et de vos observations; c'est la population de ce lieu, ce sont les gens de tel ou tel parti, selon que vous les rencontrerez, qu'il vous faut écouter. Il convient que partout et en toute occasion vous recherchiez soigneusement la conversation des hommes le mieux informés non pour le plaisir de parler vous-même, mais pour les interroger et vous instruire par eux. Un voyageur de seize à dix-sept ans n'est guère supposé courir le monde pour exhiber ses talens. Tout ce qu'on peut lui demander de montrer et tout ce qu'il doit montrer en effet, c'est une sorte d'aurore, c'est un certain commencement de promesses, et ces qualités doivent se manifester dans le zèle assidu qu'il met à réunir des sujets de remarque et de réflexion; de cette façon, chacun sait bientôt parfaitement qu'il voyage pour son instruction. Toute autre ambition

à cet égard est une pure impertinence qui placerait un jeune homme de votre âge dans un jour odieux, et en ferait un fat ridicule dont les prétentions mal fondées ne permettraient d'espérer aucun progrès futur.

Mais revenons au plan et aux objets qui doivent fixer votre attention. Le grand principe du premier, comme je vous l'ai déjà dit, consiste à saisir toutes les occasions d'acquérir des connaissances lorsqu'il s'en trouvera à votre portée, et à ne jamais oublier que vous n'êtes rien de plus qu'un étranger de passage dans toutes les contrées que vous visitez. C'est ainsi que vous apprendrez à ne laisser échapper aucune occasion qui dans cette méthode puisse être mise à profit. Un voyageur doit être un spectateur ayant les yeux et les oreilles constamment ouverts, car le lieu de la scène une fois changé, le sujet d'examen qu'il offrait s'évanouit avec lui.

Les objets dignes de votre attention sont si multiples et si variés, que je n'en signalerai qu'un petit nombre des plus intéressants. Ce sont: la nature et la forme du gouvernement, les lois, les coutumes, l'influence, la population, le commerce, les par-

ticularités physiques du pays dans leurs rapports avec le sol et le climat, la politique étrangère et intérieure, les productions, la religion, les moeurs, les ressources soit réelles soit factices en égard au crédit public, la propriété, les taxes, et les différentes conditions des diverses classes de la société. Des recherches relatives à ces sujets sont dignes de l'attention d'un philosophe; ce sont celles que ne doit négliger aucun voyageur qui ne veut point laisser échapper les diverses scènes de la vie et toutes les sources de la science, comme le ferait un automate insensible et incapable d'aucun progrès du coeur et de l'intelligence; tels devront être l'occupation de vos pensées et l'exercice de votre jugement dans tous les pays que vous traverserez.

L'éducation que vous avez reçue, aussi bien que les progrès que vous avez faits dans vos études, chose qui n'est point ignorée, les avantages du rang, jusqu'à votre extérieur plus mâle que ne le comporte votre âge, autant de circonstances qui plairont vivement et chaudement en votre faveur. Le public ne vous témoignera donc pas la même indulgence qu'il est toujours

prêt à accorder aux jeunes gens de votre âge, persuadé qu'il sera que votre intelligence a été plus mûrie, et que par conséquent vous êtes plus capable de juger et d'agir par vous-même.

C'est en ce moment, quand ayant passé la limite de l'enfance vous êtes entré avec distinction dans la carrière intéressante mais critique de l'adolescence, c'est maintenant que vous devez plus que jamais vous préoccuper de l'opinion publique; que vous devez surveiller vos actions, vos paroles, vos occupations, vos projets; car plus vous avancez en âge, plus s'agrandit votre responsabilité morale. La louange ou le blâme de vos actions devient pour vous chose personnelle et que ne partagent plus ni vos parents ni vos amis ni vos tuteurs; plus vous êtes considéré comme libre et dégagé de leur contrôle et de leur direction, plus l'opinion d'autrui se prononcera ouvertement sur votre caractère et votre capacité. Le blâme que vous pouvez être certain d'encourir, si vous y donnez lieu, sera d'autant plus sévère que votre conduite précédente comme enfant et votre application auront plus contrasté avec vos fautes pré-

sentes. Quand tout le mérite de votre passé sera attribué à ceux qui auront exercé leur autorité sur vous, tout le mépris encouru par le présent retombera inévitablement sur vous-même. Ceci, j'en suis sûre, vous conduira à saisir la délicatesse et la nature critique de votre position présente, — découverte qui peut vous inspirer à votre propre égard une défiance salutaire, vous mettre en garde contre bien des actions inconsidérées et vous épargner mille faux pas.

Cette sorte de défiance accompagne habituellement la modestie, — qualité naturelle à la jeunesse et qui en fait l'ornement. Elle rehausse même les plus grands talents et marque, à tout âge, un esprit doué d'une sensibilité intellectuelle et morale. Il est rare qu'elle se perde entièrement, sauf par la conséquence d'une vie irrégulière ou, pour parler plus correctement, d'une longue familiarité avec la bassesse et le vice. On peut dire que la modestie, lorsqu'elle s'unit au génie et au talent, leur donne un tel charme qu'elle fait pardonner une grande supériorité et force l'admiration et l'amour. Alors on accorde volontiers au talent les

applaudissements que souvent on ne lui donne qu'à contre-cœur et que parfois même l'envie lui refuse. D'autre part, l'absence de cette qualité occasionne de nombreux inconvénients; ainsi, sans compter que la suffisance met un obstacle à l'ardeur qu'on pourrait avoir pour s'instruire, elle manque rarement de dégoûter les plus capables et jusqu'à ceux qui désireraient le plus vous cultiver; car elle leur donne la tâche ingrate de répandre l'abondance de leurs lumières et de leur expérience sur des êtres trop satisfaits d'eux-mêmes pour en apprécier la valeur.

Si vous employez la période de vos voyages de la manière que je viens d'indiquer avec assez de clarté, je pense, vous vous assurerez en vous-même une ressource inestimable, qui ne vous manquera jamais et qui reste indépendante de toutes les circonstances extérieures; une ressource qui dans l'intimité de la vie domestique, dans la retraite, dans la vieillesse et l'infirmité se trouvera être pour vous un trésor personnel, un fonds perpétuel. Vous deviendrez infailliblement un membre utile à la société dans laquelle vous vivrez; car en

comparant ce que vous aurez observé dans d'autres contrées avec ce que vous voyez chez vous et en vous efforçant de redresser ce que vous y trouvez de défectueux, et de proposer et fonder ce qui sert au bien public, vous vous rendrez vous-même un ami et un bienfaiteur pour la société.

Je crois avoir peu de chose à ajouter si ce n'est l'ardente prière de vous abstenir soigneusement de toute comparaison injurieuse dans vos relations avec des gens de nation étrangère; car si les comparaisons entre individus, qui peuvent offenser tel ou tel parti, sont justement considérées comme odieuses, des comparaisons de nation à nation sont inexcusables, d'autant plus que la plupart du temps elles sont injustes. A cet égard, j'ajouterai pour en finir, que vous ne devrez jamais céder à la tentation de critiquer trop librement les mœurs et coutumes et surtout la religion des divers peuples. Sur les deux premiers points, vous ferez sagement de vous conformer à tout ce qui ne heurtera point vos principes cardinaux: j'entends par là que vous ne fassiez jamais le plus léger sacrifice, la moindre déviation, le moindre compromis là où sont

en jeu les maximes et les intérêts de la vertu ; que ni circonstance, ni condition, ni persuasion ne l'emportent à vos yeux sur un principe de devoir. On peut céder à une importunité passagère pour s'en débarrasser ou pour donner à autrui une satisfaction momentanée ; mais c'est une véritable lâcheté que de faire par concession la moindre injure à des principes fondés sur la vérité et la vertu dont les droits et l'autorité doivent être aussi évidents, aussi bien reconnus que la chaleur du soleil en plein midi.

Quant aux opinions religieuses de ceux avec qui vous converserez, il convient de les tenir pour sacrées et de les respecter, quelles qu'elles soient. Toute tentative de réfutation sur ce sujet, soit sérieuse soit ironique, laisse après elle une sensation désagréable et blessante pour cette bonne opinion que chaque homme entretient sur son propre compte, et peut-être n'en perd-on jamais tout à fait le souvenir.

A présent, mon cher fils, je dois conclure ; et bien qu'il me semble avoir dit tout ce qui est nécessaire sans tomber dans un pédantisme prosaïque, puissiez-vous, loin d'être choqué, trouver plus d'une réflexion

à ajouter et plusieurs choses à corriger dans cette esquisse. Je serais très heureuse d'avouer la supériorité de votre jugement sur le mien; mais je désire que vous ne puissiez jamais rivaliser avec moi pour les sentiments de tendre amitié avec lesquels je suis et serai toujours

Votre mère affectionnée.

III.

La princesse Daschkoff à la duchesse de Buccleugh.²⁷⁾

Dublin.

C'est hier seulement que j'ai eu le plaisir de recevoir la lettre obligeante que ma très honorable duchesse de Buccleugh a eu la bonté de m'écrire, et je me hâte de l'en remercier de tout mon coeur, bien que je ne sache pas du tout où je dois envoyer ce papier. Il y a tant de bonnes raisons pour et contre un envoi en Angleterre que je puis aussi bien en tenter la chance ou laisser quelque personne décider pour moi. Je crains que cette lettre ne vous trouve pas en Angleterre; je crains qu'elle ne vous attende trop longtemps en Ecosse; mais

²⁷⁾ Elizabeth, fille de George, duc de Montague.

par-dessus tout, je crains que vous ne m'accusiez de manquer d'égards envers vous, ou, ce qui serait pire, de manquer de tendresse. Ces pensées ont armé ma main d'une plume qu'elles guident en ce moment sur le papier. Quelque bon génie voudra bien peut-être m'apparaître et m'indiquer le meilleur moyen de vous envoyer cette lettre, tandis que je vais la griffonner.

Votre tabac est excellent, Madame, et je vois que vous voulez agir sur tous mes sens; car vous m'avez si fort prise par le nez que si je ne vous savais parfaitement incapable de mener quelqu'un à mal, je crierais merci!

Ni l'absence ni la distance ne sauraient détacher de vous les amis que vous voulez captiver, quand bien même ils auraient le désir de vous échapper; mais moi je m'y sou mets de moi-même, et mon affection me fait chérir mes liens.

Ce que vous me dites de lady Frances²⁸⁾ m'est très agréable; mais je regrette beaucoup d'apprendre que le rétablissement de

²⁸⁾ Lady Frances Scott, soeur de Henry, troisième duc de Buccleugh, depuis seconde femme de lord Archibald Douglas.

la marquise de Lothian²⁹⁾ soit aussi lent. C'est vraiment une femme délicieuse, attrayante et en même temps pleine de mérite, et qui est bien digne d'être comprise et admirée par vous. Dans ma tendresse pour mon fils, je ne saurais former un vœu qui soit plus en sa faveur que de lui souhaiter dans l'avenir une femme qui ressemble parfaitement à la marquise. Ce serait bien sa faute alors s'il n'était pas heureux.

Sa soeur et lui désirent que je vous présente leur respect et leurs compliments affectueux. Ils sont tous deux extrêmement fâchés d'apprendre combien peu d'espérance vous nous donnez de vous voir à Londres cet hiver.

Pour ma part, je vous assure que j'en ai beaucoup de regret, et c'est le seul passage de votre lettre que je voudrais voir effacé, dût-elle se trouver raccourcie par là. Il y a cependant tant de liens entre Londres et Dalkeith, que je dois vous avouer que je vous crois si profondément affectueuse, en dépit de vos fortes déterminations.

²⁹⁾ Louisa Caroline d'Arcy, fille de Robert, comte de Holderness, aïeul du duc Shomberg, laquelle mourut de la maladie dont il est parlé ici.

tions et du pouvoir que vous avez de réprimer tout signe extérieur de sentiment, que si le duc votre père éprouvait quelque empêchement pour vous aller voir, vous viendriez certainement le trouver. En résumé, j'ai éprouvé tant de malheurs et subi tant de privations, que pour me rendre la vie plus supportable, j'ai adopté un système de philosophie (dont je ne garantirais cependant pas l'infailibilité), d'après lequel je pense et espère que tout ce que je désire arrivera. Permettez-moi, chère Madame, de penser et d'espérer que j'aurai encore le plaisir de vous voir et de vous assurer de ma sincère estime et de mon attachement.

On attend ici mistress Vesey. Outre le plaisir de la voir, je serai charmée qu'elle revienne dans son pays natal qui, accablé de toute manière, souffre particulièrement de l'absence de tous les gens riches; ceux-ci s'en vont dépenser leurs revenus en Angleterre, tandis qu'ici il reste à peine quelque argent en circulation. Je n'aime pas que mes amis donnent lieu à leurs concitoyens de se plaindre d'eux. Ah! Madame, quel beau pays ce serait que l'Irlande si ceux

qui tiennent les rênes ne regardaient pas trop loin pour voir les trésors placés sous leur nez, pendant qu'ils s'écarquillaient les yeux à la recherche de ce qui est trop éloigné d'eux pour qu'ils puissent jamais l'atteindre! Mais en voilà assez sur ce sujet. La politique n'est pas mon fort. Cependant l'Angleterre est si fameuse pour l'optique, que quelque opticien ne manquera pas de découvrir un jour ou l'autre, un remède pour les vues trop longues aussi bien que pour les vues trop courtes, et alors tout ira bien.

Je ne suis pas étonnée que lady Eléonore H... soit si heureuse d'aller sous vos auspices voir une parente qui doit lui inspirer autant de respect que d'amour, et je ressens l'émotion qu'elle éprouve quand approche le terme de son petit voyage. Je suis sûre que vous avez déjà désiré aussi voir arriver la fin de ma longue épître; la seule excuse que je puisse vous offrir pour sa longueur c'est celle que j'ai lue quelque part, à savoir: „que je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte.“ Je suis dans un perpétuel tourbillon; et si ma santé, déjà suffisamment éprouvée, ne me laissait pas cependant une femme assez vulgaire pour

échapper aux migraines et aux vapeurs, je crois que j'aurais la tête complètement tournée.

Heureusement, je ne tarderai pas à quitter cette ville pour aller visiter le lac de Kilarney, avant que je sois assez fatiguée pour devenir une belle dame.

Adieu, madame; continuez de m'honorer d'une petite part de cette amitié que vous m'avez déjà accordée, j'espère; cette amitié m'est précieuse, et vous ne voudriez pas payer d'ingratitude celle qui vous est tout à fait dévouée et qui se dit votre humble servante.

IV.

Le Dr. Blair à la princesse
Daschkoff.

Edimbourg, 5 août 1780.

Le Dr. Blair présente à la princesse Daschkoff ses compliments très respectueux. Dès que les exemplaires du second volume de ses sermons sont arrivés à Edimbourg, il s'est empressé d'en envoyer un à Dublin pour son Excellence et un autre pour mistress Hamilton, en y joignant des cartes. Ces livres ont été réunis en un paquet adressé à la princesse et confié aux soins

d'une dame qui en ce moment partait d'Edimbourg pour se rendre à Dublin. D'après ce qu'il a ouï dire dernièrement, le Dr. Blair craint que cette dame ayant mis dans son voyage plus de lenteur qu'elle ne s'y attendait, la princesse n'ait quitté l'Irlande avant que les livres lui soient parvenus. Il espère que le paquet lui sera envoyé à Bath par quelques-uns des amis qu'elle compte à Dublin, et entre les mains desquels ces livres sont naturellement tombés, et que la princesse les aura reçus même avant cette lettre. Cependant, de peur qu'il n'y ait quelque méprise, le Dr. Blair a écrit à Mr. Stranhay son libraire à Londres, et l'a prié d'envoyer en même temps que cette lettre un exemplaire de son livre à la princesse, de la part de l'auteur.

Il serait au regret si, ne fût ce qu'un moment, la princesse pouvait penser le moins du monde que le Dr. Blair eût négligé une occasion, même minime, de témoigner son profond respect à une personne pour laquelle il professe les sentiments de l'estime la plus profonde et la plus réelle; lui qui a eu le bonheur d'être admis dans sa société et de jouir d'une certaine part de son amitié, ce

qu'il considérera toute sa vie comme un honneur particulier et un véritable bonheur.

Il éprouvera une grande satisfaction s'il vient à apprendre que la princesse honore ce volume de la même approbation qu'elle a accordée au précédent. Il demande la permission d'offrir ses respects les plus empressés au Prince et à M^{me} Scherbinin. Il espère que son Excellence continuera longtemps de se féliciter de la conduite de ses enfants, et il ne doute pas que dans l'avenir le prince ne réalise les hautes espérances qu'avaient formées sur son compte toutes les personnes qui ont eu l'occasion de le connaître en Ecosse.

V.

David Garrick à la princesse
Daschkoff.

Mistley (Essex), 3 mai 1778.

Madame,

Je suis extrêmement sensible au grand honneur que vous m'avez fait, et je ne l'ai pas été moins au charmant objet de ma reconnaissance. Hier un musicien accompli, excellent compositeur, a fait valoir autant qu'il lui était possible une oeuvre de votre

Excellence. Le petit auditoire était dans l'enthousiasme. Le goût, l'harmonie, la simplicité pathétique des airs, tout cela sort du coeur. En vérité, Madame, vous avez été jugée non en princesse mais en grande artiste. On n'a pas fait la moindre faveur à vos titres ni à votre rang; et bien que le jury musical fût disposé envers vous à la critique la plus rigoureuse, cependant votre mérite vous a valu son approbation unanime. En résumé je crains bien que ce qu'un de nos poètes a prophétisé autrefois ne vienne à se réaliser:

„La Russi en seignera les arts à l'île Britannique,“

Puisse votre Excellence continuer longtemps d'être l'honneur de sa nation et les délices de la nôtre, et puisse aussi le goût épuré de la nature et de la simplicité se fortifier par l'exemple de votre Excellence et bannir de nos théâtres cette musique vocale et instrumentale en usage aujourd'hui qui étonne les oreilles sans jamais toucher le coeur. Si aux vœux du public il m'était permis de joindre mon désir particulier, ce serait qu'il me fût permis de continuer à jouir de l'honneur que votre bonté, Madame, a accordé au plus recon-

naissant et au plus obéissant de ses serviteurs

DAVID GARRICK.

J'aurais remercié plus tôt votre Excellence de la faveur qu'elle m'a accordée si je n'avais été absent de chez moi.

VI.

Lady Arabella Denny à la princesse
Daschkoff.

(Les deux lettres suivantes sont de Lady Arabella Denny³⁰) dont la princesse parle dans ses Mémoires comme d'une des personnes les plus intéressantes qu'elle eût connues dans ses voyages. Ses institutions de bienfaisance avaient rendu lady Denny si célèbre, qu'elles lui valurent les remerciements du Parlement Irlandais pour ses services publics.)

Peafield Cliff, 14 juillet 1720.

Ma chère princesse,
Pardonnez-moi la liberté que je prends

³⁰) Cette dame était fille du premier Comte de Kerry (aïeul du marquis actuel de Lansdown). Elle avait épousé Arthur Denny, de Traleecastle esq., qui la laissa veuve sans enfants le 8 août 1742.

de vous appeler ainsi; la plume écrit sous la dictée du coeur sans consulter la raison. Mais j'ai été bien autrement coupable. Je dois avouer tous mes méfaits envers Votre Excellence depuis que vous avez quitté l'Irlande. Chaque jour j'ai été avec vous, j'ai causé avec vous par la pensée, j'ai profité de votre manière de juger les choses et j'ai élevé mon esprit par vos sentiments; bref, je vous ai à peine laissée un moment à vous-même, jusqu'à ce qu'un nouveau moyen de jouir des faveurs de Votre Excellence vint s'offrir à moi pour me satisfaire. Miss K. Fitz-Maurice et moi nous sommes donc convenues ensemble d'aller arroser les arbres plantés par la princesse Daschkoff (et dont trois sont en état de pleine prospérité). Ma main, toute débile qu'elle est, s'est armée de l'arrosoir: et à cette opération nous avons joint le voeu le plus sincère que Votre Excellence pût jouir longtemps de toute la félicité que doivent espérer les meilleurs parents et dont vous avez le gage dans les deux plantes morales qui ont été l'objet de vos soins maternels si constants, de votre sollicitude si tendre; leurs progrès bénis vous promettent les fruits les

plus sains comme les plus agréables; déjà, dans l'état où elles sont elles attirent l'attention générale; recevez donc nos vœux les plus ardents pour ces belles plantes.

J'ai lu et relu la lettre de Votre Excellence à la date du 7 juin. Vous m'y traitez infiniment mieux que je ne le mérite; car pour justifier toutes les bienveillantes expressions de votre partialité, je sens avec peine tout ce qui me manque; je n'ai rien que mes bonnes intentions et un cœur qui attache le plus grand prix à votre opinion favorable.

Je ne puis, ma chère princesse, vous dire combien je vous suis obligée d'avoir témoigné le désir que notre excellente amie mistress Morgan m'informât le plus tôt possible de l'état de santé de lady Shelburne ainsi que de l'agréable accroissement que reçoit la famille de lord Shelburne. Je craignais beaucoup pour Milady; mais votre cœur bon et tendre n'a pas tardé à me rassurer. Une lettre que j'ai reçue de lord Fitz-Maurice m'a donné une nouvelle preuve de votre bonté si parfaite; car il m'apprend que vous avez désiré qu'il m'écrivît. Jusqu'à ce moment, le cher petit homme a été un

correspondant ponctuel; cependant je m'attends à moins de régularité quand il se présentera de nouveaux amusements, et des obstacles qui lui prendront son temps. Ses dispositions sont de la meilleure nature, et je suis heureuse de penser que des semences de christianisme ont été pour la première fois jetées dans son cœur.

La cloche a sonné le dîner, et j'espère voir ce soir nos trois amis de Leinster Street. Je vais confier cette lettre à la main bienveillante et fidèle de mistress Morgan, quand nous aurons eu passé sur le rocher une demi-heure avec Votre Excellence. Nous espérons que vous êtes à Bath. Si les bains rendent à votre santé les services que le bon air de cette localité a rendus à mistress Tisdall, nous aurons le droit de nous réjouir de votre absence; car ce sera, grâce à Dieu, le moyen que vous continuiez longtemps d'être un objet de bénédiction pour le monde sur lequel votre noble existence ainsi que tous les dons naturels et les qualités acquises que vous possédez vous permettent d'exercer tant d'influence.

Nous sommes au 18; mes matinées bien courtes, divers dérangements et une faiblesse

dans les yeux me laissent peu de loisir pour me donner la satisfaction dont je jouis en ce moment aux dépens de votre Excellence. Mais bien que je ne sache pas exprimer tous mes vœux pour votre bonheur complet, soyez assurée qu'ils vous sont fidèlement consacrés; car personne n'a plus que moi la conviction qu'ils sont dus à votre mérite; personne dis-je, ma chère princesse, ne le sait mieux que celle qui se dit,

De Votre Excellence,

la très obligée et dévouée servante

ARABELLA DENNY.

Miss K. Fitz-Maurice est dans toute la joie de son cœur de se savoir l'objet de vos pensées.

J'apprends avec bien du plaisir que Votre Excellence est remise de sa récente indisposition, et que vous n'avez pas souffert des fatigues que vous avez eues à Londres. Dieu, dans sa miséricorde, daignera, je l'espère, étendre sur nous tous sa main protectrice; que sa sainte volonté soit faite.

Peafield Cliff, 23 décembre 1780.

Mon excellente Princesse,

Votre Excellence n'est pas absente de

mon esprit. Vos vertus ont gravé votre image dans mon coeur, et la reconnaissance m'a inscrite en même temps comme votre débitrice pour l'aimable faveur que vous me témoignez.

La lettre de Votre Excellence en date du 9 novembre (Dover Street) n'est jamais sortie de mon portefeuille depuis que je l'ai reçue, sauf quand je me promène ou me repose dans mon fauteuil d'ermite: alors je me régale de la relire, et je me sens bien heureuse d'avoir eu l'avantage et l'honneur de connaître la princesse Daschkoff et de souffrir cruellement de son absence. Mais ce qui diminue cette dernière peine, c'est que je n'ignore pas à quels nobles soins vous êtes vouée, et quelles bonnes conséquences, avec l'aide de Dieu, résulteront de votre sollicitude maternelle. Puissiez-vous, chère Madame, éprouver ce que disent les saintes Ecritures, à savoir: „Que toutes choses réussissent à ceux qui aiment Dieu.“ Puisse durant bien des années Votre Excellence goûter le bonheur de voir ses aimables enfants jouir des avantages nombreux auxquels leur mérite et leur rang leur donnent droit. Permettez-moi de prier Votre Excel-

lence de vouloir bien faire agréer mes vœux au prince Daschkoff et à M^{me} Sherbinin.

L'époque où nous sommes établit dans mon esprit la différence qu'il y a entre le Noël de cette année et celle de l'année dernière; alors les jours les plus sombres de l'hiver étaient souvent brillamment éclairés par votre présence dans ma petite ferme. Le pâté de Noël est fait, mais hélas! il n'aura point l'honneur qu'a eu le dernier. Ainsi les petites choses non moins que les grandes rappellent à mon esprit l'avantage que j'avais de me trouver avec une personne dont le cœur bienveillant et l'esprit cultivé sont si profitables pour tous ceux qui ont le bonheur d'être admis, à quelque degré que ce soit, dans l'intimité de la princesse Daschkoff. Notre chère mistress Morgan me fait souvent le plaisir de me parler de votre Excellence, et, grâce à Dieu, les nouvelles qu'elle me donne sont généralement bonnes. On a toujours à craindre pour vous quelques petits rhumes, mais j'espère que les bains auront fortifié votre constitution. Je confie à mistress Morgan le soin de vous entretenir de la partie du monde que j'ai laissée derrière moi. Ma soeur Shelburne,

qui était mon amie aussi bien que la femme de mon frère, est morte le 9 du courant chez son second fils, dans le comté de Galles. Bien que depuis quelques mois sa vie ne fût plus que comme une lampe qui manque d'aliment, cependant la perte irréparable d'une vieille amie est douloureuse.

J'en viens à un sujet qui causera beaucoup de plaisir à votre esprit élevé, à votre cœur bienveillant. Le feu roi avait accordé à Lady Shelburne, quand elle était encore enfant, une pension sur les fonds de l'Irlande.

J'ai reçu d'elle une lettre datée du 9 du courant par laquelle elle m'informe, que vu l'état présent de l'Irlande et sa propre situation, elle désire consacrer cette pension aux oeuvres charitables, moyen qui lui semble préférable en ce moment pour restituer cet argent au public; elle ajoute (d'une manière très flatteuse pour moi) qu'elle désire que je le distribue et n'attend que mon consentement pour avertir son agent de payer d'après mes ordres. J'ai en conséquence prié le doyen Bayley de me fournir la liste, avec observations en marge, de toutes les oeuvres de charité qui, à Dublin, sont entretenues par des dons volontaires et parti-

culiers. Je veux parler aussi de ces institutions capitales qui, si elles étaient encouragées, deviendraient un bienfait pour le royaume; c'est bien le moins que la bonté de lady Shelburne ait le choix des oeuvres auxquelles il lui plaira le mieux de prêter son assistance. J'ignore de quel chiffre est la pension; je suppose qu'il ne doit pas être très élevé; mais ce sera du moins un bon commencement. Voilà les actes qui sèment de satisfactions réelles les sentiers de la vie et dorent ce portail à travers lequel nous devons tous passer, de ce monde périssable à celui qui n'aura pas de fin.

J'ai souvent regretté de n'avoir pas supplié votre Excellence de me donner cet écrit qu'elle avait composé sur l'état de l'Irlande et qu'elle a eu la bonté de me lire. C'était là le portrait que je désirais avoir de la princesse Daschkoff, et je souhaite vivement l'obtenir de vous. Ce n'est pas très étendu; une lettre suffirait pour le contenir. Exaucez les vœux de celle qui vous respectera et aimera toujours, chère Madame, comme la plus reconnaissante, la plus dévouée et la plus humble servante de
Votre Excellence

ARABELLA DENNY.

Il gèle si fort que je puis à peine tenir ma plume. Miss R. Fitz-Maurice, sensible à l'honneur que lui fait votre Excellence de parler d'elle, vous prie de l'admettre au nombre des plus respectueuses entre vos servantes.

(On peut se rappeler que dans le cours de ses Mémoires, la princesse raconte qu'après sa nomination comme Directeur de l'Académie Impériale des Arts et des Sciences, un nouvel établissement, d'un caractère purement national, fut fondé par l'Impératrice dans le but de perfectionner la langue russe et d'imprimer des progrès à la littérature du pays.

La princesse Daschkoff fut appelée aussi à présider cette Académie; et voici le discours d'inauguration qu'elle prononça en langue russe.)

VII.

Discours prononcé à l'ouverture de l'Académie Impériale Russe par son président la princesse Daschkoff.

Messieurs,

Une nouvelle preuve de la sollicitude de notre auguste Impératrice pour l'instruction

de ses sujets nous a réunis aujourd'hui. Ce grand génie qui a déjà versé tant de bienfaits sur la Russie vient de montrer encore avec quelle énergie il protège la langue russe, mère et origine de tant d'autres. Vous apprécierez sûrement, Messieurs, le don que notre grande souveraine fait à notre pays et à cette assemblée. La richesse et l'abondance de notre langue vous sont bien connues. Transportés en russe, la nerveuse éloquence de Cicéron, la grandeur mesurée de Virgile, la douceur attrayante de Démosthènes, l'inspiration facile d'Ovide et les élans fulgurants de la lyre de Pindare, ne perdraient rien de leurs beautés respectives. Non-seulement notre langue mère unit tous ces avantages, Messieurs, mais encore dans toutes les subtilités de la Philosophie, dans leurs affinités et leurs dissidences elle fournit des expressions propres, les mots les plus justes et les plus explicites. Cependant, en face de telles ressources, nous avons à regretter le manque de règles déterminées, de règles pour la prononciation des mots aussi bien qu'une définition précise et bien arrêtée de leur sens. De là sont provenues ces variétés de construction,

- ces impropriétés d'imitation des idiomes étrangers, qui jusqu'à ce jour ont défigurés et abaissés notre langue nationale.

L'objet et l'établissement de l'Académie Impériale Russe est de rendre notre langue parfaite, de l'élever à une hauteur digne du règne glorieux de Catherine II. Tel sera le but, tel sera l'esprit des travaux d'une société fondée et soutenue par sa gracieuse protection. Les différents vestiges d'antiquités répandus sur la vaste surface de l'Empire Russe, nos nombreuses chroniques, ces souvenirs précieux des grandes actions de nos ancêtres, auxquelles toutes les nations de l'Europe ne sauraient rien offrir d'égal ni pour le nombre ni pour l'intérêt, tout cela assure un champ immense à nos recherches, à nos travaux, dans lesquels nous serons dirigés par le génie éclairé de notre auguste protectrice. Les hauts faits de nos princes, les exploits du passé et ceux de notre siècle à jamais mémorable, forment un fonds inépuisable de sujets tout à fait dignes de notre attention.

- Mais, Messieurs, les premiers fruits de nos efforts, les premières offrandes que nous devons déposer aux pieds de notre immor-

telle souveraine, ce seront une grammaire de notre langue, bien exacte, bien méthodique, et un riche et copieux dictionnaire. Laissez-moi, Messieurs, me flatter de l'espoir que vous n'hésitez pas à confirmer les sentiments dont me pénètre l'honneur d'être associée à vous par ma généreuse souveraine pour concourir à la fortune d'un établissement si utile à notre patrie. Croyez, Messieurs, que le zèle allumé dans mon coeur par l'amour de notre pays ne s'éteindra jamais, et que dans tout ce qui pourra contribuer à rendre notre société florissante et heureuse je m'efforcerai de suppléer, par une application infatigable, à ce qui, je le sais bien, me manque sous le rapport d'autres titres.

Je considère comme un devoir indispensable, dans cette première réunion de notre Académie, de mettre sous vos yeux un plan que j'ai eu l'honneur de soumettre à l'attention de Sa Majesté, pour qu'il puisse s'améliorer par vos observations et s'enrichir de tout ce qui vous semblera pouvoir contribuer à former la base de notre constitution. Les imperfections qui pourraient s'y trouver n'échapperont sûrement

pas à votre pénétration; mais voici deux considérations qui solliciteront votre indulgence: La première, c'est que j'ai contracté l'habitude de communiquer à notre incomparable Souveraine mes idées, quel qu'en soit le désordre, le chaos, avec une entière confiance, une sincérité complète, et qu'elle daigne les accueillir avec bienveillance, persuadée comme elle l'est de la pureté de mes intentions. La seconde, c'est qu'il n'est jamais entré dans ma pensée, comme il n'y entrera jamais que, bien que placée à la tête de cette Académie, je fusse personnellement capable de soutenir les travaux et la gloire d'une telle institution. C'est sur votre concours, Messieurs, que je compte, et la confiance qu'il m'inspire est la plus forte preuve que je puisse vous donner de ma profonde estime pour vous.

(La négligence habituelle que la princesse apportait aux dates nous oblige de trouver comme nous le pourrons, d'après le sujet de ses lettres, l'époque où elles furent écrites. Pour celle qui suit cependant cette omission est de peu d'importance. Elle est adressée à la plus intime amie de la prin-

cesse, mistress Hamilton, soeur du Dr. Ryer, archevêque de Tuam, que la princesse rencontra fréquemment dans le cours de ses voyages et qui vint une fois lui faire visite à son domaine de Troitskoe. Depuis plusieurs années, elles étaient en correspondance suivie. La candeur et la franchise avec lesquelles, dans cette lettre, la princesse trace son propre portrait pour l'opposer aux portraits de fantaisie que d'autres personnes faisaient sur son compte, sont vraiment caractéristiques.)

VIII.

Lettre à mistress Hamilton.

Quelle tâche vous m'avez imposée, ma chère amie ! Vous insistez pour que je retrace les divers portraits qui ont été faits sur moi, et pour que j'en ajoute un que je dessinerais moi-même. J'en ai connu, je vous assure, plus de vingt qu'on s'est donné la peine de prendre ; et s'il y en avait dix-neuf de flatteurs et bien au-dessus des prétentions de votre amie, il s'en trouvait quelques-uns bien au-dessous, à cause de leur hideuse laideur.

Vous exprimez la conviction que je suis

femme à parler candidement de moi-même sans cacher mes vertus ni mes défauts; mais en pareil cas, ce n'est pas la candeur ou la sincérité seule que je trouve embarrassante. Songez seulement qu'à ce qui concerne mon pauvre amour-propre sont mêlées des choses qui touchent à de grands personnages et à de grands événements.

Cependant mon affaire est d'obéir; et pour commencer, voici un portrait qu'on a prétendu avoir été tracé de la propre main de Sa Majesté qui écrivant au roi de Pologne après être montée sur le trône et parlant de cet événement, aurait assuré à ce souverain que j'avais pris très peu de part à l'affaire, et qu'en réalité je n'y avais pas joué d'autre rôle que celui d'une sotte ambitieuse. Je ne crois pas un mot de cette histoire; d'ailleurs, je ne saurais m'imaginer qu'un être aussi supérieur que l'Impératrice ait pu parler ainsi d'une pauvre femme sa sujette, sitôt après que cette même femme avait témoigné envers elle son dévouement illimité et avait même risqué pour elle de perdre la vie sur l'échafaud. Voilà donc un des vingt portraits que j'ai l'honneur de vous soumettre.

On a dit aussi que Sa Majesté m'avait représentée à l'Empereur d'Allemagne comme une personne très capricieuse. Je suis d'autant moins disposée à croire cela que, comme je viens de le dire, l'Impératrice me connaissait parfaitement et savait que rien n'était plus opposé à mon caractère réel. Il est absolument superflu de montrer — car chaque action de ma vie concourt à en fournir la preuve — qu'une personne qui pendant de longues années a supporté avec constance non-seulement les assauts de la calomnie, mais encore tous les embarras de la pauvreté, n'était pas femme à se laisser gouverner par le caprice. Tous ceux qui me connaissent n'ont pas besoin d'apprendre que sans me plaindre des ennemis puissants que je comptais autour de ma souveraine, que sans leur céder non plus, j'ai suivi une marche uniforme, invariable, qui peut difficilement témoigner d'une certaine versatilité dans l'esprit ou le caractère.

Mais pour avancer dans la tâche qui m'est assignée et la remplir avant que le dégoût ou l'ennui vienne à arrêter ma plume, il convient que je divise mon papier en deux colonnes; j'écrirai d'un côté ce que

d'autres ont dit de moi, et de l'autre ce que je pense de moi-même.

On ma attribué généralement lement du bon sens et quelque génie.

Je ne crois pas être absolument dépourvue du premier; mais quant au second, je n'y ai pas la moindre prétention, à moins que ce ne soit sous le rapport de la musique. Car, en dépit de tous les refus qu'on a faits de me donner un maître soit vocal soit instrumental, j'ai néanmoins acquis un tel sentiment en musique, que je puis goûter et juger les beautés de cet art aussi sûrement que si je le pratiquais. Mon coeur a souvent enflammé mon imagination, bien que l'imagination n'ait jamais exercé le même pouvoir sur mon coeur.

Certaines personnes m'ont considérée comme savante et m'ont représentée ainsi.

Non-seulement j'ai invariablement repoussé une pareille prétention, mais j'ai répété fréquemment à ceux qui voulaient bien m'écouter, qu'il était impossible que je fusse une savante, à moins, que la science

ne vienne par inspiration. Mon éducation qui, au temps de ma jeunesse, passait pour la meilleure éducation possible, a été bornée aux langues allemande, française et italienne, à l'histoire, à la géographie, à l'arithmétique, aux dogmes de l'Eglise grecque, au dessin et à la danse. Telle a été sa plus grande extension. J'avais, il est vrai, le plus vif désir de m'instruire, et un livre ne pouvait tomber dans mes mains sans que je le dévorasse. A l'âge de treize ans, jouissant d'un peu plus de liberté que précédemment (car je cessais alors d'avoir une gouvernante), je consacrais tout mon argent de poche à acheter des livres; mais des lectures faites au hasard, sans choix, sans méthode, pouvaient à peine m'instruire. A quinze ans, j'aimai celui qui devint mon époux. A la suite, vinrent le mariage, les enfants, les maladies, puis les chagrins;

toutes circonstances qui, on doit le reconnaître ne sont guère de nature à permettre d'acquérir ces talents littéraires dont j'étais si avide.

Quelques-uns m'ont représentée comme attachée obstinément à mes opinions et pleine d'un orgueil désordonné.

J'ai été esclave, esclave volontaire, il est vrai, de toutes les volontés de mon époux, comme je l'ai été de celles de ma belle-mère, puis de celles de M^{lle} Kamensky, aussi bien que de celles d'autres amis, toutes les fois qu'il leur a plus de me mener de la sorte.

Quant à de l'orgueil, je crois qu'il n'y a personne qui puisse dire que je me sois jamais flattée de posséder le pouvoir de plaire. C'est à cette défiance de moi-même qui gênait sinon mon cœur du moins ma physionomie, qu'on doit attribuer une sorte de gaucherie dans mes manières trop facilement interprétée par des observateurs malveillants comme une expression de hauteur ou de mauvaise humeur.

L'effet de la timidité que je subissais habituellement au milieu de toute grande réunion était de produire précisément les conséquences que je redoutais, à savoir un malentendu sur tout ce que je disais ou faisais. La vie retirée que je menais ajoutait à cette sorte d'embarras; plusieurs fois mes amis avaient remarqué les paroxysmes nerveux où m'avait jetée l'attention de la compagnie en se fixant sur moi, lorsque je faisais la moindre chose qui pût me faire remarquer, soit de danser soit de chanter, bien qu'en réalité je fusse en état de m'acquitter très convenablement de l'un et l'autre exercice.

D'autres ont prétendu que l'ambition était ma passion dominante; et l'on a attribué à la vanité La seule ambition qui ait jamais rempli mon coeur a été de conserver sans partage l'amour de mon mari. Après sa mort, une violente maladie, causée par le désespoir où m'avait plongée sa perte, amortit en

té la réputation que moi tout autre sentiment que celui d'un profond chagrin.

j'avais manifestée pour L'état de pauvreté, si je puis parler ainsi, auquel mes enfants et moi nous trouvions réduits, un second mariage. me décida à consacrer tout mon

temps, à sacrifier tous mes goûts, à entreprendre tous les efforts possibles pour le soin de la santé de mes enfants, laquelle était loin d'être florissante, et pour les progrès de leur éducation; en outre, pour acquitter les dettes de mon mari sans diminuer le fonds qui devait former le patrimoine de mes deux orphelins. Pour cela, il devint nécessaire d'abaisser la manière de vivre et le train qui convenait à mon rang, et de l'accommoder au changement de ma position; bien loin donc de voir d'un oeil favorable une alliance nouvelle qui n'eût pas manqué de rendre mes enfants doublement orphelins, je pris le masque de

la froideur et de l'insensibilité, tandis que mon coeur s'avouait le vide que la perte du plus cher objet de son affection ne lui avait que trop causé.

On m'a re-
présentée
aussi comme
violente, im-
pétueuse et
cupide.

La grande toile pour ces divers portraits, bien arrangée, bien préparée tout exprès, fut offerte à l'attention du public immédiatement après l'événement qui mit l'Impératrice sur le trône. Pour se faire une idée de ces productions, il ne faut pas perdre de vue que je n'avais alors que dix-huit ans; et autant que je puis juger des affaires et des motifs humains, on ne doit pas oublier non plus que je me trouvais sous le coup de deux grands désavantages: d'abord, un manque complet d'expérience; puis, l'habitude de juger tout le monde d'après mes propres sentiments, croyant toute la race humaine infiniment meilleure qu'elle ne l'est en réalité, — erreur à laquelle je suis

encore trop encline, en dépit de bien des preuves cruelles et convaincantes que j'ai eues du contraire.

Rappelez-vous aussi que, après mon mari, je contemplais et adorais l'Impératrice tout comme une seconde divinité; que mon plus intime, mon plus ardent désir était de voir arriver au plus haut degré possible de splendeur sa gloire qui dans ma pensée se liait étroitement et d'une manière indissoluble au bonheur de mon pays; et vous pourrez alors comprendre qu'avec une sensibilité excessive sur ce sujet et (dois-je l'avouer?) avec la conviction que j'avais été l'instrument principal de la révolution, et que la gloire de l'Impératrice était en quelque sorte la mienne, l'idée seule d'une tache qui pouvait en ternir le lustre fût suffisante pour exciter une irritation, une fièvre morale, non pas la tempête d'un caractère violent et impétueux, mais l'ardeur d'une nature enthousiaste facilement agitée sans que beaucoup de personnes pénétrassent le motif de l'agitation. Songez aussi aux gens qui entouraient l'Impératrice; rappelez-vous qu'ils devinrent mes ennemis dès les premiers

jours, de son avènement au trône; que ces gens-là étaient tout puissants; et alors il ne vous sera pas difficile de comprendre comment et pourquoi il ne manque jamais d'artistes pour employer leurs pinceaux et leur palette à défigurer votre amie, et pourquoi le coloris de leurs portraits était si peu harmonieux et si peu d'accord avec la vérité.

Mes connaissances en général et (ce qui vaut mieux) mes serviteurs, j'en suis sûre, viendraient tous certifier que mon caractère ne doit pas être accusé de violence, et ils s'uniraient pour repousser chaudement cette assertion. Je ne sache que deux sujets qui eussent été de nature à mettre en mouvement cette petite dose de bile que la nature a placée dans mon être: La première, c'eût été une infidélité de mon mari; la seconde, tout ce qui eût pu ternir la réputation de ma souveraine, de Catherine II.

Quant à la cupidité, qui forme un des traits rapportés ici, c'est un vice qui ne saurait trouver place que dans l'esprit le plus bas et le coeur le plus étroit. A cet égard, je ferai observer seulement que j'ai rendu des services pécuniaires à mes pa-

rents bien au-delà de ce que mes moyens pouvaient me permettre. Ce ne fut qu'après avoir mis mon fils en possession du bien de son père, à la réserve de ce qui m'était dû et après l'année 1782, quand l'Impératrice m'eut donné un domaine à Mohilow, que je pus me dire indépendante et que je possédai un revenu bien à moi et montant à cent livres sterling.

Adieu; pardonnez à mes calomniateurs, et joignez-vous à moi pour les plaindre ou les mépriser.

LETTRES DE DIDEROT

A LA

PRINCESSE DASCHKOFF.

En tête de ces lettres se trouve un billet du célèbre comte Rastapchine, qui était gouverneur de Moscou lors de l'invasion des Français et qui passe pour avoir commandé l'acte héroïque de l'incendie de cette ville, qui eut pour conséquences la retraite et la destruction de l'armée ennemie et la délivrance de l'Europe. La princesse Daschkoff qui entretenait une haute estime pour cet homme distingué, lui avait envoyé les lettres de Diderot avec permission d'en tirer une copie. Ce fut en les renvoyant qu'il exprima ainsi ses sentiments en faveur de l'écrivain ; peut-être saisit-il cette occasion pour introduire dans son billet le compliment bien tourné qu'il adresse en le terminant à la princesse. Quelque exagérés que semblent être ici les mérites de ce célèbre écrivain philosophe, il n'y a cependant

pas de raison pour supposer que le comte manque de sincérité. Son opinion répond dans une grande mesure à celle de la princesse elle-même qui parla toujours de Diderot non-seulement avec une haute admiration, mais encore dans les termes de l'estime la plus affectueuse.

Le billet que nous venons de mentionner a été écrit en anglais; il est conçu ainsi:

„Personne parmi ceux qui lisent et qui comprennent ce qu'ils lisent, ne saurait être étranger au génie de Diderot, bien que beaucoup puissent ignorer son coeur. Chacun convient que c'était un grand homme; mais peu de gens savent que c'était un des hommes les meilleurs de son siècle. Ses écrits lui ont valu la gloire, la persécution et l'envie; mais son coeur trouva sa récompense dans l'affection de ses amis. Un sublime philosophe; un puissant orateur; un observateur profond; la Nature était sa passion; son âme ardente se dilatait devant les grandes oeuvres de l'Eternel. De là la cause de son hommage à la princesse Daschkoff.“

Comte RASTAPCHINE.

I.

Diderot à la princesse Daschkoff.

Paris, 3 avril 1771.

Madame,

Le ciel sait les reproches que vous devez m'avoir faits. Je vous entends d'ici vous écrier: „Non-seulement il avait promis de m'écrire, mais encore il paraissait jaloux de garder une place dans mon souvenir; et voici trois mois passés sans qu'une seule ligne soit tombée de sa plume.“ Et M^{lle} Caminski aussi, qui peut-être aurait eu bonne envie de glisser un mot en ma faveur, n'était que les apparences sont si fort contre moi, n'aura-t-elle pas perdu de la bonne opinion qu'elle entretenait à l'égard de ma nation et mis à son compte une faute dont je suis seul coupable? Si le philosophe Diderot est surpris en flagrant délit d'inconstance, de légèreté; s'il prodigue les promesses et semble ne les faire que pour y manquer, quelle opinion, dira-t-elle, pourra-t-on se former des autres? On peut remarquer que c'est là le sophisme particulier à tous ceux qui ont été déçus en amour ou en amitié. Si quelqu'un nous a trompés, il n'y

a plus de fonds à faire sur les amis; si quelqu'un a joué à notre égard un rôle de fausseté, adieu les amours. Eh bien, Madame, en dépit de mon silence je suis toujours le même; toujours rempli de dévouement et de respect pour vous, mais toujours, hélas! le plus occupé des hommes. J'en ai agi avec vous, princesse, exactement comme j'ai agi avec mon père, ma mère, mon frère, ma soeur, que j'aime tous de tout mon cœur, et auxquels je n'ai jamais donné signe de vie, excepté dans les occasions où j'avais la bonne fortune de leur être de quelque utilité. Montrez-moi seulement, Madame, en quoi je pourrai m'employer pour vous, et vous apprendrez alors de quelle scrupuleuse exactitude je suis capable.

Je dois cependant vous faire quelques excuses, en laissant à part les bons ou mauvais penchants de mon caractère. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons tous été malades, le père, la mère et l'enfant. Depuis deux mois passés nous plongeons chaque matin dans un bain chaud cet enfant pour lequel ma tendresse est sans bornes. J'ose vous parler de ces affections à vous qui m'avez révélé par votre

bonté que ce qui m'intéresse profondément ne vous est pas tout à fait indifférent.

M. Maurice vient de m'apprendre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous déclare sur l'honneur, princesse, qu'aucune lettre de vous ne m'est parvenue.

Si j'étais sûr que ce que je suis en train d'écrire ne dût pas tomber en d'autres mains que celles auxquelles je le destine, je pourrais vous amuser et vous intéresser par un tableau de nos affaires publiques. Je pourrais vous dire qu'un avocat-général a chassé les Jésuites de Bretagne. Ces hommes remuants et vindicatifs ont mis de leur côté le gouverneur de la province; ce gouverneur est un grand homme violent, déterminé, despotique; ce grand homme a jeté en prison l'avocat-général; le parlement de la province défend son magistrat, et voilà l'affaire portée devant le parlement de la capitale; le parlement de la capitale appelle la vengeance sur le représentant de la Cour, et la Cour avec une chaleur égale défend son représentant. Tandis que se déroule ce plaisant écheveau, le maître³¹⁾ prend pour

³¹⁾ Le roi.

son compte une maîtresse; le premier ministre nomme un magistrat à la place de chancelier, immédiatement ce chancelier travaille à renverser le ministre, et il y réussit. Le dit chancelier prend en main la cause du représentant de la Cour; et comme il ne voit pas d'autre moyen de soustraire son protégé à la rigueur des lois que de renverser le parlement de la capitale, il soumet au dit parlement un édit qu'il est sûr que celui-ci repoussera. En effet l'édit est rejeté, et le parlement de la capitale est dissous; les charges des magistrats qui le composaient sont annulés; et ce qui formait les attributions de ce parlement est maintenant divisé en un certain nombre de petites cours de Judicature.

Cet événement a produit une grande émotion parmi tous les ordres de l'Etat. Les princes font des remontrances, les autres tribunaux des remontrances, toute la noblesse des remontrances; on n'en finit plus avec les remontrances. Les têtes s'échauffent; ce feu se répand par degrés, les principes de liberté et d'indépendance, autrefois cachés dans le coeur de quelques gens qui pensent, s'établissent à présent et sont ouvertement avoués.

Chaque siècle a son esprit qui le caractérise. L'esprit du nôtre semble être celui de la liberté. La première attaque contre la superstition a été violente, sans mesure. Une fois que les hommes ont osé d'une manière quelconque donner l'assaut à la barrière de la religion, cette barrière, la plus formidable qui existe comme la plus respectée, il est impossible de s'arrêter. Des qu'ils ont tourné des regards menaçants contre la majesté du Ciel, ils ne manqueront pas, le moment d'après, de les diriger contre la souveraineté de la terre. Le cable qui tient et comprime l'humanité, est formé de deux cordes; l'une ne peut céder sans que l'autre vienne à rompre.

Telle est notre position présente; et qui peut dire où cela nous conduira? Si la Cour revient sur ses pas, ses adversaires apprendront à estimer leur force, et c'est ce qui ne pourrait arriver sans amener de graves conséquences. Nous touchons à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté; si c'est à l'esclavage, ce sera un esclavage semblable à celui qui existe au Maroc ou à Constantinople. Si tous les parlements sont dissous, et la France inon-

dée de petits tribunaux composés de magistrats sans consciences comme sans autorité, et révocables au premier signe de leur maître, adieu tout privilège des états divers formant un principe correctif qui empêche la monarchie de dégénérer en despotisme. Si le mouvement qui aujourd'hui fait chanceler la constitution avait eu lieu avant l'expulsion des Jésuites, l'affaire pourrait être terminée; tous les tribunaux eussent été remplis en un clin d'oeil de leurs affiliés et adhérents, et nous serions tombés dans une espèce de théocratie; d'où il suit qu'en moins d'un siècle nous eussions rétrogradé vers un état de barbarie la plus absolue. On ne permettrait plus d'écrire; nous n'oserions même plus penser; bientôt il deviendrait impossible de lire; car auteurs, livres et lecteurs seraient également proscrits.

Au-dessus de la portée de nos facultés de divination il existe certaines possibilités. C'est la circonstance même qui les développe. Pour ma part, je proteste que dans un autre temps je n'eusse jamais conçu les idées que je suis capable aujourd'hui de nourrir. Il est mille fois plus facile, j'en

suis persuadé, pour un peuple éclairé de retourner à la barbarie que pour un peuple barbare d'avancer d'un seul pas vers la civilisation. Il semble en vérité que toute chose, le bien comme le mal, ait son temps de maturité. Quand le bien atteint son point de perfection, il commence à tourner au mal; quand le mal est complet, il s'élève vers le bien. Mais, au fait, princesse, je ne sais trop pourquoi je vous parle de sujets comme ceux-là que vous devez entendre discuter autour de vous avec plus de liberté et de force. Non, je n'ai jamais oublié la promesse que je vous ai faite. Je prie M^{lle} Caminski d'agréer l'expression de mon respect. Celui que je vous offre, Madame, est aussi sincère que profond.

II.

Pétersbourg, 24 décembre.

Madame,

Rien n'est plus vrai. Je suis réellement à Pétersbourg. J'ai fait huit ou neuf cents lieues à soixante ans; me voilà loin de ma femme, de ma fille, de mes parents, de mes amis et connaissances; tout cela pour rendre hommage à une grande souveraine ma bien-

faitrice ! Que direz-vous de moi ? Que j'ai bien fait ? Votre réponse j'en suis sûr, sera celle d'une femme qui a du coeur, de la sensibilité et, par-dessus tout, une large dose de cette qualité sans laquelle on ne doit jamais espérer de sortir de la médiocrité en rien, et qui s'appelle l'enthousiasme. Cependant j'ai deux fois risqué ma vie dans le voyage, bien que lorsque nous nous séparons de ceux que nous aimons et de ceux qui nous aiment, la vie ne doive pas compter pour beaucoup ! Peut-être, au retour, ne serai-je pas capable de me targuer de la même intrépidité.

J'ai eu l'honneur d'approcher Sa Majesté impériale aussi souvent que je pouvais le désirer ; plus souvent peut-être que je n'eusse osé l'espérer. Je l'ai trouvée telle que vous me l'aviez peinte à Paris : l'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre. Si elle est grande sur le trône, ses attrait, comme femme, auraient fait tourner la tête à des milliers de gens. Personne ne connaît mieux qu'elle l'art de mettre tout le monde à son aise. Pardonnez-moi, Madame ; j'oubliais que j'ai été témoin aussi de votre habileté à cet égard. Là où il n'y a rien, absolu-

ment rien, ou bien là où il y a quelque chose seulement, ce quelque chose ne manque jamais d'acquérir une certaine valeur avec l'Impératrice ou avec vous. Vous n'avez pas oublié sans doute avec quelle liberté vous me permettiez de vous parler dans la Rue de Grenville. Eh bien, je jouis de la même liberté dans le palais de Sa Majesté impériale.³²⁾ On m'y permet de dire tout

³²⁾ C'est à la visite de Diderot à Pétersbourg et aux facilités qu'il eut de causer librement avec l'Impératrice que le comte de Ségur fait allusion lorsqu'il dit que Catherine aimait beaucoup la vivacité et l'originalité du génie de cet écrivain, ainsi que son éloquence véhémence et rapide. Il paraît néanmoins, d'après le passage suivant du livre de M. de Ségur, que cette prudente souveraine ne se laissa nullement entraîner par les opinions exaltées du sage philosophe :

„Je m'entretins longtemps et souvent avec lui, me disait Catherine, mais avec plus de curiosité que de profit. Si je l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans mon empire; législation, administration, politique, finances, j'aurais tout renversé pour y substituer d'impraticables théories.

„Cependant, comme je l'écoutais plus que je ne parlais, un témoin qui serait survenu nous aurait pris tous deux, lui pour un sévère pédagogue, et moi pour son humble écolière. Probablement il le crut lui-même, car, au bout de quelque temps, voyant qu'il ne s'opérait dans mon gouvernement aucune des grandes

ce qui me passe par la tête; des choses sages peut-être quand je me crois fou, et peut-être très folles quand je me crois sage. Les idées qu'on transplante de Paris à Pétersbourg prennent, c'est certain, une couleur très différente.

innovations qu'il m'avait conseillées, il m'en montra sa surprise avec une sorte de fierté mécontente.

„Alors, lui parlant franchement, je lui dis: Monsieur Diderot, j'ai entendu avec le plus grand plaisir tout ce que votre brillant esprit vous a inspiré; mais avec tous vos grands principes, que je comprends très bien, on ferait de beaux livres et de mauvaise besogne. Vous oubliez dans tous vos plans de réforme la différence de nos deux positions; vous, vous ne travaillez que sur le papier, qui souffre tout: il est tout uni, souple, et n'oppose d'obstacle ni à votre imagination ni à votre plume, tandis que moi, pauvre Impératrice, je travaille sur la peau humaine, qui est bien autrement irritable et chatouilleuse.“

„Je suis persuadée, que dès lors il me prit en pitié, me regardant comme un esprit étroit et vulgaire. Dès ce moment, il ne me parla plus que de littérature, et la politique disparut de nos entretiens.“

(Mémoires etc., par M. le comte de Ségur, T. III, pp. 34,35.)

Votre nom s'est présenté souvent dans notre conversation; et si c'était pour moi un plaisir de le prononcer, je dois dire aussi franchement qu'il a toujours été entendu avec satisfaction. Néanmoins, avouerai-je la vérité? Trois délicieuses heures si bien employées tous les trois jours m'eussent laissé abondamment de loisir si l'étude et les alternatives de santé et d'indisposition ne m'avaient sauvé de l'ennui. Il faut toujours ou que j'occupe mes pensées ou que je sois dans un état de souffrance; je trouve moins désagréable de souffrir que de bâiller.

Mais permettez-moi de vous demander, Madame, ce que vous faites? Et M^{lle} Caminski, elle vous est, je gage, toujours chère, et vous êtes également l'objet de son affection. Si le même sentiment de tendresse vous unit comme autrefois, n'ai-je pas le droit de vous dire heureuse? Vos enfants aussi complètent-ils votre bonheur? Répondent-ils à vos soins maternels? Occupent-ils et remplissent-ils votre temps? Seront ils un jour dignes de vous?

Pourquoi ne venez-vous pas voir ces choses de vos propres yeux? J'entends d'ici cette réponse. Telle était bien mon

intention; mais une misérable machine, hors d'état de supporter les fatigues du voyage, et accablée par le froid sous une pelisse du poids de cinquante livres: éraillée, tordue, frissonnante, véritable objet de compassion; chancelante, ridée, et réduite tout au plus à la moitié de ses dimensions, m'avertit de la manière la plus impérieuse et la plus douloureuse aussi que cette entreprise est impossible. Ayez pitié de moi, Madame, mais ne me grondez pas. Recevez l'expression de mon parfait respect, et offrez-en autant, de ma part, à M^{lle} Caminski. Conservez-moi votre estime, puisque vous avez bien voulu me l'accorder. Si nonobstant le dédain avec lequel vous traitez mon pays (et que je dois par politique vous pardonner, car ma vanité se console par l'idée d'avoir à pardonner quelque chose aux êtres que leur perfection a élevés au dessus de la sphère commune), si vous daignez m'honorer de quelques-unes de vos commissions, croyez qu'elles seront très ponctuellement remplies.

Falconet, son élève et moi, nous parlons souvent de vous; et si vous pouviez nous entendre, je crois bien que vous ne seriez pas fâchée contre nous. C'est là

qu'on dit volontiers la vérité lorsque ailleurs on garde le silence. Permettez-moi cependant de faire une exception en faveur du cabinet de sa Majesté impériale. Je puis vous assurer positivement que le mensonge n'entre pas en ce lieu quand le philosophe s'y trouve.

Le porteur de cette lettre est un honnête homme avec qui vous pourrez causer en sûreté et tout à votre aise. Son respect pour vous, fondé sur une juste appréciation de votre caractère, est parfaitement sincère. Donnez-moi carte blanche pour tout ce que je dis de lui, et n'hésitez pas à croire tout ce qu'il vous dira de moi; et alors, Madame, permettez-moi de prendre votre main et de la presser très cordialement.

Si je vous demandai une faveur, ne suis-je pas certain d'avance que vous auriez grand plaisir à me l'accorder? Je vous prie donc de joindre vos sollicitations à celles de M. de Narishkin pour obtenir d'un M. de Dimidoff (qui, soit dit en passant, professe sur le compte du peuple français une opinion à peu près aussi flatteuse que la vôtre, mais qui a bien voulu faire une exception en ma faveur, parce que la politesse

ordonne toujours qu'on épargne les gens présents), pour obtenir de ce M. de Dimidoff certains échantillons d'histoire naturelle qu'il possède, fossiles, minéraux, coquillages etc. Bien qu'un peu bilieux et insociable, ce M. de Dimidoff est un très digne homme, et il ne sera pas nécessaire de le presser beaucoup sur un point où il s'est engagé déjà; d'autant plus qu'il est lié par la réception tout obligeante que lui a faite M. d'Aubertin, au Cabinet d'Histoire Naturelle. Veuillez aussi le prier de faire étiqueter les échantillons dont il me fera présent.

Je ne néglige aucun effort pour m'instruire ici, et il y a deux moyens d'y réussir: Le premier, c'est d'interroger toujours quand on ignore les choses, et d'interroger les gens qui peuvent vous renseigner, et c'est aussi qu'on acquiert quelque connaissance de la vérité; le second, c'est de chasser la folie qui a pris possession de votre cerveau; car une fois la fantaisie mise dehors, vous fermez la porte et l'empêchez de rentrer jamais. Je parle, vous le voyez, comme si j'étais réellement près de vous, juste comme j'avais l'habitude de le faire, tandis que vous vous teniez debout, le coude appuyé

sur le chambranle de la cheminée, et examinant ma physionomie pour découvrir si j'étais sincère ou à quel point je l'étais. Si alors vous pouviez lire tout le respect, tout le dévouement, toute l'estime que vous m'inspiriez, vous n'avez rien de plus à chercher; rien n'est changé, Madame; les mêmes sentiments continuent d'être aisés à lire, et jamais ils ne seront effacés.

Je suis, avec le plus profond respect,
Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

DIDEROT.

P. S. — Je vous envoie en même temps que cette lettre un petit catalogue des principaux échantillons que je désire obtenir; si M. de Dimidoff était tenté d'étendre jusque là sa générosité, il n'y aurait pas lieu à la contenir. A propos, Madame, vous écriviez des vers; je puis en écrire aussi; mais les vôtres sont toujours délicieux, les miens ne le sont que quelquefois. Vous pouvez les adopter à votre voix, et votre musique vocale est toujours tendre, variée, touchante, j'oserai même dire voluptueuse. Pour ma part, je puis sentir tout ce mérite, mais je ne le possède pas. Combien vous

êtes heureuse, princesse, d'être née musicienne! La musique est le plus puissant de tous les beaux-arts. Son influence, comme celle de l'amour, s'augmente par le plaisir qu'elle donne, et peut-être plus encore par les consolations qu'elle procure. Une certaine M^{me} de Borosdin, qui chante avec beaucoup de goût et une très jolie voix, m'a promis quelques airs nationaux; mais je crains qu'elle ne soit trop évaporée, trop admirée, trop éprise peut-être d'admiration, trop indolente par le fait pour songer à tenir sa parole. Je ne dois pas compter, Madame, parmi ces promesses certains airs de vous, aussi populaires que les airs de salon, avec des paroles russes écrites en dessous et avec un accompagnement de vos grâces noté comme le permet la chose et sans lequel, à la distance de neuf cents lieues, il y aurait quelque difficulté à faire sentir toute leur beauté. Comme j'abuse de votre bienveillance!

III.

Pétersbourg, 25 janvier 1774.

Madame,

Je n'hésite pas à accepter toutes les choses affectueuses, jolies, flatteuses et

agréables que vous avez eu la bonté de m'adresser, et je ne suis pas trop désireux non plus de m'enquérir si elles sont méritées ou non; mais il y a du côté gauche certain organe qui m'assure que jamais vous n'aurez à rétracter de telles expressions. Il n'y a en ce monde que trois choses qui puissent vraiment rendre un homme méprisable: Un amour ardent des richesses, des honneurs et de la vie. Pour moi, il y a tant de choses dont je puis aisément me passer, qu'il ne m'en coûte pas de mépriser les richesses. Un morceau de pain, noir ou blanc peu importe, un pot d'eau claire, quelques livres, un ami, et de temps en temps les charmes d'un petit entretien féminin; voilà, avec une conscience tranquille, tout ce qu'il me faut. Les honneurs qui n'amènent pas avec eux des devoirs sont de purs badinages créés tout exprès pour amuser de grands enfants. L'âge n'est plus pour moi où ces choses-là pouvaient me plaire, quoique, à la vérité, en jetant un regard en arrière sur le passé, je ne me rappelle pas le moment où elles ont pu avoir pour moi beaucoup d'attrait. Quand les fonctions qu'elles imposent sont impor-

tantes, le cas est différent. Ah! Madame, quel glorieux compagnon que le plus honoré des saints, le sacro-saint Far Niente! Dès qu'on s'est voué à ce culte, on jouit d'une félicité complète; car qui peut être plus heureux que celui qui ne fait que ce qui lui plaît? Vous pouvez donc sans reproche prendre une heure ou deux de plus de sommeil, car cette licence ne compromet le bonheur de personne. Et quant à la vie, je vous déclare que je quitterais la mienne aussi aisément que je verserais un verre de vin de Champagne, ne fût-ce que pour fermer la bouche à quiconque oserait contredire une telle assertion. Cependant, soit que je précipite le finale de cette lourde et insipide farce qu'on appelle la vie, soit que j'en attende patiemment la conclusion, mettez-moi toujours, Madame, au nombre de vos plus dévoués serviteurs.

Je suis sur le point de quitter Pétersbourg. Si mes services à Paris peuvent être de la moindre utilité et si vous hésitez à en user, je pourrai ne considérer que comme une expression de vos lèvres l'estime dont vous m'honorez; et dans ce cas, j'en serai fâché pour l'un et l'autre. Mais figurez-

vous dans quelle position je me trouve. Il y a un paresseux garçon de fils qui est venu de Paris à Pétersbourg et qui m'entraîne vers une femme qui me jettera dans le délire sitôt que je m'approcherai d'elle; vers quelques pestes d'enfants qui me donneront fort à faire pour m'accommoder à leurs folies; vers des amis qui, dix contre un, m'imposeront un mois de peine pour un seul jour de plaisir; vers des connaissances qui chanteront, riront, pousseront des cris de joie, comme si ma présence, dont ils se sont merveilleusement bien passés, était essentielle à leur bonheur; vers mes concitoyens, dont une moitié se couche accablées sous sa ruine, et l'autre moitié au désespoir jusqu'à ce qu'elle se lève pour contempler ce spectacle. Pourquoi alors ne pas rester là où vous vous trouviez si bien pour le moment? me direz-vous tout naturellement; ou pourquoi ne pas venir à Moscou, où je puis vous offrir le repos, vous offrir la société dans laquelle vous causeriez en pleine confiance et tout à l'aise, vous offrir aussi votre idole adorée le Sacro-Saint Far-Niente, vous offrir enfin le bonheur tout façonné, tout taillé selon

votre fantaisie? — Pourquoi, Madame? Parce que je suis un fou, et que votre sagesse, la mienne et la sagesse de tout le monde consiste à sentir que c'est folie que de chercher les circonstances, d'y rêver et d'en devenir encore la dupe.

Adieu, Madame, il m'est si délicieux de me croire l'objet de votre amitié, que j'ai résolu de conserver cette croyance. J'ai eu l'honneur de voir le comte votre frère, et je l'attends; nous avons à parler ensemble d'une de vos commissions qui est bien digne qu'on y prenne garde. Elle sera exécutée, vous pouvez en être certaine; mais je ne puis dire si ce sera avec succès.

J'ose vous prier de favoriser le porteur de cette lettre de tous les moments de loisir que vous pourrez lui accorder. Il se nomme Crillon, et il n'est pas indigne du nom qu'il porte. C'est d'un de ses ancêtres qu'Henri IV, son souverain et son ami, disait: „Voilà l'homme le plus brave de tout mon royaume.“ Il va à Moscou pour voir la princesse d'Ashkow³⁴), et il profitera

³⁴) Diderot écrivait ainsi ce nom. Voir, plus loin, le portrait de la princesse. (Note du Traducteur.)

de l'occasion pour visiter la ville. Il a conçu, à mon égard, la même opinion favorable que vous m'avez fait l'honneur de m'exprimer, et rien ne saurait plus l'enchanter que d'entendre mon éloge de votre bouche. Enchanterez-le, princesse, le plus possible. Il croira tout ce que vous lui direz, et il s'en reviendra si plein de vous, qu'il me rendra au centuple la même satisfaction que vous lui aurez donnée. Je n'ai pas besoin de dire un mot de l'esprit éclairé et du jugement du comte de Crillon. Bientôt vous serez à même de vous former une opinion sur ces points : votre opinion sera d'accord avec la mienne pour lui rendre justice, mais elle lui fera certainement beaucoup plus d'honneur. Il pourrait venir un moment où vous l'aimeriez et l'estimeriez infiniment plus que la personne qui le recommande à votre attention. J'espère donc seulement qu'il ne restera pas assez longtemps pour vous en fournir la possibilité.

Je suis, Madame, avec un profond respect,
votre très humble et très obéissant serviteur,

DIDEROT.

PORTRAIT
DE LA
PRINCESSE DASCHKOFF
PAR
DIDEROT.³²⁾

Madame la princesse d'Ashkow a passé ici³³⁾ quinze jours, pendant lesquels je l'ai vue quatre fois, depuis environ cinq heures du soir jusqu'à minuit. J'ai eu l'honneur de dîner et de souper avec elle; et je suis presque le seul Français dont elle ait accepté les visites.

Elle est Russe, intus et in cute; grande admiratrice des qualités de l'Impératrice

³²⁾ En transcrivant ce portrait tel qu'il se trouve dans les oeuvres de Diderot (T. IX. — Edition Naigeon) nous prévenons le lecteur que nous croyons devoir conserver l'orthographe des noms. (Note du Traducteur.)

³³⁾ Cet écrit est du mois de novembre 1770. (Note de Naigeon.)

dont elle m'a toujours parlé avec le plus profond respect et la vénération la plus vraie. Elle a pris beaucoup de goût pour la nation anglaise; et je crains un peu que sa partialité pour ce peuple anti-monarchique, ne l'ait empêchée d'apprécier juste les avantages de celui-ci. Il n'en était pas ainsi de mademoiselle Caminski, sa compagne de voyage et son amie. Elle aimait la France et les Français, et louait nos belles choses avec une franchise qui n'était pas trop du goût de la princesse.

Madame d'Ashkow sortait de chez elle dès les neuf heures du matin; c'était au commencement de novembre. Elle ne rentrait qu'à la chute du jour pour dîner. Tout son temps était employé à l'instruire de ce qu'on peut connaître par les yeux, tableaux, statues, édifices, manufactures; à l'entrée de la nuit j'allais causer avec elle de ce qu'on ne voit point, et qu'on ne peut apprendre que par un long séjour, lois, coutumes, administration, finances, politique, mœurs, arts, sciences, littérature; je lui en disais ce que j'en savais.

Elle ne demandait de l'Impératrice ni grandeur, ni richesse; mais la conservation

de son estime, qu'elle croyait mériter, et de son amitié qu'elle se flattait de posséder.

Nous n'avons parlé de la révolution qu'un moment; elle en réduisait pour sa part et celle des autres, le mérite presque à rien; elle disait que cela s'était engagé par des fils imperceptibles, qui les avaient tous conduits à leur insu; que si quelqu'un avait poussé sérieusement à cette aventure, c'était Pierre III lui-même, par ses extravagances, le mépris de sa nation, ses vices, son ineptie, le dégoût qu'il ne cessait d'inspirer, sa vie crapuleuse et publique; qu'ils avaient tous été entraînés vers le même but par le vœu général, et qu'il y avait si peu de concert, que l'affaire était fort avancée, que ni elle, ni l'Impératrice, ni personne ne s'en doutait: trois heures avant la révolution, il n'y avait personne qui ne s'en crût encore à trois ans.

Il ne s'agissait nullement de faire une Impératrice. L'acclamation qui plaça Catherine régnante sur le trône, commença par quatre officiers aux gardes, qui depuis ont été exilés, et qui le sont encore. Je parlerai tout à l'heure de leur disgrâce.

La princesse m'a protesté qu'il n'y avait pas un seul homme dans toute la Russie, même parmi les paysans, qui pensât que l'Impératrice fût complice de la mort de Pierre III. Elle ne le pensait pas elle-même; mais on est aussi généralement convaincu dans l'empire que dans le reste de l'Europe, que la mort de l'Empereur a été violente.

Après la révolution, bien des gens qui n'y avaient pas eu la moindre part, cherchèrent à s'en faire le mérite auprès de l'Impératrice, entr'autres le général Betzkoi. Quelques jours après son avènement au trône, il se présenta devant la souveraine, et lui demanda: A qui croyez-vous, Madame, devoir votre élévation? A Dieu, lui répondit-elle, à quelques zélés serviteurs, et à mon bonheur. Le Betzkoi lui répliqua: C'est à moi, Madame; c'est moi qui ai distribué de l'argent aux soldats; c'est moi qui les ai engagés, etc. En parlant ainsi, il s'était prosterné aux pieds de l'Impératrice, qui le crut fou, et qui en parla sur ce ton à ses familiers. Cependant elle se contint devant lui, et lui dit qu'elle le croyait sur sa parole de ce qu'il assurait,

et que, pour le lui prouver, elle le chargeait du soin de faire faire sa couronne.

Ce que j'écris, je le tiens mot pour mot de la princesse d'Ashkow. Moins de deux fois vingt-quatre heures avant la mort de l'Impératrice Elizabeth, toute la cour était divisée en partis qui s'observaient les uns les autres; toutes les avenues étaient remplies d'espions et le moindre commerce d'un parti à l'autre exposait à être poignardé. Cependant la princesse, âgée alors de dix-huit à dix-neuf ans, se leva pendant la nuit, se rendit au palais de la grande duchesse à travers les neiges, et passa plusieurs heures à conférer avec elle. Son premier mot fut de lui demander quel plan elle avait formé; l'Impératrice lui répondit: Vous êtes un ange ou mon démon . . . La princesse: Je ne suis ni l'un ni l'autre; mais Elizabeth se meurt, et il s'agit de savoir ce que vous avez résolu L'Impératrice: De m'abandonner au cours des événements puisque je ne saurais le diriger.

Chacun des partis se proposait de donner à Pierre III sa créature pour femme, et de faire enfermer ou renvoyer l'Impératrice. Les choses tournèrent autrement.

Le comte Orlow, son amant actuel, beau garçon, bon garçon, chasseur, un peu ivrogne, fort libertin, ne se mêlant d'aucune affaire d'état, se promettait, après la mort de Pierre III, de s'asseoir sur le trône à côté de l'Impératrice. Ce fut un Bestucheff qui vint en faire l'ouverture au chancelier Woronsow. Celui-ci refusa d'écouter le Bestucheff, qu'il interrompit par ces mots : „Par où ai-je pu mériter le mépris de la confiance que vous osez me faire?“ Au même instant il courut chez l'Impératrice, et lui remontra l'indécence et le danger d'une pareille démarche, lui conseillant de garder Orlow pour son amant, si cela lui convenait; de le combler de richesses et d'honneurs, mais de se respecter et de ne pas se prêter à un mariage qui l'avilirait elle et sa nation. De-là il courut chez le comte Panin, s'ouvrit à lui de tout ce qu'il avait fait, et le conjura d'achever. Cependant le projet du mariage transpira; la populace en conçut une telle indignation, qu'on arracha une des images de l'Impératrice, et qu'on mit en pièces cette image, après l'avoir fouettée publiquement. Ce fut à cette occasion que les quatre officiers dont j'ai parlé

plus haut furent exilés, et qu'on se serait saisi de la princesse d'Ashkow, si elle n'eût pas été en couche, parce qu'on la soupçonna, elle et les siens, d'avoir trempé dans l'émeute.

La part que la princesse d'Ashkow a eue à la révolution, l'avait brouillée avec toute sa famille, dont les espérances fondées sur le goût de Pierre III pour sa soeur, bonne grosse femme, sans agrément et sans génie, avaient été entièrement renversées : son père et ses frères ont refusé de la voir pendant plusieurs années.

La princesse d'Ashkow n'est aucunement belle ; elle est petite ; elle a le front grand et haut ; de grosses joues souillées, des yeux ni grands ni petits, un peu renfoncés dans leur orbite ; les sourcils et les cheveux noirs ; le nez épaté, la bouche grande, les lèvres grosses, les dents gâtées, le cou rond et droit, d'une forme nationale ; la poitrine convexe, point de taille ; de la promptitude dans les mouvements ; point de grâces, nulle noblesse, beaucoup d'affabilité ; l'ensemble de ses traits fait de la physionomie ; son caractère est grave ; elle parle aisément notre langue ; tout ce qu'elle sait et pense elle ne le dit

pas; mais ce qu'elle dit, elle le dit simplement, fortement et avec le ton de la vérité; elle a l'âme hérissée par le malheur; ses idées sont fermes et grandes; elle a de la hardiesse; elle sent fièrement; je lui crois un goût profond d'honnêteté et de dignité. Elle connaît et les hommes et les intérêts de sa nation; elle est pénétrée d'aversion pour le despotisme, ou ce qui tient de près ou de loin à la tyrannie; elle connaît à fond le ministère, et elle s'en explique avec la plus grande franchise, louant nettement les bonnes qualités, et tout aussi tranchée sur les défauts des hommes en place; elle a saisi avec la plus grande justesse les avantages et les vices des nouveaux établissements; lorsqu'une action est grande, elle ne peut souffrir qu'on la rabaisse par des petites vues politiques. Il est beau, disait-elle à l'Impératrice, d'avoir ordonné à l'archevêque Platon, en rendant grâce à Dieu de ses succès, sur le tombeau du Czar Pierre premier, de rapporter ces succès à Dieu d'abord, puis au Czar; cela est beau, parce que cela est vrai; pourquoi chercher dans cette conduite une basse flatterie adressée à la nation? Elle sent ce

que l'état actuel de son pays comporte ou ne comporte pas. Lorsque Catherine projeta son code, la princesse, qu'elle consulta, lui dit: Vous n'en verrez jamais la fin; dans un autre temps je vous en aurais dit les raisons; mais il sera toujours grand de l'avoir tenté; ce projet fera époque. Elle relève avec la même véracité le bien et le mal qu'elle sait de ses amis et de ses ennemis. Les chagrins l'ont extrêmement vieillie, et tout à fait dérangé sa santé. J'ai été frappé de sa condescendance pour son amie, mademoiselle Caminski, vive, violente même, la contredisant sans ménagement, et ne la tirant jamais de son assiette tranquille. Elle a cette année décembre 1770, vingt-sept ans, et paraît en avoir quarante. Elle a vendu tout ce qu'elle possédait pour acquitter les dettes de son mari qu'elle aimait, au point de regarder sa perte comme le plus grand de ses malheurs; elle est parfaitement résignée à l'obscurité de sa vie et à la modicité de sa fortune; elle aurait pu tenir un grand état, en vendant les biens de ses enfants, comme elle y était autorisée par une permission spéciale de l'Impératrice; elle n'en a rien fait; un an après sa

liaison avec l'Impératrice, à l'âge de dix-neuf ans, elle s'est trouvée à la tête d'une conspiration ou plutôt d'un grand événement, dont les promoteurs, à son avis, n'étaient pas dignes du nom de conjurés. Elle est aussi décidée dans sa haine que dans son amitié. A Londres, elle voulut voir Pàoli qui la voulut voir; elle lui trouva de l'incertitude dans le discours et les idées; dans l'esprit de petites grimaces italiennes qui déparent toujours un grand homme; ce sont ses propres mots. Elle ne pouvait lui pardonner d'être pensionnaire et courtisan du roi d'Angleterre; et elle répondit à M. Walpole qui lui en demandait la raison, que la misère était le vrai piédestal d'un homme tel que lui; idée que je conçus tout de suite, quoiqu'elle ne l'eût développée qu'à demi, et qui échappa au secrétaire d'ambassade avec qui elle s'entretenait en ma présence, et avec lequel elle ne daigna pas s'expliquer plus nettement. Ce secrétaire Walpole s'étant lâché très-inconsidérément sur le compte de ma nation, j'e ne crus pas devoir le souffrir, et j'amenai M. Walpole à me faire excuse, en m'assurant qu'il ne croyait pas parler devant un Français. Je remontrai à

ce Monsieur qu'il ne fallait pas avoir deux discours, l'un pour les hommes présents, l'autre pour les hommes absents, lui protestant que ce que j'aurais à dire de lui, lorsqu'il serait sorti, j'aurais bien le courage de le lui dire à lui-même. Walpole partit; le princesse d'Ashkow me loua de mon procédé, ajoutant, qu'à ma place, lorsque le Walpole avait eu la bassesse de s'excuser sur ce qu'il ne me croyait pas Français, elle n'aurait pas répliqué un mot; mais qu'elle lui aurait tourné le dos de mépris; et je crois qu'elle avait raison. Elle a de la pénétration, du sang-froid, du jugement. Elle rencontre presque toujours la raison vraie des choses; elle ne peut souffrir qu'on l'admire, soit par le peu de valeur qu'elle met à son rôle, soit par modestie naturelle; elle avait quelque envie de voir Rulhières, et d'entendre sa relation. Je lui représentai qu'elle avouerait tout ce qu'elle ne contredirait pas, et que l'auteur ne manquerait pas de s'honorer de son témoignage. Elle m'embrassa, et ne vit point Rulhières.

Madame Necker voulait lui donner à souper avec madame Geoffrin. Je rompis cette partie où elle aurait été appréciée au-

dessous de sa valeur. On n'était curieux de la voir là que pour en parler, et je crus qu'elle avait plus à perdre qu'à gagner au jugement de ces deux femmes et de ceux qui les auraient environnées; tous gens qui auraient exigé d'elle qu'elle parlât en chef de conspiration.

Sur ce que j'ai pu lui dire de réminiscence de la relation de Rulhières, il m'a semblé que ce n'était qu'un tissu romanesque, sans connaissance réelle des faits et des personnes, et qui aura pourtant avant deux siècles toute l'autorité de l'histoire. Elle m'a paru ennemie de la galanterie. On a suspecté son intimité avec le comte Panin, et elle en était indignée. Elle se félicitait de s'être assez respectée elle-même, pour que l'Impératrice n'eût jamais osé s'ouvrir avec elle de son goût pour Orlow; cependant elle a vécu avec elle dans l'extrême familiarité, et cette familiarité n'a point cessé par la disgrâce; la princesse entre librement chez son ancienne amie, cause, s'assied et s'en va. Si on l'en croit, celui des frères Orlow, qu'on appelle le balafre, est un des plus grands scélérats de la terre. Elle est désolée que ses succès dans la guerre pré-

sente lui donnent une illustration dont il est indigne. Elle m'a assuré que l'Impératrice jouissait d'une admiration si méritée et d'un amour si général, que sa consistance sur le trône ne dépendait plus de personne. Elle a coupé ses lisières, disait-elle, avec le vrai contenu, en montrant à ses peuples que leur bonheur était en tout l'objet de sa pensée, de ses vœux et de ses actions. Elle est tellement maîtresse, que demain elle se déferait du Comte Panin, l'homme de l'empire le plus puissant et le plus respecté, que sa disgrâce ou sa mort même ne ferait pas la moindre sensation. Le grand duc est si jeune, qu'elle ne prononce rien sur son caractère. Elle était incertaine qu'il fût instruit du sort malheureux de son père. Elle ne sait quel eût été le terme des malheurs de l'empire sous un prince imbécile et crapuleux; tout comme elle ignore quel sera le terme de sa splendeur sous une souveraine telle que Catherine. La princesse d'Ashkow a deux enfants qu'elle aime tendrement, un garçon et une fille. Elle fait peu de cas de la vie. Il y a deux ans qu'elle voyage; et elle se propose de voyager encore dix-huit mois, de

retourner à Pétersbourg, où elle séjournera peu de temps, et de se retirer ensuite à Moscou. Mais, me demanderez-vous, quelle est raison de sa disgrâce? Peut-être ne s'est-elle pas trouvée récompensée en raison de ses services; peut-être avait-elle projeté, en élevant Catherine à l'empire, de gouverner l'Impératrice; peut-être le soupçon d'avoir trompé dans l'émeute de l'image flagellée avait-il refroidi l'Impératrice; peut-être l'Impératrice avait-elle appris, par ce que la princesse avait osé pour elle, ce qu'elle était capable d'oser contre elle; peut-être celle-ci prétendait-elle à la place de ministre, même de premier ministre, ou du moins à l'entrée au conseil; peut-être était-elle offensée que son amie, dont elle souhaitait de faire une régente, eût eu l'art de se faire impératrice, à son insu et contre ses projets; peut-être fut-elle offensée de se trouver reléguée dans la foule de ceux à qui on accorde le nouvel ordre, elle qui se trouvait à la tête des grands décorés de l'ordre ancien. Quoi qu'il en soit, les mécontentements réciproques n'éclatèrent qu'à Moscou; la princesse d'Ashkow y accompagna Catherine; et là, sans explication, sans reproche, elle se

sépara de la souveraine pour ne la plus revoir. Le dernier voyage de l'Impératrice à Moscou, lors du tribunal créé pour la confection du code, fut très orageux. Un mécontentement général de la noblesse occasionné par une cause que la princesse m'a dite, et que je ne me rappelle plus, pensa amener une seconde révolution; cette crainte, bien fondée, accéléra le retour de l'Impératrice à Pétersbourg. Depuis, tout s'est calmé; et Catherine est également adorée de tous les ordres de l'empire. C'est le dernier mot de la princesse d'Ashkow, à qui le commerce de la Cour n'avait appris qu'une chose, c'était de mettre moins de chaleur, même aux choses bonnes et utiles dont on désirait le succès. Les méchants, disait-elle, tout en les approuvant, les font échouer, ne fût-ce que pour vous priver de l'honneur d'y avoir pensé. J'ai beaucoup nui à mes amis par le trop de zèle que j'ai pris à leurs intérêts. J'ai fait manquer les plus beaux projets par l'enthousiasme qu'ils m'inspiraient. Je blessais les âmes pusillanimes et froides qui ne s'en laissaient pas enflammer comme moi. Les uns s'éloignaient honteux, les autres cha-

grins, tout indisposés, et rien ne se faisait. Lorsque j'allai prendre congé d'elle, elle me promit de ne me point oublier; elle me pria de me souvenir d'elle; et elle eut la bonté de me dire que j'étais un des hommes les plus agréables à entendre qu'elle eût rencontrés, et que, sage ou fou, elle avait remarqué que j'étais toujours conséquent.

LETTRES

DE VOLTAIRE, RAYNAL, etc.

Voltaire à la princesse Daschkoff.³⁶⁾

Ferney, jeudi 9 mai 1771.

Le vieillard de Ferney, devenu presque aveugle et accablé d'infirmités, se serait

³⁶⁾ Cette lettre et la suivante ne se trouvent pas dans la correspondance de Voltaire. (Edition Jenchot) Il est probable qu'elles étaient restées entre les mains de la famille de la princesse. Nous prenons donc le parti de les traduire.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rapprocher ici des billets adressés à la princesse Daschkoff l'opinion que Voltaire émettait sur elle, peu de temps après, dans deux lettres, l'une à Catherine II (15 mai 1771), l'autre à Marmontel (même année, 21 juin).

Voici un passage de la lettre à l'Impératrice :

„Madame,

„Il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon ermitage madame la princesse Daschkoff. Dès qu'elle est entrée dans le salon, elle a reconnu votre portrait en mezzo-tinto, fait à la navette sur un satin, entouré d'une guirlande de fleurs. . .

hâté de se jeter aux pieds de la princesse Daschkoff si le fâcheux état de sa santé ne s'y était opposé. Si madame la princesse veut bien demain vendredi vers sept heures du soir nous honorer de sa présence et souper dans notre maisonnette avec sa compagnie, M^{me} Denis fera les honneurs du festin, et le vieil invalide considérera cette faveur comme une des plus éclatantes qu'il ait reçues dans sa vie. Il demande la permission de rester en robe de chambre, car depuis longtemps il ne peut s'habiller d'autre sorte. Il prie madame la princesse d'agréer son respectueux hommage.

Il faut qu'il y ait quelque vertu secrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princesse Daschkoff fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de suite de votre Majesté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes."

Et à Marmontel Voltaire écrivait ceci :

„Je dois vous dire que vous avez dans le Nord une héroïne qui combat pour vous; c'est madame la princesse Daschkoff, assez connue par des actions qui passeront à la postérité. . . J'ai eu deux jours cette très étonnante princesse à Ferney; cela ne ressemble point à vos dames de Paris; j'ai cru voir Tomyris qui parle français."

Du même.

Ferney, 12. mai 1771.

Madame,

Le vieillard que vous avez tout-à-fait rajeuni, vous remercie autant qu'il vous regrette. Je ne manquerai pas de vanter à Sa Majesté impériale un sermon digne du Platon³⁷⁾ grec lui-même que m'a offert une personne non moins digne d'être l'amie de Tomyris. Heureux, Madame, ceux qui vous accompagnent à Spa! Malheureux ceux qui restent en arrière sur les bords du lac de Genève! Votre nom fera résonner longtemps l'écho de nos montagnes, et c'est un nom que mon coeur conservera à jamais avec admiration et respect.

LE VIEIL INVALIDE DE FERNEY.

DE L'ABBE RAYNAL.

Berlin, 29 juillet 1782.

Madame,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur

³⁷⁾ Dans la lettre à l'Impératrice que nous citons plus haut, Voltaire parle avec enthousiasme de la beauté du discours prononcé par Platon, archevêque de Moscou, au sujet des dernières victoires remportées par l'armée Russe sur les Turcs. (Note du Traducteur.)

de m'écrire de Vienne, après avoir couru de ville en ville, m'est enfin parvenue à Berlin. Elle est remplie de ces traits de force, de délicatesse et de sensibilité qui ne se trouvent réunis qu'en vous. Quelle consolation n'est-ce pas pour moi d'intéresser une personne telle que vous, et non-seulement de l'intéresser, mais encore d'obtenir son estime et sa bienveillance! J'eusse eu plus tôt l'honneur de vous remercier de votre bienveillance, si je n'avais désiré vous donner quelques détails sur mon sort présent. Je suis devenu un citoyen de Berlin, d'après des motifs qui n'échapperont point à votre pénétration. Cette ville n'offre pas le genre de société dont j'ai joui auprès de vous et dans votre famille, mais elle n'est pas tout à fait dépourvue de gens capables d'attirer et de plaire; elle offre encore plus de plaisirs qu'il n'est permis à mon âge d'en goûter. L'assiduité que j'apporte au travail remplacera peut-être à quelques égards ces heureux liens qu'on forme rarement si ce n'est au début de la vie et dans son pays natal. Je ne saurais douter que vous ne trouviez, à votre retour en Russie, un accueil semblable à celui qui vous a été fait

dans toutes les autres parties de l'Europe. Si vos principes y étaient adoptés et vos idées suivies dans l'esprit même où elles ont été conçues, l'Etat en retirerait une gloire nouvelle et de nouveaux avantages. Pour nous, notre plus grand désir serait qu'il dépendît de vous de fixer le destin des empires. Plus je lis l'histoire, plus j'observe avec attention le siècle actuel, et plus vous me semblez l'avoir dépassé.

J'ai l'honneur d'être avec le plus tendre et le plus respectueux attachement, Madame,
Votre très obéissant et très humble serviteur

RAYNAL.

DU DUC DE SUDERMANNIE,
depuis Charles XIII, roi de Suède.

A bord du vaisseau-amiral Gustave III,
20 août 1788.

Madame,

Une caisse adressée à Votre Excellence et venant de Philadelphie, étant tombée entre mes mains, je n'ai pas voulu différer d'un moment le plaisir de vous l'envoyer. Au milieu des malheureuses circonstances actuelles qui divisent deux Cours si bien faites pour être unies par les liens de l'a-

mitié la plus étroite, je suis trop heureux de saisir l'occasion qui s'offre à moi d'adoucir nos calamités communes. En outre, je trouve ici la satisfaction de rappeler à votre souvenir celui qui eut autrefois le plaisir de jouir de votre société et qui restera toujours, avec la plus parfaite considération, Madame, Votre très affectionné

CHARLES, DUC DE SUDERMANIE.

DE LA LANDE.

Paris, 30 octobre 1789.

Madame,

Comme Votre Excellence a témoigné l'idée que la correspondance étrangère pouvait être une lourde charge pour l'Académie, je prends le parti cette fois de vous adresser directement la communication que je devrais transmettre officiellement par M. Euler, et je suis heureux de mettre à profit cette occasion pour vous présenter le sincère hommage de ma reconnaissance et de mon respect. Les articles scientifiques que vous m'avez autorisé à faire ne sont plus que chose stérile. Ce qui absorbe maintenant tout le monde, c'est la politique. En litté-

rature il n'a rien paru d'important depuis le Voyage d'Anacharsis en Grèce, par M. Barthélemy. La découverte d'un satellite de Saturne, que M. Herschel a faite au moyen d'un prodigieux télescope long de quarante pieds, est le seul événement de quelque importance qui se soit produit en astronomie de toute cette année. L'édition de la nouvelle Encyclopédie, qui a atteint le chiffre de 34, est le principal résultat des travaux de nos savants, et elle surpasse infiniment toutes les éditions précédentes. La régénération de la France, sous le rapport de sa constitution et de ses finances, est pour nous une époque de la plus haute gravité, et je crains qu'elle ne soit pas très favorable aux sciences, car on commence à parler déjà de diminuer les pensions des gens de lettres. Les troubles qui agitaient la France sont un peu calmés, mais l'esprit d'insurrection qui règne parmi le peuple et même dans l'armée, est une dangereuse source de maux qui nous menace d'une longue suite à ces troubles.

Recevez, Madame, mes félicitations pour la prise de Belgrade et d'Oczakow. Cet événement semble hâter le moment où Con-

stantinople se glorifiera de son Observatoire et de son Académie, distinctions qui manquent encore à Rome elle-même. L'autorité que votre mérite et vos vues éclairées doivent vous donner dans les affaires du gouvernement vous identifie en quelque sorte à ces succès.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, Madame,

De votre Excellence

Le très humble et très
obéissant serviteur

LA LANDE.

DU DUC D'ANHALT.

Madame,

Il est si pénible de prendre congé de ceux que nous respectons et estimons, que j'ai dû songer à me soustraire au moment de votre départ. Mais quelque naturel qu'il soit de donner cours à un pareil sentiment, pourrais-je, d'autre part, me rendre coupable d'ingratitude en souffrant que vous partiez sans adresser un mot de remerciement à une personne qui m'a comblé d'obligations? Non, princesse; jamais je ne pourrai oublier la bonté et l'amitié que m'a témoignées

votre indulgence. Je me mépriserais moi-même de tout mon coeur si j'étais capable d'agir ainsi; et bien que je sois tous les jours exposé à perdre l'estime de ceux qui me sont justement chers, je ne voudrais surtout pas courir le risque de perdre jamais la mienne, — unique consolation qui reste quelquefois à ceux qui ont le malheur de n'être pas compris, ou bien de se voir en butte à d'injurieux soupçons, sur de fausses apparences. Je désire vivement et j'espère vous rencontrer ailleurs plus satisfaite, plus heureuse que dans votre propre patrie; car votre mérite, princesse, ne convient pas à son méridien. Je vous prie de m'accueillir avec ce sentiment de bienveillance que vous accordez à ceux parmi lesquels j'ai l'honneur d'être, en toute sincérité, votre plus humble et plus obéissant serviteur,

D'ANHALT.

LETTRES
DE
L'IMPERATRICE ELIZABETH,
FEMME DE L'EMPEREUR ALEXANDRE,
A LA
PRINCESSE DASCHKOFF.

Pétersbourg, 14 avril 1801.

Madame,

Un témoignage d'intérêt de la part d'une personne de votre mérite, Madame la princesse, ne peut qu'être infiniment précieux pour moi. Soyez assez bonne pour me laisser vous remercier de la lettre que vous avez écrite, et soyez persuadée du sincère désir que j'ai de vous revoir. C'est un sentiment qui a acquis plus de force à mesure que les années m'ont mieux appris à estimer vos qualités, sans cependant pouvoir augmenter la considération parfaite avec laquelle je suis toujours, Madame la princesse, votre très affectionnée

ELIZABETH.

Puisque vous m'avez témoigné d'une manière si aimable votre désir de me voir, je me hasarde à vous faire une prière, Madame la princesse: je serais charmée d'avoir votre visite ce soir vers sept heures, si aucun empêchement ne s'y opposait de votre part. Laissez-moi espérer que votre amitié ne se gênera en rien, mais que vous agirez vis-à-vis de moi avec la plus grande sincérité.³⁹⁾

ELIZABETH.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Madame la princesse, l'ouvrage que vous avez été assez bonne pour me prêter il y a quelques semaines; je vous demande, en même temps, mille pardons pour avoir tant tardé à vous le rendre. C'est une petite erreur qui a causé cette indiscretion. J'espère, Madame, que votre santé est bonne, et que vous conservez le souvenir de votre affectionnée

ELIZABETH.

Votre lettre ne fait que de me parvenir, Madame la princesse. Acceptez d'avance

³⁹⁾ Ce billet et les quatre suivants furent écrits quand l'Impératrice résidait à Moscou.

mes remerciements pour les petits chiens⁴⁰⁾ que vous avez la bonté de me destiner, aussi bien que l'assurance du plaisir avec lequel je saisirai cette occasion de recevoir votre visite qui, je l'espère, aura lieu vers huit heures du soir, si cela vous convient. Votre très affectionnée

ELIZABETH.

J'ai beaucoup craint, Madame la princesse, de n'avoir pas le plaisir de vous revoir avant votre départ. Mais j'ose espérer votre visite et vous prier de me le faire demain à sept heures, si vous pouvez venir sans inconvénient à l'heure que je vous désigne.

ELIZABETH.

Je veux que vous sachiez bien, Madame la princesse, que mon désir de vous revoir est pour le moins égal à celui que vous avez eu la bonté de m'exprimer. Je compterais sur ce plaisir pour demain à une heure, si vous êtes libre. Votre très affectionnée

ELIZABETH.

⁴⁰⁾ Petits chiens de la race des King's Charles.

Pétersbourg, 27 juin 1802.

Madame la princesse,

Je ressentis bien vivement l'intérêt que vous m'avez témoigné, et si j'ai manqué à vous remercier aussitôt que je le devais, ce n'a pas été assurément par défaut de reconnaissance. Ma santé avait beaucoup souffert du coup que mon coeur a récemment reçu⁴¹). Sans être sérieusement malade, j'ai été continuellement plus ou moins indisposée, et je ne voulais céder à personne le plaisir de vous exprimer combien j'ai ressenti votre attention.

Pardonnez-moi, Madame, de vous parler ainsi de moi; mais vous m'avez gâtée, princesse; vous m'avez rendue présomptueuse par l'intérêt que vous ne cessez de montrer pour tout ce qui me concerne. Le temps doit être très favorable à votre séjour à la campagne, s'il est aussi beau chez vous que celui dont nous jouissons; il ne vous sera donc pas difficile de vous distraire. J'espère sincèrement que la vie paisible que vous menez aux champs sera utile à votre santé; et je vous prie d'être assurée, princesse, de

⁴¹) Ceci paraît se rapporter à la mort d'un jeune enfant de l'Impératrice.

la parfaite considération avec laquelle je suis votre très affectionnée

ELIZABETH.

L'Empereur, qui est très sensible à votre souvenir, Madame la princesse, me charge de vous présenter ses compliments; ma soeur se joint à nous.

Avril 1807.

En arrivant ici, la comtesse Pratasoff m'a remis le paquet dont elle s'était chargée pour moi, Madame la princesse; et si j'ai été flattée de votre souvenir envers moi et heureuse de la justice que vous rendez à l'attachement que j'éprouve pour la mémoire de l'Impératrice Catherine, j'ai regretté en même temps de voir par le ton de votre lettre que vous considérez le don de son portrait comme une sorte de legs. Permettez-moi de ne pas l'accepter à un pareil titre, mais de le recevoir comme une preuve de la conformité des sentiments que nous inspire cette grande souveraine, et comme une assurance de ceux que vous exprimez si gracieusement en ma faveur.

Après la douleur⁴²) que vous avez récemment éprouvée, et à laquelle j'ai pris une

⁴²) La mort du prince Daschkoff, son fils.

part sincère, il est naturel que vos pensées et vos vœux se détachent de plus en plus de ce monde. C'est la consolation des âmes qui ont beaucoup souffert d'être si occupées et d'envisager avec satisfaction le moment qui amène une autre et meilleure vie; mais permettez-moi d'exprimer l'espérance que ce moment n'est pas encore aussi proche que vous paraissez vous l'imaginer en recommandant à mes soins votre jeune amie. Cependant Miss Wilmot peut être certaine qu'en toute circonstance rien ne lui manquera de ce qu'il peut être en mon pouvoir de faire pour elle. En répondant ainsi à vos désirs, Madame la princesse, j'ai le plaisir de vous certifier les sentiments de haute estime avec lesquels je suis votre très affectionnée

ELIZABETH.

(L'Editeur croit devoir en publiant la lettre suivante déclarer de nouveau qu'il met de côté tout sentiment personnel; mais il agirait mal en supprimant un témoignage si touchant du noble caractère de sa vénérable amie, uniquement parce qu'il est l'objet de la sollicitude maternelle qui éclate dans cette lettre.)

LETTRE
DE LA
PRINCESSE DASCHKOFF
A
L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE MARIE,
VEUVE DE L'EMPEREUR PAUL.

Troitskoe, 13 juillet 1806.

Madame,

Les nombreuses vertus et la bienveillance de coeur dont votre Majesté Impériale est si éminemment douée, vous feront non-seulement, j'en ai la confiance, excuser la liberté que je prends d'adresser à Votre Majesté ma très humble prière, mais vous disposeront à l'accueillir avec votre indulgence accoutumée. Daignez, Madame, consoler par votre faveur les derniers jours d'une femme qui espère terminer bientôt une vie de souffrances continuelles. Durant mon séjour en Angleterre, j'ai joui de l'amitié de la famille Wilmot et de ses parents, personnes de bonne condition et qui

ont les alliances les plus respectables, à la fois dans ce pays et en Irlande. Une d'elles, la meilleure de mes amies, feu mistress Hamilton engagea sa jeune cousine Miss M. Wilmot à me faire visite et à partager pour une saison ma solitude. Ses vertus, ses talents, sa modestie, enfin son amitié pour moi ont, durant trois années, embelli et rempli de charmes ma retraite; et maintenant, sachant combien plus que jamais dans mon état présent j'ai besoin de la consolation que son amitié peut m'apporter, elle a formé la résolution de rester auprès de moi, au lieu de quitter la Russie au printemps avec sa soeur aînée, qui a eu l'honneur d'être présentée à Votre Majesté Impériale l'été dernier. Personne mieux que Votre Majesté ne saurait apprécier les douceurs et les ressources aussi bien que les devoirs de l'amitié; les obligations que j'ai à cette charmante demoiselle sont telles que j'ai à coeur de m'acquitter envers elle par une incessante sollicitude pour ses intérêts. Ainsi, Madame, je me jette aux pieds de Votre Majesté Impériale pour invoquer, en faveur de Miss Wilmot, votre gracieuse bienveillance après ma mort, événement que

j'envisagerais avec calme si j'étais certaine que mon amie, aussi longtemps qu'elle restera dans ce pays, pourrait y jouir de toute sécurité sous votre protection. J'ose, Madame, exprimer ma conviction qu'elle en est digne, ainsi que la persuasion où je suis que Votre Majesté comprendrait et apprécierait son mérite, si les circonstances vous amenaient à la connaître. Si la faveur que je sollicite m'est accordée, mes derniers moments seront adoucis par la conscience d'avoir, en partie du moins, été à même de remplir mon devoir envers Miss Wilmot.

Oserai-je abuser davantage de la bienveillance de Votre Majesté en émettant une autre prière, dont la nature demande une petite explication?

Plus de neuf ans se sont écoulés depuis que j'ai fait un testament, sanctionné par mes parents aussi bien que ceux de mon mari, et de ce nombre sont le respectable Jerobkine et le prince Repnin. Je l'ai déposé dans les archives de l'Hospice des Enfants Trouvés, en faisant en même temps à cette maison une petite donation que, depuis, j'ai renouvelée à divers intervalles. Mes exécuteurs testamentaires étaient mon

dernier frère et le cousin de mon mari le prince Ivan Gagarin. J'ai eu l'affliction de perdre le premier; et comme il n'est pas impossible que le second meure avant moi, j'ai dans cette prévision prié le conseil de surveillance de vouloir bien prendre sur lui-même la responsabilité de l'exécution de mon testament; et afin de prouver combien j'avais à coeur que les dispositions, qui y sont contenues fussent remplies, j'ai présenté en même temps une somme de quatre mille roubles comme offrande charitable pour les habitants de cette institution de bienfaisance; je ne dirai pas les infortunés; car placés sous la protection spéciale de Votre Majesté Impériale, ils ne sauraient être appelés ainsi. Maintenant je désire, Madame, mettre en sûreté dans cet hôpital une valeur de cinq mille livres sterling⁴³⁾ en faveur de ma jeune amie Miss Wilmot; et

⁴³⁾ La somme dont il s'agit ici ne fut pas placée éventuellement sur l'hospice des Enfants Trouvés, comme c'était l'intention de la princesse, mais elle fut envoyée en Angleterre. L'Editeur doit déclarer pour rendre justice à la princesse Daschkoff que ce legs vint se joindre à beaucoup d'autres dons de semblable nature dont elle avait déjà comblé Miss Wilmot.

de plus invoquer l'assistance de votre puissant crédit s'il est nécessaire, pour que mes dernières volontés soient bien accomplies, et afin que la somme ainsi placée puisse être dûment parantie pour l'usage de Miss Wilmot. Je la verserai immédiatement, aussitôt que j'aurai eu le bonheur de recevoir une gracieuse réponse à ma prière. Cette réponse ajoutera les sentiments de la plus vive reconnaissance au profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me dire

De Votre Majesté Impériale

La très humble et très dévouée servante

PRINCESSE DASCHKOFF.

REPONSE DE L'IMPERATRICE DOUAIRIERE.

Sawlowsky, 24 août 1806.

J'ai reçu votre lettre, Madame, et c'est pour moi une très grande satisfaction que de vous assurer à quel point j'ai apprécié les motifs qui ont dirigé vos résolutions envers Miss Wilmot. Votre attachement pour elle ne saurait manquer d'être considéré par moi comme un sûr témoignage de son mérite; et si jamais elle avait besoin de ma

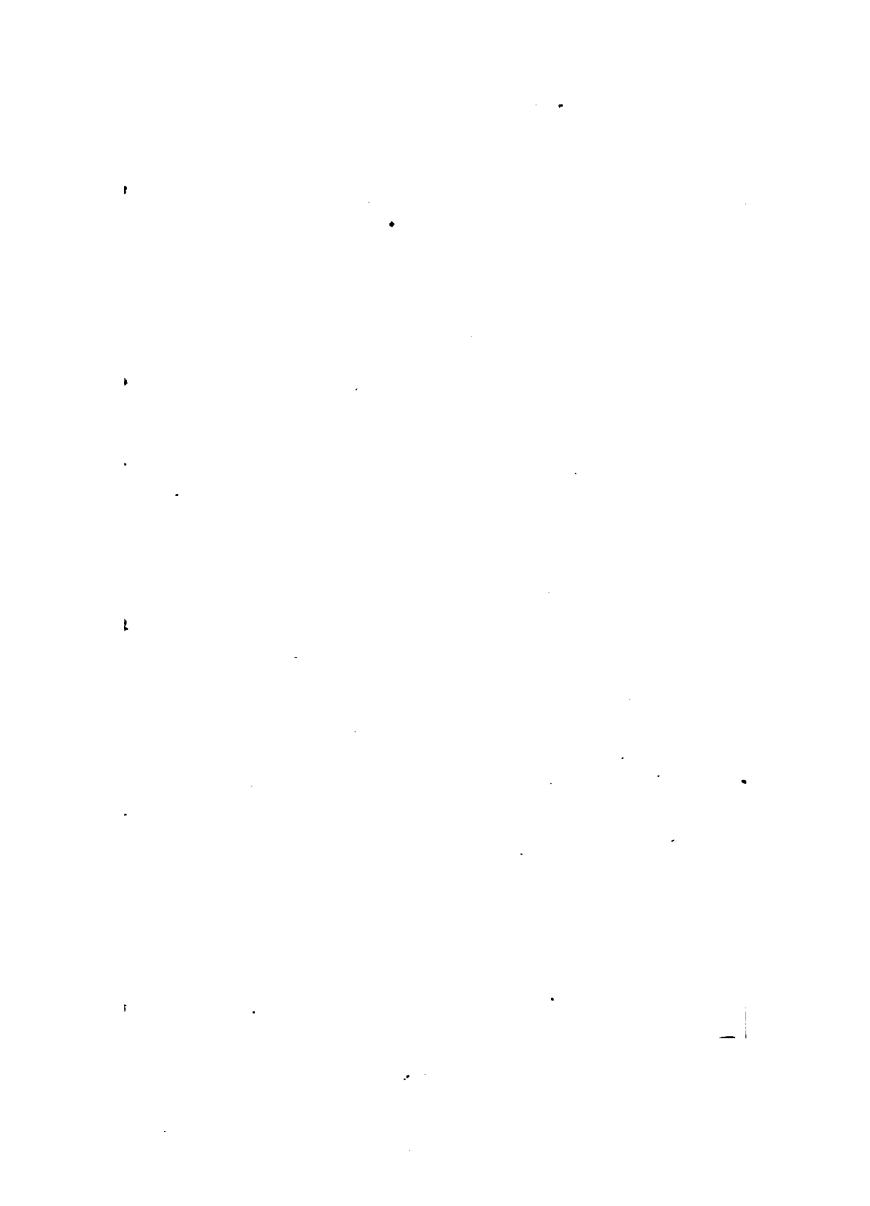
protection, je n'hésite pas à la lui promettre d'avance. Quant aux dispositions que vous avez faites en sa faveur à l'hospice des Enfants Trouvés, les réglemens de cette maison donnent une garantie suffisante pour que vous sachiez que vos intentions seront fidèlement remplies par le conseil de surveillance. En effet, ces réglemens obligent le conseil à se conformer, comme au devoir le plus sacré aux intentions d'un testament sanctionné par les lois et dont cette institution a reçu le dépôt; le conseil de surveillance doit donc scrupuleusement veiller sur les fonds confiés à l'hospice. Si une déclaration émanant de moi peut tranquilliser votre esprit à ce sujet, recevez, Madame, l'assurance la plus positive que les réglemens de l'hospice seront exécutés de la manière la plus ponctuelle. Permettez-moi d'avoir le plaisir d'ajouter à ces assurances l'expression des sentiments d'estime et de distinction avec lesquels je reste

princesse

Votre très affectionnée

MARIE.

Imprimerie de Gustav Bär à Leipsic.



Bibliothèque Russe et Polonaise.

Vol. I. II.

AUGUSTIN BARON DE MAYERBERG, Relation d'un voyage en Moscovie. 2 vol. form. Elzev. br. fr. 6.

Vol. III.

Voyage en Pologne sous le règne de Jean Sobieski fr. 3.

Vol. IV.

Journal du voyage du Boyard CHÉRÉMÉTEF à Cracovie, Venise, Rome et Malte . . fr. 3, 50.

Vol. V.

BOUSSINGAULT, Le théâtre de la Moscovie. DE LA VILLE, Discours sommaire. . . . fr. 2. 50.

Vol. VI.

Histoire d'Iwan III par M. de M*** (sous presse.)

Vol. VII.

CHEVALIER, Hist. de la guerre des Cosaques contre la Pologne. (sous presse.)

Vol. VIII.

KORB, La révolte des Strélitz. (sous presse.)

Vol. IX. X. XI. XII.

Mémoires de la princesse Daschkoff. (sous presse.)

Pour paraître prochainement:

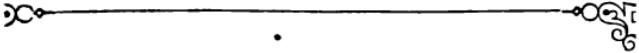
FLETSCHER, L'état de Russie ou la manière de gouverner de l'empereur de Russie.

HORSEY, Relation des voyages en Russie, et de ses emplois et négociations.

FLEISCHMANN, CH. L., Les Etats-Unis et la Russie, considérés au point de vue de la grande culture et du travail libre. 8. br. . . fr. 2.

HAXTHAUSEN, A. DE, De l'abolition par voie législative du partage égal et temporaire des terres dans les communes russes. 8. br. . 75 cts.

- GAGARIN, J. SOC. JES., De la réunion de l'église orthodoxe à l'église catholique (en langue russe). 1 vol. 8. br. fr. 3
- Essais sur la philologie slave et sur l'influence politique et religieuse qui l'a dirigée, par M. D. S.....k, avec un avant-propos par M. L. LANDRIN fils. 1 vol. in 8. fr. 2.
- BRATIANO, J. C., Mémoire sur l'Empire d'Autriche dans la question d'Orient in 8. fr. 1.
- DULAURIER, E., Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'église arménienne orientale, avec des notions additionnelles. — 2^{me} édition, revue et corrigée, 1 vol. in 12. fr. 4.
- Question religieuse d'Orient et d'Occident. Parole de l'orthodoxe cathol. au catholicisme romain, trad. du russe par A. POPOVITZKI. 8. br. fr. 1. 50
- QUÉRARD, J. M., La Roumanie, Moldavie, Valachie et Transylvanie, la Serbie, le Monténégro et la Bosnie. — Essai de bibliothèque française historique. in 8. br. fr. 2.
- GOLESCO, A. G., De l'abolition du servage dans les Principautés danubiennes. 1 vol. 8. br. fr. 2.
- Les Principautés Roumaines et l'Empire Ottoman. 8. br. fr. 1. 50
- De la législation russe au point de vue de la liberté de conscience. 8. br. 50 cts.
- Les Slaves occidentaux. 8. br. fr. 3.
- De la possibilité de réunir l'église russe à l'église catholique sans changer la liturgie (en russe). 8. br. fr. 6.
- Le Raskol. Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie. 8. br. fr. 6.
- La Russie est-elle schismatique? Aux hommes de bonne foi. Par un Russe orthodoxe. 8. br. fr. 1.



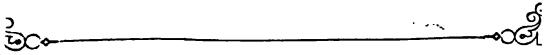
BIBLIOTHÈQUE
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. XII.

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. IV.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.



PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, Rue Richelieu à Paris.

Documents russes publiés à l'Etranger

(en langue russe).

Vol. I. un fort volume gr. 8. Prix . fr. 15, —

on vend séparément:

1^{re} Partie. Les Allemands et le Danube fr. 3, 50.

2^{me} „ Le Journal de Sévastopol . fr. 2, 50.

3^{me} „ Lettre au Gouverneur du
Grand Duc. fr. 1, 25.

4^{me} „ Position du clergé de cam-
pagne fr. 7, 50.

5^{me} „ Extrait des mémoires du C^{te}
Rostopchine fr. 1, 50.

6^{me} „ Karamzine et Speranski . fr. 3, —

Vol. II. un fort volume gr. 8. Prix fr. 13.

1^{re} Partie. Il est temps! fr. 3, —

2^{me} „ Sur l'effet et la portée de la
loi du 20 Novembre 1857 . fr. 2, —

3^{me} „ Remarques sur les lettres de
Rome de Mouravieff . . . fr. 6, —

4^{me} „ Artamoff, le coq rouge . . fr. 5, —

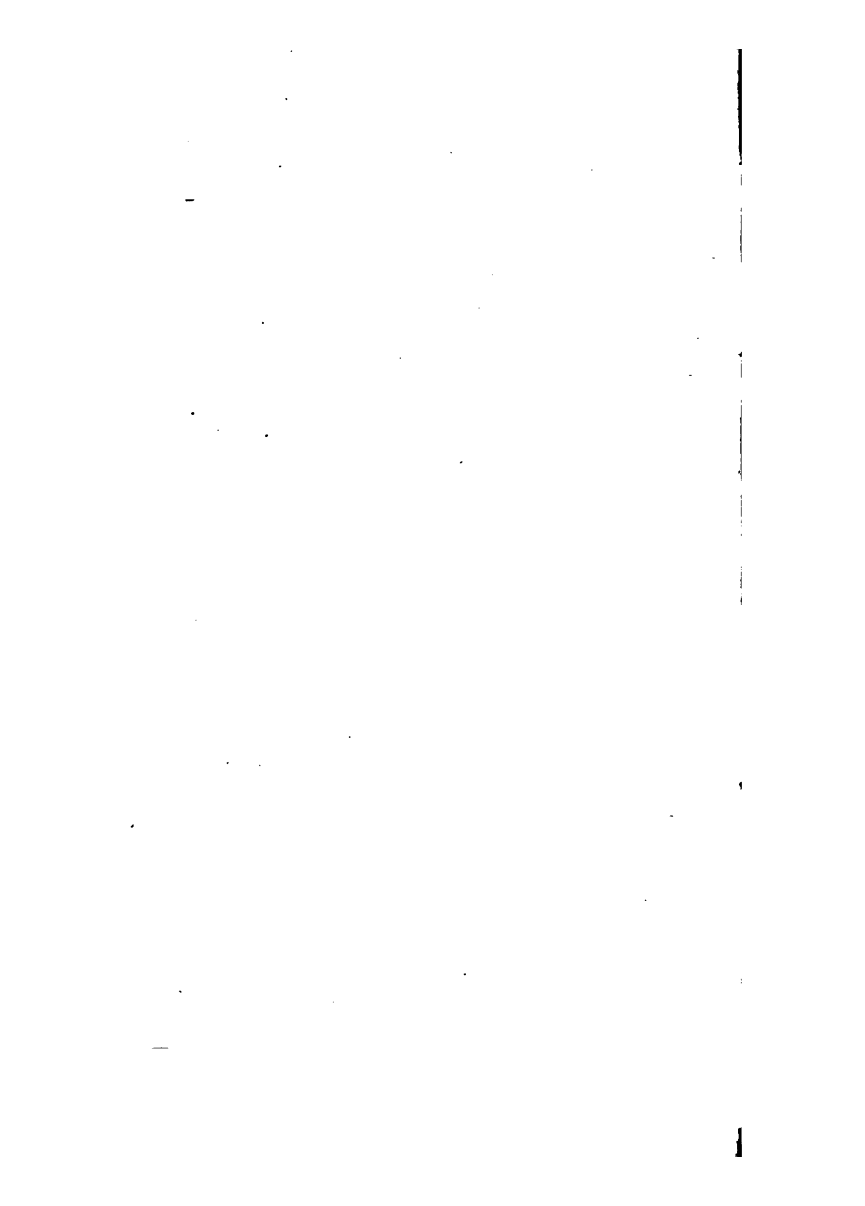
Vol. III.

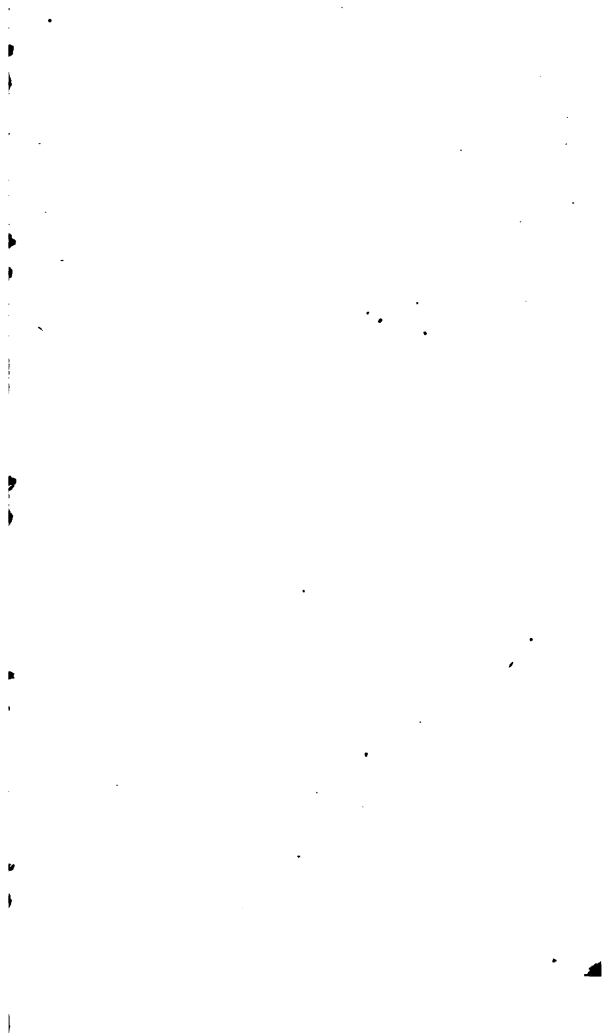
1^{re} „ La question de l'affranchis-
sment de l'administrations
des paysans. fr. 6, —

947.01

□229

1259





BIBLIOTHÈQUE
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. XII.

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. IV.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

MÉMOIRES
DE LA
PRINCESSE DASCHKOFF,

DAME D'HONNEUR DE CATHERINE II, IMPÉRATRICE
DE TOUTES LES RUSSIES;

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;
AVEC LA CORRESPONDANCE DE CETTE IMPÉRATRICE
ET D'AUTRES LETTRES.

PUBLIÉ SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

MISTRESS W. BRADFORT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

M. ALFRED DES ESSARTS.

VOL. IV.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

gen.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF.

Supplément contenant un récit personnel rédigé par l'éditeur, aussi que des lettres de sa soeur Miss Wilmot.

Le motif, qui fait publier le récit suivant a été suffisamment indiqué dans l'Introduction aux Mémoires de la Princesse Daschkoff. Ce récit fut d'abord écrit et adressé à lord Glenbergyie sous forme de lettres en 1814; et bien que plusieurs additions y aient été faites depuis, il a paru plus convenable de lui garder cette forme plutôt que de le mutiler pour lui en donner une autre. Il convenait cependant de donner cette explication pour faire excuser la longueur vraiment absurde, qu'aurait ce récit si l'on n'y voulait voir qu'une lettre.

Mémoires - 124.

A LORD GLENBERVIE.¹⁾

Cher lord Glenbervie,

J'ai perdu au moins une demi-heure à me demander de quelle manière je devais commencer l'histoire que votre Seigneurie réclame de moi, et vingt fois j'aurais jeté de côté la plume si je n'avais rougi d'une telle idée en pensant à ma promesse et en me rappelant l'extrême bonté avec laquelle vous vous êtes, sur ma prière, embarqué dans une affaire très difficile.

Pour rendre plus clair mon petit récit je devrais peut-être décrire la nature des personnes de ma famille dont l'esprit exerça d'abord une influence sur le mien; mais cela demanderait des volumes. La mort d'un frère bien-aimé, événement qui eut lieu en 1802, m'apporta la première épreuve de malheur que j'aie subie. Son effet sur mon esprit fut profond et accablant; je fris-

¹⁾ Sylvestre Douglass, premier lord Glenbervie.

sonne encore quand je me rappelle l'insensibilité étrange où j'étais tombée pour tous les intérêts, pour tous les soins de la vie. Tout était mécanique chez moi; j'avais en quelque sorte cessé d'exister, et tous les vœux de mon cœur semblaient avoir été ensevelis dans le tombeau de mon frère.

Une seule sensation survivait en moi: celle de la douleur, quand je contemplais la figure de mon père bien-aimé portant le grand deuil de son fils et luttant contre un chagrin qui le dominait pour étouffer les sentiments que le temps et la religion avaient adoucis sans les éteindre. Il portait le deuil d'un jeune homme brave et beau qui avait marché d'un pas rapide dans les sentiers de l'honneur; car à l'âge de dix-neuf ans, il était appelé au commandement d'un sloop de guerre. Le vaisseau était stationné dans les Indes-Occidentales, et le pauvre jeune homme venait d'en prendre possession lorsqu'il tomba victime de la fièvre jaune qui alors exerçait ses ravages à la Jamaïque.

Il serait difficile d'exprimer l'effet terrible de ce malheur sur mon père qui s'était abandonné à tant de doux rêves, qui avait

fondé d'avance des espérances si naturelles quand c'est un père plein de tendresse qui les conçoit pour un enfant absent. Et maintenant, toutes les facultés de son noble coeur s'appliquaient à adoucir le chagrin de ma mère. Jamais il n'avait sans anxiété entendu parler des tempêtes de l'hiver; les nouvelles du dehors faisaient palpiter son coeur, et le jour où il apportait au logis une lettre de Charles était un jour de triomphe. A présent tout était calme; mille sympathies bienveillantes qui avaient donné une saveur particulière à la vie de mon père, semblaient s'être brisées tout-à-coup; et dans la généreuse abnégation de sa nature ce n'était que par un soupçon étouffé ou par une larme furtive qu'il paraissait savoir à quel point il souffrait!

Je partageais les sentiments de mon père sans que ni l'un ni l'autre nous nous en disions rien; mais (plus personnelle que lui) j'avais le sentiment de ma propre souffrance, et je désirai arracher son esprit aussi bien que le mien à un état d'aussi pénible indifférence pour tout ce qui constituait la vie.

Cela me conduisit à former un vœu que mon jugement plus mûri condamne comme

le résultat de l'impatience devant les arrêts de la Providence. Je souhaitai d'être amenée à la nécessité de faire quelque effort en me trouvant jetée au milieu de spectacles nouveaux dans un pays étranger. Les lettres spirituelles de ma soeur qui alors était en France, ravivèrent un désir de voyage qui toujours avait dominé en moi. Un singulier enchaînement de circonstances amena, dans cette époque de crise, l'accomplissement inespéré de mon désir.

La princesse Daschkoff, lorsqu'elle était en Irlande, avait été bien connue de plusieurs de mes parents. Souvent, en ma présence, elle avait servi de thème favori à la conversation avec Mistress Hamilton (fille de archevêque Ryder), qui était non-seulement une proche parente du côté de mon père, mais encore une personne qu'il avait été accoutumé depuis sa plus tendre enfance à estimer et respecter.

Souvent, toute petite, j'avais écouté avec autant de stupéfaction que de plaisir diverses anecdotes dont sa mémoire était remplie et auxquelles son enthousiasme donnait un charme qui se communiquait aisément à une jeune et ardente imagination. J'aspirais

à voir cette femme extraordinaire dont la nature semblait à mon esprit tenir moins de l'humanité que de la plus belle féerie; mais comme bien d'autres histoires de fées, celle-ci était presque oubliée quand, à l'époque dont j'ai parlé, Mistress Hamilton, avec qui j'étais en correspondance suivie, et qui naturellement connaissait l'état de mon esprit, vint à m'annoncer que son amie qui avait si souvent excité mon admiration, était retournée de nouveau à sa campagne, après avoir supporté, avec sa noblesse d'âme caractéristique, la disgrâce et l'exil durant le règne de Paul I. Elle me donna même à entendre que si je pouvais obtenir de mes parents la permission de passer un an ou deux auprès de la princesse en Russie, cela la rendrait la plus heureuse des femmes, et qu'elle me recevrait en mère et me considérerait comme sa fille.

Cette idée éveillée ainsi en moi me causa une exaltation qui me tira de ma stupeur. J'écrivis à Mistress Hamilton qui m'aimait autant que si j'avais été sa propre fille, et lui dis qu'en créant à mon père une anxiété nouvelle, j'étais sûre de rendre à son esprit son activité naturelle bien mieux que ne

l'eût fait ma présence. Elle fut enchantée et entra dans mes vues avec un zèle et une ardeur particuliers à sa nature. *

Quand on parla de ce projet à mon père, il refusa positivement d'y consentir; et naturellement j'y eusse renoncé si Mistress Hamilton n'y avait mis tant de chaleur et n'avait apporté à l'appui des arguments si rationnels, qu'elle gagna son procès auprès de ma mère et de tous les autres membres de la famille et détermina enfin aussi mon bon et indulgent père qui craignit de me faire une injustice s'il refusait davantage de consentir à ce que mon cœur avait si fortement souhaité. Ce consentement une fois obtenu, je vis clairement qu'il admirait en secret le courage que bien des gens croient nécessaire pour une pareille entreprise. Peut-être bien était-il besoin de tout ce courage; car une année entière se passa à lutter contre d'autres objections; en effet, la saison qui permettait un départ pour la Russie s'écoula avant que mon père (qui avait connu la princesse en Angleterre) reçût d'elle les lettres qui exprimaient le bonheur qu'elle aurait à embrasser une enfant de lui. Je ne partis donc qu'au printemps suivant (1803).

Je passerai cette scène sous silence. Aucun incident ne marqua mon voyage de Cork (lieu de ma naissance) à Dublin. Là, je restai quelques semaines auprès de Mistress Hamilton; ensuite, je traversai le Canal et me rendis à Londres où la chère amitié de nos parents M. John Eardley Wilmot et sa famille me fit doucement bénir l'amour que nous avaient assuré les vertus d'un père et d'une mère.

Ayant été présentée au comte Worontzow et à sa fille, j'obtins d'eux des lettres d'introduction auprès de leurs amis à St. Pétersbourg. M. Wilmot, d'accord avec un autre ami, disposa toutes choses pour mon voyage, sous la protection d'une dame dont les parents étaient établis à St. Pétersbourg; et vers le commencement du mois de juin je m'embarquai à Gravesend, le coeur rempli d'espérance et d'un bonheur anticipé.

Mon esprit était tellement exalté que, même après avoir dit adieu à mes amis, je songeai moins à la peine de me séparer d'eux qu'à la nouvelle source de joies que leur bonté m'avait ouverte.

Nous restâmes à l'ancre en vue de Yarmouth durant une ennuyeuse quinzaine, par

suite d'un embargo mis sur le bâtiment. Enfin nous pûmes partir, escortés d'une flotte considérable; la nouveauté aussi bien que la grandeur d'un tel spectacle dépouilla pour mon imagination l'Océan de ses horreurs terribles; de sorte que je jouis sur le pont du beau temps qui nous favorisa durant les trois semaines de notre voyage. Aucun incident ne rompit la monotonie de la traversée, si ce n'est une halte de trois ou quatre heures que nous fîmes à Elseneur, ce qui nous permit de voir le château de Kronenburg et le jardin d'Hamlet, objets également intéressants.

Arrivés à St. Pétersbourg, nous jetâmes l'ancre dans le beau fleuve la Néva, près du pont de bateaux. Nous dûmes attendre quelques heures la permission de passer la herse. Je ne voulus pas quitter le bâtiment, la dame avec qui j'étais ne pouvant descendre à terre que le soir. Je mentionne ce fait pour signaler l'amusant spectacle qui s'offrit à nos regards de gens allant et venant sur le pont. C'était par une belle journée de juillet. Toutes les nations avec leurs costumes divers étaient représentées devant nous; et tous ces passants, mis en

mouvement par leurs affaires ou par le plaisir, ne songeaient guère à l'effet théâtral qu'ils produisaient sur nous juste pour charmer notre arrivée. Les ambassadeurs de quelques cours étrangères nous offraient dans leur riche appareil et leur fastueux équipage la pantomime de la royauté, tandis que plusieurs de leurs concitoyens, de classe infiniment plus humble, trahissaient dans leur extérieur et leurs manières les différences profondes qui séparent les hommes.

Les petites boutiques, où l'on vendait des fruits et des babioles, arrêtaient par une sympathie très naturelle les êtres les plus divers entre eux, — Chrétiens, Juifs, Anglais, Français, Suédois, Russes, longues barbes et mentons rasés, femmes vêtues à la mode du siècle passé ou du temps présent, cavaliers en selle, dames avec leurs duègnes, Turcs, Arméniens, Cozaques, Calmoucks, joueurs de violon, danseurs; tout cela formait des groupes, qui se succédaient rapidement avec la variété la plus étrange.

J'étais intéressée au-delà de toute expression, et je ne pouvais m'empêcher de penser que dans ma situation une personne habile eût pu écrire sans trop embellir la vérité

tout un volume digne d'être lu sur les incidents dont le pont est le théâtre durant une journée.

Le soir, j'envoyai prévenir de mon arrivée Madame de Paliensky, nièce de la princesse Daschkoff, par qui j'étais attendue; ainsi que le Dr. Rogerson, de qui mistress Hamilton avait été amie intime. Il vint avec empressement pour me faire descendre à terre et me conduisit à la maison de la dame que je viens de nommer. Mais au moment même où je quittai le vaisseau et où, d'un pied chancelant, j'essayai de marcher sur le rivage, je sentis pour la première fois avec un frémissement d'horreur que j'étais séparée sur terre de tous mes amis, de tous mes protecteurs naturels, — dont jusque alors j'avais à peine compris la tendresse bénie, n'ayant pas encore connu leur perte.

Le contraste qu'il y a entre ces bras ouverts dans une bienvenue cordiale et l'embrassement poli des étrangers, sous lequel se cache mal la curiosité, ce contraste me fit froid. Pendant quelques minutes, j'eus peine à croire que tout cela n'était pas un rêve; et quand le Dr. Rogerson me quitta,

je n'eus plus même l'accent de ma langue maternelle pour dissiper l'illusion. Elle fut dissipée cependant, mais d'une manière plus pénible qu'agréable, par un gros paquet de lettres venues pour moi d'Angleterre. Enfin pourtant ces lettres amenèrent les larmes à mon secours, et au bout de quelques minutes je secouai la faiblesse qui m'avait accablée. Je sentis que maintenant je devais prendre le dessus et ne pas rester insensible à l'hospitalité et à la bienveillance de ma nouvelle connaissance qui était jeune, jolie et séduisante dans ses manières. Nous ne tardâmes pas à devenir intimes; elle me présenta à sa mère et à ses soeurs, ainsi qu'à plusieurs des parents de la princesse; j'eusse certainement passé le temps chez elle le plus agréablement possible, si mon esprit n'avait été extrêmement troublé par suite des histoires qui m'assaillaient de tout côté, au sujet de celle que je devais désormais considérer comme une mère. On me la dépeignait sous les traits d'une personne cruelle, vindicative, violente par tempérament et ennemie du bonheur de toute créature qui avait la mauvaise chance de l'approcher. On me dit qu'elle habitait un

château situé dans une solitude affreuse, en dehors de la société de tout être civilisé; qu'elle y était toute-puissante, et qu'elle était tellement étranger à tout principe moral, qu'elle ne manquerait jamais de décrocheter et de lire d'avance les lettres qui arriveraient pour moi, de même que celles que j'enverrais à mes amis, en ayant bien soin d'en faire disparaître tout ce qui pourrait lui déplaire. En un mot, je devins en quelque sorte parmi mes nouvelles connaissances l'objet d'un intérêt presque alarmant; à plusieurs reprises on crut devoir me mettre en garde contre les pièges redoutables d'un tyran, en me disant que ce serait un vrai miracle si j'en sortais saine et sauve.

Comme ces histoires m'étaient débitées par des Anglais aussi bien que par des Russes, je ne pouvais tout au moins y voir qu'une exagération de la vérité, et il en restait assez pour m'effrayer. La princesse Daschkoff revint à ma pensée sous la forme d'une fée, mais ce n'était plus comme une fée bienfaisante qui partout sur son passage recueillait des bénédictions.

Dans l'état de trouble et d'altération où était mon esprit, je frémissais à l'idée de

la princesse; le ton maternel et tendre de ses lettres ne parvenait pas à me désabuser²: au contraire, toutes les expressions de sa tendresse me semblaient des embûches destinées à m'étreindre; et il y eut un moment où je fus travaillée du désir de retourner en Angleterre, tandis que j'étais encore en sûreté et à l'abri des effets fatals de sa puissance.

Enfin cependant je réfléchis à l'injure que je pouvais bien lui faire, à celle que je ferais assurément à Mistress Hamilton, et à l'absurdité du rôle que je jouerais dans ma famille, quand on saurait que j'avais été chassée de Russie par un fantôme auquel ma crédulité aurait donné un corps.

Sir John Warren²), l'ambassadeur britannique, ayant désiré me voir, je lui communiquai toutes mes craintes et tous mes vœux. Encouragée par sa bonté, ainsi que par la promesse qu'il me fit de veiller sur moi et d'assurer mon retour dans le cas où je voudrais partir, je quittai Pétersbourg avec une famille anglaise du nom de Haldy, et j'arrivai en quatre jours à Moscou le coeur malade.

²) Lady Warren était partie pour l'Angleterre.

J'y trouvai des lettres de la princesse. Elle m'informait qu'elle ne se portait pas tout à fait bien, et qu'en conséquence elle ne pourrait pas venir à ma rencontre; mais elle me prévenait que M^{me} de Merlin, une nièce de son mari, me conduirait à Troitskoe (sa campagne) et y resterait quelque temps, ce qui eut lieu. A Moscou, je fis connaissance avec le prince Daschkoff qui se mit immédiatement vis-à-vis de moi sur le pied de l'amitié. S'apercevant que j'étais extrêmement troublée (et je pense bien que mes compagnons de voyage lui avaient appris la cause de mon émotion), il me parla de sa mère de la manière la plus franche; il reconnaissait bien qu'elle avait certaines bizarreries et surtout une sincérité qui lui avait créé beaucoup d'ennemis, mais il me cita des traits de son caractère auxquels je retrouvai l'être que j'avais rêvé jusqu'à ces derniers temps. Il ajouta qu'il était persuadé qu'elle m'aimerait comme son enfant; et que, quant à lui je pourrais toujours le considérer comme un frère.

Ranimée en quelque sorte par cette conversation, je partis pour Troitskoe avec moins de répugnance, rougissant à demi de

mes terreurs, et cependant pleinement persuadée que je ne pourrais aimer ni la princesse ni son entourage.

Nous n'arrivâmes que dans la soirée du jour suivant; j'aperçus en frémissant le manoir solitaire, où j'étais menacée de me voir emprisonnée! Toutes les portes en étaient ouvertes; et comme nous suivions la file des appartements, je vis plus d'une figure se glisser auprès de nous ou bien se pencher aux portes latérales pour regarder les étrangers. Enfin la sorcière m'apparut!... Et si la singularité de son habillement et de sa figure justifiait pleinement ce titre, la fascination exercée par son maintien y répondait aussi; car les plus nobles qualités de l'esprit, mêlées à l'expression de la plus exquise sensibilité, commandaient le respect et attiraient en même temps.

Elle portait une grande redingote de drap avec une large étoile d'argent sur le côté gauche. Un bonnet d'homme composait sa coiffure; autour de son cou était enroulé un mouchoir de soie de couleur, que l'amitié avait consacré pour cet usage depuis plus de vingt ans. C'était un cadeau de Mistress Hamilton, qui le lui avait donné un soir

pour la garantir du froid; et depuis jamais la princesse, dans ses promenades du soir, n'en voulut porter d'autre.

Il y avait, dans la manière dont elle me reçut tant de dignité, d'affection, de franchise, de chaleur et de grâce, que tout cela alla droit à mon coeur. Avant qu'elle eût prononcé un autre mot que celui de: BIENVENUE, je sentis que je l'aimais plus que tous ceux que j'avais vus depuis le jour où je m'étais séparée de ma famille; en effet, tous ceux que j'avais vus jusque alors étaient restés des étrangers pour moi. Avec elle je pouvais enfin toucher cette corde sympathique qui sur la terre étrangère vibre si bien au coeur! Nous connaissions, nous aimions les mêmes personnes. Jamais je n'oublierai la délicatesse avec laquelle elle semblait pénétrer dans mes sentiments et s'y intéresser, rappelant des faits et des gens familiers à mon souvenir, et m'entraînant par le charme de sa conversation, qui était rehaussée par la beauté de ses expressions dans un anglais familier qui témoignait d'une simplicité sans art tout à fait délicieuse. Un nuage de mélancolie qui voilait souvent sa belle physionomie, la faisait respecter de

tous comme une femme qui avait connu le chagrin. Il semblait me reprocher silencieusement la cruauté que j'avais eue d'admettre à son égard une pensée injuste, ne fût-ce qu'un moment; et quand, m'étant retirée dans mon appartement, je m'abandonnai à mes réflexions, je fus étonnée du pouvoir que la princesse avait pris déjà sur moi. Je crois bien que je ne fus pas très contente de moi en me voyant si vite gagnée et que je formai la résolution d'être très prudente et très circonspecte avant de lui donner ma confiance entière; mais quand je la revis le lendemain, toute ombre de réserve disparut devant un visage qui brillait toujours des rayons de la vérité.

Chaque jour semblait accroître sa sympathie et sa bonté envers moi, et mon temps se passait de la manière la plus agréable dans sa société et celle de M^{lle} Istlainoff sa nièce qui s'était fixée auprès d'elle. Je trouvais un intérêt inexprimable à étudier le caractère de la princesse dont la physionomie était plus éloquente et plus variée que celle de toute autre personne que j'eusse jamais connue. Le seul effet du temps avait été d'en adoucir l'expression et de faire tourner

en bienveillance la fierté orgueilleuse qui la distinguait autrefois et qui même y avait laissé des traces visibles encore, bien qu'adoucies.

Quatre semaines se passèrent sans que je reçusse de lettres de mon pays, et je connus plus d'une heure de tristesse. Cependant plusieurs parents et amies de la princesse vinrent à Troitskoe qui, à vrai dire, était situé dans une espèce de solitude, entouré qu'il était à quelques milles de distance de ses vastes terres et de forêts. La princesse me présenta à tous ces amis dans les termes les plus flatteurs, et bientôt, à leur air d'enchantement et à leurs manières pleines de prévenances je reconnus qu'elle avait fait suivre la présentation d'éloges en russe, dont je ne pouvais entendre un mot.

A la fin de ces quatre semaines, elle me fit appeler pour me donner des lettres qui m'étaient arrivées de chez moi, et ma joie en cette occasion fut moins grande que celle de la princesse que ce sujet avait rendue très malheureuse; elle me remit ces lettres avec un plaisir si naturel qu'il ne pouvait provenir que d'un coeur sensible comme le sien.

Aussitôt que le chemin par traîneau devint praticable et facile pour la princesse, elle prépara notre voyage à Moscou. Le matin de notre départ, il y eut une scène très amusante de préparatifs et d'agitation. Un moment avant que le signal fût donné, la princesse et tous ses domestiques, ainsi qu'un grand nombre de paysans, se rendirent à l'église pour baiser les images et demander à Dieu un bon et heureux voyage. Nous partîmes ensuite; le froid était si intense, que nous vîmes la vapeur de notre haleine gelée pendre en stalactites du couvercle et des côtés de la voiture de la princesse où je me trouvais.

Les kibitkas où étaient les domestiques ressemblaient à de grands berceaux d'enfants. Ce sont de véritables lits avec couvertures et tout le reste. Bien que ouvertes à l'air, elles sont plus chaudes et plus confortables qu'un carrosse. Les bouleaux, qui semblent l'orgueil du paysage russe, avec leurs branches délicates saupoudrées de neige et pendantes en stalactites de glace, projetaient les brillants rayons du soleil avec mille couleurs qui irisaient ses rayons. C'était une distraction contre la monotonie du

voyage pour mes yeux devant qui se déroulait à perte de vue une immense étendue de neige. De sombres forêts bordées de ces beaux arbres, tels que des apparitions magiques, revenaient fréquemment; leur aspect était trop magnifique pour ne pas me consoler du froid; de plus, la ressemblance frappante que m'offrait une voiture emportée sur traîneau et balancée sur la neige non foulée avec un vaisseau ballottés sur la mer, était une nouveauté qui aidait à tromper la longueur du chemin.

Nous couchâmes la première nuit à Serpoukoff. La princesse y possédait une maison où quelques domestiques envoyés en avant avaient fait tous les préparatifs nécessaires pour nous recevoir. Les autorités de la ville vinrent immédiatement saluer la princesse. Il me semble encore la voir, tout animée et sans la moindre apparence de fatigue, arpentant la chambre en long et en large, conversant avec le sénéchal et oubliant que le souper était servi et que ses jeunes compagnes qui tombaient de sommeil et de faim, attendaient avec impatience le départ de ce personnage.

Dans la soirée suivante nous arrivâmes à

Moscou, dont les dômes dorés et les coupoles resplendissaient au soleil couchant. Le palais de la princesse, bâti sur ses propres dessins, est un beau monument, mais il est inachevé. Je remarquai que par les soins prévoyants et affectueux de mon amie la tristesse sauvage de mon appartement avait disparu pour faire place à une suite de chambres des plus élégantes, chaudes, bien meublées, garnies d'un piano-forté, de livres, de fleurs, d'une table à écrire, etc. et du portrait de la princesse pour compléter le charme de ces attentions délicates.

Longtemps avant notre départ de Troitskoe, elle m'avait dit que le Français était la seule langue que j'entendrais dans tous les salons; qu'il fallait par conséquent m'exercer à le comprendre et à le parler, et qu'elle voulait être mon professeur. Ainsi elle me prescrivit de lui écrire une lettre chaque matin, à la condition de la corriger et de me la renvoyer après révision. Durant plusieurs mois nous continuâmes cet exercice, et j'ai gardé toutes ces lettres avec les annotations qu'elles y ont faites, comme autant de souvenirs de son affection et de sa bonté à mon égard.

Dans le cours de mon récit on verra pourquoi je mentionne cette circonstance.

Notre arrivée à Moscou ne fut pas plus tôt connue, que le palais de la princesse fut assiégé de visiteurs. Elle me présenta à eux dans des termes aussi flatteurs qu'elle l'avait fait à Troitskoe. Là, tout était si nouveau, manières, langage, costumes, emploi du temps, et tout le monde était si bon pour moi, que je me trouvais heureuse au plus haut point, d'autant plus heureuse que comme étrangère je savais devoir tout à l'affection de la princesse.

Chaque jour nous dinions en ville, chaque soir nous allions soit au bal soit au concert soit à des assemblées publiques. Je ne puis résister à l'envie de décrire une de ces fêtes, d'un caractère national absolument inconnu chez nous, et où je trouvai en outre un trait de l'esprit de la princesse.

Le comte Alexis Orloff vivait à Moscou; et sa fille unique remarquable par sa beauté et ses talents, mais beaucoup plus encore par sa douceur extraordinaire et ses vertus venait de faire son entrée dans le monde. Elle devint bientôt l'objet de l'admiration générale; et son père exprima si fortement

le désir d'obtenir pour son enfant chérie l'approbation de la personne „dont il appréciait le plus les suffrages“, que la princesse consentit enfin à recevoir leur visite.

Quand le comte Orloff entra, la princesse se tournant vers lui et lui donnant sa main à baiser, dit: „Il s'est passé tant de temps, monsieur le comte, et tant d'événements sont venus changer la face du monde dans lequel nous avons vécu autrefois, que je considère cette visite plutôt comme le signal du départ des âmes pour un monde meilleur que comme un renouvellement de connaissance terrestre; et ce doux ange, ajouta la princesse (en embrassant tendrement la jeune comtesse), ce doux ange qui nous réunit en ce moment complète l'illusion.“

À partir de ce jour, le comte Orloff parut saisir avec empressement toutes les occasions de faire quelque chose qui pût faire entrer plus étroitement sa fille dans la société de la princesse. M^{me} Daschkoff ayant dit qu'un bal chez le comte pourrait m'offrir l'idée la plus exacte du vrai caractère des fêtes russes, il apprit cela et s'empressa de prier la princesse de désigner le jour qui

lui conviendrait. Il donna la fête, et autant que possible entra dans les vues de la princesse.

Lorsque je lui fus présentée, je ne puis m'empêcher d'avouer que je tressaillis involontairement, après avoir donné ma main à baiser au trop célèbre comte Alexis Orloff, quand il me fallut, comme on me l'avait bien recommandé d'avance, toucher son front de mes lèvres, conformément à l'ancien usage russe et comme il est indispensable de le faire dans ce pays. Orloff était un homme magnifique; il portait au cou un portrait de l'Impératrice Catherine, couvert d'un diamant au lieu d'un simple verre et entouré de splendides brillants.

La robe de sa fille était faite en guingamp Anglais; ce qui formait un contraste comique avec la richesse du costume de ses gens et le chiffre en diamants de l'Impératrice Catherine qu'elle avait sur l'épaule en sa qualité de demoiselle d'honneur.

Les gens qui se tenaient toujours derrière le fauteuil du Comte, ou qui le suivaient dans ses mouvements étaient deux heiduques et un nain. Son fou allait et venait en toute liberté, amusant ou tour-

mentant la compagnie, et aussi plein d'esprit et de malice que d'indépendance et de verve. Mais l'objet constant des soins les plus tendres et de l'admiration du Comte c'était sa charmante fille. Elle dansait si bien, avec tant de dignité, et avec des grâces si naturelles que ces mouvements semblaient une sorte de langage qui exprimaient la simplicité et la beauté de son ame.

Sur le désir du Comte elle exécuta la danse du châte, la Gipsy, la cosaque, la danse du tambourin et quelques autres; deux de ses caméristes vinrent ensuite faire quelques figures qui n'étaient pas assez nobles pour la jeune Comtesse. A la fin de chaque pas de danse elle s'approchait de son père et lui baisait la main, ainsi que celle de la princesse; le Comte lui jetait un châte sur les épaules avec toute la sollicitude vigilante d'un père. En outre, l'écoissaise, la valse, et quelques quadrilles fournirent à la compagnie l'occasion de prendre part au divertissement, tandis que des esclaves de diverses nations et des enfants vêtus chacun de leur costume national erraient à travers les longues files de

salles qui étaient tout ouvertes et complétaient ainsi ce que ce spectacle avait d'original. Les rafraîchissements étaient servis avec profusion, et il me serait impossible de décrire le souper, tant la quantité et la qualité des mets qui se succédaient rapidement sur les tables étaient au-dessus de tout éloge. On porta la santé de la princesse au son des trompettes; tous les convives s'étaient levés. Comme le moindre désir de la princesse était une loi qu'on s'empressait d'exécuter, on interrompit de temps en temps l'orchestre qui avait joué pendant le souper pour faire entendre diverses ballades nationales qu'elle même avaient choisies à mon intention. Ce repas enfin terminé, le comte se leva et remerciant la princesse de l'honneur qu'elle avait accordé à sa pauvre maison la ramena à la salle du bal sur une marche polonaise qu'imita toute la compagnie deux à deux. Dans une antichambre voisine venait de se placer, par suite d'un ordre donné pendant le souper tout un orchestre de cornes; c'était le premier que j'eusse jamais entendu; la princesse m'en avait fait la description tandis que nous étions à Troitskoe. Lorsque nous

n'avions pas d'engagements, la princesse tenait cercle; là les dernières personnes qui s'étaient distinguées durant le règne de Catherine, — les derniers survivants — tout étincelants de plaques de diamants, parlaient de la splendide cour de l'Impératrice, de leurs divers exploits, de l'importance qu'ils avaient eue, se figurant qu'ils étaient jeunes encore, jeunes et brillants comme les pierreries étincelantes dont leurs vieux os étaient entièrement couverts. C'était pour moi un véritable plaisir de voir la princesse dans un groupe de ses contemporains. C'était une créature d'un ordre si différent; car tandis qu'ils étaient barbouillés de rouge et de blanc et couverts de bijoux et de parures, la fraîcheur de son teint que jamais à aucune époque de sa vie elle n'avait altéré avec du rouge, et la simplicité de son étrange costume qui était bien en harmonie avec le caractère de sa physionomie la distinguaient en la rehaussant par ces traits de franchise, de noblesse et de dignité personnelle d'une femme accoutumée à recevoir les hommages mais ignorant l'art d'en rendre aux autres.

Outre les plaisirs du soir dont j'ai parlé,

nous avions des parties de traîneaux et le matin des parties de montagnes de glace; de la sorte, l'hiver fut une suite de plaisirs, et il était facile de voir que la princesse n'avait rien tant à coeur que mon amusement, bien que je n'aie pas su avant la fin de la saison que tel fût son unique objet, et que depuis plusieurs années elle s'était fait une règle de ne jamais sortir de chez elle le soir. Je tins ce renseignement du prince Daschkoff qui avait une maison à Moscou et vivait séparé de sa mère, mais qui généralement assistait à ses réceptions et lui témoignait cette déférence profonde si remarquable dans la tenue des Russes vis-à-vis de leurs parents. Le prince Daschkoff qui avait été l'idole de sa mère, s'était marié de bonne heure et tellement contre le gré de la princesse, que celle-ci ne voulut jamais voir sa femme. Ce mariage ne fut point heureux: la princesse Anne vivait à la campagne, dans un des domaines de son mari; ils étaient en correspondance suivie, bien que séparés depuis bien des années.

Dans le cercle des amusements que j'ai essayé de décrire, l'hiver s'écoula rapidement; au printemps, nous retournâmes à Troïtskoe.

Pendant l'été, nous fîmes un voyage en Pologne, où la princesse possédait un domaine, situé près de Mohilof. Cette excursion offrit peu d'incidents dignes d'être rapportés; je la passerai donc sous silence. Nous regagnâmes Troitskoe avant l'automne, et nous y reprîmes nos anciennes habitudes.

A mesure que j'écris, bien des traits de cette chère princesse me reviennent à la mémoire. Son amour pour les plus minces vétilles auxquelles l'affection ou le sentiment donnait de la valeur était tout à fait remarquable; et ces babioles, tout insignifiantes qu'elles étaient mis à côté des objets les plus rares et les plus précieux qu'elle possédât, étaient soigneusement renfermés dans des boîtes qu'elle gardait toujours dans sa chambre à coucher. Si l'une de ces boîtes venait à être ouverte, le mélange qu'elle offrait n'était pas médiocrement comique. Médailles, bijoux, flacons, antiques, camées, tabatières, un dé anglais et une pièce de sixpence (qu'elle mettait à un haut prix dans son estime), des miniatures et les souvenirs de toute sorte qu'elle y rattachait, donnaient lieu à de curieuses et intéressantes communications. Elle me fit cadeau de divers objets qu'elle me rendit chers

par sa façon aimable de me les offrir et par les petites histoires qui s'y rattachaient.

Une fois, elle me fit le présent magnifique d'une opale qui avait appartenu à Christine, reine de Suède; celle-ci l'avait donnée à l'un de ses ministres; le fils du ministre l'avait échangée avec le comte Panin contre un diamant de même grosseur; le comte Panin l'avait donnée à la princesse pour l'ajouter à sa collection de pierres précieuses. Une autre fois, c'était peut-être le dé anglais, ou la pièce de sixpence dont j'ai parlé, ou bien d'intéressantes miniatures, ou un almanach de Birmingham, ou une médaille avec le buste de Shakspeare au revers; plus tard, ce fut une montre de Pierre-le-Grand, ou une tabatière en sanguine qui avait appartenu à l'Impératrice Elizabeth sa maraine.

Un de ses derniers dons, qu'elle montrait avec un remarquable mélange de plaisir et d'hésitation, ce fut un vieil éventail. Cet éventail avait servi à l'Impératrice Catherine (alors Grande-Duchesse) le premier soir où la princesse Daschkoff la vit. Et je dois dire que la princesse avait été si enchantée du charme particulier de la conversation et

des manières de Catherine, qu'elle considéra cette soirée comme une espèce de pivot principal sur lequel tourneraient désormais les événements de sa vie. Au moment de la séparation, la Grande-Duchesse laissa tomber son éventail que la Duchesse ramassa aussitôt et lui présenta. Catherine l'embrassa et la pria de prendre cet objet en souvenir de la première soirée qu'elles avaient passée ensemble, ajoutant qu'elle espérait bien que c'était le commencement d'une amitié qui ne finirait qu'avec leur vie. La princesse ressentit une si forte impression de cette circonstance, qu'elle estimait ce petit cadeau beaucoup plus que tous les présents, même magnifiques, qu'elle reçut plus tard de l'Impératrice, et qu'elle témoigna toujours le désir qu'on déposât l'éventail dans sa tombe. Elle me raconta ces faits et ajouta, avec une sorte d'affection triomphante bien particulière et bien caractéristique: „Maintenant, vous pouvez comprendre et vous devez sentir combien je vous aime; je vous donne ce que je voulais faire ensevelir avec moi.“

J'avais pris l'habitude de noter, de temps en temps, de petites anecdotes ou traits de

l'esprit ou du caractère de la princesse qui parfois ressortaient de sa conversation délicieuse. Aucune occasion n'offrait plus d'intérêt que les moments où il s'agissait de la religion. La princesse observait consciencieusement et faisait observer de même à tous les membres de sa famille le respect dû aux formes de la religion d'Etat dans son pays; et bien qu'il fût aisé de voir que plusieurs des nombreuses cérémonies de l'Eglise grecque lui parassaient d'origine humaine plutôt que divine, bien qu'elle trouvât aussi que la plupart des ministres de ce culte, gens sans éducation et tirés des classes les plus infimes, n'étaient guère propres à faire honneur à ses doctrines, cependant je l'ai vue mainte fois verser des larmes pendant ses actes de dévotion; et dans l'étrange masse de contradictions qu'il serait difficile de démêler, je suis presque tentée de dire qu'une part considérable de superstition se mêlait sur la toile, et que toutes ces couleurs réunies formaient souvent un effet pittoresque et poétique qui mettait en relief l'immense supériorité et la variété d'aspect qui caractérisaient si bien la princesse.

Avec tout cela, il y avait un principe dominant qui réglait sa conduite et devant lequel s'effaçait la superstition; mettant tout son coeur et toutes ses espérances dans le ciel, elle s'inclinait devant les volontés divines et les épreuves de ce monde et allait en avant (plutôt ferme et droite qu'humble et passive) dans le chemin du devoir.

Un jour, je fus très frappée de l'entendre dire: „J'ai connu bien des gens qui faisaient de grandes professions de foi, j'ai connu bien des observateurs rigides de certaines pratiques extérieures; mais je n'ai jamais rencontré personne dont les hautes conceptions sur la grandeur et la bonté de Dieu égalassent ce que je sens. Je ne saurais abaisser ce sentiment aux idées mondaines qui bornent la plupart des esprits et leur font mettre leur Créateur à leur propre niveau. Je ne puis supposer que mon Créateur s'attache à diriger tous les actes de ma vie; je ne suis pas assez présomptueuse pour m'imaginer cela! En formant une créature, en la douant d'une pleine perception du bien et du mal, je comprends que le Tout-Puissant ait laissé au pouvoir de chaque homme la liberté absolue du choix;

autrement, où serait sa justice? Convaincue de ce principe ainsi que de la récompense future ou du futur châtement selon l'usage que j'aurais fait d'une telle liberté, j'ai réfléchi de très bonne heure à mon lot dans ce bas monde et aux devoirs qui s'y rattachaient. J'ai essayé de remplir ces devoirs, et si j'y ai manqué, ç'a été par une erreur de jugement. J'ai suivi invariablement mes idées sur le juste, au mépris des intérêts de ce monde: aussi l'espérance que j'ai d'obtenir mon absolution, au grand jour du jugement, me soutient-elle dans plus d'une lourde et pénible épreuve."

Un autre jour, comme elle discutait sur la foi avec des philosophes modernes et des sceptiques, elle m'avoua qu'elle n'avait pu s'empêcher de dire: „A quoi tout cela aboutit-il? Je ne suis pas assez éloquente pour embrouiller une bonne cause par la force de mes arguments, mais voici une idée très simple et qui suffit à me satisfaire. Ma croyance est arrêtée; elle ne céderait pas devant vos raisonnements; mais supposez qu'il en soit autrement, vous me feriez tout hasarder pour ne rien gagner. Ne serait-ce pas là une folie trop évidente

en soi pour valoir la peine d'être examinée? Si vos principes sont vertueux, justes, ceux du Nouveau-Testament le sont aussi et à un égal degré; et quelles récompenses ne promettent-ils pas à la vertu, quelle noble excitation ne lui donnent-ils pas! quelle consolation n'apportent-ils pas dans l'infortune!"

En entendant le récit des événements qui marquèrent la jeunesse de la princesse et dont elle parlait toujours avec sa franchise caractéristique, je lui témoignai souvent mon étonnement de ce qu'elle n'avait pas écrit un récit de sa vie. Elle souriait et disait: „C'est une observation qu'on m'a faite plus d'une fois; mais une tâche semblable m'inspire une répugnance que je n'ai jamais pu surmonter.“ Dans l'automne de la première année que je passai avec la princesse je revins sur ce sujet et pressai ma noble amie d'entreprendre cette tâche; lui faisant observer que malgré la variété de ses travaux (car elle était son propre intendant, son inspecteur, son jardinier-chef, son premier maçon, et vaquait à une quantité incroyable d'affaires), elle était cependant si active et si diligente, qu'il y avait encore

bien des heures qui pesaient lourdement sur elle et où son coeur sentait trop le fardeau des chagrins domestiques. J'étais persuadée, lui dis-je, qu'une telle manière d'employer le temps dissiperait la tristesse de certains moments; je pensais, en outre, qu'il y aurait quelque chose au-delà du but que j'indiquais, et que la durée était promise à une oeuvre aussi intéressante. Enfin j'avais été assez heureuse pour la déterminer à l'entreprendre lorsqu'elle me déclara, à ma grande surprise, qu'elle voulait me dédier cet ouvrage et qu'elle me confierait le soin de le publier dans l'avenir.

Cette résolution une fois prise, elle commença les Mémoires avec sa diligence accoutumée, le jour même où elle avait consenti à les écrire. A partir de ce moment et bien que le manuscrit fût sur son bureau et que chaque jour elle y ajoutât quelque chose, cependant elle paraissait en avoir l'esprit si peu occupé qu'elle ne se gênait pas pour interrompre son travail et ne se refusait pas à écouter les demandes et pétitions sans nombre qu'on lui apportait. Et en vérité elle ne semblait pas se réserver un seul instant pour écrire.

Elle confiait rapidement au papier ce que sa mémoire lui suggérerait. Rarement elle effaçait ou remaniait une phrase. Parfois, si elle se rappelait une circonstance qui au moment voulu avait échappé à son souvenir, elle l'inscrivait à la fin du volume sous le titre: „Omission“, en indiquant la page où le fait eût dû se trouver; mais je ne crois pas qu'il y ait eu plus de sept ou huit de ces omissions. Ceci peut se rattacher à certaines petites négligences sous le rapport des dates. Sa simplicité, son amour de la vérité étaient tels, que jamais personne ne me donna comme elle l'idée d'un auteur ou d'un orateur qui écrivait ou parlerait sur serment. Rien n'eût pu le déterminer à farder un fait ni l'empêcher non plus de dire la vérité.

Elle était si loin de considérer ces Mémoires comme une justification de son caractère, que si on lui avait suggéré cette idée, je suis convaincue qu'elle eût laissé tomber sa plume, dans la fierté dédaigneuse qu'elle opposait aux humiliations.

Elle appréciait, du reste, si bien son propre caractère, qu'elle jugeait la simple assertion d'un fait, dès qu'elle l'avait émise, suffisante pour la démonstration de la vérité.

Quand elle m'avait distancée de quelques pages, je commençais à copier ce qu'elle venait d'écrire. Parfois elle me prenait la plume de la main et se mettait à tracer une ligne ou deux. Les Mémoires marchaient ainsi. Lorsque nous allâmes passer l'hiver à Moscou, elle les emporta, et continua son travail de la même manière. Je crois que l'oeuvre fut achevée en deux ans.

Cet hiver s'écoula aussi bien que le précédent. L'été suivant, il se produisit une circonstance qui fut pour moi un événement très important.

A l'époque où les voyageurs anglais étaient arrêtés en France comme prisonniers de guerre, j'éprouvais beaucoup de craintes pour la sûreté de ma soeur aînée qui depuis plusieurs mois se trouvait sur le continent où elle faisait une excursion avec quelques-uns de ses amis. La princesse fut frappée de l'idée que si ma soeur se joignait à des parents à elle qui étaient alors à Paris et sur le point de retourner à Moscou, elle pourrait, sous leur escorte être en sûreté complète et, étendant un peu le cercle de son voyage, passer sans nulle crainte de Russie en Angleterre. Le bonheur que j'éprouvais

à l'espoir de revoir ma soeur fut pour l'activité que mit dans cette affaire notre chère princesse, un stimulant si puissant, que M^{me} Daschkoff écrivit aussitôt à ses amis de Paris. Ma soeur était en même temps devenue pour nous un thème si habituel de conversation et nous avions construit tant de châteaux en l'air à propos de son séjour, qu'en recevant les lettres qui nous annonçaient son arrivée en Angleterre nous éprouvâmes une sorte de désappointement, presque un regret, dont nous eûmes d'abord quelque honte et qui nous sembla en suite si naturel, que la princesse résolut de le tourner à bien. Elle déclara qu'il n'y avait pas de raison pour que nous fussions privées de notre visiteuse parce que celle-ci avait pu sans notre assistance s'échapper de France; qu'un voyage de Londres à St. Pétersbourg était une petite affaire; qu'après avoir consacré une année à sa famille, ma soeur pourrait très bien terminer ses excursions par un tour en Russie et une visite à „l'Ours du Nord“, ainsi que la princesse se qualifiait souvent elle-même.

En conséquence, elle écrivit à mon père et à ma mère, et nous négociâmes si habi-

lement l'affaire et nous trouvâmes ma soeur si charmée du plan, que, toute chose ayant été arrangée sans difficulté, elle arriva à St. Pétersbourg au mois de juin 1805.

La princesse désira qu'elle fût présentée à la Cour avant de venir à Moscou (cérémonie qui devait la retenir un peu); elle témoigna seulement le regret que l'état de sa santé ne lui permit pas d'entreprendre le voyage de St. Pétersbourg pour la recevoir et pour me présenter en même temps aux deux Impératrices, désireuse qu'elle était d'exciter chez leur Majestés impériales quelque intérêt en faveur d'une personne pour qui elle voulait solliciter leur protection, dans le cas où sa propre mort me laisserait sans appui.

Faute de pouvoir exécuter ce dessin, elle écrivit à leurs Majestés impériales et en obtint les promesses qu'elle désirait dans des lettres fort gracieuses que lui écrivirent les deux Impératrices et que je possède encore. Sa sollicitude à cet égard fut activée par un motif particulier que j'ignorais complètement à cette époque.

Heureuse de l'affection constante de la princesse qui m'appelait toujours du doux

nom de son enfant et que son esprit mobile faisait à la fois la mère, la soeur, l'amie, la compagne de la personne qu'elle aimait si tendrement, je ne songeais qu'au soin grave qu'elle m'imposait lorsqu'elle me rendait responsable du bonheur de ma soeur et m'exhortait à donner à „la voyageuse“ une idée favorable de „notre pays“, comme doivent le faire de bons patriotes.

M^{lle} Istlainoff venait en cela à son aide; elle aimait et admirait ma soeur avec enthousiasme. L'hiver se passa au sein des amusements et incidents les plus variés, aussi instructifs qu'agréables. Car ma soeur s'étant jetée plus que je ne l'avais fait dans les plaisirs du monde, et moi de mon côté ayant, vers ce même temps, repris le cours accoutumé des fêtes de Moscou, nous nous mîmes à observer et étudier plus que je n'avais pu le faire avant sont arrivée le caractère national qui distingue les usages des Russes, — leurs réunions, leurs cérémonies avec les particularités qu'elles comportent, — l'introduction de gypsies et d'esclaves au milieu de fêtes splendides où ils viennent chanter et danser avec leur originalité belle quoique sauvage.

Un jour, nous dînâmes à une taverne dont l'hôtesse, revêtue de son étrange costume avec une coiffure de perles et de gros anneaux de diamants étincelant à ses doigts sales, présidait au haut bout de la table. Chaque plat était de cuisine russe et chaque détail bien national. Comme c'est une circonstance qui ne se présente jamais dans les grandes maisons où l'on ne sert qu'avec tout le raffinement de la cuisine étrangère, nous eûmes beaucoup de plaisir à faire ce repas.

Un autre jour, nous fûmes traitées par un prince Tartare; une autre fois, par un sectaire qui nous servait mais ne voulut pas manger avec nous. C'était un Roscolnick, et il nous expliqua quelques-uns des dogmes et usages vraiment curieux de ses coreligionnaires.

Dans une autre circonstance, Platoff, l'éminent général cozaque, qui maintenant se distingue tant contre les Français, voulut bien, à la requête de la princesse, permettre à un de ses régiments de simuler pour nous un combat, afin que nous fussions témoins de la façon étrange dont les soldats se battent et font des prisonniers.

L'été venu, nous fîmes avec la princesse une excursion très agréable pour visiter quelques-uns de ses amis aux environs de Moscou. De ce nombre était le comte Ostrowman, qui célébra son jour de fête avec une magnificence orientale et une grande variété d'amusements nationaux. Après cela, nous fîmes un pèlerinage à la châsse de St. Demetrius de Rostoff, patron de la famille Worontzow. Sur notre chemin nous visitâmes le splendide couvent et les trésors de Troitz (Notre-Dame de Lorette des Russes), ainsi que Perisloff, jolie ville située au bord du beau lac de ce nom où Pierre le Grand se lança pour la première fois sur un bateau, puis en construisit un que l'on conserve encore avec soin comme une curiosité. Ce fut là que ce souverain conçut le goût qui le conduisit plus tard à fonder St. Pétersbourg, et qu'il nourrit l'ambition de conquérir la gloire maritime. Dans cette occasion, comme pendant tous les autres voyages que je fis avec la princesse, je reconnus de quel crédit et de quelle importance jouissait son nom; elle n'était pas plus tôt arrivée dans une ville, que le sénéchal ou les principales autorités locales

venaient immédiatement soit pour l'accompagner, soit pour lui offrir leurs services et lui témoigner leur respect.

Avant d'entrer dans une maison quelconque de Rostoff, nous nous rendîmes à la cathédrale où l'on était en train de célébrer le service divin. Ce qui frappait tout d'abord les regards, c'était la tombe d'argent massif de St. Demetrius où l'on suppose que se trouve le corps embaumé. La princesse franchit immédiatement la balustrade, fit ses dévotions, baisa le tombeau du saint et remplit diverses autres observances, tandis que dans l'église tous les yeux étaient fixés sur elle. Et ce n'était pas étonnant; il y avait toujours en elle quelque chose de si particulier, qu'elle ne pouvait manquer, partout où elle allait d'attirer l'attention. Son maintien accusait une telle franchise, que souvent ses manières avaient la naïveté de celles d'un enfant. Il n'y a qu'un moyen de la peindre, je n'en sais qu'un seul: c'est de dire qu'elle unissait les traits caractéristiques de toutes les périodes de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, et qu'à certains moments elle était si exactement l'image de chacun de

ces âges distincts, que l'écolier, l'amoureux, le soldat, l'homme d'Etat, etc., semblaient tour à tour être devenus le type unique de cet être enthousiaste.

Si elle traitait les hommes comme des enfants, ce qui lui arrivait quelquefois, ou comme des chiens, lorsqu'ils lui déplaisaient, il lui arrivait fréquemment aussi de traiter les enfants comme des hommes ou des femmes, exigeant d'eux la même intelligence, la même compréhension, la même suite dans les idées qu'elle possédait elle-même, et mettant ardemment son coeur en rapport direct avec le leur. Lorsqu'elle était en train d'extraire selon son usage l'esprit d'un visiteur (ce qu'elle faisait avec autant d'application et aussi naturellement qu'une machine à distiller peut extraire le suc des plantes), peu lui importait l'âge, le sexe ou la condition; tout était bon pour son alambic, et toutes ses forces intellectuelles étaient à l'oeuvre. Mais hélas! ce travail durait rarement plus de trois minutes et demie; cet espace de temps lui suffisait amplement.

Par cette faculté la princesse ressemblait à Pierre I. On dit qu'il questionnait toute sorte de gens de tous rangs avec une même

franchise de visée et d'énergie, et qu'il attrapa ainsi à droite et à gauche de précieux renseignements et une grande variété d'idées.

Dans toutes ses actions la princesse était la simplicité personnifiée. En égard à la toilette, à peine si elle se doutait qu'on pût l'aimer. Ses idées, sa conversation sur ce sujet avaient une originalité si comique, que la princesse avait l'air d'être née au Kamtschatka lorsqu'elle parlait de modes; et quand elle faisait quelque bon marché, comme on dit, c'était chose vraiment drôle et parfois vexatoire de voir la première femme de l'Empire, si distinguée par son intelligence, dupée par tout coquin à longue barbe qui voulait se débarrasser de sa friperie et la lui offrait comme marchandise de première qualité.

Il y a cependant un sujet lié à celui de la toilette qui inspirait à la princesse des sentiments d'indignation qu'elle ne dissimulait pas. Je veux parler de l'usage de paraître avec des ornements d'emprunt; usage si fréquent à Moscou qu'il n'y causait pas la moindre honte, pas plus qu'une habitude pire encore et très fréquente parmi les hommes, — celle d'emprunter de l'argent.

Telle n'était certes pas la façon de penser

de la chère princesse qui se faisait une gloire de n'avoir pas un sou de dette dans le monde. Trop bonne patriote pour être insensible à rien qui ressemblât à un scandale national, elle s'exprimait toujours librement sur cette vicieuse habitude des emprunts et elle faisait trembler les coupables par sa seule présence. Au risque de me jeter dans une longue histoire, faute de savoir l'abrégé, je vais essayer de décrire l'effet que cette réprobation produisit sur une dame qui avait commis la moindre des deux fautes, celle d'emprunter des ornements.

M^{me} N. . . . était parée un soir pour une grande fête par les soins de la princesse Galitzin qui lui avait mis toute une boutique de joaillier. Elle avait des bandeaux de diamants, deux peignes de diamants et une sorte de couronne de diamants sur le haut de la tête. Ses boucles d'oreilles en diamants étaient magnifiques; elle portait au cou un collier de diamants et des fils de perles. Elle avait deux camaïeux de rubis, d'émeraudes et de diamants, dont un solitaire valant deux mille livres sterling; de plus, une ceinture de diamants attachée avec une agrafe de diamants aussi, grosse

comme un oeuf de poule. Sa robe de satin blanc à ramages était décorée de fleurs artificielles.

Jamais je n'oublierai sa tournure sous ce harnois fastueux. Il y avait sur sa physionomie un mélange de joie enfantine et innocente se voir si belle, en même temps qu'une frayeur mal cachée de ce qu'allait dire la princesse. Ces sensations croisées l'agitaient à un tel degré, que la teinte craamoisie de ses joues égalait l'éclat du plus brillant de ses rubis ou de la rose la mieux épanouie de ses guirlandes.

Sa toilette avait demandé un temps si prolongé que, M^{me} N. . . . arriva tard, autre péché aux yeux de la princesse. A son entrée, le premier objet qui frappa ses sens effrayés, ce fut précisément la princesse, assise en face d'elle à une table et jouant au boston avec trois autres personnages de marque. Elle s'approcha de la princesse et lui baisa la main; à leur tour, les trois personnages baisèrent la sienne; et quoique chacun d'eux sût parfaitement bien qu'elle était le choucas paré de plumes d'emprunt, ils furent cependant éblouis par un tel incendie de diamants. Jamais de sa vie, à

ce qu'elle m'assura, elle n'avait reçu des compliments aussi empressés, aussi respectueux que d'un de ces messieurs, un parent riche et puissant qui d'ordinaire passait près d'elle sans la regarder. .

Cette rude épreuve étant terminée, M^{me} N. . . s'élança vers un autre salon où je me trouvais avec la jeunesse, et se jetant dans mes bras, elle me conjura avec toute la naïveté possible et la plus grande chaleur de la protéger si la princesse venait à blâmer sa toilette. Car, dit-elle, „ma bonne amie, ma chère Mavra Romanovna³⁾, je mourrai de confusion si elle me parle; et, vrai, ce n'est pas ma faute; c'est la princesse Galitzin qui par bonté m'a mis toutes ces choses.“

Cependant tous les yeux étaient fixés sur une aussi brillante personne qui, n'ayant pas de bijoux à elle, s'était jusque alors montrée vêtue avec simplicité, et qui maintenant resplendissait sur la multitude, comme un nouveau soleil sur l'horizon. Je lui promis de ne pas la quitter de toute la soirée, j'eusse pu la remercier de me faire passer

³⁾ Mon nom russe.

une soirée amusante. Chacun à son tour venait la contempler; et elle se laissait admirer avec autant d'innocence qu'on met Mashinka⁴⁾ à faire voir ses souliers neufs.

Tout alla bien jusqu'au moment du souper. Alors les terreurs causées par la princesse se renouvelèrent dans l'imagination de M^{me} N. . . . Elle se mit à construire une quantité de conjectures; accablée d'innombrables alarmes, elle était convaincue d'avance qu'un mauvais Génie la placerait juste en face de la princesse et qu'elle serait perdue; en un mot, si jamais quelqu'un souffrit pour la folie d'avoir voulu être belle, ce fut bien cette personne.

Autre cause de frayeur. Voilà qu'une malheureuse épingle tomba; la tiare se détendit; il y eut danger de perdre quelques-uns des bijoux. En conséquence, la pauvre jeune femme se mit à tenir sa tête comme un patient au pilori, sans oser la bouger ni à droite ni à gauche.

Comme on allait souper, nous quittâmes la salle du bal. En passant dans une autre pièce, je commençai à sentir un peu de froid

⁴⁾ Une belle petite fille, enfant d'un esclave dans la famille.

et je demandai mon châle. Ce mot fut comme un trait de lumière pour M^{me} N. . . „Combien je vous remercie, ma chère, ma bonne amie, de m'avoir inspiré une telle idée!“ Et levant ses yeux avec une pieuse reconnaissance et faisant trois signes de croix: „Maintenant, reprit-elle, je suis sauvée. Je vais me couvrir d'un grand châle et resterai ainsi dans le cas où je serai placée en face de ma chère tante; je ne mangerai pas une bouchée, de peur de montrer mes bracelets et mes bagues ou quelqu'un de ces colliers de diamants; mais si j'ai le bonheur d'être placée à quelque distance d'elle, vous savez que je pourrai ôter mon châle et me laisser voir.“

Lès larmes brillaient dans ses yeux, à l'idée que son malheur allait cesser et son triomphe se renouveler; quand dans sa vivacité à incliner la tête et s'examiner, elle sentit la tiare détendue remuer un peu. Son angoisse recommença. „Non, c'est impossible, dit-elle; cette couronne, ces bandeaux ne peuvent se cacher; je n'ai rien de mieux à faire que de retourner chez moi. Cependant, ma chère amie, j'aurais bien voulu souper; et je ne sais plus quel moyen employer.“

Je lui persuadai que nous pourrions nous soustraire à toute observation en nous assa-
yant à table du même côté que la prin-
cesse, mais beaucoup plus bas, et que de
cette façon elle pourrait souper en paix.
Le souper fut annoncé. Nous exécutâmes
ce que j'avais proposé, ayant suivi la prin-
cesse à quelque distance et surveillé ses
mouvements. Mais voilà que la princesse
s'assit au bout de la table, de façon à em-
brasser du regard toute la compagnie: et,
qui pis est, comme elle me cherchait des
yeux, elle ne pouvait faire autrement que
de remarquer ma brillante voisine. Heu-
reusement un changement qui s'opéra dans
la disposition des plats établit une sorte
d'écran entre nous deux. Alors M^{me} N...
respira et put retirer son châle. Mais, si-
tôt le souper fini, elle disparut. En arri-
vant chez elle, elle ne manqua point d'é-
veiller M. N... qui, un peu souffrant, n'avait
pas été au bal, et pour un moment encore,
ou plutôt le seul moment de la soirée, elle
jouit sans terreur du plaisir d'être magnifique.

J'ai dit qu'aux yeux de la princesse c'é-
tait un tort que d'arriver tard. Son habi-
tude à cet égard était si opposée, que ja-

mais la leçon de l'expérience ne put la guérir d'apparaître aux bals où elle devait aller avant que les bougies fussent bien allumées et comme partout où elle allait à Moscou elle tenait le premier rang, cette arrivée prématurée ne manquait pas de jeter tout le monde dans la confusion; le maître, la maîtresse, les enfants, les domestiques, tous courant pêle-mêle; quelques-uns achevant en hâte leur toilette; le père de famille, à peine hors de sa sieste du soir, s'empressant d'aller à la porte extérieure recevoir la noble invitée: voilà le tableau.

Je me rappelle une anecdote racontée par sa nièce la baronne Hogguer, sur un fait qui lui arriva lorsque étant encore M^{lle} Paliansky, elle fut conduite une fois par la princesse à une grande fête de la Cour⁵⁾. La jeune dame fut obligée de se tenir prête pour l'heure indiquée par la princesse; mais le coiffeur lui avait manqué de parole. La princesse était dans l'impatience la plus vive et la nièce dans l'inquiétude, bien qu'elles sussent parfaitement qu'elles avaient une avance d'une heure ou deux sur la compagnie. Enfin, M^{lle} Paliansky

⁵⁾ A St. Pétersbourg.

se hâta d'achever sa toilette et monta en voiture; la princesse alors ordonna au cocher de conduire à toute vitesse au Palais d'Été. Bientôt on y fut arrivé; aucun équipage ne disputait le passage; la tante et sa nièce se mirent à errer à travers les salles où les domestiques étaient encore en train d'épousseter les fauteuils et les tables. Un peu fatiguée de cette sorte de passe-temps, la princesse se prit à penser qu'une promenade dans le jardin serait très rafraîchissante. M^{lle} Paliansky n'osa pas dire le contraire, et, telle qu'une victime, elle suivit sa tante qui se mit très sérieusement à marcher pour le plus grand bien de leur santé jusqu'à ce que la coiffure de M^{lle} Paliansky eut perdu sa poudre et ses boucles et que la tante elle-même se trouva toute découragée pour la fête du soir, laquelle se fit attendre une grande heure encore après leur arrivée au palais.

Mais pour sortir de cette longue digression (qu'on me pardonnera, je pense, dès que la princesse en est le sujet), je reviens au pèlerinage dont j'avais commencé à parler et à un sujet plus sérieux qui le suivit et me concerna.

Ce voyage fut particulièrement intéressant pour nous ; et bien que faire un pèlerinage ce fût entreprendre seulement un long chemin pour aller courber la tête devant de saints ossements couverts d'offrandes par des pêcheurs mortels, — cérémonies dont on était chaque jour témoin à Moscou, — cependant la contrée que nous traversions était si belle, et tant d'objets agréables embellissaient notre route, que nous retournâmes à Moscou le cœur dispos et léger.

Pendant notre séjour dans cette ville, j'allai voir un jour une dame anglaise de mes amies, et j'appris d'elle avec une surprise si profonde que longtemps elle amortit en moi toute sensation pénible en me rendant incrédule, que j'étais devenue le sujet des commentaires universels à Moscou ; qu'on me représentait comme une femme dénuée de tous sentiments, de tous principes ; que je passais pour employer toute l'influence dont je jouissais sur l'esprit de la princesse à activer la désunion malheureuse qui existait entre elle et ses enfants ; et cela pour le plus vif des motifs. En un mot, la calomnie ne pouvait se servir d'un langage plus amer, le mensonge de couleurs plus

sombres que le langage et les couleurs employés, à ce que j'appris alors, par afin d'exciter en sa faveur le plus de sympathie possible, et le plus possible de haine contre les crimes qui m'étaient imputés.

Quand l'étonnement et l'horreur m'eurent permis de réunir mes pensées, je demandai à mon amie quel degré de créance avaient acquis de pareilles histoires.

Elle répondit à cette question en me demandant comment je pouvais ignorer que, depuis le premier hiver passé par moi à Moscou, avais écrit à ses partisans et mis en circulations des rapports qui me concernaient et dont la nature était tout à la fois flatteuse et hostile, mais qui étaient combinés d'une façon toute particulière pour créer des ennemis autour de moi.

La partialité de la princesse qui lui faisait souvent exprimer le vœu que je pusse être réellement sa fille avait été mal comprise; on avait voulu y voir une résolution bien arrêtée de sa part afin que je devinsse sa fille par le moyen du divorce, et grâce à une dispense ecclésiastique que le prince eût obtenue. On allait plus loin; on me montrait comme complice de ce projet, et

l'on osait dire qu'il était bien à craindre que la malheureuse femme du prince Daschkoff ne devînt l'innocente victime de mes artifices et de mon ambition.

En réalité, le prince Daschkoff avait, durant des années, résisté à des ouvertures de cette sorte (et les partis qu'on lui proposait pour le décider à sacrifier à la fois ses sentiments et ses principes et à contracter une nouvelle alliance, ces partis, dis-je, étaient des plus attrayans). Tout le monde savait cela; le temps et les événements avaient produit la lumière sur ce sujet; ainsi la fausseté d'une nouvelle accusation de cette nature qui affligeait la princesse, son fils, et moi-même, ressortait suffisamment, et n'avait pas besoin d'être démontrée; cependant on la mit encore en avant avec plus d'énergie que jamais, en donnant à cette attaque de mon ennemie contre mon caractère le sens de la popularité la plus prononcée. Je fus donc, à mon tour, considérée comme une sorcière dont les enchantements étaient aussi puissants que dangereux puisqu'ils pouvaient renverser des obstacles sacrés et presque insurmontables.

J'ignorais absolument l'existence de pa-

reils rapports ; et mon amie lut si clairement mon innocence sur ma physionomie, qu'elle eut du regret et comme du repentir de m'avoir avertie et déclara qu'elle se ferait de sévères reproches pour avoir détruit le calme de mon esprit si elle ne considérait comme un devoir d'amitié de m'avoir fourni l'occasion de réduire au silence des bruits aussi odieux en exposant éloquemment et simplement leur fausseté.

Pour résumer la noire liste de mes crimes ; j'étais accusée d'être la cause unique d'une cruelle mésintelligence existante alors entre la princesse et son fils, laquelle avait pris naissance quelques mois avant la période dont je parle, par suite de circonstances entièrement étrangères au point en litige, mais qu'il n'est pas nécessaire de divulger ici. Mon but (disait-on) était de réparer l'échec qu'avaient reçu mes premiers plans.

Un nouveau trait de lumière venait me frapper à chaque parole que j'entendais. J'étais stupéfiée et au comble de l'horreur devant la profondeur du piège et les apparences plausibles d'une fable habilement combinée.

Je communiquai le tout à ma soeur, dont

l'esprit pénétrant, activé par l'affection, vit le danger qui me menaçait sous mille formes. Mon ennemie était redoutable; et aussitôt que la première découverte fut faite, bien des preuves de sa perfidie et de sa méchanceté se produisirent, preuves que jusque alors on s'était abstenu d'enregistrer; car la princesse avait soin de soustraire à notre connaissance ce qu'elle savait devoir nous affliger. Et elle pouvait le faire d'autant mieux, que ma soeur ignorait entièrement la langue russe, et que moi je ne la connaissais que très imparfaitement.

Entre autres choses, avait déclaré, que nous étions des femmes très dangereuses pour l'Etat, et que le Gouvernement ferait bien d'avoir l'oeil soigneusement ouvert sur nous. Comme les deux nations commençaient justement alors à se témoigner une jalousie mutuelle et comme l'amour de la princesse pour l'Angleterre et sa haine contre la France étaient notoires, cette insinuation était loin d'être innocente. Nous désirions ouvrir nos coeurs à notre chère amie si maternelle, et prendre conseil d'elle dans des circonstances si douloureuses et si nouvelles; mais le respect qu'elle nous inspirait ferma la bouche.

Cette réserve ne put pas cependant se prolonger longtemps. Un accident fortuit nous amena à découvrir que tout était parfaitement connu de la princesse. Nous trouvâmes que Moscou était actuellement divisé en deux camps : à la tête de l'un était la princesse avec mon bon droit ; et à la tête de l'autre avec son tissu d'impostures.

Maintenant, la face des choses était changée. Me savoir soupçonnée d'une pareille bassesse, c'était assez pour me couvrir de honte et me remplir d'indignation. Et bien que je m'exprimasse sur ce sujet avec toute la hardiesse de l'innocence, cependant je n'étais pas accoutumée à employer le langage de la justification personnelle, et je rougissais d'être réduite à m'en servir. Je fis part à la princesse de toutes mes pensées et je la suppliai de me permettre de retourner dans mon pays. Bien que je méprise la calomnie, lui dis-je, je commettrais un crime si je restais plus longtemps là où je suis représenté comme la cause (innocente) d'une désunion de famille. Ce fait n'avait pris que trop de réalité, par la résolution de mon ennemie de le faire paraître réel.

En réponse aux objections de la princesse

je dis qu'il n'y avait qu'un moyen de me justifier, à ma propre satisfaction, et d'assurer la prolongation de mon séjour; — c'était une réconciliation entre elle et ses enfants. Rien ne put la résoudre à y accéder. Il y eut entre nous sur ce cruel sujet plus d'une lettre, plus d'une conversation à fendre le coeur : enfin la princesse m'annonça son inaltérable résolution de m'accompagner si j'étais décidée à partir et d'aller finir ses jours en Angleterre. Elle avait un caractère trop résolu pour que je pusse mettre en doute sa sincérité à cet égard. Choquée à la seule idée qu'elle pût abandonner famille, amis, pays et s'exposer aux périls d'un tel voyage, je n'hésitai point à renoncer à une intention née d'une nécessité apparente; car je regrettais profondément d'avoir à me séparer d'une personne que j'aimais avec tant de tendresse. Ma sœur se montrait aussi moins opposée à ce que je restasse, espérant que si la réconciliation tant désirée ne pouvait avoir lieu, il me serait permis de l'accompagner l'été suivant en Angleterre où elle devait positivement retourner, après avoir prolongé son séjour en Russie une seconde année.

Je dois reconnaître qu'au milieu de ces pénibles circonstances je trouvai une source de consolations dans la solide amitié de plusieurs membres de la famille de la princesse; mais l'amitié de sa nièce la comtesse Bouttourlin se joint dans mon coeur à trop d'actions de grâces pour que je ne lui assigne pas une place à part. La comtesse était une belle et attrayante personne; son mari avait l'esprit très cultivé, des talents supérieurs et une conversation brillante; mais doués comme ils l'étaient tous deux pour orner la société, ils s'étaient consacrés à l'éducation de deux enfants un fils et une fille, et ils vivaient comme personne à Moscou, dans une retraite élégante et luxueuse. Ils m'invitèrent fréquemment, et j'allai plusieurs fois chez eux. Souvent le sujet de mes embarras fut mis sur le tapis; et dire que tous deux rendirent amplement justice à mes sentiments et à ma conduite, c'est donner une faible idée de la chaleur et de l'affection avec lesquelles ils ranimaient mon courage et calmaient ma peine, ainsi que des ressources exquisés que je trouvai toujours dans leur société.

Nous retournâmes alors à Troitskoe; mais

quelque courte qu'eût été notre absence, chaque objet nous parut obscurci par cet esprit de malveillance qui nous avait précédés. Le sujet de la réconciliation revint souvent dans nos entretiens; mais comme la princesse n'agissait que d'après l'idée qu'elle s'était faite du devoir, je jugeai seulement combien peu je connaissais son caractère quand je m'étais flattée de pouvoir l'amener à agir contrairement à ses idées ou à adopter mes vues sur quelques points où nous étions en dissentiment.

L'hiver revint et nous reprîmes le chemin de Moscou. y était encore; son parti leva la tête, et la situation devint vraiment intolérable. Vivant dans la même ville que son fils et sa fille, la princesse ne voyait ni l'un ni l'autre. Dans les sociétés particulières il n'était guère probable qu'ils se rencontrassent; en public, il pouvait en être autrement, et les conséquences eussent été très pénibles.

Les choses en étaient là, et quels furent les sentiments de douleur, de désespoir qui accablèrent cette chère et malheureuse princesse lorsque, au commencement de janvier, elle apprit que son fils, consumé par

la fièvre, était sur le point de mourir, après être resté plusieurs jours dans un état complet d'insensibilité, incapable de reconnaître aucune des personnes qui l'entouraient! Cette nouvelle fut immédiatement suivie d'une autre plus affreuse: il avait rendu le dernier soupir!

Je n'essaierai pas de donner l'idée des scènes qui succédèrent à ce terrible événement; il y en eut qui, liées à la conduite de certaines gens, aggravèrent au plus haut degré les souffrances de ma malheureuse amie; mais il ne m'appartient pas ici d'en retracer le tableau.

Selon la coutume de l'Eglise grecque, des messes dites pour le repos de l'âme du prince Daschkoff remplirent la maison de chants funèbres psalmodiés à voix basse; les prêtres, dans leurs robes noires, avec des torches jaunes, répandaient l'encens de la mort à travers les appartements à demi éclairés.

Le silence régnait; il n'était troublé que par de légers chuchottements; les parents et les amis qui venaient en foule témoigner de leur sympathie ou de leur respect, étaient tous en grand deuil. L'appartement de la princesse était rempli de notaires, de gérants,

de témoins, de tous les tristes indices de ce qui en ce moment occupait son esprit, à savoir le soin de changer les dispositions de son testament et de régler toutes ses affaires terrestres, contemplant avec une calme confiance dans la miséricorde de la Providence le moment qu'elle croyait devoir être pour elle le signal de la délivrance.

Tranquille en ce qui concernait sa sûreté, ayant reçu l'assurance de la protection de deux Impératrices, une de ses premières pensées fut de tirer de son état d'abandon la veuve du prince Daschkoff. La loi russe laisse la femme en pleine possession de toute la fortune qu'elle apporte en mariage soit du vivant de son mari soit après sa mort; en outre, une portion du bien lui est dévolue s'il meurt intestat. Mais la princesse Anne n'ayant pas de fortune, et le prince n'ayant pas laissé de testament, elle se trouvait réduite à la très mince provision faite par la loi; et comme une mère ne peut hériter de son enfant, ce fut la soeur du prince qui devint propriétaire unique de tous ses domaines, de tous ses biens.

La princesse Daschkoff n'eut pas plus tôt résolu de devenir la protectrice de cette

malheureuse veuve, qu'elle pria deux de ses proches parentes (la comtesse E. Worontzow et M^{me} Noroff) de se rendre au lieu de sa retraite et de l'amener à Moscou. L'une et l'autre commission furent ponctuellement exécutées. La première entrevue entre la princesse et sa malheureuse belle-fille (ces deux femmes qui s'étaient fait mutuellement tant de mal pendant la longue période de vingt années), fut sanctifiée par la mystérieuse influence de l'être adoré de son vivant et qui les unissait l'une à l'autre uniquement parce qu'il était maintenant perdu à jamais pour l'une et l'autre!

La princesse Anne devint naturellement pour nous tous l'objet de l'intérêt le plus vif et de l'attention générale; sa triste situation excitait notre sympathie la plus ardente. Chacun de nous avait à coeur de contribuer par tous les moyens possibles à son bonheur. J'eus bientôt gagné si complètement sa confiance, qu'elle me dit combien de peine je lui avais fait éprouver en raison des méchants discours dont j'ai parlé précédemment; mais elle ajouta que j'avais des amis qui rendaient justice à mes principes; si bien que, pour sa part, elle avait

envisagé ma connaissance avec plus de plaisir que de peine. D'ailleurs, la source d'où coulait la calomnie n'était pas un mystère pour elle; car le souffle empoisonné qui en jaillissait n'avait pas tardé à détruire son bonheur. avait été longtemps son ennemie la plus acharnée. Elle n'hésitait pas à déclarer qu'à cette influence seule pouvait être attribué le parti qu'avait pris le prince de vivre loin d'elle, et par conséquent la triste existence qu'elle avait menée, en butte à l'abandon et à mille mortifications.

L'intérêt chaleureux que j'apportais à son bonheur et ma reconnaissance pour la confiance qu'elle mettait dans mon zèle à la servir furent autant de liens de tendresse mutuelle qui nous unirent étroitement. En quittant la Russie, je reçus d'elle une lettre dans laquelle cette pauvre femme déplorait, avec mon départ, la perte de sa seule amie sincère et de son meilleur avocat auprès de sa belle-mère.

Rien de plus touchant que les circonstances particulières où la princesse Anne se trouvait placée. Cependant la vérité m'oblige à avouer que personne ne pouvait

offrir personnellement moins d'intérêt, même dans une pareille situation. Son caractère avait acquis sa pleine maturité dès l'âge de quatorze à quinze ans; et quand elle eut perdu la fleur de la jeunesse avec ses grâces sans nom, elle perdit en même temps tout attrait. Il est vrai de dire qu'elle était inoffensive et si désireuse de plaire (surtout à la princesse), que ses attentions en devenaient fatigantes et étaient souvent hors de propos.

La conduite de la princesse envers elle était uniformément bienveillante. Il fallut employer des hommes de loi pour arranger ses affaires. Les choses marchèrent très lentement; et en attendant, la princesse acheta pour sa belle-fille une maison très élégante et pourvut à toutes ses dépenses. Ces soins occupèrent tellement la princesse, qu'elle ne put se rendre à Troitskoe à l'époque accoutumée; et avant que les affaires de la princesse Anne fussent convenablement arrangées, l'époque arriva où ma soeur devait forcément partir pour l'Irlande.

Notre liaison avec la princesse Anne avait mis en lumière les traits du caractère de; ce qui accrut le déplaisir

qu'avait ma soeur à me voir rester en Russie et en fit un véritable désespoir. Ce sentiment fut loin d'être affaibli par une circonstance qui se produisit au milieu d'une suite d'horreurs quotidiennes et de dégoûts de toute sorte. Je dois absolument m'abstenir de raconter le fait, et cela par des motifs de délicatesse que je ne saurais surmonter

L'affaire fut passée sous silence; mais elle resta profondément gravée dans l'esprit de ma soeur, bien qu'elle comprît aussi bien que moi l'impossibilité absolue où j'étais non-seulement de quitter la princesse dans un pareil moment, mais même d'en former la pensée. Tout ce qu'elle pouvait s'aventurer à demander, c'était la permission pour mon frère aîné de venir en Russie au printemps suivant et de me ramener dans mon pays où je passerais une année au sein de ma famille, après avoir été si longtemps absente. Cette permission fut accordée, et j'ai quelque raison de croire que la princesse avait l'intention secrète de revoir l'Angleterre, si l'affaiblissement de sa santé ne s'opposait pas à ce voyage; mais elle n'était

pas en état d'entreprendre une longue excursion, elle ne put même pas mettre à exécution son idée favorite de conduire ma soeur à Riga et de nous montrer ce côté du pays. Cependant elle se détermina à l'accompagner une partie du chemin vers Pétersbourg, et le 4 juillet nous nous mîmes tous en route, y compris la princesse Anne et ses domestiques.

Nous passâmes une journée dans un monastère voisin de Moscou, puis nous nous acheminâmes vers Klin. Ce fut le 7 juillet que nous nous séparâmes de ma soeur et de son escorte; ils se rendaient à St. Pétersbourg; et nous, remplis de mélancolie, nous revînmes lentement à Moscou. Cependant ma soeur était de beaucoup la plus à pleindre, car son imagination ne trouverait que trop d'aliments dans l'absence et éprouverait de vives alarmes pour ma sûreté. Au bout de quelques semaines à peine, la paix fut proclamée entre la Russie et la France, présage probable d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie qui, dans les prévisions de la princesse, semerait de difficultés mon retour et détruirait même la régularité de notre correspondance. De

plus en plus inquiète, ma soeur se croyait à peine le droit de garder au sujet de l'étroit secret que je lui avais imposé avant son départ, sachant bien que je serais rappelée d'autorité par mon père et ma mère s'ils soupçonnaient la vérité.

Je considère comme une bénédiction du ciel de n'avoir jamais éprouvé une crainte sérieuse à travers toutes ces émotions; ce qui m'affligeait, c'était l'anxiété que je causais à ma soeur, et je tremblais que par une inadvertance de sa femme de chambre les circonstances que je voulais cacher ne vinssent à être connues de ma famille.

Ma soeur passa à travers la flotte anglaise, le jour même qui précéda le bombardement de Copenhague, et elle ne tarda pas à arriver en Angleterre. Notre séjour à Moscou se prolongea de quelques semaines, à cause des affaires de la princesse Anne; puis nous retournâmes à Troitskoe. Nulle part la princesse Daschkoff ne se trouvait plus à l'aise, et elle y recouvra rapidement ses forces.

La déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Russie interrompit notre court intervalle de repos domestique; le peu de lettres que je recevais maintenant de ma

soeur trahissaient la plus pénible anxiété à mon égard.

Pauvre soeur ! des canchemars d'empoisonneurs ou d'exil ne cessaient de lui apparaître ; et comme les Anglais commençaient à quitter la Russie dès qu'ils avaient pu obtenir leurs passeports, et qu'il y avait à présent certitude de l'impossibilité pour mon frère de venir me chercher, mon esprit se trouva plongé dans une cruelle perplexité. J'avais peur de prendre la seule occasion favorable pour m'en retourner dans ma patrie, et si je la perdais par ma faute, d'avoir de graves reproches à me faire non-seulement pour m'être exposée à je ne sais quel danger en pays ennemi, mais encore pour l'effet que ma conduite produirait sur l'esprit de mes amis d'Angleterre. Cette idée me tourmentait jour et nuit, mais le courage me manquait pour la communiquer à la princesse, et peut-être n'eussé-je pas été à la hauteur de ma tâche si l'on ne m'eût annoncé le départ immédiat du colonel Pollen et de sa femme avec qui j'étais liée. Je fis alors un effort désespéré, et trouvai chez mon amie vénérée plus de chagrin que je n'en pouvais supporter. Elle consentit

cependant, vu l'urgence; notre unique consolation fut dans la promesse solennelle que je fis de lui revenir dans le cas où la paix se rétablirait, à moins qu'elle ne vînt elle-même en Angleterre, — espérance qu'elle avait toujours caressée, bien que l'état du Continent plus encore que celui de la santé de la princesse, ne permît pas pour le moment de se bercer de cette illusion.

Je dois passer sous silence des scènes d'angoisse inexprimable. J'écrivis à *Mistress Pollen*, et comme le temps était trop précieux pour me permettre d'attendre sa réponse, (d'autant plus que chaque jour apportait une torture que j'avais peine à supporter), afin de ne pas prolonger davantage cette espèce de mort lente je fixai le jour de mon départ; ou plutôt, une heureuse nécessité le fixa pour moi. Le colonel *Laptoff*, ce brave et honorable ami de la princesse, était justement sur le point de partir pour Pétersbourg avec sa fiancée; en me confiant à leurs soins pour le voyage, la princesse trouva un allègement momentané à sa souffrance. Je m'entendis secrètement avec *M^{lle} Istlainoff* afin qu'elle m'écrivît, et que si la princesse continuait d'être plongée

dans le même accablement, je pusse, à tout risque, revenir sur mes pas. Nous jugeâmes mutuellement qu'il valait mieux éviter de nous faire des adieux; le coeur tout saignant, je m'éloignai de sa chère, bien chère présence et je quittai secrètement la maison, à la fin d'octobre 1807. Je fis à pied un chemin considérable pour que le bruit de notre voiture ne vînt pas arracher la princesse au sommeil fébrile dans lequel elle était tombée. Je répétais mille fois à la toute bonne M^{lle} Istlainoff la promesse d'écrire sous peu de jours; et soutenue par la pensée d'avoir accompli mon devoir, je dis adieu à tous les amis qui s'étaient réunis pour ce triste rendez-vous; puis, sachant à peine ce qui se passait, je fus hissée dans ma voiture.

A mon arrivée à Pétersbourg, je fus reçue chez la comtesse Irène Worontzow, proche parente de la princesse. Là, j'appris que le colonel Pollen et sa femme étaient partis le matin même pour Revel avec lord Royston et plusieurs voyageurs anglais; que Mistress Pollen n'avait nullement reçu ma lettre; et qu'avant que je pusse quitter Pétersbourg, il s'écoulerait plus de temps que

je ne l'avais présumé, par suite de la difficulté qu'il y avait pour un sujet britannique à obtenir ses passeports.

Des démarches furent immédiatement commencées par M. Cavanaugh, négociant anglais, excellent ami dont je ne saurais trop vanter l'affection. Je lui confiai toutes mes inquiétudes relativement à la princesse et la possibilité qu'une lettre me rappelât à Moscou. Cependant comme M. Cavanaugh, ainsi que le Dr. Rogerson et tous mes amis me recommandaient instamment de prendre, à tout événement, un passeport, je fis les démarches nécessaires; bien que le départ de Mistress Pollen ne me laissât d'autre ressource que de m'adresser à l'ambassadeur de Suède qui ne devait quitter Pétersbourg qu'au printemps.

Comme la princesse avait écrit au comte Romantsoff pour le prier de me prêter tout l'appui possible, je sollicitai une audience, annonçant que je me présenterais chez lui à ce sujet. Je fus reçue par sa soeur, vieille dame très polie; elle m'accueillit avec les plus grandes marques de distinction, pour l'amour de la princesse qu'elle admirait et respectait. Bientôt après, parut son frère

le ministre, dont les manières de courtisan et les expressions de bienveillance exagérée eussent pu me faire supposer qu'il était entièrement absorbé par mon affaire, et qu'il n'existait que pour me rendre service. Quand je lui parlai du désappointement que m'avait causé le départ de *Mistress Pollen*, il insinua l'idée d'accepter les services de l'ambassadeur de Suède. Je le priai alors, conformément au désir de la princesse, de me dire s'il appuierait auprès de leurs Majestés impériales ma demande d'une audience de congé que je me proposais de solliciter non comme sujette anglaise, mais comme ayant contracté envers elles des obligations personnelles dont je lui rendis compte. Après quelques moments de réflexion, il promit de mettre mes paroles aux pieds de leurs Majestés et d'aller m'instruire du résultat qu'il aurait obtenu. Il me pria de le consulter dans tous les embarras que je pourrais éprouver, comme s'il était mon proche parent, et déclara qu'il se tenait très honoré que la princesse lui eût fourni l'occasion de m'être utile.

Après m'avoir promis de m'envoyer mon passeport et de mettre immédiatement mon

affaire sous les yeux de l'Empereur, qui ne manquerait pas sans nul doute de faire en ma faveur une exception aux règles générales concernant les étrangers, il me conduisit, le chapeau à la main, à travers une longue file d'appartements splendides et une foule innombrable de laquais, jusqu'à la portière de ma voiture et me laissa enchantée (en dépit de la raison) de la suavité de ses manières.

Je savais que le comte Romantzoff avait en Russe un sobriquet qui roulait sur le mot sucre; mais avant cette visite j'étais loin de me douter de la fausseté excessive de son caractère. Quand, voyant qu'il ne me donnait aucun avis comme il m'avait permis de l'espérer, qu'aucun passeport ne m'arrivait en dehors des formes habituelles et par la faveur impériale, que par conséquent le comte ne s'était occupé le moins du monde ni de mes intérêts ni de ses offres de service, j'exprimai ma surprise, on m'apprit alors ce que hors moi, tout le monde, Russes et Anglais, paraissait savoir si bien: son dévouement absolu aux intérêts français et le degré de confiance qu'il fallait attacher à ses promesses!

Ce ministre était si complètement français, qu'il écrivait en langue française toutes ses pièces officielles que ses secrétaires traduisaient ensuite en russe. Ce fut pour cette raison que le premier embargo mis sur les vaisseaux anglais, à l'effet de les saisir „pour quatre jours“ fut par erreur traduit en ces termes: „Dans quatre jours.“ Les Anglais n'eurent pas eu plus tôt connaissance de cet absurde oukase que, soupçonnant la vérité, ils répandirent l'alarme, filèrent leurs câbles et purent gagner le large sans avoir été inquiétés, tandis que le comte Romantzoff écrivait pour la première fois, dans sa langue maternelle, un oukase pour les faire arrêter comme prisonniers de guerre! — L'anecdote me fut contée par la personne même qui fut envoyée de Pétersbourg à Cronstadt pour avertir les Anglais du sort qui les menaçait; elle ajouta que deux ou trois vaisseaux, dont les capitaines n'avaient pu partir à temps, faute de lest, étaient retenus en ce moment.

Chaque jour je recevais de ma bien aimée princesse une lettre qui me coûtait plus d'une larme amère. Cependant M^{lle} Ist-

lainoff ne m'avait pas écrit encore. J'acceptai du baron Hogguer (ci-devant ambassadeur de Hollande et qui avait renoncée à son pays quand son pays avait renoncé à sa liberté), j'acceptai une recommandation auprès de son ami le baron Steding, ambassadeur de Suède. Ma visite à cet excellent vieillard différa en tout point de celle que j'avais faite au comte Romantsoff. Sa maison était simple, son train modeste; il vivait dans la retraite, par suite de la situation où se trouvait la Cour qu'il représentait, quoique du reste il fût estimé personnellement par l'Empereur. Plein de douceur, de dignité, de chaleur de coeur, c'était aux effets qu'on pouvait juger de sa bienveillance empressée. Sans me faire de grandes protestations, il me donna tout lieu de penser qu'il trouvait un plaisir réel à m'être utile. Il témoigna de son profond respect pour la princesse. Je jugeai cependant que comme il ne parlait pas d'emmener M^{me} Steding ou ses filles à bord de la frégate qui devait le transporter, je ne pouvais plus songer au voyage en société que j'avais voulu faire; et bien que dans sa bonté parfaite il me proposât de les accom-

pagner là où finalement ils se décideraient à se rendre, je sentis les inconvénients que cela pourrait avoir pour une aussi nombreuse famille, et je pris congé de lui, décidée à attendre des nouvelles de Moscou avant de prendre un parti définitif.

Enfin des nouvelles m'arrivèrent. Quoique M^{lle} Istlainoff me dît que la princesse allait beaucoup mieux, cependant, il y avait dans la lettre de ma bien-aimée princesse une nuance d'espoir que mon amie avait dû concevoir en apprenant le départ de Mistress Pollen: ses sentiments se trahissaient avec tant de force dans cette lettre, que je réfléchis combien ce serait cruel à moi de ne point retourner à Moscou, lorsqu'il me fallait nécessairement rester quelques mois de plus en Russie. La princesse s'attendait fermement à la conclusion de la paix; et si la paix était signée au printemps, elle était bien résolue à m'accompagner. Peu de Russes en effet s'imaginaient que la guerre pût se prolonger plus d'un an.

Dès lors ma détermination fut prise. J'avais obtenu d'utiles renseignements, depuis que j'étais à Pétersbourg, de plus, je jugeais que selon toute probabilité plusieurs familles

anglaises retourneraient chez elles l'année suivante. Le temps que je passai chez la comtesse Worontzow (un mois environ) fut des plus agréables. Mais je n'entrerai pas dans de plus amples détails sur ce qui m'arriva à Pétersbourg. Je fis toutes mes dispositions pour rejoindre le plus tôt possible à Moscou ma bien-aimée princesse, et elle accueillit mon arrivée avec les marques les plus touchantes de son attachement. Elle m'annonça qu'ayant pris des informations sur plusieurs prisonniers, elle avait le matin même fait mettre en liberté cinq débiteurs insolubles détenus dans les prisons de Moscou où ils étaient restés des années entières, et qu'elle avait voulu que chacun d'eux offrit un Te Deum pour célébrer religieusement le retour de son amie.

„Ceci, mon enfant, ajouta-t-elle, est une fête digne de vous, digne de votre mère russe; je n'eusse pas voulu donner, à cette occasion, un bal ou un concert; car je savais le moyen de vous faire plus de plaisir.“

Non contente de cela, elle fit à la princesse Anne et à M^{lle} Istlainoff de magnifiques cadeaux et distribua de l'argent à

tous les domestiques de la maison. J'ajouterai un trait caractéristique: elle me mena dans sa chambre à coucher, ouvrit un tiroir, et me montra une paire de gants qui avaient été à moi et que j'avais portés au point d'y laisser l'empreinte de ma main. J'avais par hasard oublié ces gants sur sa table de toilette quelques jours avant mon départ de Moscou, et depuis ce moment elle les avait précieusement gardés.

Il n'y avait vraiment rien de comparable à son affection pour moi, à sa tendresse, à son attachement; quelquefois je pense combien j'ai pu paraître ingrate pour avoir jamais songé à la quitter. Mais à la vérité je n'étais pas ingrate, et si j'ai dit bien des choses, il en est bien aussi qui restent et resteront toujours ensevelies dans mon coeur. Retourner à Moscou, à cette époque, c'était une sorte de folie romanesque que ma chère princesse pouvait seule inspirer; de même que mon départ suivant fut un acte de devoir envers mes parents qui avaient mis en moi une confiance illimitée, ainsi que de justice envers ma propre responsabilité.

Le temps se passa pour nous à Moscou sans incidents extraordinaires. Les affaires

de la princesse Anne traînaient sans aboutir à un résultat et soulevaient continuellement des points litigieux. Deux jeunes personnes, parentes de la princesse, étaient venues habiter sa maison peu de temps avant mon départ pour Pétersbourg. Elles étaient orphelines et presque sans amis: c'était leur seul titre auprès de sa princesse, mais un titre qu'elle désavouait rarement. En conséquence, elle les prit sous sa protection; de sorte qu'elle avait toujours une société aimable quand nous restions au logis, ce qui devint plus que jamais notre habitude.

Au printemps de 1808, nous apprîmes dans tous ses affreux détails la terrible catastrophe du naufrage où périrent lord Royston et le colonel Pollen. J'eusse pu être enveloppée dans cet épouvantable sinistre; aussi tous mes amis s'empressèrent-ils de me féliciter de n'y avoir pas été comprise, et la princesse y vit-elle une intervention toute particulière de la Providence en ma faveur. Quant à moi, j'éprouvai envers Dieu une profonde reconnaissance pour mon salut; en même temps que je me sentais humiliée de ces félicitations empressées; car elles ne me faisaient sentir que plus

fortement quel être insignifiant j'étais, comparée à ceux dont les vertus, les talents et les promesses d'avenir avaient été en un instant ensevelis dans une tombe liquide ! Je citerai à part lord Royston ; il venait d'entrer dans la vie active, il devait devenir un soldat ou un homme d'Etat. Dans toutes les positions, il eût fait l'honneur de son pays ; en entendant raconter quelques circonstances de sa vie, qui pouvaient faire juger l'homme, j'avais senti qu'un jour l'Angleterre l'eût compté parmi ses héros et lui eût dû une glorieuse consécration ! J'étais fière de l'appeler mon compatriote, bien que je ne l'eusse vu qu'une seule fois ; mais il y a des temps où la bonté et la grandeur sont des obligations et comme une dette pour quiconque éprouve quelque patriotisme ; et même en pays ennemi, lord Royston inspira un sentiment universel, celui d'un profond et juste regret pour sa fin prématurée.

Toute correspondance avec l'Angleterre était maintenant interrompue ; bien que j'envoyasse des lettres par tous les moyens possibles, comme je ne recevais point de réponse, j'avais lieu de supposer que ma famille était dans une ignorance égale à mon égard. Tout cela,

joint à des circonstances difficiles auxquelles j'ai déjà fait allusion, fut cause que je me reprochai souvent de n'être point restée à Pétersbourg, et de n'avoir pas épargné ainsi à ma chère princesse, aussi bien qu'à moi-même, une seconde scène de séparation qui, je le savais maintenant, était inévitable.

Les chances de paix s'affaiblissaient de plus en plus; les années menaçaient de s'écouler et de me retrouver encore prisonnière volontaire. Je ne pourrais plus revoir ni mon père ni ma mère dont la santé avait commencé à décliner; leur inquiétude sur mon compte ne pouvait manquer d'empoisonner le reste de leurs jours; et quant au chagrin de ma soeur, je n'en étais que trop certaine. Ces idées ne me laissaient aucun repos; d'un autre côté, il était cruel de me séparer de la princesse. Au sein d'une telle agitation, il n'était pas étonnant que mon esprit fût abattu et ma santé altérée. La princesse s'en apercevait; mais n'ayant pas plus que moi le courage de parler de séparation, elle arrangea un petit voyage à Kalouga pour changer d'air, et nous nous entendîmes mutuellement sans nous être communiqué nos craintes mutuelles.

Enfin, dans la dernière semaine d'août une lettre m'arriva d'un ami de Pétersbourg; il m'annonçait le départ immédiat d'une famille de ma connaissance par le dernier vaisseau qui pour cette saison allait quitter la Russie. Il me devint donc indispensable de parler maintenant ou jamais. Je montrai la lettre, et la princesse, au milieu de ses larmes, reconnut qu'elle s'était attendue à ce qui arrivait, parce qu'elle savait bien que cela devait arriver.

Les scènes qui avaient marqué l'année précédente se répétèrent avec leur teinte de deuil; cependant, sous un rapport, la situation était meilleure; car toutes deux nous sentions la loi d'une impérieuse nécessité, et les fluctuations du doute n'existaient plus.

J'emmenai avec moi ma femme de chambre qui était Russe, l'économe de la princesse et un valet de pied: la seule différence qu'il y eut entre ce départ et le précédent, ce fut un embrassement douloureux et une fervente bénédiction, qu'elle me donna comme si elle prévoyait que ce fût la dernière.

Une heure après, je me glissai dans sa chambre où elle dormait avec cette souriante et placide expression de l'enfance, que jamais je

n'ai connue, sauf chez elle, à aucune personne âgée. Les yeux presque voilés par mes pleurs, je contemplai son cher visage, et je la quittai pour ne plus la revoir dans ce monde !

J'allai demeurer de nouveau chez la comtesse Worontzow ; mais bien qu'il me soit possible de m'étendre longuement sur sa bonté, sur l'agréable genre de vie qu'elle mène, sur la société qui fréquente sa maison, ainsi que sur sa charmante soeur la princesse Galitzin dont la conversation m'enchantait particulièrement, cependant je dois passer tous ces détails, de même que les retards et les ennuis qui hérissèrent pour moi l'obtention d'un passeport, quoique la princesse m'eût adressée et recommandée instamment au prince Kourakin, alors ministre des affaires étrangères. J'en viens tout de suite à la dernière semaine que je passai en Russie.

Les choses semblaient marcher parfaitement quand j'eus l'extrême chagrin d'apprendre que la famille à laquelle je voulais me joindre était absolument forcée de rester en Russie par suite de la maladie dangereuse d'un de ses membres. Me voilà rejetée dans de nouveaux tourments. Retour-

ner à Moscou après tout ce qui s'était passé eût été de la barbarie; m'en aller seule en Angleterre, impossible; je ne pus même obtenir un passeport pour que ma pauvre et fidèle Russe m'accompagnât. La flotte qui allait mettre à la voile était Américaine, et, après son départ, toute chance de passage était perdue. Tous mes amis s'intéressaient à ma position: les uns cherchaient pour moi des moyens de faciliter et régler mon voyage, les autres faisaient des efforts pour hâter la délivrance du passeport, que le prince Kourakin semblait en vérité ne devoir jamais donner. L'Empereur était alors absent; et je ne puis dire si cette circonstance retardait l'expédition des affaires publiques; mais les retards étaient d'autant plus désolants qu'à cette époque un délai nous exposait aux terribles tempêtes de la Baltique.

Enfin le Dr. Rogerson et M. Cavanaugh vinrent m'annoncer triomphalement que M. John Haliday, frère du gentleman avec qui j'avais fait le voyage de Moscou, lequel M. John j'avais bien connu depuis mon arrivée en Russie, était au moment d'aller rejoindre sa femme et sa famille en Angleterre, et

que, si je voulais accepter sa protection, il s'offrirait volontiers à m'escorter.

Ce même M. Haliday était un des passagers à bord du vaisseau où périrent lord Royston et le colonel Pollen, et sur vingt-six ou vingt-sept il fut le seul qui échappa à la mort.

J'étais trop heureuse de cette offre pour hésiter à l'accepter; la seule chose qui m'inquiétait, c'était mon passeport qui chaque jour m'échappait sous une nouvelle forme; à la fin je le reçus.

Pendant tout ce temps, M. Cavanaugh n'avait cessé de me témoigner une sincère et active amitié. Tous les préparatifs étaient faits, et le 19 octobre je devais quitter Pétersbourg et me rendre à Cronstadt, où je m'embarquerais; quand, la veille au soir de mon départ, M. Cavanaugh vint me voir et me dit d'appeler à moi tout mon courage, car il avait à m'instruire d'une circonstance très singulière et très embarrassante. Il m'apprit qu'un de ses amis, personnage officiel, l'avait, le matin même, demandé trois fois en son absence; que frappé de la persistance de ces visites, il lui avait écrit un billet, qui avait été suivi d'une visite nouvelle de ce gentleman; son ami ne faisait

que de le quitter. Il avait informé M. Cavanaugh que, le sachant lié d'amitié avec Miss Wilmot, il n'avait pu résister au désir de lui donner l'avis suivant : bien que Miss Wilmot eût obtenu son passeport, cependant, comme le gouvernement avait reçu avis qu'elle emportait de Russie des papiers importants, trois officiers avaient été désignés pour la suivre, l'un au port de Cronstadt, le second à Narva et le troisième à Riga, avec ordre de l'arrêter à celui de ces ports où elle voudrait s'embarquer, et là d'examiner tout son bagage de la manière la plus minutieuse ; que le gouvernement avait les plus grands soupçons contre elle ; et que, en sa qualité d'ami de M. Cavanaugh, il l'exhortait à ne point accompagner Miss Wilmot, ne fût-ce que dans une partie de son chemin de peur de paraître de complicité avec elle.

J'avais certainement des papiers, car je possédais les Mémoires de la princesse, écrits de sa propre main ; de plus, la copie de la correspondance entre elle et Catherine II ; outre divers autres papiers et des lettres de quelques personnes habitant la Russie pour leurs amis d'Angleterre.

Je fus obligée de défaire une malle pour en retirer tous ces objets. M. Cavanaugh en fit un paquet à part, qu'il envoya à bord du vaisseau sur lequel j'avais pris passage, ayant bien soin de demander qu'on le mît au fond d'un des coffres de matelots.

Je gardai les lettres dans mon pupitre à écrire, pour les renvoyer ou les détruire ou les ouvrir, selon les circonstances.

En suite je jetai les yeux sur la petite collection de papiers particuliers que j'avais et je les abandonnai à leur sort, jugeant qu'ils étaient parfaitement inoffensifs. Dans le nombre était une collection d'exercices en français corrigés par la princesse et dont j'ai parlé déjà. Parmi ces exercices il y en avait un où, faute d'avoir quelque chose de mieux à dire, je racontais le tressaillement que m'avait causé une petite souris en courant le long de ma manche, et disais que j'avais pris l'animal par la queue pour ne pas marcher sur lui. A la suite de cette lettre, plus longue que de coutume, la princesse m'avait complimentée sur mes progrès en fait de style; elle me disait qu'en épargnant la vie de la petite souris j'avais écouté une fausse pitié, vu que cette race se multi-

pliait si rapidement qu'elle était devenue un fléau etc. On verra ci-après pour quelle raison je note cette circonstance insignifiante.

Ce paquet remplit un coin d'un très petit coffre à ouvrage, de couleur rouge, lequel contenait mes bijoux; et rien de plus.

Ces petits arrangements terminés, mon lourd bagage fut envoyé par eau, ainsi que M. Cavanaugh l'avait décidé d'avance; certaine maintenant de n'avoir plus rien à craindre, je retournai chez M^{me} de Worontzow qui donnait une grande fête. Le lendemain, je dis adieu à la comtesse, et j'allai passer la nuit à Oranienbaum.

Le jour suivant, de très bonne heure, comme nous nous préparions à nous rendre à Cronstadt, et tandis que je contemplais le palais impérial, ma femme de chambre remarqua un gentleman qui semblait surveiller nos mouvements; et au moment où nous allions descendre dans le bateau, ce même étranger se trouva là précisément pour nous offrir la main.

Pendant la traversée, il s'ingénia à m'adresser tour à tour la parole en français, en italien et en anglais; tantôt il déplorait la guerre actuelle, tantôt il vantait mon pays; mais les

secousses de la vague me rendaient parfaitement insensible à toutes ses observations.

Sur le rivage, je perdis de vue notre compagnon. Il était encore d'assez bonne heure pour que je pusse partager le déjeuner de M. Haliday, qui était arrivé de la veille et m'attendait. Dans le cours de la matinée M. Cavanaugh arriva, et nous commençâmes à penser que son ami lui avait donné une fausse alarme; car déjà tout mon bagage avait passé par la douane, et l'on y avait opposé le cachet du Gouvernement. M. Cavanaugh ne nous quitta pas avant quatre heures, et alors il se retira enchanté de l'idée que tout allait bien. Cependant dans la soirée, l'agent britannique vint, pâle et terrifié, réclamer, au nom de M. Kaisaroff, conseiller de la Cour, une petite caisse rouge qui manquait dans le bagage qu'on m'avait vue apporter le matin. Le pauvre homme dit que toute la ville était dans un état de consternation; car M. de Kaisaroff semblait avoir une grande autorité, et il avait retiré de mes malles tous les cachets du gouvernement en ne tenant aucun compte des droits du directeur de la douane. Naturellement, j'envoyai la petite caisse, et

j'attendis bien patiemment mon sort. Au bout de trois heures, la caisse me fut retournée, avec un message destiné à m'avertir que M. de Kaisaroff pourrait bien me la redemander dans la soirée.

Pendant plusieurs matinées de suite, mes habillements et mon bagage furent saccagés sans pitié à la douane; et comme je me trouvais avoir une grande quantité de papiers et de lettres, collection de cinq années, que M. Kaisaroff s'était engagé par serment à lire en entier, aussi bien que ma musique manuscrite, mes traductions de chants russes, et vingt petites folies, écrites en une langue qu'il connaissait très imparfaitement, notre conseiller ne pouvait se former sur tout cela que des idées très vagues loin d'asseoir un jugement solide, comme il s'en était flatté.

J'étais résolue à ne pas lui laisser supposer que j'éprouvasse la moindre alarme; en conséquence, je l'invitai à venir me voir, puis à dîner à une espèce de table d'hôte qui était servie pour les Anglais. Il y vint, et aussitôt je me mis à lui parler de la manière la plus tranquille du monde de ce qui pouvait arriver; je le nommai mon cham-

béllan de service, mon confident malgré moi. Je ne pus parvenir à bien distinguer s'il était pour moi un ami ou un ennemi. Par ses manières et, autant que j'en pus juger, par sa conduite, il était un ami pour moi; mais on m'affirma le contraire, ou me dit particulièrement qu'il avait recommandé à tous les capitaines de me refuser le passage sur leurs vaisseaux. En réalité, je commençais à devenir une dangereuse cargaison; car le pauvre capitaine qui s'était engagé à me prendre à son bord avec M. Haliday, reçut bientôt une visite spéciale sur son bâtiment où, en cherchant des papiers, on trouva quelques matelots cachés, ce qui fut presque pour lui la cause d'un très grave embarras. Cependant ce capitaine était un homme bienveillant, sincère, et il prit si chaudement à coeur l'idée du séquestre mis sur une jeune femme, qu'il jura avec la galanterie d'un vrai marin qu'il risquerait sa vie plutôt que de me laisser parmi des barbares qui osaient se conduire d'une manière aussi inhumaine.

Par une singulière bonne fortune, les Mémoires qui, en ce moment, étaient à bord, échappèrent aux recherches. Cependant,

comme on s'attendait à une seconde visite, il devint nécessaire pour la sûreté du capitaine ou de détruire ce manuscrit ou de le rapporter à terre.

Je l'autorisai à faire tout ce qu'il jugerait convenable, l'avertissant que je préférerais naturellement la seconde alternative. Il se rendit donc à bord avant le point du jour, mit le paquet sous son large par-dessus, et ordonna à ses matelots de ramener sa chaloupe vers le rivage. Mais à l'instant même où il allait passer de son vaisseau dans la chaloupe, une barque de la douane arriva avec onze hommes à bord. Ces hommes se répandirent sur le vaisseau, et s'y établirent comme gardiens jusqu'au moment où le bâtiment mettrait à la voile. Le capitaine différant un peu de partir, fit servir à ces hommes, en guise de rafraîchissements du porter de Londres, et tandis qu'ils étaient en train de s'en régaler, il se glissa dans sa chaloupe ayant donné d'avance un signal, et fit ramer vers le rivage. Là, il me remit le paquet, de l'air le plus amical et le plus triomphant du monde.

Ce même jour, j'eus une conférence avec M. de Kaisaroff qui me dit, en réponse à

plusieurs questions posées par moi, que jusqu'à présent il n'avait rien trouvé qui pût justifier les alarmes; qu'il était vrai que le Gouvernement me supposait chargée de secrets importants pour l'Angleterre, et que mes relations politiques étaient bien connues; il ajouta qu'il avait retranché ma musique de mes papiers, ne sachant pas exactement si les notes n'étaient pas des chiffres dont je possédais la clé; il y avait également certain papier qu'il craignait d'être obligé de soumettre au Gouvernement, pour le laisser à la décision de Sa Majesté; en attendant, il mettait embargo sur le bâtiment que je désignerais comme devant me mener en Angleterre, et le reste des navires pourrait partir tranquillement.

Je lui demandai ce que c'était que ce papier, et si outre moi quelqu'un se trouvait impliqué dans l'accusation? (Certainement, dit-il. On supposait que la princesse Daschkoff me guidait en toutes choses; mais il espérait qu'il ne résulterait rien de grave de l'affaire; et en tout cas, il était persuadé que je n'avais rien à craindre. Je m'informai avec un trouble extrême de ce que pouvait être ce papier, et déjà je sentais

que si par suite de mon imprudence il arrivait malheur à la princesse, je serais brisée de désespoir; quand, admirez bien! se montra la petite souris!...

Je partis d'un éclat de rire et dis à M. de Kaisaroff, après un moment de réflexion qu'il méritait qu'on le laissât dans son erreur pour le punir de la peur qu'il m'avait faite: car aussi sûrement qu'il avait mis ce papier de côté pour le soumettre sérieusement au Sénat, il deviendrait lui la fable de tout Pétersbourg!

Il parut troublé à son tour; alors je lui dis que comme il s'était montré poli et même bienveillant, je lui expliquerais le fait dans toute sa simplicité; que pour ma musique, je pouvais affirmer sur serment qu'il y avait juste autant de mystère que dans la souris, mais pas davantage.

Je lui dis ce que j'ai rapporté déjà; et bien que M. le conseiller jugeât devoir conserver un air d'importance et soutenir sa finesse aux dépens de sa franchise, je répondrais qu'il était désormais convaincu de la vérité et très alarmé à l'idée de devenir un sujet de risée; en effet, il termina l'affaire en promettant de lire le papier une

quatrième fois et d'y réfléchir plus attentivement. Il parla cependant d'une lettre sans signature qu'il avait trouvée et qu'il attribuait à une tout autre personne que celle qui l'avait écrite; et cette lettre, il lui donnait un air d'importance en la mettant à un point de vue politique.

Je lui expliquai également ce mystère, mais ce ne fut pas sans lui faire observer avec quelle facilité il avait altéré le sens des choses, si bien qu'une apparence de culpabilité pouvait ressortir du langage le plus innocent; ce ne fut pas non plus sans lui dire combien je me trouvais blessée de l'espèce d'examen inquisitorial auquel j'avais été soumise. Je le plaignais d'avoir été choisi pour servir d'instrument involontaire dans une oeuvre qui ne pouvait qu'être pénible pour un homme doué de quelque délicatesse. Ainsi mon courroux n'était point personnel. Quant à faire retenir une heure seulement un malheureux capitaine, ma conscience s'y refusait, surtout dans une saison aussi avancée; je ne pouvais songer à quitter ce pays tandis que la princesse était, fût-ce au degré le plus éloigné, impliquée dans l'accusation; en conséquence, tout ce

dont je le priais, c'était de vouloir bien fixer son esprit sur ma culpabilité ou mon innocence, car l'attente était une des pires choses qui pussent arriver.

Je lui parlai également du géolier qui était assis le matin, à midi, le soir, en face de ma chambre à coucher, que j'avais vu mais sans y prendre garde jusqu'au moment où ma camériste me dit que mes domestiques avaient été très indignés d'apprendre parmi leurs confrères que cet homme était placé là pour me garder comme une espèce de prisonnière et pour surveiller ceux qui entraient dans mon appartement ou qui en sortaient. Si le pauvre diable avait une pareille commission, il dut la remplir en rêvant que tout allait bien; car jamais je ne le vis éveillé.

M. de Kaisaroff répondit sur tous ces points en professant pour moi le plus vif intérêt qui, dit-il, lui avait été en grande partie inspiré par la découverte qu'il avait faite parmi mes papiers de quelques lettres de la princesse Anne Daschkoff qu'il connaissait beaucoup et dont les sentiments à mon égard confirmaient chez lui la bonne opinion qu'il avait déjà conçue de moi et

plaçaient, à ses yeux, mon caractère à une grande élévation. Cependant il fit remarquer que je devais avoir quelque ennemi en Russie; et comme il connaissait ainsi que tout le monde l'histoire de, il détournait mes soupçons de ce côté pour les diriger sur une personne que j'avais pensé jusqu'alors être mon ami et qui avait récemment joué un rôle important,, un gentleman fort avant dans la confiance de la princesse, qui avait lu ses Mémoires avec la dédicace et savait qu'ils étaient en ma possession.

M. de Kaisaroff me dit tout cela. Il ne voulait pas, ajouta-t-il, me faire de questions, mais il avait juré sur serment de m'empêcher d'emporter ces Mémoires hors du pays, aussi bien que tous autres papiers relatifs à la Russie; il dépendait de moi qu'il pût remplir son devoir. Il voulait me prouver son respect et ses intentions amicales en m'avertissant que même dans le cas où l'on ne trouverait rien parmi mes bagages, je devrais subir une visite personnelle avant de pouvoir quitter la Russie; et que, comme mes domestiques seraient soumis à la même formalité avant

qu'il leur fût permis de retourner à Moscou, je ferais bien d'être prudente sur la nature des lettres que j'enverrais par eux!

J'avoue qu'en entendant tout cela j'éprouvai une indignation excessive; mais comme cet avis pouvait bien n'être dicté que par l'amitié, je remerciai sincèrement M. de Kaisaroff qui prit congé de moi.

Lorsqu'il m'eut quittée, les réflexions qui m'assaillirent furent de la nature la plus pénible. Naturellement, la sûreté de la princesse était mon objet principal; et plutôt que d'exposer les Mémoires à la chance à peu près certaine de tomber dans d'autres mains et de donner lieu à je ne sais quelles fausses interprétations, je me déterminai à les détruire. Je les brûlai donc, sachant bien que ma soeur avait apporté sans encombre en Angleterre la copie que j'en avais tirée. Cela fait, je résolus de retourner à Moscou, pour peu que la chère princesse fût impliquée dans mon malheur, et de partager l'infortune avec elle pour le reste de ma vie. Je lui écrivis un récit détaillé de tout ce qui était arrivé et le lui envoyai secrètement. En attendant le résultat, je m'occupai du soin d'ouvrir les lettres au

comte Worontzow, à lady Pembroke, à la soeur de M^{me} Tchichagof et à d'autres, pensant que je serais un juge plus clément que M. de Kaisaroff. Je renvoyai une des lettres à son auteur, je laissai les autres ouvertes; il y en eut une seule que je ne me permis pas de lire, — c'était une lettre d'amour de la princesse Marie Sherbatoff à M. Kerr Porter; et comme je pensais que le feu était son élément naturel, je la plaçai sur une pile de bois et, en présence de plusieurs témoins, je la vis s'évaporer en pure flamme. Depuis, ces deux personnes se sont mariées.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le matin où j'étais arrivée à Cronstadt. A la fin du cinquième jour, M. de Kaisaroff demanda une nouvelle entrevue; cette fois, c'était pour me féliciter sur mon entier acquittement. La musique! — la souris! — tout fut déclaré innocent. C'avait été littéralement „la montagne en travail“; et je crois que je dis cela en riant, comme je remerciais mon juge qui, pour son compte, semblait particulièrement jaloux d'être acquitté en égard à sa galanterie, désirant, bien plus demandant que j'écrivisse sur ce chapitre à la

princesse Anne, ce que je fis effectivement.

Comme ce jour-là même le vaisseau était prêt à prendre la mer, nous résolûmes de ne pas perdre de temps, mais de monter à bord le plus tôt possible. J'étais cependant menacée encore de la visite personnelle. Nous invitâmes M. de Kaisaroff à dîner avec nous et à venir nous voir à bord. Il était engagé ailleurs; mais il ne prit pas congé, ayant promis de revenir avant que nous fussions partis. Nous dinâmes donc, et ne le voyant pas revenir selon sa promesse, nous nous rendîmes au vaisseau où je dis adieu à ma fidèle et excellente Irène, non sans éprouver un déchirement de coeur, ainsi qu'aux domestiques mâles qui étaient émus jusqu'aux larmes et indignés de ce qui s'était passé.

Nous nous embarquâmes le 26 octobre, par un beau soir d'automne. A tout instant nous attendions M. de Kaisaroff; cependant nous levâmes l'ancre, et nous n'eûmes plus qu'un obstacle à franchir, — à savoir, le vaisseau-garde.

Un petit brick cheminait de conserve avec nous. Vaisseau et brick, également

bâtiments marchands, étaient tous deux chargés de chanvre. Le dernier, mal équipé, devait suivre notre sillage et être remorqué par nous en cas de besoin. A son bord était M. Donovan, subrécargue, un homme de haute taille et d'une tournure imposante, avec la goutte aux pieds et des pantoufles jaunes; singulièrement irritable, nerveux et particulièrement sensible au ridicule. Tout cela était à la surface; — les qualités meilleures de son esprit se cachaient au fond.

A son arrivée en Russie, les officiers du vaisseau-garde lui avaient acheté une pipe de vin et ils lui devaient encore cinquante livres. Comme nous passions devant le vaisseau-garde, nous remarquâmes le signal pour mettre en panne, tandis que les officiers montaient à bord de chacun des navires pour signer des papiers et notre laisser-passer. Je me mis alors en tête que M. de Kaisaroff allait venir à bord, et cette idée m'effrayait déjà beaucoup quand, à ma grande surprise mêlée de plaisir, je ne vis apparaître rien de semblable; les papiers furent signés avec toute la promptitude possible, et au bout de quelques moments nous avions levé l'ancre.

Le miracle nous fut bientôt expliqué; car ayant jeté les yeux sur notre voisin le brick, nous vîmes l'infortunée M. Donavan subissant la dernière accolade d'un officier qui, afin de créer une diversion pendant que ses camarades rentraient dans leur bateau, l'accablait d'embrassades, et qui, lui ayant marché sans pitié sur son malheureux pied, tout en lui souhaitant énergiquement un bon voyage, rejoignit ses amis, laissant M. Donavan suffoqué de rage à se voir ainsi labouré de baisers et incapable, entre la souffrance et la suffocation, de réclamer son argent que les officiers avaient oublié de mentionner dans la véhémence de leurs adieux!

J'ai bien peur d'avoir ri aux éclats, non-seulement à cause de l'incident, mais encore parce qu'il était arrivé à l'homme que j'ai décrit et qui craignait tellement le ridicule qu'il eût préféré perdre noblement cinquante livres de plus plutôt que d'être embrassé d'une façon aussi grotesque, outre sa perte présente. Cependant, grâce à cette affaire de dette, nous reconnûmes que nous eussions pu, après tout, prendre avec nous tout ce que nous eussions voulu; car si

nous étions impatients de partir, le vaisseau-garde ne l'était pas moins de nous laisser aller; et en quelques minutes nous nous perdîmes mutuellement de vue.

L'agitation de mon esprit durant une si longue période embellit le moment du départ; mais lorsque je m'assis tranquillement sur le pont et vis pour la dernière fois le soleil se coucher avec une splendeur majestueuse sur une contrée si éloignée de mon pays, et où restaient encore quelques-unes des plus vives affections de mon coeur, j'éprouvai une indescriptible sensation de calme et de mélancolie, et je tombai dans une profonde rêverie, au sein de laquelle ma „mère russe“ remplissait toutes mes pensées. Jamais je n'oublierai que je fus tirée de cette rêverie par l'homme chargé du gouvernail, qui se mit à entonner une chanson anglaise, — musique que je n'avais pas entendue depuis cinq ans environ, et qui en ce moment éveilla en moi mille sensations touchantes. Cette chanson semblait me reprocher la mélancolie et le regret par lesquels je me laissais absorber, et en ranimant le cher souvenir de la famille, des amis que j'allais rejoindre, me faire goûter

par anticipation le bonheur qui m'était réservé.

La nuit était brillamment étoilée. Craignant de ne pouvoir respirer dans ma cabine close, je ne pus me résoudre à descendre. Je m'étais donc promenée sur le pont jusqu'à une heure du matin quand l'excellent capitaine fit monter mon lit qu'on étendit sur un coin de toile neuve; là, enveloppée d'un drapeau aux couleurs des Etats-Unis et d'une casaque de matelot, je m'étendis et tombai dans un profond sommeil.

J'avais dormi trois heures; soudain je suis réveillée par le plus terrible choc, par un fracas qui me sembla annoncer la destruction de l'univers. Je me mis sur mon séant et aperçus un vaisseau tout proche du nôtre; les voiles, les agrès, les mâts étaient absolument enchevêtrés. Je restai muette et comme pétrifiée d'horreur, écoutant ce qui se disait. Bientôt il devint évident pour moi, à travers la confusion des reproches, des ordres, des imprécations, que nous étions dans un imminent danger; qu'au sein des ténèbres le brick avait dévié du sillage que nous lui traçons et avait porté droit sur nous avec un vent favorable. Le

choc fut si violent, qu'en un moment il envoya de côté le brick à une distance considérable où ce bâtiment jeta l'ancre. Un instant après, nous reconnûmes avec épouvante que nous nous étions brisés en nous heurtant contre une roche; le premier choc fut suivi d'un second qui cloua le vaisseau, lequel inclinait tour à tour l'avant et la poupe.

Ce pauvre M. Haliday qui était resté dans son cadre, éprouva la secousse que nous avons tous ressentie et s'élança sur le pont, s'attendant à la répétition des scènes de désolations dont il avait été si récemment témoin et auxquelles il avait pu échapper. Pour moi, dans le premier moment de danger, peut-être ne sus-je pas bien définir mes sensations; de plus, mon esprit avait été tellement travaillé par les émotions diverses des quelques derniers mois, que jamais je n'éprouvai ni n'éprouverai peut-être jamais moins de terreur à l'approche de la mort.

Je suis étonnée de moi-même; car je me rappelle parfaitement que je remerciai le Tout-Puissant d'être seule, et que mes sentiments s'élevèrent bien au-dessus du cours ordinaire de mes pensées. Peut-être n'avais-

je jamais mieux obéi à mon devoir qu'en quittant la Russie, ni mieux reconnu l'influence de la Divinité dans une prière fervente; en ce moment ma conduite passée et ma foi me soutinrent.

Je n'avais pas le temps de m'affaiblir l'esprit en me représentant la douleur de mes amis; car bien que leur pensée eût vibré en moi, cependant l'espérance ne tarda pas à suspendre toute autre idée, et à éveiller celle du salut possible. La Providence voulut que la nuit fût belle et le vent modéré; notre vaisseau était doublé de cuivre et solidement construit; le capitaine se possédait bien, et nous inspirait à tous de la confiance par son courage et sa présence d'esprit.

Les chaloupes furent détachées et disposées pour un cas de nécessité; cependant le capitaine nous recommanda de rester à bord, s'il était possible, jusqu'à l'aube, de peur que nous ne fussions portés sur les brisants, dans une partie du golfe qu'il ne connaissait pas du tout, ayant perdu sa direction par suite de l'extinction d'un fanal. Il fit alors tirer ses petits canons autant que le lui permettaient ses munitions; et

comme il était fort aimé à bord, il obtint de ses matelots de boire moins qu'ils n'ont coutume de le faire en semblable occasion.

Il enleva tout mon bagage, et s'occupa de mettre en sûreté ce qui appartenait à tous ses passagers; il n'y eut que ses propres effets qu'il abandonna, de peur qu'on ne le soupçonnât d'avoir négligé quoi que ce fût pour sauver le vaisseau et le bagage des personnes qui s'y trouvaient.

Nous restâmes dans cette situation depuis quatre heures du matin jusqu'à huit. Alors il commença à faire assez grand jour pour permettre à M. Donovan de venir du brick sur le vaisseau offrir son aide. C'était pour lui un triste spectacle; car toute sa fortune était embarquée dans l'aventure; et il avait tant voyagé sur la pauvre „Maria“, qu'en voyant ses mâts brisés, son gouvernail et ses bordages flottant à la surface des vagues, en un mot, le vaisseau tout disloqué, tout défiguré, il déclara qu'il lui semblait assister aux derniers moments d'un ami mourant.

Pouvant distinguer les objets à la clarté du matin, nous reconnûmes que nous étions dans un état plus périlleux que nous ne

l'avions imaginé d'abord. La partie du golfe dans laquelle nous nous trouvions était pleine de roches, et comme le vent fraîchissait, les brisants et les vagues étaient devenus effrayants. Ce que durant la nuit nous avions supposé être la terre, se trouvait être d'énormes masses de rochers surgissant de la mer comme autant d'îles; si dans le premier moment de confusion nous nous fussions aventurés dans les chaloupes, il est permis à peine de douter que nous eussions été perdus. Tout nous pronostiquait un mauvais temps; les canons n'envoyaient aux échos que la triste nouvelle d'un „Vaisseau en détresse“; et en promenant nos regards sur cette scène de désolation, nous ne pouvions apercevoir aucune chance de salut, si ce n'est dans le brick qui avait causé notre malheur et qui était lui-même tout détraqué. Nous quittâmes donc la „Maria“ et montâmes à bord du brick, avec la résolution de faire connaître à Pétersbourg notre situation et de nous en retourner par la Finlande, s'il était possible.

Cependant les coups de canon avaient été entendus du rivage; et, à notre grande joie, nous vîmes deux petits bateaux qui s'ap-

prochaient, juste au moment où nous commençons à perdre tout espoir d'assistance pour cette journée. Il était deux heures de l'après-midi quand les bateaux, conduits par un nombre égal d'hommes et de femmes vinrent ranger notre bord. Ces gens nous dirent, en langue finnoise, qu'ils étaient d'une petite île nommée Stamieux, à vingt verstes de Fredericksham, et que c'était la terre la plus proche.

M. Haliday et moi descendîmes immédiatement dans un des petits bateaux, et avant que nous eussions atteint l'île, le vent qui par degrés s'était élevé, souffla si frais, que bien que nous sussions combien le brick était dans une situation dangereuse et que nous eussions promis d'envoyer à son aide un pilote sitôt que nous aurions mis pied à terre, ni présents ni instances ne purent décider les insulaires à affronter l'ouragan. Je ne me souviens pas d'avoir, à aucune époque, souffert pareille angoisse. D'une des extrémités de l'île, nous pouvions distinguer à la fois le brick et le vaisseau naufragé; ce dernier était la triste image de ce que le premier devait, selon toute vraisemblance, devenir bientôt à son tour;

je tremblais à tout moment de voir le brick s'enfoncer sous l'eau et tous ceux qu'il contenait périr, sans qu'il fût possible de leur porter le moindre secours; tandis que les pauvres patients qui se trouvaient à bord devaient nous juger pires que des sauvages pour les avoir oubliés sitôt que nous avions été à l'abri du péril. Mais les insulaires étaient en cette matière meilleurs juges que nous. S'ils s'étaient risqués en mer, leur petite embarcation n'eût pas duré longtemps dans un pareil ressac; d'autant plus que, le lendemain matin et lorsqu'aux premières lueurs de l'aube j'allai voir ce que la tempête avait épargné, j'aperçus le brick qui chassait tranquillement sur ses ancrés; mais hélas! la pauvre „Maria“ était à peine visible.

Ce jour-là même, le capitaine Hughes, le digne et dernier commandant du vaisseau, trouva moyen d'aborder l'île, avec six de ses braves matelots. Comme il connaissait les horreurs trop souvent commises à la suite des naufrages, il avait armé son monde, jurant que s'il ne nous retrouvait pas sains et saufs, il ne laisserait pas un homme, une femme ou un enfant vivant dans l'île.

Les deux premiers individus qu'il rencontra n'ayant pas fait par leurs signes une réponse satisfaisante à ses questions, il commença à entrer en fureur, et j'ignore ce qui fût advenu si par bonheur nous ne nous étions promenés dans cette direction et ne l'avions aperçu.

A notre aspect, il fut tellement saisi qu'il fondit en larmes; mais impuissant à maîtriser ses impressions, il porta sa rude main à ses yeux en maudissant ses „deux pompes qui coulaient trop facilement.“ S'il avait exécuté ses menaces, il eût massacré des gens d'une innocence, d'une bonté de coeur, d'une hospitalité admirables, et, pour couronner le tout, jouissant d'une apparence de bonheur comme je n'en avais jamais rencontré de ma vie.

Une jeune femme tout rose, qui avait travaillé de la rame pour aider à conduire notre petit bateau loin du brick, nous mena à la cabane de sa mère, la principale de la place. C'était une chambre spacieuse, en intérieur singulièrement pittoresque, garni qu'il était de toute sorte d'ustensiles de pêche et de filets qui pendaient en festons du toit élevé de cette chambre. Une des fenêtres

de cette cabane s'ouvrait sur l'Océan agité, l'autre sur une petite baie paisible où bientôt le brick put jeter l'ancre. C'est dans la chambre que vivait la „Mamma“ comme on l'appelait, entourée d'une famille nombreuse, et la Mamma était en quelque sorte la reine de l'île.

Elle nous accueillit avec une franche cordialité, fit briller son grand poêle d'un feu vif et gai pour nous sécher et nous réchauffer, et nous servit sa petite provision de lait et de beurre qui, avec du thé et du pain noir que nous avions apportés, forma notre souper. Ensuite elle me prépara son meilleur lit, et, à ma grande surprise, je trouvai qu'il était composé du duvet le plus doux avec des oreillers brodés et garnis de dentelle. Il y en avait deux autres, presque aussi bons, dans cette cabane, et nous eussions pu nous croire encore dans nos cadres à bord; quand vers la nuit toute la famille disparut dans divers coins, ou sur les poêles ou dans des armoires, pour s'en aller dormir.

A quatre heures du matin, le fils de la maison Thomas arriva dans son bateau d'une île voisine. Il éveilla tous les habi-

tans du cottage. La Mamma se leva ainsi que sa vieille belle-soeur; la fille de la belle-soeur se leva, ainsi que ses quatre enfants; la fille de la Mamma se leva avec son enfant qui criait; vinrent ensuite Maria et Sarah, filles de la Mamma, non mariées encore; en un mot, la chambre fut bientôt pleine. Tous entourèrent Thomas, écoutèrent le récit de ses aventures; on lui donna son déjeuner composé de poisson cru et salé de pain noir et de petit lait; et ensuite commença le travail du jour, le mouvement incessant des rouets, embelli par les histoires, les sourires et la bonne humeur. Jamais je ne vis d'êtres aussi industrieux ni de créatures qui parussent plus satisfaites de leur humble lot.

La Mamma comprenait le russe; aussitôt qu'il faisait jour, j'avais l'habitude de me lever et, d'aller, avec son assistance, m'habiller dans un petit réduit attenant à cette salle commune. Je sortais ensuite. Pendant ce temps, on nettoyait à fond la cabane, on ouvrait les fenêtres, et l'on préparait notre frugal déjeuner. En revenant, je retrouvais les membres de la famille chacun employé à sa tâche particulière, et sou-

vent je regrettai de n'avoir pas dessiné cet intérieur, avec les groupes charmants qui s'y formaient d'eux-mêmes.

La Mamma était mes délices. Je m'efforçais de tirer d'elle tous les détails possibles sur l'état d'une société où elle paraissait tenir le premier rang. Elle m'apprit que la population locale se composait de cinquante-deux âmes, les hommes, les femmes et les enfants tous compris. Leurs habitudes, leurs moeurs, leurs coutumes, leur religion, étaient restés tels qu'à l'époque où ces braves gens appartenaient à la Suède; à présent, ils étaient sujets russes.

Cette matrone avait, à ce qu'il paraît, à Fredericksham, un autre fils qui apprenait à lire, ce que tous pouvaient faire sans exception. Un ecclésiastique venait dans l'île deux fois par an pour les instruire dans leur religion dont ils paraissaient comprendre les principes et qui, à ce que j'en pus juger, devait être le culte Luthérien. Il y avait dans la cabane une grande Bible, de très ancienne date, en langue Finnoise; et M. Haliday ayant lu quelques mots sans les comprendre, les yeux des bons insulaires se dilatèrent de joie.

Je fus frappée d'une certaine dignité simple qu'il y avait dans leur manière de penser, laquelle, autant que j'en pouvais juger, semblait en toutes choses gouverner leurs actions. Quand j'ouvrais mes malles pour faire sécher mes vêtements, nous autres gens policés nous jugions prudent de ne pas quitter tous deux la chambre en même temps; en effet, les divers objets dont se composait ma garde-robe excitaient très vivement la curiosité et l'admiration générales. Cependant lorsque je choisis plusieurs choses pour les offrir à titre de présents, à la famille, la Mamma répondit, au nom de tous, à peu près en ces termes, si ma mémoire est fidèle :

„Mon enfant, vous êtes trop bonne, et nous vous remercions; mais ces belles choses n'ont pas de prix pour nous, et vous allez par delà la grande mer revenir dans votre pays, où vos amis auront du plaisir à vous voir porter ces objets!“

Je la pressai autant que je pus, déclarant que je me trouvais son obligée pour son hospitalité et son amitié. Elle sourit et me dit qu'à la vérité elle avait entendu parler de méchants insulaires par qui les pauvres

naufragés étaient traités avec barbarie; mais ici, ajouta-t-elle, nous regardons ces infortunés comme nous étant envoyés par Dieu Tout-Puissant, et certainement si je faisais naufrage au pays où vous vivez, vous seriez bonne et compatissante pour moi."

Je ne pus le nier; elle persista à refuser tout présent jusqu'à ce que j'eusse l'idée de déguiser mes dons sous le titre de keepsakes; mais elle me dit que je devais en retour accepter d'elle un keepsake, et c'est ce que je fis.

La nature a été généreuse envers ces braves insulaires en les dotant d'une rare vigueur et d'une beauté rude; les femmes particulièrement sont bien faites et, grâce à leur soin industrieux, elles sont remarquablement bien vêtues. Leur costume est le suédois. Elles manoeuvrent la rame et conduisent les bateaux tout aussi bien que les hommes. Je les ai vues, après avoir bravé la mort au sein de la tourmente et avoir montré un courage et une adresse admirables, tirer leurs barques sur le rivage, retourner à la cabane, s'y rafraîchir légèrement, puis, avec la plus parfaite simplicité se mettre à tricoter ou à filer, comme si

de rien n'était, tandis que moi, à humble distance, je les contemplais comme des hé roïnes.

L'île est une barre de rochers de granit; elle est si étrangement diversifiée par des bouquets de sapins qui s'ouvrent forcément un passage à travers les masses rocheuses qu'ils divisent; elle est tellement embellie par les ruisseaux qui se creusent un lit par des grottes tapissées d'herbes marines, par les petites criques et les baies, et par toute la variété possible de rivages dentelés, que par une belle journée cette île ressemble à une pierre précieuse étincelant au-dessus de l'Océan. Malheureusement, il n'y a pas là de quoi faire paître même une vache, et les habitants n'ont pas la moindre connaissance du travail rural ni des satisfactions qui s'y rattachent.

Durant les huit jours que nous passâmes parmi ces fils et filles de l'Océan, nous reçûmes fréquemment la visite de nos amis qui étaient restés à bord du brick; et sachant bien que maintenant le bâtiment était pourvu d'un équipage assez habile pour qu'il n'y eût aucun danger à passer en Suède, je consentis à m'embarquer de nouveau dès

que le vent serait favorable. En attendant, nous avons écrit à nos amis de Russie, mais heureusement il nous fut impossible d'envoyer nos lettres avant l'adoption de ce plan.

Un jour, après l'arrangement en question, le capitaine vint à terre et me dit en riant que j'avais été cause d'une grande réforme à bord du brick; il avait appris que les matelots, après avoir disposé pour moi sur le pont une chambre, fameuse sous le nom de „la Maison ronde,“ s'étaient fait à leur propre usage un code par lequel tout homme qui jurerait de manière à être entendu de „la dame“, — ou qui se mettrait en colère — ou qui parlerait haut — ou qui se servirait de termes offensants — ou qui se disputerait avec un autre, — ou qui en un mot manquerait à un des quatorze articles bien déterminés, — paierait un shilling d'amende ou, à chaque infraction, recevrait une bonne tape sur la main. Le capitaine jura que c'étaient d'honnêtes gredins; sur quoi, un des matelots s'avança très délibérément et réclama l'amende due pour cette infraction au premier article! L'excellent capitaine paya de bon coeur, bien que „la

dame“ ne fût pas à portée d'entendre, et tout l'équipage l'acclama. Le règlement fut écrit et suspendu dans un endroit en évidence, et il resta en pleine vigueur durant mon séjour à bord.

Vers le huitième jour après notre arrivée à Stamieux, le vent changea; nous nous préparâmes pour le départ, non sans éprouver quelques craintes et beaucoup de regrets d'avoir à faire nos adieux aux innocents et heureux insulaires. Je dis à la Mamma que j'aimerais à l'emmener avec moi, mais elle me répondit: „Ah! vous aurez assez de monde pour vous aimer là où vous allez, sans que vous ayez besoin de la vieille Mamma; et si elle vous accompagnait, elle n'aurait personne hors vous pour l'aimer; elle regretterait ses enfants et son île; et vous êtes trop bonne pour ne pas voir avec peine qu'elle resterait chez vous une étrangère, car elle est trop vieille pour apprendre votre langue.“

Au moment où je lui disais adieu, elle m'embrassa avec tendresse, — marque d'effusion que je lui rendis avec la plus grande sincérité; — puis, les yeux pleins de larmes, elle dit: „Puisse Dieu vous bénir, ma chère

enfant, et vous conduire saine et sauve par delà la grande eau; mais plaignez-moi, car jamais je ne la connaîtrai!"

Au moment où nous mettions à la voile, un bateau nous héla; c'était la chère vieille Mamma qui, ayant trouvé un mouchoir de poche m'appartenant, fit aussitôt approcher son bateau et, avec l'aide d'une de ses filles, rama jusqu'au vaisseau. Elle était heureuse, nous dit-elle, de nous revoir encore, et de me répéter qu'elle prierait pour ma santé et mon bonheur. Elle tint notre sillage le plus près et le plus longtemps possible; mais bientôt nous l'eûmes perdue de vue, ainsi que son heureux séjour.

Nous avions à bord un pilote de Stamieux; mais cet homme nous avait signifié qu'il n'irait que jusqu'à une certaine distance, c'est-à-dire jusqu'à un endroit d'où nous pourrions, par un signal, appeler un autre pilote de l'île d'Aspo; car il ne connaissait pas la navigation très dangereuse de cette partie du golfe.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, et le vent soufflait frais quand nous découvrîmes l'île d'Aspo, et donnâmes le signal. A notre grand désappointement

aucun signal ne nous répondit, le pilote que nous avions à bord déclara qu'il ne s'exposerait pas à aller plus loin. Nous tirâmes le canon de détresse, mais ce fut en vain! Enfin, nous reconnûmes que nous touchions presque aux roches qui hérissent cette côte dangereuse; nous fûmes donc forcés de jeter l'ancre tandis que nous faisions nos signaux; si non, nous eussions été infailliblement perdus.

L'ancre empêcha le vaisseau de heurter contre un rocher, et nous donna le temps de descendre une chaloupe, dans laquelle le capitaine gagna promptement terre. Là, M. Hughes força un pilote de venir à bord, et d'accepter la responsabilité du salut de notre bâtiment. Contraint de remplir ce devoir, le pilote s'en acquitta avec la plus grande facilité et, en quelques minutes, il eut conduit le brick en un mouillage sûr. Alors nous mîmes pied à terre et trouvâmes une espèce de ville qui, après le hameau que nous venions de quitter, nous sembla tout-à-fait magnifique et remplie d'habitants.

Nous fûmes bien reçus et conduits à la plus belle maison de l'endroit. Bien que

cette maison parût bâtie avec plus d'élégance, elle était cependant moins propre et moins confortable que celle de la Mamma. M. Haliday apprêta notre souper qui consistait en une écuelle de soupe; et quand ce mets fut servi par le maître de la maison, cet homme, à notre grande surprise, produisit une cueiller à potage en argent, quelques cuillers ordinaires en même métal et un candélabre à deux branches, curieusement travaillé et évidemment destiné à l'usage de voyageurs accoutumés au luxe. Ceci ne semblait rien nous annoncer de bon, et nous commençâmes à croire que nous pouvions bien être tombés dans quelque une de ces îles inhospitalières dont nous avait parlé l'honnête Mamma.

J'eus soin de ne pas ouvrir mes malles en ce lieu, et nous résolûmes de remettre à la voile le plus tôt possible. Mais le vent soufflait droit contre nous, et nous fûmes forcés de prendre patience.

A Aspo, j'avais une chambre à moi; mais je fus obligée de dormir sur de la paille jusqu'à ce que je fisse venir mon lit du vaisseau. Une vieille femme était chargée de me donner ses soins; mais la pauvre

Eva était loin d'être aussi agréable que la Mamma. En toute chose, il y avait une différence frappante, excepté dans la nature des deux îles. En parcourant Aspo, nous y reconnûmes le même aspect qu'à Stamieux, sauf qu'Aspo est taillé sur une plus grande échelle et qu'il est d'un effet plus pittoresque. Les rochers de granit étaient magnifiques, et en bien des endroits des fragments d'une grandeur énorme gisaient détachés à la surface du sol comme des cailloux. Il y avait également une chaussée de granit qui mesurait quatre cents de mes pas ordinaires. De cet endroit, l'on jouissait de la vue superbe de presque toute l'île, de l'Océan et d'une terre éloignée. Un jour, nous fîmes tout le tour de l'île, et jamais je n'ai rien contemplé de plus romantique.

Sur le bord où nous avons été forcés de jeter l'ancre la mer mugit, s'élance, se brise en nuages d'écume blanche; tandis que du côté opposé deux havres où dort une eau paisible, qu'abrite un cercle d'arbres, et dont l'aspect tranquille forme avec l'autre rive un contraste frappant, invitent les vaisseaux à s'y abriter. Mais parfois

ils n'offrent qu'un appât trompeur, car la navigation y est singulièrement difficile, à cause des roches cachées sous l'eau. Bientôt nous eûmes des preuves certaines que le pillage des naufragés était pour les habitants d'Aspo une sorte de moyen d'existence, ou tout au moins une des douceurs de leur vie.

Les jours se succédaient, et le vent ne cessait pas d'être contraire. Enfin cependant il changea, mais il amena la tempête et la pluie; une autre fois, nous eûmes de la neige. Puis quand un matin nous vîmes notre vaisseau serré par la glace, nous commençâmes sérieusement à désespérer de quitter Aspo de tout l'hiver; ce qui était d'autant plus désolant, que nous étions menacés de manquer de provisions, ayant un grand nombre d'hommes à nourrir.

Au bout de deux jours la gelée disparut, mais nous avions le vent contraire. Tandis que nous menions cette vie pleine de perplexité, un jour, du haut de la chaussée nous vîmes au large quatre bâtiments en détresse qui faisaient des signaux pour appeler des pilotes à leur bord. Chaque homme dans l'île était pilote; mais ni offres

ni remontrances ne purent décider aucun d'eux à prêter son assistance aux malheureux vaisseaux qui semblaient se disposer à virer vent devant, ce qui eût été leur perte. Les insulaires déclarèrent qu'il leur était expressément défendu par l'Empereur de Russie de piloter dans leur port aucun vaisseau que ce fût, durant la guerre; ils ajoutèrent vingt autres raisons également fausses et inhumaines.

Tout le monde s'était rassemblé sur la chaussée pour voir l'événement jusqu'à la fin. Des sentiments bien divers agitaient les esprits. Quelques-uns des habitants de l'île eurent peine à réprimer un cri de triomphe quand la destruction des vaisseaux parut inévitable; du moins, la joie brilla dans leurs yeux. Mais par une permission de la Providence le premier vaisseau se tira de l'endroit périlleux, trouva le passage et aborda en parfaite sûreté!

Ce fut à notre tour à pousser un cri de triomphe. Les trois autres bâtiments n'avaient plus qu'à suivre la trace du premier, et il était évident qu'ils s'y disposaient. Les ordres de l'Empereur! — la crainte du châtiment! — le danger de l'Etat! — tout

fut oublié en un moment; et comme ces gens-là comprirent qu'il ne leur restait plus de chance de pillage, trois pilotes s'élancèrent aussitôt à la mer, jugeant plus sage de gagner leurs honoraires que de tout perdre après avoir eu une si belle perspective. Ceci arriva un dimanche; et dans la soirée, tous les habitants se réunirent comme d'ordinaire pour prier et chanter des psaumes avec toutes les apparences de la dévotion!

Trois semaines se passèrent encore de la sorte; notre viande fraîche avait six semaines de date; les deux uniques vaches que l'île contînt, avaient depuis longtemps cessé de donner du lait; et nous fûmes absolument obligés de nous mettre à la portion, tandis que, grâce à l'air marin et à la vie paisible que nous menions, notre appétit était extraordinairement vif. Cette situation devenait fort incommode; déjà la saison était si avancée, que l'idée de franchir le golfe devenait très alarmante. Enfin, le 26 novembre, le vent et le temps parurent également favorables, et le 27 nous remonions à bord et mettions à la voile. J'ignorai le danger que nous courûmes la première nuit, jusqu'au moment où, le lende-

main matin, j'entendis qu'on se félicitait mutuellement d'y avoir échappé. Il nous fallut cinq jours et cinq nuits pour arriver à Carlsrona, en Suède; traversée terrible, pendant laquelle le capitaine resta chaque nuit sur le pont, redoublant de soins et de vigilance. Nous avions contre nous la gelée, la neige, la tempête, et nous commençons à craindre qu'il ne devînt impossible de manier les cordages, à cause de la rigueur du froid. Plus d'une fois, en apercevant des corsaires à distance, nous entrevîmes la captivité dans quelque prison danoise ou française.

La dernière alarme de ce genre que nous éprouvâmes ce fut le 2 décembre, près Carlsrona, quand; à huit heures du matin, on signala trois vaisseaux ennemis. Nous gagnâmes le port le plus promptement possible; et peut-être notre bâtiment était-il trop petit pour attirer l'attention, d'autant plus qu'un vaisseau de guerre anglais était mouillé en cet endroit. A onze heures, notre anxiété avait cessé, et nous avions le bonheur de fouler le rivage. Ai-je besoin de peindre notre joie?

A Carlsrona, nous retrouvâmes quelques-

uns des capitaines que nous avions laissés à Cronstadt, et nous apprîmes d'eux que M. de Kaisaroff avait quitté la ville, où tout était parfaitement tranquille, le lendemain même de notre départ; mais que, le jour suivant, l'ordre était arrivé d'arrêter notre pauvre capitaine, à cause des hommes qu'on avait trouvés cachés à bord de la Maria.

Nous restâmes quelques jours à Carlscrona pour nous reposer et nous procurer une voiture afin de continuer notre voyage. Alors nous partîmes pour Gottenburg, prenant un petit détour. Nous nous arrêtâmes deux jours à Helsingborg, que sa situation juste en face d'Elseneur rend intéressant à examiner. Les deux places échangeaient constamment des signaux parlementaires.

Quelques frégates anglaises gardaient le passage du Sund. C'était un tableau des plus animés, et il nous touchait particulièrement; car chaque jour on s'attendait à voir nos pauvres compatriotes passer avec une flotte nombreuse et une escorte, et nous ne savions pas si les Danois exaspérés ne leur livreraient pas une bataille sous nos yeux. Cependant nous n'aperçûmes rien de sem-

blable, et nous continuâmes notre voyage, que nous achevâmes en arrivant à Gottenburg le 16 décembre. Le 18, nous nous embarquâmes de nouveau, et après une traversée passable, en égard à cette époque de l'année (et un branle-bas qui eut lieu pour une lutte, par suite d'une fausse alerte), nous débarquâmes à Harwich le 26 décembre 1808.

LETTRES,
ECRITES DE RUSSIE,

DANS LES ANNEES 1805, 1806 ET 1807.

(On avait eu d'abord l'intention de se borner à faire quelques extraits des lettres suivantes, écrites par Miss Wilmot, soeur aînée de l'éditeur, afin de donner une idée de ce qu'était la princesse Daschkoff dans les dernières années de sa vie. Mais en examinant à cet effet la collection, sur des copies fournies depuis longtemps par la tendresse des amis ou des parents auxquels ces lettres avaient été adressées, il sembla que mettre strictement à exécution le projet primitif serait rendre médiocrement justice à l'écrivain ainsi qu'au sujet consacré par ses lettres. Sous cette impression, et au lieu de choisir quelques passages maigres et nécessairement sans suite, on a jugé enfin

qu'il convenait de publier les lettres avec très peu de suppressions qui n'ont trait qu'à des choses sans rapport avec l'objet principal de la correspondance. Elles offriront avec des détails concis un tableau animé des scènes variées et nouvelles dont l'écrivain fut témoin durant un séjour d'un an et demi à Moscou et à Troitskoe, et dans lesquelles la princesse Daschkoff joue le rôle important. Les hommes et les choses sont mis en relief, comme ils étaient vus à travers l'objectif d'une imagination singulièrement vive, et ils sont peints avec une verve et une originalité de pensée et de style qui ne saurait manquer d'intéresser et d'amuser les lecteurs en général; tandis que les quelques personnes encore vivantes qui se rappellent Miss Wilmot et ont eu le bonheur de la connaître dans l'intimité, retrouveront avec plaisir le souvenir de ces saillies brillantes de fantaisie et de force d'expression qui donnaient à sa conversation un caractère et un piquant particulier.

Il est bien probable que la personne qui a écrit ces lettres ne s'attendait pas à ce qu'elles franchissent jamais les limites du cercle intime d'amis auxquelles elle les

adressait; et certainement sans l'occasion qui semble nous faire un devoir de les publier, une telle idée ne fût jamais venue à l'esprit d'aucun des parents de Miss Wilmot. Ainsi qu'il a été dit plus haut, on permit à sa soeur d'en prendre des copies qui furent conservées avec le journal de l'éditeur, comme une chronique vivante de l'intéressante période de temps que les deux soeurs passèrent ensemble dans la société de la princesse Daschkoff. Maintenant ces lettres sont offertes au public comme un témoignage, avec le récit précédent, du respect et de l'attachement qui unissaient Miss Wilmot et sa soeur à cette éminente amie; elles compléteront en outre les Mémoires dont elles forment l'appendice.

Il nous reste seulement à dire que Miss Wilmot dont la constitution n'avait jamais été forte, commença, sitôt après son retour de Russie, à se sentir sérieusement souffrante de ce mal chronique, de cet asthme, dont elle déplore ainsi l'atteinte dans une de ses lettres: „C'est un crampon jeté sur les rouages de mon existence.“ On ne tarda pas à s'apercevoir que l'humidité de son climat natal était fort contraire à ce mal:

ce qui déterminâ Miss Wilmot à chercher dans l'intérieur de la France un lieu de séjour plus favorable à sa santé. Elle s'établit donc à Moulins, où elle resta trois ou quatre ans, à l'exception de quelques visites qu'elle fit à ses amis en Angleterre et en Irlande. Sa santé en éprouva parfois du soulagement, mais il y avait peu d'espoir que cette amélioration se soutînt. La maladie empira, ce qui décida Miss Wilmot à aller se fixer à Paris, où, après quelques semaines de souffrances cruelles, elle succomba le 28 mars 1824.

A A. W.

A bord du *Good Intent*,
mouillé devant les fortifications
de Cronstadt dans le
Mole, 4 août 1805.

Il y a aujourd'hui trois semaines que nous avons quitté Londres, et ce matin à six heures nous jetions l'ancre en Russie. Maintenant, ma chère A., je ferai aussi bien de plier ma lettre; car étant prisonnière d'Etat à bord d'un vaisseau, je n'ai pu saisir que quelques observations sur le pont à travers

le télescope. J'ai seulement à vous dire que la maçonnerie des forts et batteries qui sont devant moi est belle et que les ouvrages sont imprenables; que les vaisseaux de guerre sont magnifiques et nombreux; et que le mole est entouré de bâtiments de commerce, ce qui, je le crains fort, retardera considérablement nos opérations. La mer est aussi tout animée par de petits bateaux qui s'en reviennent de Pétersbourg, où la nuit dernière, des mascarades et autres divertissements ont eu lieu, en l'honneur et à la gloire de l'Impératrice douairière, pour fêter le jour anniversaire de sa naissance.

Sur la rive opposée, bordée d'eau et garnie de bois, est le palais d'été qu'on appelle Oranienbaum. C'est là tout ce que j'ai vu de la Russie, sauf, parmi ses habitants, deux officiers de la douane qui sont venus au moment où nous jetions l'ancre et ont apposé des cachets sur nos malles; et maintenant un soldat qui se tient en vedette sur le pont pour empêcher qu'on n'emporte du vaisseau aucun objet de contrebande. Le capitaine, un brave homme, est allé à terre afin de voir ce qu'il y a à faire;

mais comme c'est aujourd'hui dimanche, je crains bien qu'il ne faille compter sur rien de positif. C'est étrange à dire, je m'attendais peu à ce que la première chose dont j'aurais à me plaindre en Russie fût la chaleur; mais c'est comme cela, et cette chaleur est intolérable.

Le 26 juillet, nous passions devant Elsenieur, que je m'étais figuré comme une bourgade misérable, arriérée, une sorte de chose emmanchée d'un long cou, glapissante et aboyant la prérogative du roi au nez de tout voyageur. Mais sa situation est réellement délicieuse; et si nous nous étions arrêtés en ce lieu, nous eussions pu aller — et c'est l'affaire d'une matinée —, à Helsingborg, en Suède, où la Cour réside en ce moment et que je vis distinctement de la terrasse du jardin d'Hamlet. Cependant nous repartîmes, laissant deux de nos compagnons dont le voyage se terminait là: l'un était une abomination d'homme des Indes Occidentales; l'autre, un officier russe, le baron Boye, l'être le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré. Bien qu'âgé seulement de vingt-sept ans, il n'y a rien qu'il ne sache. Pendant les deux premiers

jours, il ne cessa de monter, de descendre, de parcourir le pont à grandes enjambées, jour et nuit je pense, car le bruit de ses pas semblait continu; et il souriait, et il fronçait les sourcils, et il se marmottait des paroles à lui-même. Au premier coup-d'oeil, il n'avait pas mal l'air d'un vagabond, et l'on eût été bien embarrassé de savoir si réellement c'était un fou ou bien tout simplement un somnambule. Comme je ne sortis pas de ma cabine, le premier jour, pour dîner, je ne pus juger ni de ses manières ni de sa conversation. Le lendemain cependant, je fus stupéfiée de la façon dont il relevait les arguments des deux orateurs de notre troupe, à savoir mon protecteur M. Whitlock, négociant anglais, et l'odieux naturel des Indes Occidentales. Il y avait là d'autres personnes; il s'adressa à chacune d'elles dans sa langue, aux domestiques comme à tout le monde; si bien qu'avant qu'il quittât la table, je l'entendis parler tour à tour Russe, Allemand, Français, Suédois, Italien et Anglais. Il avait été élevé dans le camp de Souvaroff qu'il paraissait idolâtrer; et ayant combattu sous ce général en Italie, il nous raconta toutes les batailles

et nous entretint de tous les héros du jour avec toute la verve possible. Il avait reçu une bonne éducation classique; et non-seulement il connaissait la littérature et la politique de l'Europe, mais encore il savait tous les poètes sur le bout du doigt. Son horreur pour les Français était vraiment comique par l'effet qu'elle produisait sur ses nerfs; à leur nom seul, une sorte de spasme agitait tout son organisme; après un torrent d'injures contre cette nation et sa révolution, il frappait le mal à la racine en avouant sa haine pour toute espèce de civilisation. Avec du savoir, du raffinement et de l'éloquence, il défendait le plus admirablement du monde le système de la barbarie, en opposition à toutes les lois et coutumes existantes des sociétés modernes, et il citait les anciens avec autant de facilité que cite les Fables d'Esopé. Il était en outre très divertissant par son enthousiasme, par la variété de son esprit, par le feu de son action qui le fit, je crois, prendre par Eléonore pour un singe, d'autant plus qu'il chuchottait souvent en français, jusqu'au moment où elle découvrit, — marque infaillible à ses yeux non-seulement

„chrétien, mais du „parfait gentleman“ —
il avait les mains blanches „comme un
si“

Au départ d'Elseneur, le niveau de notre
société tomba complètement; elle devint aussi
rapide, aussi affamée, aussi avide de man-
ger et de boire, que si nous n'avions pas
autre chose à faire qu'à nous en graisser
sur quelque fête de la Nouvelle-Zemble.
Depuis que nous avons quitté Elseneur, à
peine avons-nous senti le mouvement du
vaisseau; et le soir même, comme nous na-
vigions sains et dispos, Copenhague que
l'avent les vagues surgit devant nous ainsi
qu'un tableau dans une lanterne magique.
Les batteries flottantes gisaient encore ren-
versées comme en 1801, quand lord Nelson
gagna la bataille.

Nous fîmes neuf longs jours de naviga-
tion sur la Baltique, cette dangereuse mer,
et dans le golfe de Finlande. Je ne sais
pas très bien l'art de compter avec le temps.
Parfois je m'amusais à lire „M^{me} de la Val-
lière“, ou des livres de navigation, ap-
partenant au capitaine; ou „les Mères Ri-
vales“; parfois à entreprendre la réforme
d'un garnement de mousse de chambre qui

sera pendu quelque jour; parfois à aller voir les chevaux à fond de cale; parfois à entendre les matelots raconter des batailles. Ainsi lisant, travaillant et dormant comme un sabot, jusqu'à ce matin où nous avons jeté l'ancre à Cronstadt.

Dimanche soir. — Le capitaine m'a très agréablement interrompue en m'apportant une lettre de M. . . . , écrite il y a deux mois de Troitskoe, qu'il avait reçue de M. Booker, le consul britannique à Cronstadt. La princesse avait elle-même revêtu cette lettre d'un cachet sur lequel est gravé en grosses lettres, pour la circonstance, le mot: „Bienvenue“ et elle avait écrit à l'intérieur: „Le mot de ce cachet pourra vous dire tous mes sentiments.“ — M. Booker m'a envoyé un billet très affectueux par son cousin qui est venu à bord pour me le remettre. Il m'y invite à dîner et m'offre ses services. Je lui ai répondu; j'ai refusé l'invitation faite par son amitié, mais j'ai joint à mon billet des lettres que je le prie d'envoyer à Moscou. L'excellente princesse a écrit au général Koroffko et à l'amiral Hannikoff, qui tous deux résident à Cronstadt, pour appeler leur bienveillance sur

moi; mais je pense bien que je ne demanderai rien ni à l'un ni à l'autre. Mon désir est, au moins quant à présent, de m'attacher comme un rat au vaisseau jusqu'à ce qu'il arrive à Pétersbourg. M. . . . me dit qu'une lettre très flatteuse pour moi a été également écrite par la princesse à sa nièce M^{me} de Paliansky, chez qui je serai reçue; ainsi que d'autres lettres d'introduction à M^{me} de Tchichagoff, femme du premier Amiral et Ministre de la Marine, et à M^{lle} de Kotchetoff, nièce de la princesse et demoiselle d'honneur de l'Impératrice.

Je ne terminerai pas là ma lettre, car je suppose que j'y dois mettre la statue de Pierre-le-Grand; sinon, vous ne voudriez pas la retirer du bureau de poste. Ainsi je vais me promener sur le pont et regarder les fortifications.

Mercredi, St. Pétersbourg, chez M. Raikes. — La nuit dernière, je suis arrivée dans cette ville magnifique. Lundi matin, M. Booker envoya sa voiture au Môle, et M. Whitlock accompagna Hélène et moi à sa maison où il nous reçut avec la plus cordiale hospitalité; puis M. Booker mit encore sa voiture à notre disposition pour

aller, comme c'est la coutume, voir l'Amirauté. Nous revînmes ensuite dîner chez lui, et il insista pour nous y garder pendant tout le reste de notre séjour à Cronstadt. Jamais en Italie je n'ai ressenti une chaleur plus insupportable que celle-ci, et les moustiques sont un vrai supplice.

Hier matin, M. Raikes nous mit dans une barque et, nous confiant aux soins d'un bon guide, il nous envoya vers Oranienbaum, à huit verstes; là une voiture et un autre digne serviteur de M. Raikes nous attendaient avec une lettre d'invitation de Madame qui me priait de considérer sa maison comme la mienne, à St. Pétersbourg. Oranienbaum est un palais d'été de l'Empereur. J'allai immédiatement le visiter. Les jardins sont une espèce de Vauxhall sur une échelle gigantesque, et le palais est rempli de curiosités, que jé n'ai pas le temps de vous détailler, car vous saurez que la poste est fermée, et que cette lettre vous sera envoyée en fraude par l'entremise toute spéciale du vieux M. Raikes. — Nous fîmes route ensuite pour Pétersbourg, ce qui est un petit voyage de trente verstes environ et la plus délicieuse promenade que

j'aie jamais vue. Cela rappelle le chemin de Paris à Versailles, mais c'est beaucoup plus admirable. Des palais d'une grande beauté s'élevant de chaque côté de la route, abrités par des forêts et ornés de plantations et de pelouses qu'on a dessinées avec infiniment d'art, frappent le regard d'étonnement. Deux au trois de ces palais sont des résidences impériales. La route, large et excellente, est sillonnée par toute sorte de voitures; quelques-unes ont quatre chevaux de front et deux en flèche, et plusieurs de ces chevaux sont couleur café au lait comme nos hanovriens royaux, et ont la crinière et la queue pendantes jusqu'à terre.

La lune se leva aussi jaune que de l'or sur les bois obscurs et nous éclaira jusqu'à Pétersbourg où nous arrivâmes à onze heures du soir. Tout ce que j'avais vu m'avait enchantée. La famille Raikes était réunie sur le balcon, et elle descendit l'escalier pour venir à notre rencontre. On nous conduisit ensuite à ce même balcon où il se fit un grand échange de politesses, et d'où je vis la largeur d'une noble rue, si je puis parler ainsi, du fleuve, le plus beau fleuve que j'aie jamais contemplé, cou-

lant entre cette maison et celles qui lui font face.

J'oubliais de vous dire que j'ai reçu une seconde lettre de M., écrite seulement depuis quinze jours, et pleine des assurances les plus affectueuses de la princesse qui a disposé les choses pour me faire annoncer à grand bruit et présenter à la Cour. Je vais écrire un billet à M^{me} de Paliasky afin de l'instruire de mon arrivée; car c'est chez elle, comme je vous l'ai dit, que la princesse désire que je m'installe pour le moment, et à cet effet M^{me} de Paliasky m'a envoyé la plus gracieuse invitation. Je m'arrêterai donc une quinzaine de jours à Pétersbourg, puis je partirai pour Moscou. On s'occupe de me procurer des domestiques de confiance, les voitures de voyage, en un mot tout ce qui m'est nécessaire. Mon chemin est réellement jonché de fleurs; car, grâce à l'affection de la princesse et à son influence, les gens sont tout sucre et tout miel; la seule chose qui m'embarrasse, c'est de me soustraire à tant de politesses. J'ai écrit à la princesse une lettre où je la querelle sur son projet de venir à Moscou par ce temps de chaleur

caniculaire; intention qui, à ce que m'assure M., est un sacrifice à l'hospitalité bien au-dessus de ce que je puis m'imaginer. Déjà une pelisse en peau de renard de la plus rare beauté est prête pour mes os, et diverses pièces de satin avec un habillement de taffetas pour mon écuyer Eléonore. Je compte cette année tourner une belle histoire de fées. Mais oh! les punaises et les moustiques nous tourmentent cruellement! Voilà deux nuits que je dors dans un fauteuil, en me couvrant le moins possible.

Tandis que j'écris, mes yeux sont captivés par la vue d'académies et de palais, de vaisseaux qui flottent le long de ce magnifique fleuve; j'aperçois tout cela de mes fenêtres sous lesquelles jouent des troupes de musiciens. — Mais ce qui m'amuse bien, c'est la physionomie des domestiques mâles. Ils ont l'air d'avoir eu un Turc pour père et pour mère une quakeresse. Je ne sais pas d'autre manière de les peindre. Le son de la langue russe est doux et agréable. Et maintenant adieu!

A H. W.

St. Pétersbourg, 26 août, chez Mme de Paliansky.

Ne vous attendez pas à recevoir de moi un récit détaillé de ma vie et de mes aventures, et n'ayez pas la hardiesse de me le demander. Car lorsque le livre de M est sous vos yeux, toute description soit des gens soit des lieux serait absolument une superfétation. Je suis dans la même maison, dans le même appartement, vers la même époque de l'année, j'ai traversé l'Océan sur le même vaisseau, et j'ai pris le même serviteur qui l'a conduite à Moscou. La princesse m'a envoyé par surcroît son majordome favori Jerkoff, qui depuis mon arrivée est avec moi. Mon protecteur vient avec ses rhumatismes prendre chaque jour de mes nouvelles. De fait, j'ai tous les matins un lever; car avec les lettres de recommandation que j'ai apportées de Londres, et les amis de M, et les amis de Mme de Paliansky, les matinées sont très agréablement coupées par des visites.

La princesse avait désiré que je fusse présentée à la Cour, et sa nièce avait pris des mesures en conséquence; mais comme la Cour était à Péterhoff, et comme une

occasion s'offrait à moi d'avancer mon départ pour Moscou, j'ai demandé à déclinier l'honneur qui m'était offert. Cependant il est arrivé que leurs Majestés sont revenues à Pétersbourg, et que l'occasion d'aller à Moscou m'a échappé, par suite d'un brouillamini de circonstances trop ennuyetuses pour les détailler dans une lettre; si bien que je suis restée sans excuse et que mon nom a été donné à la comtesse Pratasof, dame d'honneur, pour être inscrit dans la liste des présentations. Ce retard me coûte huit jours; hier encore l'opération impériale n'était pas accomplie.

Deux jours auparavant, j'allai en grande cérémonie trouver la comtesse Pratasof qui devait me présenter; et hier vous pouvez d'ici me voir rapidement conduite dans un carrosse à six chevaux au palais de la Tauride et introduite dans une immense salle de marbre toute pleine de statues et de colonnes. De la salle je fus menée dans un somptueux salon rempli d'officiers en uniforme étincelants de décorations; de ce salon, je passai dans un autre, lequel était vide et conduisait à la chambre de présentation. Vous jugerez extraordinaire que

j'allasse ainsi toute seule; mais c'est l'étiquette. Quand j'entrai dans cette chambre, deux gentilshommes de service se levèrent de leurs sièges et m'adressèrent très poliment la parole en français. Une autre dame m'avait précédée, lorsqu'en ce moment même parut le général Kutusof, oncle de M^{me} de Paliansky, qui doit commander en chef les troupes destinées à marcher contre les Français. Je ne le connaissais pas encore. C'est un vieux gentleman fort respectable; et je me sentis très à l'aise de l'avoir pour point d'appui. Vint ensuite une dame saluant comme un homme, selon l'ancien usage russe. Elle avait un chiffre en diamants sur l'épaule gauche; au bout de quelques minutes, elle fut suivie d'une jolie petite demoiselle qui paraissait très modeste et avait l'air d'une victime. Nous commençâmes tous à causer les uns avec les autres, à nous promener dans la chambre et à contempler le beau jardin au sein duquel le palais est situé.

Après avoir attendu trois quarts d'heure, nous vîmes s'ouvrir une porte en face. L'impératrice Elizabeth entra et s'avança vers nous, suivie de près par la grosse comtesse Pratasof.

L'Impératrice est une des plus charmantes personnes que j'aie jamais vues, Il y a dans son maintien et sa figure quelque chose qui me remit en mémoire une gravure que j'ai aperçue je ne sais où, — je crois que c'était d'Angélica Kaufman, — le portrait de Cordelia, fille du roi Lear. A son entrée, les dames se levèrent et les gentils-hommes se retirèrent. Elle était vêtue d'une robe blanche brodée, et des perles d'une énorme grosseur ornaient ses beaux cheveux bruns à la teinte lumineuse. Il y avait dans l'attitude de l'intéressante souveraine un air d'humilité, une modestie et une douceur qui charmaient au-delà de toute expression; nous lui fûmes présentées et voulûmes lui baiser la main; mais il y eut une sorte de combat tacite pour prévenir la cérémonie, et ce fut-elle qui à son tour se baissa pour nous embrasser sur la joue. Elle nous parla à toutes en Français, sauf à une dame russe à qui elle adressa en russe la parole. Sa voix est douce et basse, et elle nous parla avec la vivacité de l'éclair. Naturellement les seules choses qu'elle dit étaient sans importance. Elle me demanda comment je trouvais Pétersbourg et

exprima le voeu que cette ville m'eût laissé une bonne impression. Je répondis dans ce sens. N'est-ce pas que c'était spirituel? Elle me dit qu'elle avait entendu parler de ma soeur à Moscou, et qu'elle savait que j'avais l'intention de faire le long voyage de cette ville pour avoir le plaisir de la revoir. Je répondis affirmativement et ajoutai que je m'étais arrêtée à Pétersbourg uniquement pour avoir l'honneur d'être présentée à Sa Majesté impériale. Elle s'inclina alors; et après que nous fûmes restées debout et en demi-cercle un quart d'heure environ avec l'Impératrice, elle se retira avec une masse de personnes de sa maison qui suivaient ses pas.

Dimanche 27 août. — Je suis singulièrement vexée de me voir condamnée à un nouveau retard. Après avoir été présentée à la jeune Impératrice, j'ai appris qu'il était d'étiquette indispensable que la même cérémonie recommençât vis-à-vis de l'Impératrice douairière. M^{me} de Paliasky m'a, en conséquence, présentée hier au soir à la princesse Prosorofsky, et la princesse a dit qu'elle m'annoncerait à Sa Majesté impériale et me ferait savoir quel jour je serais

reçue. — La comtesse Worontzow est une de mes connaissances russes; j'ai passé une journée très agréable à sa campagne. Son nom vous indique que c'est une proche parente de la princesse Daschkoff. Elle connaît toutes les personnes que j'ai vues en Italie, et, il y a quelques mois seulement, elle a fait le même voyage que moi. On m'a dit que sa soeur la belle princesse Galitzin doit épouser notre ambassadeur qui a été rempli d'attentions pour moi, en considération d'une lettre de lord Harowby. Il m'a envoyé un billet très poli pour m'offrir ses services, puis il est venu me voir avec son secrétaire Mr. Stewart. Je ne me trouvais pas chez moi en ce moment; mais ayant besoin de son aide pour l'affaire de ma présentation à la Cour, je lui adressai par écrit ma demande, ce qui me valut de sa part une seconde visite qui ne fut pas plus heureuse que la première. Une troisième visite rompit le charme. Il m'y promit de voir M^{me} Pratasoff, ce qui était nécessaire dans cette circonstance; et le soir il m'apprit, à un grand souper chez la princesse Valchonsky, où je le rencontrai avec toute l'ambassade, qu'il avait agi selon mon désir.

Quant aux Anglais qui sont ici, il est probable qu'ils vont à l'étranger pour se réunir, car ils vivent entièrement ensemble. La maison de Mr. Raikes est absolument la mienne, et il est impossible de donner l'idée de la bienveillance de cette famille à mon égard. Mais la merveille de la famille, c'est le frère de Mistress Raikes, M. Cavanaugh, gentleman remarquable par l'étendue de ses connaissances, le nombre de langues qu'il possède et la puissance de son esprit. Je me hâtai de lui apprendre que tout le monde m'avait fait des offres de service; mais pour prévenir toute confusion et préciser les choses, je le nommai mon maître des cérémonies et mon conducteur d'ours pour tout le temps où je resterais à St. Pétersbourg. En vertu de cette nomination, il vient me voir chaque matin pour prendre mes ordres comme il le dit, et il met le plus grand soin et la plus grande diligence à exécuter toutes les commissions que je lui donne, sans compter d'autres encore dont sa propre expérience est toujours prête à lui suggérer l'idée.

Les basses classes du peuple m'étonnent pas leur extérieur grotesque et la longueur

patriarcale de la barbe. Il est difficile de comprendre, que ces gens là ne soient pas nés avant le déluge. Au lever et au coucher du soleil et dans plusieurs autres occasions, ils commencent par faire de grands signes de croix, et l'opération dure au moins un quart d'heure. Ils baissent leur tête jusqu'à terre, puis non-seulement ils reprennent leur équilibre, mais encore ils se renversent autant à proportion en arrière, continuant de faire des signes de croix à tour de bras. Les vieilles femmes savent parfaitement s'agenouiller et baiser le sol; mais elles ont soin de glisser leur main entre la terre et leurs lèvres. Souvent je vois sous mes fenêtres flotter le long du fleuve sur des radeaux une douzaine d'hommes environ qui se courbent, tant qu'ils peuvent à la manière que j'ai décrite, leurs longues barbes s'agitent au gré du vent, et l'on dirait d'enchanteurs qui conjurent les Esprits furieux de la mer.

Jeudi 29 août. — Je proteste que j'ignore ce que je voulais dire; mais vous pouvez imaginer le peu de temps qu'on a pour écrire. Jugez-en par le seul livre que j'aie acheté depuis que je suis ici: c'est

l'Almanach de la Cour. Les noms me causent une telle torture à apprendre et à prononcer, que ce livre m'est indispensable. Lundi prochain 1^{er} septembre je partirai.

31 août. — Une fatalité pèse sur cette malheureuse lettre: nous sommes au dimanche soir, et elle n'est pas partie. Ce retard cependant me permettrait de vous donner des détails sur une autre grande cérémonie qui a eu lieu aujourd'hui, ma présentation à l'Impératrice douairière. Mais ces détails ne différeraient pas beaucoup de ceux que je vous ai déjà fournis. C'est une femme d'un très bel extérieur, grande et bien faite; et quoiqu'elle approche de la cinquantaine, elle a tout l'air d'une jeune personne. Je suis maintenant parfaitement libre de partir pour Pétersbourg. La voiture de voyage que je me suis procurée est excellente; et avec mes deux protecteurs, Frédéric et Jerkoff, je n'ai rien à craindre. Bonne nuit. Le temps devient froid, mais j'aurai un beau clair de lune pour mon voyage.

D'ELEONORE CAVANAGH A LA
PETITE MISS H. C.

Pétersbourg, 20 août 1805.

Miss Henriette,

Tandis que j'étais sur le vaisseau, une nuit me retournant dans mon lit, je m'amusaï à penser au temps où j'étais dans mon village et où vous me commandiez de vous envoyer de Russie toutes mes amitiés. Je vous promets bien que j'y ai souvent pensé et que je vous les envoie par mer et par terre. Il est probable que vous en aurez trouvé beaucoup dans les lettres que ma maîtresse écrit; mais je serais honteuse de parler en mon propre nom et puisque vous m'avez demandé de vous dire comment je trouvais la Russie, une fois que je serais hors d'Irlande, le meilleur moyen c'est de vous glisser la chose dans ce bout de lettre qui sera décachetée par vous à Glanmire. Si je sais comment le dire je veux bien être pendue; mais j'ai vu des choses fièrement belles. J'aime bien Londres, mais Cork où nous étions me plaît autant. J'y ai vu une belle comédie. La femme de chambre de la maison et la servante du capitaine Wilmot étaient chargées de prendre soin de

moi. Mais l'écuyer, c'est ça qui est beau ! Un galon d'or borde sa jaquette ; et des Messieurs et des dames pour de bon dansant sur le parquet ! J'ai vu une masse de choses là et dans le parc aussi ; des modes de toute sorte ; et les dames de Londres avec leurs joues peintes de rouge (Dieu nous bénisse) et leurs chapeaux effrontés retroussés en l'air sur leur front. Je ne me trouve pas mal du tout du voyage parce que je n'ai pas été à moitié aussi malade que sur le vaisseau, venant d'Irlande. Nous nous sommes arrêtés dans une ville du Danemarck et toute la mer était couverte de vaisseaux comme un bois. C'était très agréable : quant à ça, nous n'avons eu que deux jours de tempête dans toute la traversée. Voyez, je me suis assise à l'air et j'ai fait une robe pendant que nous marchions. Tout était très propre sur le vaisseau ; le capitaine était une très bonne pâte de capitaine ; et des quantités de poules pour nous donner des œufs frais , et une chambre avec deux lits pour nous. Nous pouvions avoir tout ce qu'il nous fallait du maître d'hôtel James par la petite fenêtre. Vrai, le capitaine et surtout le vieux gentle-

man et le domestique qui faisait toute chose comme un père de famille (c'était lui qui prenait soin de nous depuis Londres) étaient tous de bons caractères. La mer ne me sembla rien du tout, quoiqu'ils disent que nous avons navigué quinze cent milles. Je n'ai jamais été aussi surprise comme de voir la voiture de Mr. Booker, à Cronstadt, où nous jetâmes l'ancre en Russie, venir jusqu'au bord du rivage pour nous prendre et nous emmener à sa maison. C'est parce que le cocher avait une grande ceinture et une barbe noire et une jaquette plissée tout autour d'une veste d'homme ni plus ni moins qu'un jupon! Dieu soit loué. Il y avait là des servantes anglaises et c'est qu'elles étaient très polies; et il y avait aussi une quantité de beaux enfants appartenant à la maîtresse de la maison.

A c'theure, Miss H . . . , faut voir les paysannes! Pourquoi ne se contentent-elles pas de s'habiller comme des chrétiennes? Ça fait mal de voir des créatures avec leurs jupons bleus, jaunes et verts, bordés d'or et de grands pendants d'oreilles qui remuent, et des manches de chemise semblables à celles des hommes. C'est honteux

de penser combien elles singent la qualité. Je parie bien qu'elles n'oublieraient jamais leurs méchants colliers ! Elles feraient mieux de se laver la figure, et d'avoir moins de puces qui sautent autour d'elles.

Ce fut deux jours après notre arrivée que nous quittâmes M. Booker pour aller par mer à huit milles plus loin voir je ne sais plus quel beau palais qui doit s'appeler Orangenbaam. Là une autre voiture et deux domestiques avec de vilaines barbes, dont l'une rouge comme une rose, vinrent nous prendre pour nous mener à trente milles vers Pétersbourg. Eh bien, le croirez-vous, M'dame ? Ils mettent sur une seule rangée quatre chevaux à longue queue, et ensuite deux autres attachés avec de grandes cordes. Rarement ils leur coupent la crinière ; car elle pend soit en tresses soit autrement. Il faut entendre le claquement de fouet et le cri des postillons, et voir comme ils courent ! Une vraie fumée sur les collines ! Je ne saurais pas vous raconter ça ; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes joliment loin de l'Irlande.

Jamais à Glanmire je n'ai vu une quantité de palais et de bois épais comme il y

en avait ici tout le long de la route, à mesure que nous passions. Il y a des images sur les toits qui font aller leurs ailes ni plus ni moins que des oiseaux. Croiriez-vous pas que j'ai vu des gentlemen qui en avaient des ailes aux talons avec un tire-bouchon à la main,⁶⁾ d'où j'ai reconnu que c'est probablement la partie du pays d'où l'on tire le vin. J'étais fatiguée de les compter et de les regarder; et les maisons d'été, et les belles prairies vertes, et les touffes de rosiers et de géranium en dehors des portes. Heureusement que nous avons fait la route le soir; car les journées sont d'une chaleur à tuer, et le soleil est ici plus fort et plus échauffant qu'en Irlande.

Je n'oublierai jamais combien Pétersbourg me parut beau le premier jour. Cork n'est qu'une monche à côté; et la rivière, c'est qu'elle est bien large cinq fois comme la Lee; je ne crois pas qu'ils appellent ça une rivière! Nous avons passé la nuit chez M. Raikes, une maison aussi grande qu'une église; de bien braves gens, tout comme chez M. Read ou M. Anderson, à Fermoy.

⁶⁾ Mercure avec son caducée.

Je vous promets que j'ai pris de fameux thé et de bonne crème en quantité pour mon déjeuner; et la femme de chambre de Miss Raikes m'a donné une belle garniture de bonnet en dentelle; et le pardessus blanc de Miss Wilmot m'a fait tout de suite une toilette pour aller avec les domestiques de la maison voir le palais. J'ai cru que j'allais tomber de saisissement quand sur un rocher pour de vrai je vois un géant d'homme à cheval sur le dos d'un dragon! Arrêtez-le, que je m'écriai. Car je vous déclare, Miss Henriette, que jamais de ma vie je n'aurais cru voir un chrétien faire des folies comme ça; mais on m'apprit que ce n'était qu'un Empereur de marbre, une image d'un homme ancien, qu'on appelle Pater⁷⁾ ou Pater le Grand, ou quelque chose dans ce genre-là.

Le lendemain, M^{me} Paliansky, une jeune dame jolie, aimable et brune, nous envoya sa voiture. Il était nuit quand nous arrivâmes à sa maison; et j'eus une fameuse peur de traverser tant de salles de bal à la suite du nègre qui avec sa jaquette jaune,

⁷⁾ Pour Peter. — Pierre le Grand.

son turban et une paire de flambeaux à la main, nous conduisait. Connel pourrait tirer plus d'une robe du damas rouge qui tapisse les murs en manière de papier! Par exemple, les mouches nous ont tourmentées tout le long de la nuit. J'ai bien pensé à Mary Harley et à Mistress Harley aussi; comme elles auraient été heureuses de voir ce que j'ai vu quand je me suis éveillée ce matin. • Que Dieu me pardonne, ai-je dit, qui êtes-vous avec vos breloques d'or, et cette étoile sur votre estomac, et cette couronne sur votre tête? Elle avait les yeux fixés sur moi et qui me suivaient partout où j'allais. On me dit que c'est une impératrice de Russie, et elle est pendue dans un cadre d'or, et elle a l'air d'être vivante.

M'dame, dis-je à ma maîtresse, à quelle heure est-ce qu'on déjeune dans ce bel endroit? A peine ces mots étaient-ils tombés de ma bouche, quand on gratte à la porte, et v'là un grenadier d'homme avec un baquet d'argent, et un pot à café, deux tasses, des soucoupes, et une grande quantité de biscuits, et sans un plateau encore; après lui, venait sur ses talons une demoiselle avec un bout de billet de sa maîtresse à

Miss Wilmot, afin de savoir si elle désirait un melon pour son déjeuner. Je lui dis : Si nous étions à Cork en ce moment, on nous donnerait un oeuf frais. Elle fut si frappée de cela, qu'elle sortit de la chambre en secouant la tête; mais le maraud d'oeuf nous arriva toute de suite. Tenez, M'dame, dans ce pays ils aimeraient autant se sauver que de déjeuner ensemble. Le lendemain, en sortant de chez M. Raikes où j'étais allée porter une robe de chambre que j'y laissai, la jeune dame anglaise et son frère me quittèrent dans le couloir tandis qu'ils allaient chercher leurs chapeaux, quand arriva un Russe avec une barbe noire comme une queue de cheval; et qui appuyant son dos contre la muraille, se tint là sans rien dire. A sa vue, je me sentis intérieurement tout effrayée. „C'est une honte, Monsieur, lui dis-je, que vous ne coupiez pas cette queue de cheval qui pend à votre menton, et que vous la gardiez pour faire peur au monde.“ Avec ça, je le regardais d'un oeil aussi noir que de la suie. Là-dessus, il mit ses gants bien propres en fil blanc sans prendre garde à ce que je disais et resserra la ceinture à franges qu'il portait par-dessus sa veste.

Nous sortîmes, et qu'est-ce que je vis? La barbe suivant la jeune femme, son frère et moi. „Je serais honteuse, que je dis, d'aller par les rues de Cork avec un être comme vous“ et je le regardais comme j'aurais regardé un balayeur. Là-dessus, ils se mirent tous à rire, et je revins au logis et je racontai le tout à ma maîtresse.

C'est un plaisir de voir la quantité de pièces qu'il y a ici avec les chambres à coucher. Les trois qui sont jointes aux nôtres sont pleines de glaces et d'or et de tables de marbre blanc; et une harpe et un clavecin; et des poêles qui vont jusqu'aux plafonds avec des anges en or dessus; et une horloge qui joue huit airs d'elle-même; et tous les planchers faits de morceaux carrés d'acajou, ou quelque chose comme ça. Chaque jour, à l'heure du dîner, je me fais du bon sang à force de rire quand je regarde le nègre qui m'apporte mon dîner. „Donnez-moi un morceau de pain“, que je lui dis. „Glep“, qu'il me dit; car cette créature ne sait pas le vrai nom des choses. „Bien, que je lui dis derechef, donnez-moi du glep, si ça vous plaît.“ Et bien qu'il parle de cette manière, ce

qu'il m'apporte est du pain tout comme en Irlande.

Nous avons pas mal de musique dans la maison. Huit domestiques en bas se mettent souvent à jouer ensemble de la flûte et du violon. On les appelle esclaves, mais jamais je n'ai vu pendre à leurs bras le plus petit bout de chaîne. Je voudrais vous faire voir la jolie robe neuve que j'ai achetée, et la soeur de ma maîtresse doit m'en donner une en soie toute neuve aussi; je voudrais également vous montrer la croix d'argent dont on m'a fait cadeau, ainsi qu'un chapeau de soie verte que je me suis acheté moi-même. Je suis très heureuse; j'aime beaucoup ma place. Miss Henriette, si vous allez jusqu'au village, vous pourrez dire à mon père et à ma mère que je pense souvent à leurs conseils et que je les suis. Rappelez-moi à Mistress Mann. Tenez, plus d'une fois il m'arrive de penser qu'il me suffit de mettre mon chapeau et mon manteau pour courir tout droit au village; et puis je regarde par la fenêtre et je vois la Russie sous mes yeux.

J'ai été visiter trois de leurs églises; d'après tout ce que j'ai vu, elles sont comme nos

chapelles; il y a surtout une église Romaine qui est absolument de même, et Miss Wilmot a parlé pour qu'on m'envoie un prêtre et que je me confesse. Veuillez dire à mes parents, au village là-bas, que je vous ai dit que jamais je ne sors sans une permission. Dimanche dernier, j'ai été dehors toute la journée, avec une famille anglaise très polie; et voulez-vous aussi, Miss Henriette, dire aux parents que jamais je ne me familiarise avec personne. Si on leur donne à haute voix un ordre, comme: „Venez ici“, ils restent comme des idiots à faire la grimace, à moins qu'on ne dise: „Paddy, Suddy“, et alors ils s'élancent et accourent aussi vite que personne; c'est la pure vérité. Eh bien, Miss Henriette, n'y a-t-il pas de quoi faire tourner le coeur d'entendre dire *da* au lieu de oui, *niet* au lieu de non? Mais leur nourriture est assez bonne, et elle est abondante, et ils ont des fruits de toute sorte. On m'a apporté une assiette de glace, et on m'en a mis un gros morceau dans mon verre d'eau rougie. Je crus que le coeur allait me manquer quand je leur dis que je n'y étais pas habituée; mais ils m'en mirent encore

un autre; je crois vraiment qu'ils voulaient me faire une boisson aussi forte que de l'eau de vie.

Faites mes amitiés, M'dame, à M. Hayes le sommelier, et aux dames et, avant tout, à M. Edward et à Mistress Kanailly. Je regretterais de m'en revenir tout de suite, car il est sûr que ce pays est merveilleux, et je m'y trouve très bien, quoique souvent je songe à tout le monde en Irlande quand je suis assise à mon ouvrage. „Ma chère, comment vous portez-vous?“ m'a dit l'autre jour la dame de la maison. Et d'après son accent, je suis bien sûre qu'elle est née en Irlande. Elle fait monter de petits Cozaques, garçons de huit à neuf ans, très bien mis, pour danser et jouer le jeu du turban et divertir ainsi ma maîtresse. Ils jouent, ils dansent tout à la fois, et leur musique ne s'arrête pas. Ça a l'air d'une guitare. Mais voici une quantité d'anglais, messieurs et dames, qui nous arrivent.

Je vous souhaite le bon jour, Miss Henriette. J'aime à penser beaucoup à vous, et je serai bien contente si vous ne m'oubliez pas plus que je ne vous

oublierai moi-même. C'est tout ce qu'avait à vous dire votre servante et aussi votre
ELLÉONORE CAVANAGH.

A A. M. C.

Troitskoe, 24 septembre.

Il y a quelques jours, je vous ai envoyé une lettre que je terminais par la promesse de vous revoir à Philippi. Pour ne pas démentir mes paroles d'adieu, je viens à vous par ce temps de froidure automnale; toute rentrée en moi-même, tout affaissée et surtout fort irritée contre ce vieux style de compter les dates pour différer l'usage charitable des poëles. Non que le temps, soit dit en passant, se montre plus rigoureux qu'en Angleterre; mais puisque le froid est à l'ordre du jour, vous pouvez faire la remarque suivante: c'est que l'habitude ne réussit pas à réconcilier les gens avec l'inclémence du climat; du moins à ce que dit M qui trouve que le second hiver produit sur sa peau l'effet de l'évaporation du salpêtre, en comparaison du premier dont elle s'est à peine aperçue. Maintenant, elle est toute couverte de vêtements ouatés, tan-

dis que je n'ai pas la possibilité d'ajouter des vêtements de renfort; et la princesse ne se doute même pas que nous ne soyons plus en été.

Je vais à présent gronder sur un autre grief que rien sur la terre ne pourrait me faire admettre: il s'agit de l'emploi du temps. Nous nous réunissons à neuf heures du matin pour prendre notre café servi par des filles de chambre; là, en flânant ou babillant ou faisant de la musique ou nous promenant nous dépensons souvent une couple d'heures Dieu sait comment; alors, au lieu de nous laisser à nous le reste du temps jusqu'à cinq heures, le tonnerre de la cloche du dîner, semblable à un glas funèbre, mortel pour toute occupation, ressentit à une heure et demie ou deux heures au plus tard, et nous nous réunissons pour faire solennellement notre long repas où non-seulement tous les plats à double service avec dessert sont entassés sur une autre table, mais où l'on veut sans pitié que vous mangiez de tout. C'est là une des manies de la princesse qui est fière de sa table et des produits de sa ferme, de sa laiterie, de ses serres-chaudes, etc. Le dîner coupe ainsi

la journée, et après cela il est difficile de revenir aux occupations de la matinée. A six heures, le thé réunit de nouveau la famille; et enfin à neuf heures et demie ou dix heures, c'est un souper prodigieusement chaud.

Vrai, est-ce supportable! . . Mais revenons à Moscou. Tenez-vous à savoir la première impression que j'éprouvai en y entrant? Vous connaissez Jerkoff et Frédéric. Eh bien, madame, les feux du soleil couchant brillaient avec tant d'éclats sur leurs oreilles dressées, que je ne pouvais songer à me présenter devant la princesse Daschkoff dans mon humble costume de voyage, à un moment du jour aussi élatant. En outre, j'avais résolu de n'arriver au palais qu'après la descente de la nuit, heure à laquelle se promènent les Esprits. Ainsi, à une distance de plusieurs verstes de la ville, me trouvant fatiguée et sentant que j'avais faim, je priai Frédéric de m'aller chercher un peu de lait que je commençais à humer à la porte même de la cabane devant laquelle nous nous étions arrêtés, quand un petit domestique porteur d'une soucoupe dorée, d'un verre et d'un flacon de vin d'une

nuance éclatante, parut soudainement et montrant du doigt un château de très belle apparence qui s'élevait dans le voisinage immédiat, invita Frédéric à m'expliquer que la princesse Sibersky avait appris que j'étais la dame anglaise pour laquelle la princesse Daschkoff était revenue de la campagne, et qu'elle se trouverait trop heureuse d'être la première à me saluer aux portes de Moscou. Le domestique alla et revint avec un échange de messages courtois et un millier de civilités : entre autres, un appartement m'était offert pour la nuit, si je me sentais fatiguée ; mais je ne pus que refuser avec reconnaissance. Avant que je me remissey en route, mon attention se fixa sur le balcon du château ; là, j'aperçus la dame à la soucoupe dorée, agitant son mouchoir et m'exprimant par ses salutations toute sa sympathie avec ses adieux. N'était-ce pas là un agréable avant-goût de l'hospitalité des Moscovites, et de l'accueil favorable qui m'attendait, au terme d'un aussi long voyage ? Cependant je ne veux pas entreprendre ici de vous détailler ma première entrevue avec la princesse ni la réception cordiale qu'elle me fit. Tout cela

a déjà été décrit, et je n'ai pas de goût pour les répétitions.

La Russie, je dois le faire observer, est assez barbare encore pour se distinguer par cette vertu de l'hospitalité. Elle a d'autres qualités nationales sans doute, mais ma faible expérience ne m'a point permis d'en distinguer aucune, sauf parmi les basses classes du peuple; car en ce qui concerne les classes plus élevées, je regrette d'avoir à dire qu'elles semblent calquer les Français en toute chose; or, bien que les manières des Français soient fort convenables pour eux-mêmes, je ne puis supporter la singerie de Bruin quand il folâtre avec un singe sur ses épaules. Par exemple, au lieu du salut noble et grave de l'ancien temps et qui consistait pour deux personnes à se baisser sérieusement l'une devant l'autre jusqu'à ce que leurs diadèmes se rencontrassent, on vous embrasse sur l'une et l'autre joue avec des démonstrations de transport, et l'on dit machinalement combien l'on est enchanté de faire connaissance avec vous. Le costume également est une mauvaise imitation des modes françaises; ils ont aussi adopté universellement la langue

française. On a le droit d'être plus surpris de trouver cet état de choses à Moscou que de le rencontrer à Pétersbourg; car Pétersbourg est, de fait, un rendez-vous d'étrangers. Mais la mode produit dans la première de ces villes ce qu'ont amené pour l'autre les nécessités commerciales. Au milieu de cette adoption des manières, des habitudes et de la langue françaises, il y a quelque chose de puérilement stupide à déclamer contre Bonaparte et les Français quand ils ne peuvent pas dîner s'ils n'ont un cuisinier français pour leur apprêter leurs repas; quand ils ne peuvent élever leurs enfants sans le secours d'aventuriers qu'ils font venir de Paris, sous le nom de précepteurs et de gouvernantes; en un mot, quand toute idée de mode, de luxe, d'élégance est empruntée à la France. Quelle folie fieffée! Néanmoins, indifférente dans la question, j'avoue que j'aimerais mieux que personne me trouver dans un salon français, préférence à laquelle conduit forcément une mauvaise imitation; les Russes ignorent la dégradation qu'ils impriment à eux-mêmes ou à leur pays. La musique nationale, la danse nationale aussi bien que le salut na-

tional, le costume national et la langue nationale, tout cela est tombé et n'est plus pratiqué que par les serfs.

J'abhorre cependant ces observations générales surtout quand je considère combien mon expérience est bornée, et je ne sais vraiment pas ce qui me pousse à sortir de mes détails de commérage. Chose étrange, ce même commérage me conduirait surtout à parler du caractère de la princesse Daschkoff, qui plus que celui de toute autre personne, je le reconnais, est diamétralement opposé à toute espèce de singerie. S'il y-eut jamais un être original sur la face de la terre, c'est bien elle. Et cependant l'esprit d'opposition m'entraîne loin d'elle et des ombrages de Troitskoe à Moscou et à ses coupoles dorées, à Moscou où je n'ai passé que trois jours; mais, à dire vrai, je suis impatiente d'y revenir. Ainsi, pour anticiper sur notre retour qui n'aura pas lieu avant deux mois, je vous conduirai rapidement, nolens volens, au beau salon circulaire de la veuve Nibalsin si souvent mentionné dans les lettres de M. . . . , et où la princesse nous mena après le spectacle.

M^{me} Nibalsin déclara qu'elle était désolée de ne pas m'avoir à la fête qu'elle avait annoncée pour mon arrivée, mais qui ne pouvait avoir lieu puisque nous quitions la ville dès le lendemain. „Mavra Romanovna“ (c'est-à-dire M) ajouta-t-elle, „est un ange ! et je ne saurais trop l'aimer et l'estimer. Vous êtes sa soeur, c'est un passeport pour mon amitié et mon affection.“ Alors elle jeta ses gros bras rouges autour du cou de M et la félicita, tandis que les félicitations étaient de saison, sur ma bonne santé, me promettant une abondance d'amitié et m'embrassant à tel point que je souhaitai intérieurement que l'amitié ne vous fit pas prendre au collet comme un vagabond, qu'on y soit ou non disposé. Ne vous alarmez pas, car malgré cela je me comportai très décemment.

La princesse, excellente femme ! se mit à faire de moi un prodigieux panégyrique en langue russe ; M le comprit. A ce qu'elle me dit plus tard, la princesse avait tellement enflé mes qualités, que tout le cercle qui l'entourait en resta muet. Pendant ce temps, ignorant tout-à-fait ce qui se passait, car je n'entendais pas une syl-

labe de l'éloge, je parcourais la salle avec Anna Petrovna, m'amusant à examiner les peintures à fresque qui la décorent.

Durant le souper, la princesse Daschkoff me parla fréquemment en anglais, puis elle traduisait le tout en russe pour la satisfaction de la veuve, embellissant à un merveilleux degré tout ce qu'elle disait; aussi étais-je étonnée de voir mes plus simples observations reçues, grâce à mon interprète, par l'auditoire avec stupéfaction et admiration. Je m'entonne ces faits, pour vous apprendre à connaître un peu notre chère princesse. Quoiqu'elle se conduise uniformément envers nous de cette manière, elle exige de la part de tous ceux qui l'approchent une sorte de déférence qui me causa d'abord une surprise excessive. Aucun homme, par exemple, quel que soit son rang, et tout couvert qu'il est de décorations, n'oserait s'asseoir en sa présence si elle ne l'y invite; permission qui n'est pas toujours accordée: car j'ai vu une demi-douzaine de princes rester debout durant toute une visite. Une autre fois, j'en vis plusieurs qui s'étaient prosternés à la porte de la chambre d'où elle se retirait, mortellement ennuyée d'eux;

elle leur donna sa main à baiser et ils disparurent.

Il semble que jamais il n'entre dans sa tête ou dans son coeur de déguiser un sentiment ou une impression qui s'y trouve; vous pouvez donc vous imaginer quel être privilégié elle fait. La vérité, agréable ou désagréable, est sûre de sortir de ses lèvres; et heureusement que la princesse est par nature pleine de sensibilité et de bienveillance, car autrement ce serait un fléau public.

Toujours la première par le rang, par l'intelligence, par les manières dans toute compagnie, il devient nécessairement tout naturel que rien de ce qu'elle fait ne paraisse extraordinaire. J'ai raconté comme quoi elle avait transformé le salon du comte pour en faire une chambre à coucher à mon usage. Eh bien! voici un autre trait: au souper, elle demanda une corbeille qu'elle plaça sur ses genoux et remplit d'ananas, de pêches, de raisin, etc., ordonnant qu'on la mît sur sa table de toilette; et devinez pour quel usage? Parce qu'elle m'avait entendue dire que je n'aimais pas le fruit, excepté avant le déjeuner, et

qu'elle ne voulait pas rompre une habitude qu'elle-même avait établie: celle de me faire éveiller par une de ses femmes de chambre avec ce petit tribut d'amitié, — attention qu'elle n'oublia pas un seul matin depuis le jour de mon arrivée. Je résistais un peu; mais en pareille occasion sa réponse inévitable était: „Reste tranquille, ma douce amie, ces petites cérémonies sont les besoins de mon coeur." Ou bien: „La jeune soeur aurait de l'humeur; elle me gronderait si je ne remplissais pas mon devoir."

1 octobre. — Non, c'est une sottise de parler; ici je ne puis écrire. Vous me commandez, par exemple, de tenir un journal, et vous ne songez pas de quelle nature je suis faite. Le froid ne m'importune plus, car nos poêles sont allumées, et nos appartements sont très confortables.

Et bien! qu'est-ce que je voulais dire? Je crois ne nous avoir pas encore parlé de Troitskoe, l'endroit où la princesse se plaît par-dessus tout et où nous sommes actuellement. C'est un beau domaine, entièrement de sa création, situé au milieu de seize villages qui appartiennent à la princesse. Trois

mille paysans, „Mes sujets,“ comme elle les appelle, vivent très heureux sous son pouvoir absolu; et jamais créature humaine, investie de ce pouvoir, ne l'exerça avec plus de bonté de coeur. Le nombre de ses domestiques, y compris ceux de toute sorte qui se rattachent à son domaine, n'est pas moindre de deux cents; cent chevaux, deux cents vaches, et le reste sur la même échelle, servent à son usage et à celui de sa famille. Cela vous donnera une idée de l'importance du domaine. L'église lui appartient aussi, et elle a été bâtie derrière le château. Un bois faisant partie du domaine et qui a neuf milles de long et quatre de large, s'étend sur un des côtés du château et va presque le rejoindre; la lisière en est souvent visitée par les renards. Hier au soir, la princesse et moi nous nous y sommes perdues durant une heure et demie. Une grande quantité de terre est dévolue à des plantations d'arbrisseaux et de prairies dans le goût anglais, à travers lesquels tourne et serpente une jolie rivière qui arrose tout le domaine. Troitskoe cependant est mortellement plat, et c'est à sa culture seule et à ses embellissements artificiels qu'on peut

attribuer sa beauté. Le château est énorme; il a de chaque côté des ailes que lient des balcons supportés jusqu'au second étage par des barres de fer.

Au milieu de cet immense domaine et dans le centre des richesses et des honneurs, je souhaiterais que vous vissiez la princesse sortir pour se promener ou pour aller visiter ses sujets. Une grande redingote brune et usée, un mouchoir de soie autour de son cou, lequel a été porté depuis si longtemps, qu'il est en lambeaux: voilà son costume. Et ce mouchoir peut bien être en lambeaux, car elle le porte depuis dix-huit ans et continuera de le porter jusqu'à la fin de sa vie, parce qu'il a appartenu à son amie *Mistress Hamilton*. Il y a dans son extérieur, dans sa manière de parler, dans sa façon de faire toute chose, une originalité qui la distingue de toute créature que j'aie jamais vue ou dont j'aie jamais entendu parler. Elle aide les maçons à construire les murs, elle travaille de ses propres mains à faire les routes, elle mène les vaches paître, elle compose de la musique, elle écrit pour la presse; dans l'église, elle parle tout haut et répri-

mande le prêtre s'il n'est pas assez pénétré; elle parle tout haut dans son petit théâtre et appelle les acteurs quand ils manquent leurs entrées; elle est docteur, apothécaire, chirurgien, maréchal, charpentier, magistrat, avocat. Bref, elle pratique chaque jour toute sorte d'inconvenances. Elle correspond avec son frère qui tient le premier rang dans l'empire; avec des auteurs, avec des philosophes, avec des juifs, avec des poètes, avec son fils, avec tous ses parents; et cependant on croirait que le temps lui pèse sur les bras. Elle me donne constamment l'idée qu'elle est une fée; et je proteste que je ne dis pas cela pour rire, car cette impression ne me quitte pas un seul moment. Il y a aussi une merveilleuse contradiction dans sa façon enfantine de parler avec son anglais haché, et avec des expressions impossibles, ne sachant pas, à ce qu'il paraît, si elle parle Français, Anglais ou Russe, et mêlants toutes ces langues dans la même phrase. Par exemple elle parle également bien l'Allemand et l'Italien; mais sa prononciation n'est pas claire, ce qui diminue le plaisir que je goûte dans sa conversation.

Elle m'a promis de me montrer les lettres

de l'Impératrice Catherine; et j'ai lu une bonne partie de la vie de la princesse, écrite par elle. Il faut en vérité se pénétrer de la connaissance des événements publics et des personnages durant le règne de Catherine II, car la princesse y fait de continuelles allusions; et son esprit revient si naturellement à la Cour, aux travaux, à la toilette et au boudoir de cette Impératrice, qu'il me fait commencer à me croire moi-même une des héroïnes de la révolution. Quoi qu'il en soit, le salon principal est orné d'un portrait colossal de Catherine à cheval et en uniforme, et en outre, il y a des portraits d'elle dans chaque chambre.

Hier matin, quand je descendis pour déjeuner, je trouvai la princesse humant la fumée d'un hareng qu'elle préparait à mon intention. On m'avait entendue me plaindre, dans quelque coin secret du château, d'un insupportable mal d'estomac. La fée sut cela par inspiration, et elle évoqua un poisson qui dut sortir de son eau vaseuse et dissiper mon mal par la force de la magie. Il arriva que je précédai M, et l'expression de terreur qui apparut dans les

yeux de la princesse me causa d'abord un saisissement. Je l'interrogeai et appris que sa frayeur provenait de ce qu'elle croyait M un peu souffrante. „Cette pensée, dit-elle, perce mon coeur comme une lame aiguë.“ — Je suis sûre qu'en attendant vous devez en avoir bien assez du château et de sa fée; nous allons donc les laisser là.

2 octobre. — Bon jour à vous, et que ce jour soit long; car je suis si ennuyée d'être obligée de vous envoyer des épîtres si décousues et si pauvres de sens, que je n'apposerai plus la plume sur le papier tant que je resterai à Troitskoe, à moins que ce ne soit, selon ma promesse, pour vous annoncer ma pétrification, si elle a lieu. La pétrification porte l'eau chaude à mon cerveau, et cela me rappelle l'établissement de bains qu'il y a ici dans la pépinière, établissement très bien disposé. Deux femmes ne font autre chose que de chauffer le fourneau et de tenir tout en ordre. Vous savez que le bain est pour les Russes, comme pour les Turcs, une observance religieuse; tellement, qu'aucun d'eux ne voudrait ni n'oserait profaner l'église en n'ayant pas été

au bain la veille au soir de la messe qu'ils doivent entendre. Cela assure une ablution universelle pour chaque samedi régulièrement. • Ici il y a pour le bain trois salles distinctes ; dans l'une d'elles sont des degrés qui montent et avec eux s'accroît, selon votre désir, la force de la vapeur. Il y a aussi une grande cuve dans laquelle vous vous asseyez jusqu'au menton (et la cérémonie consiste à vous frotter avec du raifort jusqu'à la cuisson, puis avec du savon) ; mais d'abord vous devez avoir eu les jambes saumurées avec une composition d'absinthe, d'ortie, de graine de moutarde, de menthe et de raifort. J'ai supporté plusieurs fois cette opération. Au sortir du bain, la princesse se met dans un lit préparé dans une chambre voisine ; quant à moi, je vais et viens, et ne m'en trouve que plus forte.

La princesse, chère femme ! m'a promis — ce qui pour toute autre ne serait rien, mais qui avec ses habitudes méthodiques et réglées comme une horloge est un sacrifice réel, — de quitter Troitskoe deux jours plus tôt qu'elle ne le fait habituellement pour aller à Moscou me montrer les lions. Elle a dit : „Le comte Alexis Orloff don-

nera un bal." En pareille occasion elle envoie un ordre, et le bal est donné comme on exécute une consigne. Elle me promet aussi de me mener au Kremlin. „Et je désire, a-t-elle ajouté, que l'archevêque de Géorgie prépare une fête à ce sujet." Jamais, j'en suis sûre, il n'y eut d'étrangers aussi admirablement placés que nous pour voir tout ce qui dans ce pays mérite la peine d'être vu.

Je brûle du désir d'aller à Moscou. Entre autres petits projets, la princesse veut me conduire en Pologne au printemps; mais j'y suis fortement opposée. Depuis longtemps je sais que les voyages ne lui valent rien; qu'ils sont dangereux pour ses douleurs. A cet égard, je l'avais suppliée, dans une lettre datée de St. Pétersbourg, de renoncer à l'idée qu'elle avait de quitter Troitskoe pour venir à ma rencontre; mais rien ne put l'arrêter; aucune considération personnelle ne prévalut un seul moment contre sa résolution de me recevoir ainsi qu'elle l'avait promis.

Ne m'irritez pas en disant que vous supposez que je commence à parler la langue du pays. Pas du tout! Que cet aven

vous suffise à tout jamais. Je sens s'accroître chaque jour mes facultés de sottise, mes facultés de paresse et mes facultés de désespérance pour tout ce qui est bon. Il n'en est pas de même de M ; elle écrit et parle merveilleusement le Russe. La princesse est son professeur, et tous les jours elles s'écrivent en russe une lettre. Et maintenant adieu; je vois la fée qui me fait signe avec sa baguette, et nul ne sait combien c'est une puissante magicienne. Adieu!

Extrait d'une lettre à la même.

Avant d'aller au perchoir, je viens vous dire que je n'ai pas reçu de lettres. Ainsi, bonne nuit, à moins que vous ne préféreriez vous asseoir dans ma chambre pendant que je me mettrai au lit. Cependant je ne désire pas votre compagnie; mais qu'il en soit comme il pourra; donc, pour votre édification; contemplez-moi ces cinq gros oreillers à la tête de mon lit de fer. Ce n'est pas l'habitude d'avoir des traversins. Ainsi que puis-je faire? Je suis perchée très haut dans mon lit toutes les nuits de

ma vie, et aussi serrée qu'une momie. Ces tuiles à fleurs chinoises ne sont pas ici pour le simple ornement. Non, elles appartiennent au poêle qu'elles couvrent et qu'en revanche je couvre tout entier de mon linge; car il n'y a pas d'autre moyen de chauffer mes vêtements. Les grosses bottes que vous voyez là-bas ne sont pas à un homme; ce n'est pas autre chose que ce que je portais ce soir en traîneau, aussi bien que cette pelisse en gros de Tours couleur gorge de pigeon, avec un collet noir aussi large qu'un manchon, et ce manteau ouaté par-dessus le marché. Ne viendrez-vous jamais? En face de la porte par laquelle vous entrez il s'en trouve une autre cachée par un rideau en revêche verte; savez-vous pourquoi? Parce que c'est une porte énorme qu'on a mise là depuis le commencement de l'hiver, ainsi que ces châssis de fenêtre ajoutés par surcroît. Très-bien, très-bien! Et cette théière verte? Elle contient le thé d'ortie qu'il m'est ordonné de boire pour ma toux. Et la table de marqueterie qui se trouve près de mon chevet, et que couvrent des livres? Merci de nous! Quand je m'éveille le matin

avant qu'Eléonore entre dans ma chambre, j'éprouve quelque plaisir à avoir sous ma main l'histoire du pays où je suis. Et cette grande bouteille dont le contenu sert à se frotter le visage et les mains? Ce n'est ni plus ni moins que du camphre et de l'eau de rose préparés de façon à devenir un glaçon avec lequel on s'humecte les yeux le matin. Maintenant, au nom de la patience, bonne nuit!

A Alicia W.

Troitskoe, 2 décembre 1805.

Retenez votre langue, Alicia; je sais que je suis en Russie, et, je le sais aussi, vous vous plaisez à croire que j'ai été envoyée ici pour votre instruction et votre enseignement de même que sur le toit d'une maison un balai est agité, au haut d'une cheminée, aux acclamations universelles, et que sa chute heureuse est un symbole de sa victoire aux yeux des polissons de la rue. Une fois pour toutes je vous le dis, je ne veux pas que les huées, ni les cris d'acclamation marquent ma chute; je ne veux pas que mon triomphe cause des grimaces; je ne

veux pas non plus promener mon sac de suie dans le voisinage. Non; quand même vous devriez brûler un fagot à mes talons et m'envoyer grimper dans la cheminée pour tout le reste de ma vie. Je vous ai déjà écrit tout ce qui me concerne, en addition à ce que vous connaissiez précédemment; je proteste qu'il n'y a plus pour moi dans le domaine de la vérité à recueillir la moindre chose qui puisse ajouter un iota à vos renseignements. En conséquence c'est pour punir votre exigence déraisonnable, et nullement par un autre motif, même meilleur, que je commence à répondre à votre lettre du 5 octobre, en datant de Troitskoe, plutôt que de Moscou, où nous irons dans onze jours et où une foule d'objets variés s'offriront naturellement à notre attention.

La monotonie de notre vie arcadienne dans le château retiré jettera nécessairement sur cette lettre une influence somnifère. En effet, votre imagination ne saurait rêver rien au-delà de la blanche ceinture de neige qui entoure notre large horizon et que peuvent seules varier à nos yeux les voiles de la nuit et la nudité du jour. Peut-être cela est-il moins effrayant en réalité qu'en

apparence; car bien que je sois dans une habitation sauvage, aux confins de l'Europe, emprisonnier de force par l'hiver, et bien que je sois par suite de ces circonstances dans l'impossibilité absolue de fabriquer des lettres, cependant je suis merveilleusement capable de m'acquitter des fonctions quotidiennes les plus nécessaires, et je partage le sort commun aux autres racines. Car, étouffée comme je le suis sous des montagnes de neige tourbillonnante, je contemple les merveilles bénies que l'avenir doit répandre avec leurs couleurs diaprées, quoique en ce moment, comme le safran et l'asphodèle, je doive me soumettre à la simple végétation de plante bulbeuse.

Mais vais-je vous tenir longtemps avec mes images fleuries! — Mettez sur vos épaules la queue de votre robe; suivez-moi pour votre plaisir à travers cette maison et regardez-en les appartements; ou, si vous le préférez, asseyez-vous sur le sofa, les jambes croisées, selon l'usage des dames russes, et tirez les cartes, — ce qui est un talent accompli parmi les gens éclairés de cette aurore boréale.

Ici la nature ressemble à un mince trait

fait à la plume et à l'encre sur une feuille de papier blanc, tant les objets sont étiolés et glacés et tout dessinés en blancheur invariable. Néanmoins, chaque jour après le dîner, à trois heures, la kibitka ou le traîneau est à la porte. La première de ces machines ressemble par sa forme à un berceau d'enfant, qui pour draps aurait une fourrure d'ours et pour couverture un cuir étendu par devant. Vous pouvez, si cela vous plaît, m'y mettre avec M et Anna Petrovna; ou, pour parler plus net, vous pouvez entasser trois énormes paquets; car il serait malaisé de nous prêter une autre apparence avec nos châles, nos shubas et nos manteaux ouatés. Vous remarquerez aussi l'accoutrement de nos serviteurs, Gabriel, Petruchio, Théodore et Ivan: leurs shubas sont serrés autour de leur veste par des écharpes de couleur, et sur la tête ils ont des bonnets noirs, très hauts et semblables à celui des grenadiers. Cependant l'esprit de soumission fait tomber, à tout moment, ces bonnets-citadelles dressés contre l'ennemi commun, le froid; car même lorsqu'il neige le plus abondamment, les pauvres diables reçoivent tête nue chaque mot

qui leur est adressé; une longue traînée de neige vient alors couvrir leur crâne comme un toit; ils la secouent sans y penser, et replacent ensuite leur bonnet avec une égale indifférence.

Je crois vous avoir écrit que Troitskoe est posé comme une tige de lis dans une vallée; c'est-à-dire que la blanche maison revêtue de stuc est abritée par l'ombre épaisse d'une forêt. Nous pénétrons chaque jour dans cette forêt, grâce à nos traîneaux que tirent à toute vitesse trois chevaux attelés de front, qui escaladent la neige comme un bateau monte sur la cime des vagues, et qui laissent aussi derrière eux une trace lumineuse, de même que si nous nous mouvions dans une atmosphère de diamants. L'entrée de la forêt semble le charnier de la nature: chaque arbre remue ainsi qu'un squelette blanchi, — gémissant, creux, décharné et menaçant, — jusqu'à ce que cette apparition s'efface quand nous poursuivons notre chemin à travers de hauts sapins dont les branches gonflées ont tourné en colonnes de neige et se sont métamorphosées, à nos yeux humides, en des milliers de piliers de marbre, illusion voisine

de la réalité. Les taillis poudrées à blanc comme le duvet d'un cygne, sont affaissés sous le poids des flocons de neige pressés comme des grappes de roses de Gueldre; si bien que l'hiver étale les guirlandes de l'été le plus brillant.

L'effet de pourpre et d'or du soleil couchant n'est pas moins magique, quand un rayon horizontal jouant sur la neige, semble évoquer tous les trésors de Golconde et fait étinceler le sol en saphirs, émeraudes, améthystes, opales et diamants.

Rarement pendant notre promenade la solitude de la forêt est troublée, si ce n'est par des bûcherons, plus semblables à des satyres qu'à des êtres humains. Leurs barbes sans fin chargées de neige et allongées en chandelles de glace, craquent dans la proportion des coups appliqués par leur hache. Cependant à la vue des dames du château, tout travail est suspendu; et jusqu'à ce que le traîneau soit hors de portée, ces satyres velus, vêtus de peaux de bêtes, avec leurs bonnets de fourrure dans leurs pattes, se pressent pour témoigner de leur dévouement et de leur respect en courbant jusqu'à terre leur tête d'ours.

Eh bien ! en avez-vous assez de la forêt ? êtes-vous bien punie de votre curiosité ? Voyez ce que c'est que d'extorquer la vérité aux voyageurs. Si cependant l'aiguillon de la curiosité dominait chez vous la fatigue, au point de vous faire demander ce que c'est que cette colonne de fumée qui s'échappe d'un monceau de neige, apprenez que ce qui vous semble n'être qu'un fardeau qui pèse sur le terrain est en réalité un bain qui chaque samedi est chauffé pour le plus grand bienfait des familles du voisinage. Si nous tournons derrière le château, voyez cette longue file de bâtiments qui bordent circulairement la pelouse et au milieu desquels s'élève l'église. On peut les considérer comme des dépendances du manoir ; ou plutôt, vous pourriez raisonnablement les regarder comme une petite ville. L'un d'eux est un théâtre ; l'autre, une école ; le troisième, l'infirmerie ; le quatrième, l'écurie ; le cinquième, l'habitation de l'intendant ; le sixième, une maison pour des hôtes ; le septième, le huitième, le neuvième pour les domestiques, et ainsi de suite.

Bonté du ciel ! quelle confusion dans ce château ! Il n'y a rien d'étonnant à cet

éternel va et vient d'un essaim de domestiques. Voyez ce Stépouska à la forme triangulaire qui, clignant de l'oeil derrière sa cravate, vient vous aider à monter tout essoufflée que vous êtes; tandis qu'Athanase vous retire vos bottes fourrées, et que Vincelas, Massagee, Kusma, Bisilkin, Vassilee, Kashan, Proka, Antoine, Timothée et une dizaine d'autres de toute taille et de toute couleur, accourent pour vous conduire à la salle à manger, puis à gauche dans le salon de compagnie où l'on se tient habituellement.

Ce portrait qui se trouve en tête du salon et est suspendu au-dessus du sofa, c'est celui de l'époux de la princesse Daschkoff; le prince était regardé comme le plus bel homme de son temps, et il n'avait que vingt-six ans quand il mourut. Cette dame, à l'air imposant, qui a des aigles brodées sur son costume et porte une robe d'hermine, c'est Catherine II; en face d'elle est son petit-fils l'Empereur Alexandre. Voilà pour les peintures. A l'extrémité du salon, est une femme assise dans un fauteuil, ayant devant elle une petite table marquetée comme un échiquier; elle est vêtue d'une belle robe

en soie rouge, et coiffée d'un bonnet de nuit d'homme en batiste. C'est la princesse ! Son chien noir Fidèle dort à ses pieds sur un coussin. Elle attend notre retour au logis ; car cette soirée est consacrée à lire tout haut quelques douzaines de lettres réunies dans un grand sac de papier. C'est une partie de la correspondance qui fut échangée entre l'Impératrice Catherine et elle, depuis le temps où la princesse n'était âgée que de dix-huit ans jusqu'à l'époque où elle se retira de l'Académie. Ces sujets, en rouvrant une vie à jamais close, donnent une espèce d'agitation pénible à la physionomie de la princesse ; je voudrais qu'il n'en fût plus question. Déjà Anna Petrovna s'est établi à son poste et a préparé son grand tricot de laine.

.
Dimanche 7 décembre. — Cinq jours, vous le remarquerez, se sont écoulés depuis qu'il m'a fallu laisser là ma lettre. Pendant ce temps Ste. Catherine, la patronne de la princesse Daschkoff, a été occupée à recueillir ses taxes et à faire son inspection soit spirituelle soit temporelle. La princesse et moi portant le même nom, notre

amie décida que cette fête serait célébrée à double titre. En conséquence, pour la vigile une messe solennelle fut chantée dans la grande salle à manger où les prêtres et musiciens s'étaient rendus avec l'encens et les peintures consacrées. L'image d'argent de Ste. Catherine était réfléchie par une grande glace, dans toute la splendeur des lampes qui formaient son tribut. La cérémonie terminée, les assistants de toute sorte s'avancèrent pour présenter leurs félicitations et leurs cadeaux. Les paysans garnirent la salle de morceaux de pain couverts chacun d'un tas de sel, qu'ils offraient comme marque d'hommages, et quelques-uns y joignirent une petite assiettée de pommes pour rehausser l'offrande. La princesse et moi nous échangeâmes des présents, et nous reçûmes tous deux ceux de M et d'Anna Petrovna. La poste du soir apporta des lettres de félicitation de tous les parents que la princesse compte à Moscou. Tels furent les incidents de la vigile de Ste. Catherine.

Le lendemain, nous nous rendîmes à l'église où fut célébré un service spécial. Notre société se trouva augmentée par l'ar-

rivée du prince Daschkoff, de M. de Postnicoff, du comte Santi neveu de la princesse, général Yellogin et sa famille, ainsi que d'un grand nombre de voisins. Vous pouvez juger de notre intimité au grand dîner qui eut lieu; la princesse était au haut bout de la table, et moi j'étais à sa droite. Nous eûmes à essayer les compliments de toute la compagnie, en Russe, en Français et en Anglais; chacun se levait tour à tour et, tenant en main un verre de champagne, nous félicitait sur notre sainte, puis buvait à notre santé jusqu'au retour de l'heureux anniversaire. La musique et les cartes firent passer la soirée. Nous sommes au moment d'aller faire une promenade en forêt. Vendredi, nous partons pour Moscou; d'ici là, vous pouvez laisser de côté Troitskoe.

Lundi 8 décembre. — Si un aperçu du dîner de fête que j'ai décrit pouvait vous faire plaisir, vous n'avez qu'à descendre l'escalier et à vous asseoir à la grande table carrée. Mangez d'abord, s'il vous plaît, un peu de ces pâtés aux oeufs après votre potage, puis buvez de l'hydromel pour arroser le tout, et même du quass. Je vous en prie, prenez un peu de caviar, l'oeuf de

l'esturgeon. Peut-être préférez-vous la soupe au poisson; côtelettes, poulets, gibier, légumes, tout est à votre service; n'oubliez pas de manger du concombre salé avec votre rôti. Que pensez-vous du porc et de la crème caillée? Voyez ensuite ces gâteaux aux pommes, ou ces pommes crues venant soit de Crimée soit de Sibérie, ou ces poires transparentes, ou ces confitures de Kiow, ou ce rayon de miel, ou cette conserve de feuilles de roses, ou ces prunes confites.

Au nom du ciel, ne mangez pas davantage! Car dans six à sept heures d'ici, vous devrez vous asseoir de nouveau en face d'un autre dîner servi sous le nom de souper. Ainsi, à moins de se sauver, il faut, tandis qu'on parfume la salle, ce qui me suffoque, s'aventurer dans le long couloir qui mène au cabinet de la princesse. Bonne, chère vieille femme! puis-je dire bien sincèrement; car la distinction affectueuse et la vive cordialité qui ont marqué toutes ses paroles, toutes ses actions à mon égard depuis le jour où je la vis pour la première fois, n'ont pas éprouvé un seul moment d'interruption. Elle me nomme la

soeur de son choix; et indépendamment de ce que sa physionomie et ses manières ont de gracieux quand elle m'adresse la parole, sa bonté semble s'ingénier constamment à chercher le moyen de vanter et de recommander de toute façon ma personne, ma famille ou mon pays.

En mentionnant tous ces faits je me borne à lui rendre justice; car, vous pouvez m'en croire, je me juge moi-même bien peu de chose dans le mobile principal de sa conduite. Etre la soeur de M, ce n'est pas un titre pour éblouir l'humanité. Souvent la princesse s'écrie avec transport tout en se contemplant: „C'est la meilleure marque de l'amour du Ciel pour moi; ma chère enfant m'a cherchée sur le bruit de mon nom, et elle est venue d'un pays lointain sur la foi de mon caractère. Maintenant, dites-moi, soeur Kaiety, qu'est-ce que je pourrai jamais faire pour lui prouver mon amour et ma reconnaissance?“ Tous les trois ou quatre jours, elle me répète la même histoire, et elle la répète toujours avec le même feu. Peut-être ne devinez-vous pas que j'ai voulu dire mon propre nom en l'écrivant comme elle le prononce dans son

anglais extraordinaire: „Soeur Kaiety“; le piquant que cette manière donne à sa conversation est inexprimable. L'autre jour, elle m'invita à entrer dans son cabinet afin de lire la dédicace de son Histoire qu'elle venait d'achever pour M. C'est écrit parfaitement, et l'affection, l'admiration, la reconnaissance, l'enthousiasme qui y respirent sont un des plus nobles témoignages qu'une personne puisse offrir à une autre.

Depuis que je suis ici, j'ai songé souvent combien ce serait entreprendre une tâche difficile que de vouloir dessiner le caractère de la princesse Daschkoff. Pour ma part, je crois, que ce serait impossible. Ce caractère comprend tant de particularités diverses, tant de variétés inextricables, que le résultat de l'étude qui lui serait consacrée n'offrirait qu'un dédale de contradictions humaines. Je sais bien que tous ici-bas nous ne sommes pas composés d'une autre étoffe; rien n'est cependant plus étranger à la chose même que les matériaux bruts dont elle est composée, et malheur à l'individualité quand elle commence à se généraliser. Si vous admettez l'expérience que j'ai faite de la princesse, vous la con-

sidérez toujours comme une personne accomplie; de même que vous supposeriez l'Europe un paradis si vous n'aviez jamais vécu hors de l'Italie et si vous jugiez toutes les autres contrées sur celle-là. Mais la princesse a autant de climats dans l'esprit, autant d'Océans agités et incertaines, autant d'Etnas à la lave destructive, autant de steppes incultes qu'il existe de tout cela dans une partie quelconque du globe. Je m'avoue, il me semble qu'elle serait surtout dans son élément si elle était à la tête du Gouvernement, ou Généralissime des armées, ou fermier-général de l'Empire. De fait, elle était née pour diriger des affaires sur une grande échelle, — ce qui n'est nullement inconciliable avec la vie d'une femme qui, à dix-huit ans, commandait une révolution et qui, douze ans après, gouvernait une Académie des Arts et des Sciences.

Lundi soir. — Vous aurez peine à me croire quand je vous dirai que la princesse n'a pas le sentiment du ridicule. Je ne pense pas qu'elle comprenne une caricature, même en paroles. Hier à dîner, nous en eûmes un petit exemple. — Elle dit à M. que c'était une honte à elle de ne point

prendre de tabac, puisqu'elle possédait sept à huit tabatières provenant de munificences impériales, et elle demanda en plaisantant quel châtiment il fallait lui infliger. A quoi Anna Petrovna et moi nous répondîmes d'un air sentencieux que la princesse n'aurait rien de mieux à faire que de traiter le nez de M comme elle traite ses arbrisseaux favoris dans son jardin, — c'est-à-dire de l'émonder jusqu'à ce qu'il y poussât autant de boutures que M avait de magnifiques tabatières. La princesse sembla prête à jeter les hauts cris et sûrement elle nous prêta à l'une et à l'autre des inclinations de boucher. A l'instant même elle détourna le cours de la conversation.

Moscou. — Samedi soir 15 décembre. — Nous voici arrivées, après le plus difficile voyage que j'aie jamais fait. Mais notre joie de nous retrouver à Moscou a été péniblement altérée par une nouvelle qui est parvenue à la princesse; on s'attend à voir succomber son frère favori le grand chancelier. Le prince Daschkoff est auprès de lui; et à moins qu'il n'arrive des nouvelles plus favorables, je suppose que nous irons à Andreoffsky, lieu de séjour du comte

Worontzow où il se trouve en ce moment et qui est à près de deux cents verstes de Moscou. C'est un événement terrible! Il faut que je me mette au lit; mes os ont été réduits en compote sur ces chemins défoncés et sur ces collines et ces vallées de glace.

A Alicia W.

Moscou, 18 février 1806.

Je sais que je ne vous satisfais pas, et que je vous écris trop rarement; et que cette rareté est loin de répondre à l'ardeur de votre attente qui a pour mobile la plus aimable des causes, l'anxiété où vous êtes pour ma précieuse santé dans ces blanches régions où je gèle sous une neige incessante parmi les fils et les filles de l'Hiver. Mais au milieu des reproches que me fait votre esprit, si votre conscience n'a pas tourné absolument au rhinocéros, vous devez vous rappeler que mes paroles en nous séparant, les dernières paroles qui expiraient sur mes lèvres, n'ont été qu'un pronostic fidèle parfaitement confirmé par ma conduite et que ma conduite continuera de confirmer, jusqu'à ce que le soleil de retour ait fondu

pour moi un passage à travers la Baltique et me ramène à mon observatoire où mes jours, se penchant comme un saule vers le clocher de Shandon, tomberont feuille à feuille dans la sépulture.

Je parle par le passé et l'avenir; quant au bien heureux présent, l'ingratitude ne doit pas le ternir, faute d'une juste appréciation de vos nombreuses vertus; car tel est le caractère qu'il faut reconnaître à vos lettres. Avant-hier j'ai reçu la dernière, datée de Wood Hill, 28 décembre, et je m'occupe, malgré des interruptions importantes, du soin de vous en accuser réception, ainsi que d'une lettre de H, à la même date, et de plusieurs autres qui, en dépit de longs retards, sont enfin arrivées saines et sauves à leur destination. Quand ces lettres ont fait leur entrée, à une heure, nous courions prendre nos gants et nos manteaux, le cocher attendant à la porte pour nous mener dîner chez le général Tutleman, l'un des ci-devant gouverneurs de Pologne. Nous fûmes donc obligées de les emporter en voiture; et bien que nous eussions six verstes à faire, cependant la course en traîneau rappelle si bien le mou-

vement d'un vaisseau dans la tempête, avec ces routes défoncées, que tout effort pour briser les cachets et lire les lettres fut inutile. Vous pouvez donc me voir d'ici, les tables de jeu étant préparées, ce qui a toujours lieu une demi-heure avant le dîner, me retirer à l'extrémité du sixième appartement (un temple de marbre avec un dôme revêtu de glaces qui nous réfléchissaient par-dessus ma tête, moi et mes lettres), et lire pour la première fois ma correspondance si longtemps désirée!

J'en étais au beau milieu de votre lettre quand le prince Yousoupoï est venu m'offrir la main pour aller dîner. Tandis qu'il m'accompagnait dans tout l'éclat de ses dignités et de ses décorations, à travers des files d'appartements, de jardins d'hiver et de galeries, et que nous marchions au son de la musique, j'eus le temps de repasser dans ma mémoire les heureux tableaux que vous aviez évoquées devant mon esprit. Mais permettez-moi maintenant de vous parler de dîner, et non de votre lettre qui m'a mise hors de moi; et, par un retour chrétien, acceptez l'hommage de vingt-sept fêtes, — nombre des dîners auxquels nous avons

figuré depuis le 6 janvier, notre jour de Noël.

Comme vous devez le penser, j'en suis quelque peu fatiguée. Le luxe et la magnificence qui nous entourent perdent bientôt leur effet quand l'attrait de la nouveauté est passé; et les heures indues qu'il faut dépenser tendent à perdre tout le charme qu'on s'en était promis. Je n'entrerai à ce sujet dans aucun détail particulier, car j'ai parcouru précisément le même cercle décrit dans les lettres de M — L'effet produit sur mon imagination, a été d'avoir circulé parmi les Ombres de la Cour de Catherine. Moscou est l'Elysée politique impérial de la Russie. Tous ceux dont l'influence exista aux jours de Catherine et de Paul, et tous ceux qui ont été écartés par Alexandre ou considérés par lui comme surannés, jouissent d'une importance idéale, reconnue par courtoisie seulement, dans cette magnifique ville asiatique, molle et oisive. Toute l'influence réelle a depuis longtemps passé comme un héritage aux mains de leurs successeurs qui se chauffent au soleil levant de la nouvelle Cour et gouvernent l'Etat à St. Pétersbourg. Néanmoins, le fantôme

ridé et décoré du prince Galitzin, grand-chambellan sous le règne de Catherine, conserve ses ordres, ses étoiles et ses rubans qui, ajoutés au poids de quatre-vingt-dix ans, le courbent en deux jusqu'à terre. Il porte sur ses os sa clef de diamants et ses broderies et toutes ses babioles brillantes, et il reçoit l'hommage de ses frères les fantômes qui dans l'ancien temps partagèrent avec lui les honneurs de l'Etat.

Un autre de ces fastueux revenants, c'est le comte Ostroman, grand-chancelier de l'Empire à la même époque. Les ordres de St. George, de St. Alexandre Neffsky, de St. Vladimir, etc. pendent sur sa poitrine en bandes rouge, bleu et de diverses couleurs. Quatre-vingt-trois ans se sont congelés en pyramide sur sa tête; et son squelette bredouillant craque dans son carrosse, et il a huit piqueurs et il dîne avec ses heiduques derrière son fauteuil, et il impose à la politesse la même étiquette que son droit lui assurait, durant ses jours réels de faveur impériale.

Le comte Alexis Orloff, qui fut grand-amiral au temps de Catherine, est plus riche qu'aucun prince de la Chrétienté et vit au

sein d'un luxe asiatique. La main qui étrangle la Pierre III est, pour sa récompense, couverte de brillants, parmi lesquels le portrait Catherine sourit par une éternelle reconnaissance. C'est encore un de nos fantômes de Moscou; le général Korsikoff en est un autre. Ce favori a survécu; on pourrait le surnommer une vision de diamants. Tout couvert de rides, il chérit encore le souvenir de cette distinction passée qui lui attirera l'animosité de son pays. Le prince B, le prince N et d'autres conspirateurs de 1762 et des derniers temps ont conservé à la ceinture leurs épées, leurs sacoches et tous les autres insignes de leur première grandeur. En résumé, les grands (et nous ne vivons, hélas! que dans ce cercle) sont comme je l'ai dit déjà, d'un autre monde; et cependant ils ont pour mobile le même commérage sur les folies de Cour, la même vanité, le même orgueil enflé démesurément, la même ostentation; c'est le principe de leur bonheur ou de leur misère, comme si la tombe ne s'entr'ouvrait pas sous leurs pieds chancelants pour les menacer — et cette menace est de tout instant, — de l'oubli terrestre qui couvrira leur existence de brocard.

J'avoue que je regrette sincèrement d'entendre sans cesse le nom de la Grande Catherine revenir dans la conversation de ces radoteurs arriérés; car s'ils vantent cette Impératrice, c'est au point de vue de leurs propres services.

A ces spécimens de Moscovites se joignent assurément des femmes, des filles et des petites-filles parfaitement habillés, assises dans des boudoirs dorés, avec des esclaves qui dansent devant elles; toutes ces personnes brûlent des parfums et offrent des confitures à leurs visiteurs. Bien qu'une sorte d'extérieur français soit général parmi elles, bien que la langue française soit la langue de la bonne société, que le costume soit français et que la jeunesse soit élevée par des mademoiselles françaises et des abbés français, cependant l'éducation des jeunes gens n'est pas bonne; ces jeunes filles ne deviennent point des femmes agréables, mais elles imitent évidemment et pratiquent ainsi les dehors sans se mettre le moins du monde en peine d'acquérir cette douceur, cette suavité de manières qui plaisent et règnent si généralement en France. Quand les femmes de Moscou vous

ont regardée de la tête aux pieds, quand elles vous ont embrassée cinq ou six fois au lieu de deux, quand elles se sont recommandées à votre éternelle amitié, quand elles vous ont dit d'un ton sans façon et d'une manière brusque que vous êtes charmante, quand elles se sont informées du prix de chaque objet de votre toilette, quand elles ont vanté par avance l'éclat de la prochaine assemblée des nobles, n'attendez rien de plus d'elles. A peine hors cela semblerait-il leur rester une idée, si ce n'est pour se plaindre de la maladresse des joailliers russes et pour porter aux nues l'habileté des bijoutiers français.

J'ai généralement observé que dans leurs comparaisons entre les Anglais et les Français les préférences des Moscovites et j'ose dire de tous les Russes sont en faveur des derniers, bien que tous s'accordent à décrier Bonaparte et à plaindre le sort de lord Nelson. La nation anglaise est respectée en principe; mais on ignore ses usages, rarement on parle sa langue, ses modes sont en discrédit, et comme particuliers on critique bien autrement les Anglais que tous les gens des autres nations. Ceux d'entre

les jeunes voyageurs anglais qui excitent l'admiration, réussissent précisément par les choses mêmes qui sont ignorées chez eux, — comme de bien valser, de parler Allemand et Russe, d'appeler chaque personne „Votre Grandeur et votre Excellence“ et de complimenter à outrance chaque Russe, en dépit de la préférence que les Russes eux-mêmes donnent aux usages français.

Ici on a deux exemples des effets de la nouveauté sur ces ours orgueilleux. Une princesse s'est enfuie avec le signor , peintre italien; et un neveu de la princesse Daschkoff, M. de a épousé la fille d'un précepteur français. Ici l'instruction est si peu développée, surtout parmi les femmes, que quelques sophismes d'emprunt sont considérés comme de la nécromancie. C'est ce qui arriva pour le signor , homme de soixante ans, qui fit tourner la tête à une princesse âgée de vingt-neuf ans seulement, rien qu'en professant l'athéisme, rien qu'en se donnant pour un adepte du: „Système des Ombres du visionnaire Berkley.“ Chacun le regardait comme un génie inspiré, chacun lui ouvrait son palais. Je le vis une fois, et je le pris pour un

empirique, un docteur de tréteau. Trois semaines après, il alla solliciter une dispense auprès de l'archevêque de Moscou; et comme on lui demandait de quelle religion il était, il se mit à rire et dit: „De peu ou de pas.“ Cette réponse occasionna un murmure; cependant notre homme se déclara Grec et fut marié. Quatre gros princes gémissaient auprès de moi en me racontant ce malheur. Ce fut le grand sujet de conversation et d'émoi pendant neuf jours, neuf jours seulement, et l'exemple servira de précédent pour l'avenir.

Au reste, les progrès qui s'accomplissent dans notre siècle sont remarquables; on peut l'observer par la différence qu'il y a en ce genre entre les jeunes femmes et leurs mamans. Celles-ci sont peu habiles en fait de langues, mais elles sont toujours excessivement joueuses; et si les hauts-faits qui les rendirent célèbres dans les annales de la galanterie, sont rappelés avec éclat, cela ne paraît diminuer en rien la considération dont elles jouissent dans le beau monde.

J'ignore si une comparaison serait bien placée dans ce sujet. A Moscou, nous ne

connaissons que des personnages qui, à Londres, seraient les premiers pairs du royaume, comme sont la duchesse de Gordon, Devonshire etc. Quant à des nymphes innocentes, humbles, raisonnables, roses, et vêtues de blanc telles que vous et L et P et G, la société d'ici n'offre rien de semblable en fait de rang; par conséquent, ces êtres-là sont introuvables. Plus j'observe ces nuances, moins je suis surprise que les Anglais, à peine de retour de leurs voyages, soient si pressés de se marier. C'est par ce sentiment de vrai gentleman que le jeune et beau S regarda la pauvreté en face pour épouser ma favorite Sarah C, et cependant il avait fait le tour des nations. Il y a lord K . . . et quarante autres que je pourrais nommer. Mais en un mot, et pour employer à cet égard les expressions dont se servait la princesse Daschkoff: „Je pense que Dieu tout-puissant lui-même doit être fier lorsqu'il se dit: J'ai fait la femme anglaise.“ — J'ajouterai qu'elle n'est pas tout à fait aussi engouée de l'homme anglais.

Les maisons sont d'une magnificence par-

faite, les tables ploient sous le poids des trésors des quatre saisons; des orchestres accompagnaient ou plutôt mettaient en symphonie chacun des morceaux que vous portez à votre bouche. Qu'il me suffise de vous donner une esquisse, comme spécimen du genre de vie du général Knoring. Il a servi vingt ans sur les confins de la Russie, de la Géorgie et de la Perse; et en Russie, servir est jouir de cette distinction qui ailleurs s'attache à la naissance et à l'élégance.

A notre arrivée, nous fûmes introduites dans l'antichambre où trente à quarante domestiques en riches livrées nous débarrassèrent de nos pelisses, de nos bottes doublées de flanelle, etc. Alors le général, avec ses manières de vieille Cour, apparut à l'extrémité d'une suite fastueuse de salles peintes et garnies de lustres; il se reflétait de chaque côté dans les glaces, et les glaces des plafonds nous le montraient la tête en bas. Il s'avavançait vers nous d'un pied boiteux, dans tout le rayonnement des plaques de ses ordres; à chaque pas il nous adressait un salut, et pour nous recevoir il alla de l'antichambre jusqu'à la pre-

mière porte d'entrée. Là nous ayant baisé les mains tandis que nous lui baisions le front, il nous conduisit, à travers des salles brillantes mais qui, chose étrange à dire, étaient absolument sans tapis, jusqu'à celle où nous attendait le déjeuner. C'est une table couverte de liqueurs, de caviar, de radis noir, de fromage et de harengs salés. La compagnie l'entoure en restant debout et mange par-ci par-là un morceau. Ensuite on va s'asseoir aux tables de jeu, où l'on reste d'ordinaire de deux à trois heures. Alors chaque cavalier offre son bras à une dame: on s'en va solennellement, en procession de vingt à trente couples, au son de la musique, et l'on prend place à un banquet de trois heures. Toutes les femmes de chambre, formant un chœur de demoiselles, se tiennent en groupe à la porte; elles chantent des airs nationaux, accompagnés par des violons et autres instruments. Un petit Chinois et un petit nègre, avec le vêtement de leur race, une jeune Circassienne, dans le beau costume de son pays, une Calmouque vêtue en princesse de sa tribu, — accessoires exotiques de la famille; quelques autres aussi, esclaves pris les armes à la

main ou envoyés en présent, faisaient le tour de la table pour amuser la compagnie; parfois ils chantaient, parfois ils folâtraient, et parfois on les embrassait et les récompensait avec des confitures.

Quand nous passâmes aux salons dans le même ordre que nous avions suivi pour nous rendre à la salle à manger — ou plutôt la galerie —, nous eûmes le plaisir de voir ces jeunes danseuses et d'autres encore accomplir devant nous des pas variés, tandis que nous étions étendus sur des divans en humant le café et commandions à notre gré autant de danses nationales que notre curiosité voulait en contempler. Ceci, vous le remarquerez, est tout à fait dans le goût asiatique. On apporte les bougies, on allume les lustres, des stores baissés remplacent les volets; et comme le soir commence, chacun part et laisse la famille à elle-même. Alors nous roulons en voiture et sommes ramenées au logis entre six heures et six heures et demie, dans un état d'esprit à goûter fort peu des appartements froids, tristes et vides.

.
Hélas! voilà tout notre sablier vidé à

Moscou, et j'en suis bien fâchée. Il y fait plus chaud qu'à Troitskoe; et rarement un jour se passait sans que M et moi nous allassions une heure au moins piétiner dans la neige autour de la maison, à la grande stupéfaction des Russes qui en hiver ne marchent jamais, même pour prendre un exercice salutaire.

Il faut que je vous parle d'un curieux divertissement dont nous fûmes témoins, il y a trois semaines environ. J'exprimais à la princesse mon regret de ce que bien des classes de la société nous échappaient nécessairement, en vertu de la sphère trop élevée où nous nous trouvions; par exemple, les diverses sortes de marchands, de boutiquiers, etc. Elle eut une fois la bonté — et elle est si bonne en effet! — de me promettre que ma curiosité serait satisfaite. En conséquence, un jour fut désigné où au nombre de seize à dix-sept, nous dînâmes dans une des plus fameuses tavernes de Moscou. Tous les plats apportés sur la table furent servis à la manière russe; il n'y en eut pas, j'ose le dire, moins de cent, et tous étaient particuliers au pays. Pour que la fête fût complète, la maîtresse

d'hôtel ornée de diamants et ayant un costume brodé d'or, était assise au haut bout de la table, avec le visage, le cou et les bras peints comme une poupée. Cette sorte de peinture est d'usage national, et a toujours été pratiquée depuis que la Russie existe. Les gens qui nous servaient, au nombre de quarante, étaient des hommes à barbe longue, ayant des chemises mi-partie jaune et pourpre retroussées aux manches de façon à laisser les bras à demi nus; ces hommes n'avaient ni veste ni gilet. Il y avait un individu qui jouait de l'orgue; pour obtenir cette permission, il paie au maître de la taverne plusieurs centaines de roubles par an, ce qui prouve combien la taverne est fréquentée, et aussi combien la musique est considérée ici comme nécessaire à la vie. Après le café, un groupe de gipsies fut introduit pour nous amuser; ils portaient des châles de brocart d'or attachés sur une épaule, et avaient des boucles d'oreilles formées de pièces d'argent. Comme ils dansaient bien la Bohémienne et l'Egyptienne, et rappelaient exactement les figures mouvantes en apparence des fresques d'Herculanum! Dans certains moments, quand il

fallait exprimer la crainte, leur vivacité de gestes approchait de la frénésie; et leurs mouvements, accompagnés de cris perçants, produisaient un effet si sauvage et si extraordinaire, qu'il était difficile de prendre ces danseurs pour des habitants de cette planète gelée.

Je viens de monter pour recevoir quelques-uns de nos visiteurs habituels. Je suis maintenant si accoutumée à leurs manières, que mes observations s'en sont émoussées, quelque différentes que leurs façons me semblent sous mille rapports de ce que j'avais vu partout ailleurs. Aucun Russe n'osera s'asseoir en présence de ses supérieurs, s'il n'en a reçu l'ordre. En ce moment, la princesse est assise sur son divan, parlant à tout le monde, et une demi-douzaine de princes se tiennent debout, le chapeau à la main, devant elle. Les gens de mince condition s'avancent rarement au-delà de la porte où ils restent, attachés à leur chapeau à trois cornes et se reposant de leur fatigue tantôt sur un pied tantôt sur l'autre.

La subordination joue un rôle souverain à Moscou; et le titre de gentilhomme ne suffit, aux yeux d'aucune des personnes

que j'ai rencontrées dans cette ville, pour compenser les degrés divers de la faveur impériale. Ainsi de vieux radoteurs, de vieilles gueunons de femmes sont tout-puissantes ici parce qu'ils ont naturellement plus de rubans à montrer, plus d'honneurs à étaler que des personnes plus jeunes. Quant aux jeunes gens distingués et à la mode, il y en a très peu à Moscou, car la plupart de ceux qui réunissent ces avantages poussent leur fortune à St. Pétersbourg ou bien sont à l'armée. Ils sont remplacés par un essaim de jouvenceaux sans plume qui assiègent les avenues des portes, tout raides sous la poudre, la pommade et les habits neufs, avec leurs précepteurs français qui étudient l'effet de leurs premiers saluts pleins d'espoir et de leur entrée difficile dans le redoutable cercle de leurs supérieurs. Que Dieu prenne en pitié la folie de la machine ronde et qu'il ait pitié aussi de moi qui suis au milieu de tout cela, comme un crapaud dans une pierre!

Me voici arrivée au bout de mon papier sans que je vous ai remerciée pour toutes vos nouvelles. Mais je ne veux pas faire de ma lettre une paraphrase de la vôtre,

de peur de laisser tout là encore une fois par la force de l'exemple. Regardez-moi le cachet de cette lettre: hier la princesse me l'a donné. Les Sept Etoiles ou la Grande Ourse du Nord, c'est elle-même; et la flamme qui s'agite sur l'autel, c'est le sentiment qu'elle a allumé en moi. C'est un beau cachet, taillé dans une pierre précieuse. Adieu!

Lettre au rev. J. C.

..... Et pour répondre à votre communication, je vous parlerai de quelques sujets de nature semblable dont j'ai été témoin en Russie, — à savoir des mariages et des morts. Sur le premier point je m'efforcerai de diriger mon bavardage vers cette région de votre mémoire où se trouve logée l'instruction classique. Depuis le huitième ou neuvième siècle le mariage, ce semble, a reçu la bénédiction sacerdotale. Autrefois, il comprenait trois cérémonies distinctes, réunies maintenant en une seule. D'abord, les fiançailles avec les anneaux ou consécration des gages; puis le couronnement matrimonial; et enfin le bris des cou-

ronnes au huitième jour. Cela doit vous rappeler ce que les poètes chantent des fêtes nuptiales à Rome: — le contrat, — la torche d'hyménée, — le voile, — la guirlande de fleurs.

Il vous faut maintenant évoquer une église entourée de villageois barbus qui, enveloppés de peaux de mouton, ont les jambes garnies de paille et des gantelets aux mains. Tandis qu'ils attendent l'arrivée des fiancés, ils font entre eux l'échange de leurs démonstrations habituelles de bonne amitié; ils s'entourent mutuellement l'épaule de leurs bras, ils mettent barbe contre barbe; chacun de ces lourdauds de voisins embrasse l'autre avec la plus parfaite déférence. Comme la neige est le fond de ce tableau, vous pouvez voir les paysans cesser leurs embrassades pour faire le guet en appuyant leurs mains sur leurs flancs garnis de cuir, ou patiner pour se réchauffer le nez, ou bien encore laisser sur le sol l'empreinte de leur crâne, se signant en même temps de toute leur force s'il arrive qu'ils se trouvent devant une église. Une douzaine de kibitkas, semblables à de grands berceaux, se glissent sur leurs brancards de traîneau vers le

porche où le prêtre s'est placé pour les recevoir, revêtu de son epitrachelion; quand s'élancent la fiancée et le fiancé, roulant sous le poids de leurs habillements et suivis de tous les parents qu'ils ont sur la face de la terre, excepté le père et la mère de la fiancée, qui sont restés à la maison pour gémir sur sa perte. Maintenant figurez-vous une forêt en proie à l'ouragan, tant ces barbes de toute couleur, sauvages et affreuses, s'agitent et se baissent et se lèvent, tant ces bras se meuvent dans toutes les directions, avec toute l'énergie qu'ils ont pour saluer, pour faire des signes de croix et pour montrer vivement le porche. Le prêtre reçoit l'heureux couple dans l'église; et après avoir béni les fiancés, après avoir fait le signe de la croix au-dessus de leurs têtes, il leur remet des cierges allumés et les conduit à une sorte de trépied, à quelque distance du maître-autel: là il prononce de nouveau une bénédiction, secouant un encensoir massif et les enveloppant d'un nuage de fumée.

Alors les diacres récitent des prières. On apporte deux anneaux avec lesquels on fait aux fiancés le signe de la croix sur le front

et qu'ils échangent en les recevant des mains du prêtre; d'abord ils les remettent au paranymphe et aux demoiselles d'honneur qui les rendent ensuite à la fiancée et au fiancé, et ceux-ci les conserveront toute leur vie. Ils penchent leur tête et leurs cierges vers le sol, acte que le prêtre solennise en prononçant la prière suivante :

„O mon Dieu, tu as montré que de semblables gages pouvaient être donnés, reçus
„et confirmés. Par un anneau, tout pouvoir a été donné à Joseph en Egypte.
„Par un anneau, Daniel a été honoré à Babylone. La vérité a été découverte, à l'égard de Thamar, par un anneau. C'est
„par un anneau que notre Père céleste a montré son amour à son Fils repentant.
„Mettez-lui cet anneau à la main droite, a-t-il dit, et tuez le veau gras, et mangeons, buvons et soyons joyeux. O mon Dieu,
„daigne bénir cette cérémonie que nous accomplissons en leur mettant l'anneau; bénis-la de tes bénédictions célestes, et laisse
„tes anges aller devant les fiancés tous les jours de leur vie.“

Après cette partie de la cérémonie, la fiancée étant d'abord dépouillée de son voile,

les deux conjoints sont solennellement couronnés, et font lentement en procession plusieurs fois le tour de l'autel suivis de leurs paranymphe et des autres assistants, dont chacun porte un cierge allumé et s'unit aux hymnes qui retentissent maintenant sous les voûtes de l'église. Comme symbolé du partage en commun du lot amer de la vie, une coupe de liqueur est présentée au couple nuptial qui y goûte et l'échange cinq fois jusqu'à ce qu'il l'ait bue jusqu'à la lie; et finalement les deux fiancés se regardent dans un miroir que le prêtre place devant leurs yeux. Les couronnes sont retirées alors, la fiancée est enveloppée d'un épais voile blanc, et la bénédiction finale est prononcée.

Nous avons à nous frayer un chemin à travers le flot de parents qui a porté la pauvre fiancée dans un angle reculé du temple, où son voile lui est retiré par un essaim de vieilles femmes qui la peignent devant tout le monde et, après lui avoir tressé les cheveux, (opération à laquelle assiste le fiancé, son cierge à la main et l'air profondément abattu), lui posent sur la tête la coiffure qui cache les tresses et qui dé-

note la matrone. Alors la jeune femme est emportée en triomphe jusqu'à la maison de son mari. Là, elle est aussitôt placée en tête d'un banquet auquel elle assiste en servant sans toucher à rien pour sa part; elle doit encourager par son maintien la bonne humeur qui règne dans l'assemblée, — sauf parmi ses jeunes compagnes qui versent des torrents de larmes à la pensée de la perte de leur amie, dont elles chantent les louanges et dont elles considèrent le mariage comme la destruction certaine de l'amitié.

J'ai décrit, ainsi que vous l'aurez remarqué, un mariage villageois; c'était le seul que je désirasse voir, ayant reconnu que si l'on veut saisir des particularités nationales il faut descendre un peu l'échelle sociale. Mais voulez-vous changer le lieu de scène et vous promener parmi les tombes? Bien que la mort soit au bout de ma plume, je ne désire cependant pas vous infliger la mélancolie; en effet, le grand personnage que j'ai suivi jusqu'à la tombe était de ceux qui peuvent faire naître des réflexions sans inspirer de pénibles regrets. C'était un courtisan suranné, dénué de caractère, ne jouissant d'aucune considération, ne comp-

tant pas d'amis, ne connaissant rien de la nature au-delà des fleurs brodées sur le brocard de ses vêtements, n'ayant pas dans l'esprit d'autre sentiment élevé que la manie-
tenance de la préséance, et qui enfin ne laissait pas dans le monde plus de trace qu'un nuage qui passe.

Je ne m'étendrai point sur les scènes qui eurent lieu dans son palais, car ce serait en partie la répétition de ce qui advint ensuite à l'église. Là, il était exposé au milieu de l'assemblée, entouré d'une troupe de prêtres qui tenaient des torches ardentes et étaient assez nombreux pour former un cercle autour du cercueil. Les troparions, les retenia, les prières, les bénédictions, les signes de croix, les évolutions des encensoirs, remplirent le temps qui s'écoula depuis l'entrée du corps jusqu'au commencement de la grand'messe. Après la célébration de l'office, les prêtres, descendant de l'autel, entourèrent de nouveau le cercueil et joignirent leurs voix dans l'invocation suivante:

„Quel plaisir dans cette vie n'est pas
„mélangé de chagrin! Quelle gloire est de
„longue durée sur la terre! Où sont les

„affections du monde, — où est le vain
„rêve des plaisirs temporaires! Où sont l'or
„et l'argent! Où sont la multitude et le
„fracas des serviteurs! Tout cela n'est que
„poussière et cendres! Une ombre qui s'é-
„vanouit! Venez donc, adressons-nous au
„Roi immortel. O Dieu, répands tes bénédiction-
„dictions sur ton serviteur qui n'est plus,
„donne-lui le repos dans l'éternité de ta béa-
„titude. Hélas! quels combats doit soutenir
„l'âme qui s'en va, au moment où elle se
„sépare du corps! Hélas! elle se lamente,
„et il n'y a personne pour avoir pitié d'elle!
„Elle tourne ses yeux vers les anges, et
„elle supplie en vain! C'est pourquoi, mes
„frères bien-aimés, implorons la paix pour
„notre frère décédé. Je me suis rappelé
„les paroles du prophète, qui a dit: Je ne
„suis que poussière et cendres; et j'ai con-
„templé le tombeau, et j'ai vu les os dé-
„pouillés de leur chair. Celui-ci, me suis-
„je dit, est-il un roi ou un mendiant, — un
„juste ou un pécheur? Mais, ô mon Dieu,
„accorde à ton serviteur le repos parmi les
„justes. etc. etc.“

Tel est le sépcimen de ce qui remplit
environ une heure; mais le moment le plus

solennel de tous est celui où les proches parents donnent le dernier baiser. Voici comment leur parle le prêtre :

„Venez mes frères, donnons le baiser su-
„prême, le baiser d'adieu à notre frère dé-
„funt! Il a maintenant abandonné ses pa-
„rents et s'est approché du tombeau, insen-
„sible désormais à la vanité! Où sont ses
„parents et ses amis? Hélas! nous sommes
„séparés! Prions Dieu pour qu'il lui ac-
„corde le repos. Oh! quelle séparation, mes
„frères! Approchez, embrassez celui qui
„hier encore était un des vôtres! Il est
„livré à la tombe! Il est couvert d'une
„pierre! Il séjourne dans les ténèbres! Il
„est enseveli parmi les morts! C'est pour-
„quoi prions Dieu pour qu'il lui accorde le
„repos. Qu'est-ce que la vie? Une fleur,
„une vapeur, la rosée matinale du jour! Ap-
„prochez donc avec respect; contemplons la
„tombe! Où est maintenant la grâce? où
„la jeunesse? où l'éclat des yeux? où la
„beauté du teint? Tout s'est flétri comme
„l'herbe des champs, tout s'est évanoui!
„Venez, et tombons avec des larmes aux
„pieds de Christ. Que de lamentations et
„de gémissements, que de soupirs et de

„combats quand l'âme se sépare du corps!
„Les ténèbres et la perdition se dévoilent.
„La vie est l'ombre qui s'en va; un rêve
„d'erreur; le travail infructueux d'une exis-
„tence imaginaire! Dérobons-nous donc à
„la corruption du monde, afin d'hériter du
„royaume des Cieux! Quand les anges re-
„doutables ont séparé l'esprit du corps, alors
„le souvenir des parents et des amis est
„désormais perdu; alors le jugement futur
„appelle seul notre attention! Les vains
„désirs et les stériles travaux de la vie
„sont terminés! Supplions le Juge, sup-
„plions-le de pardonner les péchés du mort.
„Voyez ces membres, comme ils sont roides
„et sans mouvement! Pleins de vigueur il y
„a peu de temps, comme ils sont devenus
„faibles! Les yeux sont fermés, les pieds
„liés, les mains en repos! Le sens de
„l'ouïe est éteint, la langue serrée et silen-
„cieuse! Tout est livré à la tombe! Toutes
„les choses humaines ne sont que vanité!
„Frères, amis, parents et connaissances,
„voyez-moi ici sans souffle, et gémissiez!
„Hier encore nous étions ensemble; la ter-
„rible heure de la mort a sonné pour moi!
„Approchez-vous, vous tous que l'affection

„unissait à moi et avec un dernier baiser,
„prononcez le dernier adieu. Je ne demeure-
„rai pas davantage parmi vous; je ne
„m'entretiendrai pas davantage avec vous!
„Je vais au Juge qui n'a égard à aucun rang:
„le maître et l'esclave, le souverain et le
„sujet, le riche et le pauvre, tous sont égaux
„devant Lui, et selon leurs actes ils seront
„réprouvés ou récompensés. C'est pourquoi
„laissez-moi vous supplier tous d'adresser une
„prière fervente à Christ et à Dieu pour que
„je ne sois pas châtié selon mes péchés,
„mais admis dans la lumière de vie.“

Pendant cette oraison solennelle, les parents, tous en grand deuil, entourent le cercueil et donnent le dernier baiser d'adieu. Le prêtre lit alors une prière d'absolution et place dans les mains du mort un papier qu'on appelle un passeport, contenant la déclaration de la foi religieuse du défunt et des vœux pour que ses péchés lui soient remis. Le cercueil est alors fermé et porté au tombeau.

Jamais je n'oublierai une scène de ce genre dont je fus témoin, le mois d'août dernier, à St. Pétersbourg, par un soleil éclatant. Dans une des églises de cette ville

j'assistai à une de ces solennités funèbres, étant entrée au moment même où la malheureuse famille, dans toute l'amertume de son chagrin, se pressait autour du cercueil pour donner le baiser d'adieu. Tous les contrastes possibles se réunissaient pour accroître la surprise et la terreur qu'un spectacle aussi inattendu avait produites sur mon esprit. Mais je dois me hâter de terminer ma lettre; car, à ce train funèbre, je ne rattraperai jamais la poste. D'ailleurs, j'ai écrit tout ceci sous l'influence des diables bleus. Adieu!

A A. M. C.

Troitskoe, 21 mars 1806.

Cette feuille de papier était ouverte devant moi hier, et je songeais à répondre à votre lettre, très chère A, que j'ai reçue à Moscou et qui a fait vibrer mon coeur de joie comme la verge de Moïse faisait jaillir l'eau du rocher dans le désert. Mais quand j'ai essayé d'écrire, ma plume a laissé s'échapper des grondements tellement sinistres, qu'une nocturne rafale d'hiver,

soufflant par le trou d'une serrure et réclamant un requiem pour l'âme d'un naufragé n'eût pas résonné d'une manière plus aiguë, plus sinistre, plus plaintive, plus gémissante que ces accents. Ils eussent certainement excité votre compassion, si je n'avais quitté mon pupitre et appelé Eléonore pour qu'elle ouvrît ma malle, mît mes affaires à leur place, et fit en un mot les rangements habituels après notre retour de Moscou.

Elles seraient éloquentes les expressions qui pourraient vous donner une juste idée des souffrances d'un voyage à travers la Russie! Le passage continu des chariots de marchandises, sur les routes les laboure et les transforme en monticules ou rochers de neige durcie et redurcie, sur laquelle vous devez cheminer, à la condition de passer sans cesse d'une butte à une cavité proportionnée. Parfois on reste plongé dans ces trous effrayants durant vingt minutes au moins, tandis que les malheureux chevaux s'épuisant en efforts pour vous tirer de ce mauvais pas, sont hachés de coups de fouet par des douzaines de domestiques et de gens du pays qui s'emploient à soutenir la voiture de chaque côté. Outre la

voiture dans laquelle Anna Petrovna⁸⁾ et moi avions le malheur d'être casées avec des oreillers, des pupitres à écrire et l'un des chiens, il y avait huit autres véhicules; si bien que lorsque tous ces équipages se furent rangés en demi-lune à la porte de Moscou, il ne vous manquait plus que quelques éléphants pour nous donner tout à fait l'air d'une armée hindoue. Mais en joignant les souffrances corporelles, les coups et les chocs, à la fatigue insupportable que nous avions éprouvés déjà, nous n'étions guère d'humeur à quitter Moscou, au moins de six semaines.

Je parle ici d'Anna Petrovna, de M.... et de moi. Quant à la princesse, chère femme! à peine pouvait-elle dissimuler l'éclat de sa joie à la pensée de s'en revenir à Troïtskoe, qu'elle ne voudrait jamais quitter; car aller chaque année à Moscou, est un sacrifice qu'elle s'impose en faveur d'autrui.

Non-seulement nous n'étions pas très disposées à nous replonger dans cette Arcadie de glace; mais qui pis est, certaines circonstances aggravantes rembrunissaient notre

8) Nom russe de Melle Istlainoff.

horizon; enfoncées dans notre voiture dont nous avions relevé toutes les glaces, et regardant d'un oeil sombre les objets divers qui éveillaient en nous le sentiment de notre infortune, nous ne daignons pas nous adresser un seul mot: une sympathie de chagrin trop forte pour être exprimée nous avaient plongées mutuellement dans un abattement silencieux. Les églises elles-mêmes avaient perdu auprès de ma compagne leur puissance inspiratrice; et tandis qu'elle répète si souvent et avec tant de ferveur les grands signes de croix au milieu des plus joyeuses conversations, elle se bornait, en passant devant ces merveilleux édifices, à en tracer paresseusement sur son front; jusqu'à son saint favori, qui depuis son baptême pend à son cou, place d'où il n'a pas bougé, jusqu'à son saint qu'elle ne porta pas une seule fois à ses lèvres pour conjurer les chances fatales qui pesaient sur nous.

Pendant nos postillons qui paraissaient très peu soucieux de l'état de nos esprits, ayant fait un dernier et orgueilleux effort comme ils s'éloignaient triomphalement de Moscou, nous plongèrent soudain dans un trou avec une telle violence que grimaces

et pleurs, signes de croix et liqueurs, peines et paquets, saints et oreillers, lamentations, émincé de langue, gâteaux, corne de cerf et bichon, tout fut confondu dans un même choc !

Le silence fut à la fin rompu par les tentatives que faisait chacune de nous pour sauver ses os d'une pareille catastrophe. „Eh bien, ma chère amie, pour l'amour de Dieu, êtes-vous en vie?“ ce furent là les premiers mots que me jeta ma compagne, tout en se dégageant du chaos. A quoi répondit en creux ce gémissement lamentable: „Non, je meurs tout à l'heure, et toutes mes jouissances en ce moment ressemblent peu aux plaisirs terrestres que nous regrettons là-bas à Moscou.“

La répétition d'aventures semblables fut la seule chose qui varia notre voyage de vingt heures. Qu'ils marchent de nuit ou de jour, peu importe aux Russes, puisqu'ils savent que de toute façon les routes sont impraticables. Cependant la douceur du temps nous préserva des rigueurs du froid nocturne, et une aurore boréale, jointe au blanc reflet de la neige, nous guida durant

les heures de ténèbres et nous conduisit à Serpoukoff où nous trouvâmes notre refuge accoutumé dans la maison de bois que la princesse à fait construire pour son usage et celui de ses amis. Le froid et les frimats nous y retinrent jusqu'au mercredi soir. Le pays sinistre, plat, couvert de neige à perte de vue, se confondait à l'horizon avec les brouillards des nuages brumeux. Quel déplorable hiver, dont la monotonie n'est jamais rompue par l'animation humaine ! La Nature nous semblait couchée dans les plis d'un linceul et destinée à ne plus s'éveiller. La noire diversion que firent des bois tristes, froids et dépouillés de feuilles, nous apprit que nous approchions des solitudes de Troitskoe. Enfin Troitskoe lui-même s'annonça à nous au milieu des ténèbres, lorsque, passant devant l'église, nous sentîmes l'odeur de l'encens et entendîmes les hymnes d'actions de grâces que les prêtres chantaient pour notre heureux retour.

Nous trouvâmes M.... étendue en règle sur un sofa. Elle était arrivée avant nous avec la princesse, dans tous les états de l'indisposition. Elle avait attrapé un violent

mal de gorge, et l'on avait mis toute la maison au pillage pour y trouver des remèdes. Depuis ce moment, elle avait gardé le lit, bien que maintenant elle allât infiniment mieux; et l'excellente princesse l'avait quittée à peine un seul instant.

.....

Dans tout ce que dit et fait la princesse, il y a une vivacité d'expression, une chaleur de manières qui, jointes à l'étrange confusion qu'elle fait de toutes les langues, sont pour beaucoup dans la naïveté de son caractère, et m'intéressent tout en m'amusant au-delà de toute expression. Ce matin, me parlant de son domaine dont elle raffole, et après avoir essuyé les vitres avec un pan de sa grande redingote afin de me donner une idée de la vue, elle s'écria: „Tenez, ma chère soeur Kaiety, admirez avec moi, je vous prie, mon beau Troitskoe. Avez-vous jamais vu en Italie ou en France (mais c'est un très vilain pays), même en Angleterre, rien d'aussi parfait que cette superbe prairie à l'autre côté de la rivière? Avouez-moi la vérité, n'est ce pas un vrai paradis?⁹⁾

⁹⁾ Pour donner une idée du ton des phrases hy-

„Ma foi, princesse, je ne vois rien que de la neige; c'était très vert et très beau en octobre dernier; mais je ne puis rien distinguer, absolument rien de ce que vous dites.“

„Cependant, ma chère amie, avec votre esprit, vous devez admettre que les saisons changent sur terre! Mais passons là-dessus; les arbres eux-mêmes donneront bientôt leurs feuilles, et vous avouerez que jamais, jamais, ni pour les grâces, ni pour les perfections, il n'a existé au monde un lieu aussi charmant que Troitskoe; et pourquoi, mon enfant? Je l'ai créé moi-même; j'ai travaillé avec les maçons aux murailles; j'ai mis ces petits arbres dans leur trou; mes propres mains ont fait tout cela. J'ai dressé les plans; et des milliers de mes paysans m'aidaient avec leurs haches; en ce temps-là je n'étais pas aussi riche que je le suis maintenant, et j'ai pu en m'arrangeant ainsi faire des économies en tout plein de choses.“

brides de la princesse Daschkoff, nous devons dire que les mots traduits par nous sont en anglais, tandis que les mots espacés se trouvent en Français dans le texte.

(Note du Traducteur.)

25 mars. — Je ne sais ce que je voulais vous dire avant-hier, quand la princesse est entrée dans ma chambre en sortant de chez M; elle tenait à la main une grosse orange épluchée, enlacée d'un fort beau collier, lequel était composé de quatre rangs de magnifiques perles orientales; elle me recommanda de dire que son apothicaire avait envoyé à ma soeur cette orange pour son mal de gorge. Ce petit artifice l'amusa tellement qu'elle ne cessait de s'en glorifier et de se moquer de tous les médecins qui existent sur la terre et de parcourir la chambre en riant ou plutôt en chantant et se réjouissant de s'être jouée des docteurs et d'avoir apporté des perles au lieu de pilules. Je tiens à savoir si ces petits détails peuvent vous donner une idée de son caractère.

Mais parlons un peu d'autre chose. Je ferai mieux de revenir vite à Moscou et de vous conduire au sommet de la plus haute tour d'où la vue est la plus belle, la plus étendue, la plus frappante, afin de vous donner un aperçu du spectacle splendide dont nous avons joui il y a quinze jours. Cette tour qu'on appelle Ivan Velikà, est

un des traits distinctifs du Kremlin; elle s'élève du sein de ses fortifications dans le centre de Moscou. Les armoiries des provinces tributaires de l'Empire décorent ses murs circulaires, et l'aigle impériale étend ses ailes dorées parmi les croix étincelantes qui surmontent ses mille églises. La rivière en passant à travers la ville comme un ruisseau d'argent, offre un tableau des plus animés. Sur son lit glacé et dans un cercle marqué par des buissons de verdure les impétueux chevaux livoniens, tartares et arabes, emportant de petits traîneaux en forme de coquille, s'élancent dans un mouvement de manège qui éblouit les yeux. Suivez du regard, s'il vous est possible, les groupes qui successivement descendent du haut des montagnes de glace jusqu'au bas avec une force et une rapidité dont le vol seul peut donner l'idée. La partie de la rivière plus éloignée est coupée par tranches où des rangées de blanchisseuses sont penchées à laver leur linge, sans se préoccuper du froid. On y voit aussi, à la surface, des paniers aussi grands que des huttes: ils contiennent la provision de poissons d'hiver, plongée à une grande profondeur. Chaque

semaine, le propriétaire visite cette prison aquatique, en prévision du jeûne prochain.

Une foule de circonstances concourent à donner à Moscou beaucoup plus qu'à aucune autre ville d'Europe un air asiatique. Le croissant brille au-dessous de la croix de chaque tour; symbole du triomphe du christianisme, il se mêle aux coupoles dorées qui étincèlent aux feux du soleil. Les somptueux beffrois ouverts à la lumière du jour, les toits de métal, les étonnants palais gardés par des monstres sculptés et environnés de pallissades, les théâtres, les arcs, les hôpitaux, les couvents, les vastes jardins soit publics soit privés qui coupent la ville, tout contribue à former un ensemble varié et splendide, tout-à-fait particulier à cette ancienne capitale.

Peut-être n'y a-t-il rien à Moscou d'aussi extraordinaire que les églises, dont les murs sont couverts à l'extérieur d'images gigantesques de saints se détachant sur fond d'or. Devant ces barbouillages mystiques on voit des milliers d'individus se signer et se prosterner avec une ardeur plus voisine de l'idolâtrie que de la foi religieuse; puis se relevant, ils appellent leurs chevaux qu'ils

avaient laissés un moment et s'élançant sur leurs chariots chargés de blocs de glace qu'ils portent aux caves des nobles pour la provision de l'été suivant.

Puisque je vous ai conduite au sommet d'Ivan Velikà, laissez-moi maintenant vous ramener à Troitskoe, où vous vous reposerez un peu avec nous dans notre séjour féodal : en effet, et à propos de cette épithète, si vous tenez à connaître mon opinion, je vous dirai que la Russie en est encore au quatorzième ou quinzième siècle. Oui ! j'ai vu de près le luxe de Moscou et la civilisation de St. Pétersbourg ; mais, dites-moi, vous est-il arrivé d'apercevoir une jeune fille de douze ans, grossière, gauche, ignorante, avec un beau chapeau parisien sur la tête ? Cet empire me produit une semblable impression. Sans nul doute quelques siècles auront pour la Russie les mêmes résultats que le passé a eus pour d'autres contrées de l'Europe ; mais le temps brisera nécessairement les ligaments qui soutiennent la plante avant que cette plante soit suffisamment forte et en état de se soutenir elle-même ; une culture trop hâtive ne servirait qu'à la faire se pencher languissamment vers le sol. Il

en est ainsi de la liberté politique et de la civilisation en Russie. Mais quel besoin ai-je de secouer mes oreilles sur le monde comme si je le tenais dans mes griffes ainsi qu'une pomme et m'appliquais à démontrer laborieusement que le côté rouge est doux au goût et le côté vert acide.

Je vais vous faire descendre dans la cour où des douzaines d'esclaves attendent la princesse pour la complimenter avec leurs offrandes de pain et de sel. Sitôt qu'elle paraît, ils se précipitent le visage contre terre et baisent le sol avec cette obéissance passive qui témoigne de leur stupéfaction à l'approche d'un supérieur. La bonté de la princesse rend leur sort infiniment plus heureux que celui de beaucoup d'autres; mais cela ne prouve rien en faveur du système. Chaque noble est omnipotent, et il peut être soit un ange soit un démon. La chance peut se rencontrer de ce dernier côté; et il faudrait qu'il fût un ange celui qui ne serait point corrompu par la possession d'une autorité sans contrôle. Je considère chaque noble comme un anneau de fer de la chaîne massive qui enserré cet empire; et quant aux individus parmi les-

quels j'ai vécu à Moscou, il est impossible de se trouver en leur compagnie sans se rappeler qu'ils sont eux-mêmes les sujets d'un despote. Dans la pensée de la plupart d'entre eux, — ce n'est pas trop dire, — le mal et le bien paraissent synonymes de disgrâce et de faveur. Les idées qu'on attache habituellement au caractère sont remplacées par celles qui se lient à la position, et les marques extérieures de déférence peuvent se calculer beaucoup plus d'après l'almanach de la Cour que sur une réputation de mérite. Si je désire savoir quelles sont les vertus d'un courtisan russe, il me suffit pour prévoir les réponses que je recevrai inévitablement de regarder son habit et d'y chercher les quatre vertus cardinales et immaculées : — le ruban rouge de St. Alexandre, le ruban bleu de St. André, la décoration de St. George et celle de St. Vladimir. La chaleur des rayons que la faveur fait émaner du trône amollit singulièrement ceux qui sont appelés à ces distinctions et les dispose à recevoir l'estampille impériale, dût l'impression se faire sur un serpent ou sur un âne.

L'effet qui résulte de tout cela sur les

mœurs se devine aisément; et comme on voit les hommes s'attacher toujours avec le plus d'entêtement aux biens précaires, ainsi agissent les nobles moscovites qui sentent que leur séjour si éloigné de Pétersbourg implique tout bas quelque chose qui diminue leur éclat et gêne leur prétention à être les étincelants joyaux du diadème impérial.

Parlons d'un sujet plus agréable; car je vous entends d'ici vous écrier: „Pourquoi donc vous en coûte-t-il tant de quitter Moscou?“ Eh bien, en dépit de ce que je viens de dire, il y a dans cette ville mille agréments qui compensent le manque de sympathie ou la fausseté apparente de sa société; par exemple, au nombre de ses plaisirs, l'attrait extraordinaire de ses montagnes de glace et de ses courses en traîneau, l'animation qui brille au coeur même de l'hiver, la singularité et l'effet pittoresque des costumes, la siccité du climat et l'élasticité de l'air, les poêles, les bains autant de choses qui me ravissent. Je ne prends pas souvent, il est vrai, l'exercice des montagnes de glace; mais chaque jour avant déjeuner je vais regarder ce spectacle, et j'y retourne le plus régulièrement possible après dîner.

Lundi 24 mars, 9 heures. — Je reviens du jardin qui a l'air d'être composé de diamants, tant est beau l'effet de ses glaçons qui brillent aux rayons du soleil matinal. J'ai visité les serres-chaudes, toutes fleuries de roses, de géranium, de giroflée et pleines de limons et autres fruits excellents; j'ai essayé, par la même occasion de dire quelques mots en russe à Théodore le jardinier; mais, à cet égard, je continue de désespérer.

Hier, au beau milieu du dîner, le courrier est arrivé de Moscou et m'a apporté des lettres de chez moi. Je ne veux chargerai pas de commissions; mais je sais qu'on est bien aise d'apprendre que les lettres sont parvenues à bon port. Paraîtra-t-il étrange que je ne m'appesantisse pas sur les événements qui y sont mentionnés, — sur les morts en particulier? C'est que trois mois au moins s'écouleront avant qu'une réponse puisse être reçue, quand un commentaire intempestif tomberait sur la pierre sépulcrale des morts uniquement pour troubler le repos des vivants, et cela sans propos, sans nécessité comme sans égard. Depuis si long-temps j'ai transporté ma compassion

de ceux qui sont morts à ceux qui vivent, que la paix et la tranquillité de ces derniers m'intéressent doublement. Ainsi maintenant, très chère A je n'ajouterai rien à cette longue lettre.

A A . . . C.

Troitskoe, 26 juin 1806.

. Comment, ne vous rappelez-vous donc pas que je ne suis plus ni en Italie ni en France, et que la seule chance nouvelle qui m'attendit cette année était d'être réservée à une pétrification de trois mois à Moscou? Les plaisirs dont nous avons joui dans cette ville ont été mélangés de tant d'épreuves par le fait de bien des circonstances, que leur récit n'eût que très médiocrement intéressé nos amis absents. Le peu de lettres que j'ai écrites ont été certainement détruites, au moins celles que j'adressais à lady M . . . , par un abominable petit Russe, professeur de M . . . , lequel a empoché le courrier et allumé sa pipe avec l'histoire de mes aventures. Vous concevez alors si j'ai eu les nerfs agacés, à la réception de votre dernière lettre qui me demande des nouvelles, comme si je

n'avais qu'à étendre mes ailes et prendre mon essor par dessus les monts Ourals, pour m'emparer de tous les trésors de la Sibérie et les étaler à vos pieds; ou bien comme si possédant les charmes du monde surnaturel, je pouvais visiter les lutins des eaux ou contraindre les magiciens des fleuves à dévoiler devant moi leurs mystères et à me révéler les secrets des ténèbres.

Assurément il serait difficile d'avoir passé un printemps en Russie sans avoir fait quelque peu connaissance avec ces hôtes du cristal des eaux, qui sont chantés et célébrés dans les ballades rustiques et qui ont laissé une superstition craintive s'unir même au renouvellement de la foi existante. Mais comment oserais-je décrire les rites du grand Perrou qui, aux âges de la Sclavonie, parcourait les forêts sacrées, ébranlait la terre sous la violence des ouragans, parlait par la voix du tonnerre et, pour une seule infraction à quelqu'une de ses lois, exigeait la redevance d'un sacrifice humain! Non, non; sa terrible influence règne trop encore sur le champ isolé, sur le cours d'eau murmurante, sur les bois, pour ne pas arrêter sur mes lèvres toute indiscretion qui me

ferait hasarder un seul mot. Afin d'apaiser sa colère, sous quelque prétexte qu'elle soit cachée, on voit les paysans déposer sur les tombes de leurs parents morts de nombreuses offrandes soit de nourriture soit de chapelets; et aussi, afin de conjurer la vengeance des émissaires de Perrou qui châtieraient les survivants coupables d'avoir négligé les morts; plus d'une veuve, plus d'un orphelin porte en sachet sur sa poitrine un peu de terre enlevée à une tombe. J'ai été témoin du fait, et j'ai reconnu que leur affiction est contrebalancée par l'effroi que leur causent ces Esprits redoutables qui défendent ainsi les droits de la mort.

L'Esprit féminin qui hante les cours d'eau et qui peint de si belles couleurs les fleurs et les papillons est infiniment moins terrible; car cette divinité a la voix douce, et ses longues tresses sont d'un vert brillant. Elle exerce sur l'imagination de tous les paysans un pouvoir incontesté. Son nom est Tousalka. On la voit occupée du soin d'enrouler ses boucles vertes, d'emprunter aux plus riches trésors du printemps les guirlandes qu'elle tresse et que souvent elle suspend parmi les joues. Dans ces mo-

ments-là, on l'entend soupirer à l'approche des pas humaines. Ses nymphes se répandent parmi les bois et les fontaines, jetant des charmes sur tous les cours d'eau, de façon à agir sur la destinée de la vie humaine, et à donner la connaissance de l'avenir à leurs adorateurs.

Je ne pouvais m'imaginer ce qui fixait si fortement l'attention, d'un groupe de jeunes paysannes que je vis un jour regardant la surface de la rivière, tandis qu'elles en suivaient lentement le bord. En examinant avec plus d'attention, j'aperçus des guirlandes de bluets qu'elles avaient jetées au courant de l'eau et qui, selon certains mouvements ou certains bouillonnements, devaient à coup sûr leur prédire les événements de l'année suivante.

Tandis que je suis sur ce sujet du sortilège, je dois vous apprendre qu'il ne vient pas au monde un enfant qui ne soit, à sa naissance, entouré d'un essaim de fées jalouses et méchantes. Ces fées envisagent avec toute l'amertume possible ce qui pourrait promettre un succès ou un plaisir en ce monde. Je me promenais dans le jardin il y a quelque temps, et ne pouvais m'em-

pêcher d'admirer un charmant petit poupon tout rose couché dans un panier, lequel était attaché comme c'est la coutume ici sur le dos de la mère. J'épuisais tout ce que je sais de russe pour lui parler gracieusement et lui donner les plus jolis noms, quand je fus confuse de voir la mère avec l'expression du trouble le plus violent, déshabiller l'enfant et le frotter de la tête aux pieds, en me faisant signe de ne pas interrompre l'opération. Je commençais à craindre qu'elle ne m'eût prise pour le diable; et forte de mes bonnes intentions, je me glissai parmi les buissons aussi précipitamment qu'il me fut possible. . En tournant mes pas d'un autre côté je rencontrai la princesse à qui je racontai mon aventure et qui me l'expliqua facilement. Elle me dit que cette pauvre femme était persuadée qu'une phalange de fées qui planaient autour de l'enfant ne manqueraient pas de le châtier à proportion de l'honneur qu'il pourrait recevoir; en conséquence, afin de détourner leur maligne influence elle avait rejeté tout ce qui pouvait embellir l'enfant, seul moyen selon elle de désarmer la jalousie et la vengeance de ses ennemies jurées.

Dimanche 27. — 'J'ai relu votre lettre pour y répondre sur quelques points et pour mieux vous détourner du chapitre des histoires de vieilles femmes qui se trouve à la page précédente; mais je n'y ai pas réussi. Il est clair que vous attendez des réponses sans avoir fait de questions selon votre habitude; je doute que vous puissiez être satisfaite à moins que je ne me mette en quête de quelques curiosités naturelles à loger dans votre cervelle comme dans un musée; par exemple, un squelette d'éléphant que vous voudriez probablement me voir traîner à mes talons depuis la Sibérie, comme une preuve des changements que le monde a subis dans ces derniers âges. Non, non, ma chère A . . . , je dois vous dire des folies ou garder le silence; ou bien si vous vous attachez étroitement à des raretés qui dépassent ma portée, il faut me pourvoir d'ailes, de nageoires et de pieds palmés, indépendamment d'une demi douzaine de sens nouveaux, sans compter des oreilles et des yeux par centaines; autrement, je ne serais jamais capable de satisfaire votre amour des curiosités merveilleuses et des miraculeuses impossibilités.

Je remarque avec beaucoup d'étonnement dans votre lettre que l'histoire de nos courses de l'hiver dernier à travers les bois et dans la neige vous a intéressée. De tristes et livides qu'étaient les bois au sein de la froidure et de la nudité, ils ont repris aujourd'hui l'éclat et la variété du printemps et de l'été. Après notre bain du matin et avant le déjeuner, nous allons faire une promenade dans ces mêmes bois qui nous offrent aujourd'hui une suite non interrompue de beautés vives et de parfums. Il y a deux sortes de plantes, l'une la belle de nuit, l'autre dont le nom m'échappe, toutes deux semblables au lis de la vallée, mais plus belles, qui avec la bruyère, l'arbousier, l'oeillet sauvage et la rose, en y joignant une espèce de mousse, embellissent ces bois et forment un tapis étendu sur le sol. Je connais votre passion pour les fleurs; si non, je n'eusse pas songé à émailler ainsi ma lettre comme un jardin, au lieu de vous parler de sujets raisonnables.

Cette semaine nous a amené d'énormes dissipations; la maison a été toute remplie de monde. Parmi les visiteurs se trouvait un neveu favori de la princesse, avec sa

femme et sa petite fille. Un soir pour notre plaisir nous avons été visiter un coin du domaine que la princesse n'avait pas vu depuis huit ans. Comme elle n'avait pas été de cette promenade, son neveu proposa de la surprendre par une fête champêtre qui serait donnée dans cette partie sauvage de ses terres, et dans le site le plus romantique, qu'il soit possible d'imaginer. Il fut nécessaire de dégager cet endroit de sa végétation trop luxuriante pour en faire ressortir les beautés naturelles et l'adapter au projet qu'on avait formé. En conséquence, les paysans du village Jarshova furent détachés en secret avec un certain nombre de domestiques pour les préparatifs nécessaires, et en quatre jours tout fut achevé.

Pendant ce temps chacun de nous, aux heures où son absence pouvait être le moins remarquée s'échappait à son tour afin d'aller surveiller le travail. Pour ma part je m'y rendis tous les matins; et comme depuis longtemps je m'étais fait une règle de ne jamais paraître avant le dîner, mon absence ne fut naturellement pas remarquée. Nous fîmes si bien que nous parvînmes à détourner un petit cours d'eau, de manière à lui faire

former une cascade tombant au bas d'une roche naturelle. Dans quelques endroits, des masses de pierres furent réunies; un large espace de terrain fut gazonné, des sièges furent disposés çà et là.

Enfin quand tout fut prêt, on mena la princesse en cet endroit où, à sa vive surprise, elle se trouva en face d'une collation de fruits, de crème L . . . et se vit entourée de villageois en habits de gala et dont les uns portaient des guirlandes et les autres chantaient et dansaient devant elle.

Je crois vous avoir décrit Troitskoe comme un lieu mortellement plat, le pays garde cet aspect dans une étendue considérable autour du château, mais ce Jarshova est une petite Suisse qui offre le même caractère jusqu'à la distance de quatre ou cinq verstes. Depuis cette aventure, nous avons tous pressé vivement la princesse de mettre ce délicieux coin du pays en communication directe avec le château par des chemins tournoyants, des sièges et d'autres embellissements; mais la princesse se retire dans sa coquille, elle dit qu'elle est trop vieille et proteste que Troitskoe tel qu'il est, est un paradis sur terre. Cependant

M a enfin gagné la bataille, et la princesse, d'après ce que nous venons d'apprendre, se rend à discrétion.

Maintenant, je vais volontairement laisser de côté ma lettre pour deux jours entiers; car la poste ne partira pas avant jeudi, et mes lettres peuvent m'arriver pendant ce temps-là.

Mercredi soir 30 juin. — Oh! quelle agitation les lettres produisent dans mon esprit! Je n'en ai pas reçu moins de trois des deux familles; elles m'ont ce soir servi de souper. Vous parlez de la grippe; nous avons bien autre chose à votre service. Que pensez-vous de la peste qui règne à Kiow? Bien que d'abord cette nouvelle m'ait causé un saisissement, je sais à présent que ce n'est guère qu'une fausse rumeur. Adieu.

Au Rév. I. C.

Troitzkoe, 14 octobre 1806.

Nous allons aujourd'hui nous diriger vers la tombe vénérée de St. Démétrius, le patron de la famille Worontzow. En sortant de Moscou nous y étions déjà allées avec la

princesse, dans la seconde semaine d'août; alors l'atmosphère s'élevait à trente-trois degrés de chaleur. Je m'arrêterai cependant un moment à Moscou, (et en réalité nous y sommes restées huit jours) pour vous familiariser un peu avec le changement qu'il avait subi dans la saison d'été. Il n'est peut-être pas de ville au monde qui se ressemble moins l'hiver, quand les étoiles d'un ciel du nord dégagées de nuages brillaient sur la neige étincelante, et quand la lune dans toute sa blancheur éclairait tous les objets que nous avions l'habitude de côtoyer en revenant au logis après nos orgies d'hiver. En outre, les jaunes rayons d'un soleil perpétuel sont réfléchis par les dômes dorés, les boules et les flèches : éblouissement éternel et fatigant à travers un jour interminable.

Le mot de torture ne saurait que faiblement exprimer ce que mon cerveau souffrait par suite du continuel tintement des cloches; et quant aux mouches, aux cousins et aux moustiques venimeux, il n'est pas à ma connaissance une seule contrée méridionale qui égale ce genre de persécution. Je dois cependant sous d'autres rapports rendre à

cette ville la justice qu'elle mérite. Ses boulevards et ses promenades publiques sont enchanteurs dans les soirées d'été; et vous pourrez bien comprendre à quel point Moscou est digne du surnom de *Rus in urbe*, quand je vous dirai que entre autres jardins spacieux dépendants des résidences de plusieurs nobles, il y en a un qui n'a pas moins de quatorze acres, mesure anglaise; il appartient au palais du comte Ostroman, et se trouve au centre même de la ville.

Le marché aux fleurs peut aussi, pour l'abondance de ses produits, rivaliser avec ceux de Londres ou de Paris. Les fruits sont étalés avec profusion; ce qui n'a rien de surprenant quand on se rappelle qu'ici les serres-chaudes sont un besoin de la vie et sont construites sur l'échelle la plus vaste. Les melons d'eau sont célèbres pour leur grosseur prodigieuse aussi bien que pour leur qualité rafraîchissante, et ils font leur apparition au moment le plus opportun pour apaiser la soif dans cette saison suffocante.

Avant de quitter le sujet des fruits je dois rendre hommage à la beauté des pommes de Sibérie; elles sont absolument transpa-

rentes, et leur grosseur ainsi que leur saveur surpassent tout ce que j'ai jamais vu en ce genre.

Comme je l'ai dit précédemment, nous quittâmes Moscou le onze août dans la soirée, en compagnie de deux cavaliers parents de la princesse. Après avoir marché l'espace de quarante-trois verstes au nord, en traversant une contrée délicieuse qu'embellit pour nous la rencontre d'une résidence Impériale, de plusieurs riches campagnes appartenant à des négociants, et de quelques châteaux princiers, domaines des nobles (dans le nombre se trouvait celui du comte Razoumoffsky, entouré d'une forêt et bordé d'une rivière) nous passâmes sur les terres de M^{me} de Mouronzoff et celles du prince Galitzin. Ces deux derniers châteaux sont situés au bord de l'eau, ils se reflètent dans l'azur d'un lac qu'animent des bateaux, des cygnes et des ponts flottants. Enfin nous arrivâmes chez M^{me} de Nibalsin où nous étions engagés à passer quelque temps, avant de nous rendre au couvent de Troitza (la Notre-Dame de Lorette du pays) qui était le but de notre course. Là nous trouvâmes une belle réunion des princes de la

contrée qui, avec musique, banquets et autres plaisirs, venaient fêter notre arrivée. Cette dame est une veuve remplie de vivacité; elle vit comme une reine sur son domaine splendide, au milieu de jardin de pépinières et de belles pelouses disposés et entretenus d'après le goût anglais.

Dans la matinée suivante les bains, les serres-chaudes, les laiteries, une ferme anglaise, un haras de chevaux, des nains et diverses autres choses importées des pays étrangers occupèrent notre temps et fixèrent notre attention.

Après dîner, nous nous rendîmes tous en voiture découverte au village voisin, Kuapakna, pour visiter la manufacture du prince Yousoupoff, où l'on travaille dans la perfection des châles et des soies d'un beau tissu. Les spécimens que nous en vîmes sur les métiers ne nous parurent aucunement inférieurs à tout ce que me rappelaient mes souvenirs de Lyon. Le prince tient cette manufacture de la Couronne à certaines conditions. Il emploie sept cents personnes et il est responsable de tous dommages que pourraient éprouver les bâtimens et les machines. Ce n'est pas cependant

là que se bornent ses soins immenses. Il a encore sous sa direction une fabrique de papier, une autre de montres, et je crois même qu'il s'occupe en outre d'autres objets de fabrication et de commerce.

Le lendemain se trouvait être le jour de la bénédiction des eaux. Rien de plus théâtral que le spectacle qui s'offrit à nous, au moment où nous franchîmes la porte pour continuer notre voyage. C'était la procession des prêtres élevant leurs croix dorées, agitant leurs bannières consacrées, portant les châsses de leurs saints, et suivis de tous les habitants du village en habits de fête. La procession faisait le tour du bord de l'eau qui était bénie avec diverses formules et cérémonies accompagnées d'un choeur général de musique religieuse.

Avant d'arriver au monastère de Troitza nous avions à faire encore 58 verstes; mais heureusement la meilleure partie du chemin était ombragée de forêts et égayée par une suite de belles résidences comme j'en ai décrit. Chacun de ces châteaux avait son église y attenante, dépendance accoutumée de tout domaine russe; de plus, la tour du beffroi s'élevant isolée sur l'épais feuillage

des arbres et reflétant les rayons du soleil sur son dôme doré, sa croix et son globe.

Les lignes de ces forêts étaient de temps en temps rompues par de jaunes champs de blé dans toute la richesse de la récolte, tandis que les bords des routes étaient partout émaillés par une variété infinie de fleurs sauvages qui donnaient au tableau une aimable gaieté. Nous marchâmes jour et nuit et ne pûmes arriver à Troitza que le lendemain à quatre heures du matin. Là, au lieu d'aller occuper une petite maison de bois qui nous avait été assignée, nous fîmes convertir nos voitures en lits et dormîmes comme nous pûmes à l'abri d'un immense hangar où les véhicules de tous les visiteurs étaient rangés sans la moindre cérémonie, et où tous les chevaux à eux appartenant hennissaient, piaffaient, s'agitaient, se débattaient à coeur joie.

Hélas ! on profite peu de tous ces incidents ; car pour une pauvre carcasse anglaise les fatigues d'un voyage en Russie soit en hiver soit par les jours de la canicule sont de nature à épuiser la plus patiente résignation.

Une voiture pleine de cuisiniers et d'usten-

viles de leur métier nous précédait toujours, ainsi à cet égard nous n'avions pas à nous plaindre. Nous avions même dans notre train un sommelier avec un buffet de vaisselle plate. Quels embarras dans nos arrangements de voyage!

Lorsque enfin nous ouvrîmes les yeux sur nos amis les quadrupèdes et sur nos compagnons de sommeil, nous ne tardâmes pas à les tourner vers l'ancien monastère qui se dressait devant nous dans toute sa grandeur gothique, parmi ces bâtiments qui abritèrent jadis la retraite de Pierre I, quand, sur le sage conseil de sa soeur Sophie, il vint en ces lieux chercher un refuge contre la révolte des Strélitz.

Bien que Catherine II ait diminué le revenu des frères de ce monastère en leur enlevant soixante-dix mille paysans pour lesquels la Couronne a donné une très insignifiante indemnité, cependant on tire un tribut considérable des essaims de pèlerins qui viennent visiter la châsse miraculeuse et baiser la poussière des ossements de St. Serge. Quand la princesse Daschkoff se présenta elle-même pour cette cérémonie, le cercueil fut ouvert par deux prêtres qui,

à l'approche de la noble visiteuse, commencent à célébrer une messe devant la tombe, lui offrant à baiser la croix d'abord, puis un doigt du saint, un doigt tout desséché, raccourci et noir. Pour le corps, impossible d'en rien voir, sauf une sorte de lange de pourpre brodée et une tête de bois qui porte une brillante couronne de pierres précieuses. Dans la chaise, garnie de brocard d'or avec franges de perles, sont suspendus des trophées d'ordres et de portraits garnis de diamants, des chiffres impériaux et diverses babioles de la vanité humaine. Tels sont les objets qui ornent le sanctuaire consacré au saint qui fut canonisé pour le schisme des Russes!

L'archevêque actuel Platon, l'un des hommes les plus illustrés de la Russie, est le supérieur de cet établissement. Il offre le mélange des éléments les plus opposés au caractère religieux et à la constitution politique de son pays: cependant, en égard au premier, il conserve assez les formes extérieures pour frapper de respect la populace et inspirer une espèce de vénération à l'endroit de sa personne; et quant à la dernière, il a su par son influence et son mé-

rite se rendre assez important pour être tenu en très haute considération à la Cour et se faire estimer généralement comme le principal rouage de la machine gouvernementale.

Après avoir été bien et dûment encensés près de la chaise de St. Serge, où, dit-on, s'accomplissent tous les jours des miracles, nous fûmes confiés à une troupe de moines au capuchon noir qui nous menèrent voir les trésors du couvent. Ces trésors sont exhibés, comme les curiosités d'un musée, dans plusieurs salles dont les murs sont garnis de vitrines, où tous les vêtements au nombre de cinq cents au moins, les ornements d'autel (dans le tissu desquels sont intercalés ordinairement quelques fragments des reliques d'un saint), les vases sacrés et les offrandes dues au repentir d'une légion de pécheurs, sont étalés avec ostentation et déploient tout le luxe et toutes les richesses de l'Orient. On y voit quelques calices offerts par Catherine II et qui sont de la matière la plus précieuse et du travail le plus fini. Il y en a un, par exemple, taillé dans un onyx et enrichi de diamants; un autre est formé d'une seule sanguine

avec pied et manche d'opale; plusieurs sont d'or pur, incrusté de perles. Sur les robes des prêtres je remarquai un petit billet et je trouvai, après examen, que ce billet portait mention du poids des perles dont chacune de ces robes était brodée, parfois huit livres, parfois dix, et même douze.

Pour reposer nos yeux de ces brillantes images d'idolâtrie, nous montâmes au beffroi le plus élevé d'où nous pouvions contempler, à perte de vue, la beauté du paysage environnant; parmi les objets pittoresques qui s'offrirent à notre vue, aucun n'avait plus d'attrait que l'ermitage de l'archevêque Platon. Nous l'allâmes visiter ensuite. Mais suivons le fil de notre pèlerinage. Le lendemain matin, après avoir été réveillés par le cri du coq et avoir fait vingt verstes, nous allâmes camper durant la chaleur du jour dans le village boisé de Kiribiriva¹⁰⁾: là, nous reposâmes quatre heures nos Grands et nos Excellences dans une grange; tandis que sur la lisière du bois voisin un feu était allumé sous la voûte bleue du ciel, et que notre diner cuisait à point. Tandis

¹⁰⁾ Gouvernement de Vladimir.

que nous dormions sur le foin, nos femmes de chambre, armées de branches vertes, les agitaient au-dessus de nos têtes fatiguées pour écarter une légion de mouches. Dès que la chaleur fut un peu diminuée, nous nous remîmes en route et fîmes encore vingt verstes. Cette nuit-là, nous dormîmes dans la fameuse ville de Perisloff, située sur le lac plus fameux encore du même nom. Ce fut là, sur cette belle nappe d'eau qui réfléchissait les étoiles d'un firmament d'azur au moment où nous entrâmes dans la ville et qui la borde d'un ruban d'argent lumineux, ce fut là que Pierre I essaya sa jeune main dans ces arts qui depuis ont servi à pousser sa patrie vers une civilisation particulière, peut-être prématurée.

Le lendemain, nous fîmes soixante verstes de plus et nous arrivâmes, à la nuit, à la ville sainte de Rostoff où, selon l'usage que nous avions observé en plusieurs occasions, tous les principaux habitants dans leur costume officiel vinrent recevoir aux portes la princesse et, marchant à côté de sa voiture, la menèrent jusqu'au portail de la cathédrale où nous mîmes pied à terre et traversâmes une nombreuse assemblée pour

nous rendre au tombeau d'argent de St. Demetrius. Après quelques génuflexions que fit la princesse devant ce tombeau, but de notre voyage, elle donna l'ordre que les prêtres dissent des messes le lendemain matin, se proposant de revenir à dix heures pour vénérer les reliques et achever ses dévotions.

Si vous êtes à peu près aussi las que moi de ces vieux gentlemen canonisés (et vous pouvez dire: „Si je ne le suis pas, ce n'est point votre faute“), vous serez satisfait que je vous épargne la répétition d'une cérémonie que la princesse eut à subir et qui ressemble exactement à celles que j'ai déjà décrites. Je suis sûre que vous aimerez mieux voir fermées les portes massives de la cathédrale et faire partie du groupe varié dont l'archimandrite se détacha pour aller offrir à la princesse l'hospitalité dans son palais. Ce très respectable dignitaire, avec ses longs cheveux tombant sur ses épaules, avec sa barbe inculte et le vêtement flottant que porte son ordre, nous conduisit à ce que nous nous figurions devoir être sa cellule . . . Quel fut notre stupefaction de voir des plafonds décorés, des

fresques italiennes, des files d'appartements bien éclairés par le soleil et élégamment meublés, des portraits de la famille impériale suspendus aux murs; et devant un canapé cramoisi, sur lequel s'assit la princesse, une table couverte d'une quantité de friandises que notre vénérable hôte nous invita à nous partager, tandis que ses moines allant et venant en hâte sous leurs longs capuchons et agitant l'air avec leurs vêtements flottants, nous présentaient le thé, le café, les gâteaux et le chocolat.

Maintenant que vous vous êtes régalé dans le cloître de mon archimandrite, s'il vous plaît de revenir avec moi à Moscou, vous visiterez de nouveau et avec un plus grand soin tous les lieux que je vous ai déjà signalés; et après une absence de neuf jours consacrés à notre pèlerinage, vous retournerez en ma compagnie au château d'où nous étions partis avec la poussière, l'assoupissement, le mal de tête, la faim et la soif.

Dans quelques semaines nous nous remettrons en voiture à Moscou; et maintenant, il faut que je vous dise adieu!

A H. W.

Troitskoe, 21 octobre 1806.

Les aventures de notre campagne d'été vous ont été racontées déjà; que peut-on ajouter maintenant, à moins que l'imagination ne prête son aide pour varier le tableau de nos habitudes journalières? Mais c'est là une puissance d'invention qui ne serait pas toujours très active dans ces sphères du nord. Si mon observation s'applique bien aux personnes, elle n'est pas moins exacte quant à leurs productions imprimées. Depuis les jours de Tom Pouce, on n'a jamais vu ici d'aussi malheureux essais de composition que certains ouvrages de fantaisie, dont j'ai vu dernièrement les traductions. Depuis plusieurs mois j'attendais impatiemment des livres de mon pays: il vient de m'en arriver un, si fameux, me disait-on, qu'il a été traduit dans toutes les langues; mais je proteste, d'après la version que j'ai sous les yeux, que la Nouvelle anglaise le plus déplorablement prétentieuse qui jamais ait égaré le coeur d'une couturière, était du Shakspeare en comparaison de ceci. Que faire? La conversation des jeunes ours ne roule que sur leurs pattes

et leur queue; et quant à celle des gens mariés, elle se renferme uniformément dans le cercle de leurs affaires de famille et de leurs dépenses. Vous saurez qu'ici toute femme est entièrement indépendante de son mari sous le rapport de la fortune. Le mariage n'est donc pas l'union des intérêts; car la femme qui a une position et à qui il arrive d'épouser un homme pauvre, est encore considérée comme riche, tandis que le mari peut aller en prison pour dettes sans qu'il ait le droit de toucher un seul rouble sur les revenus de madame. Cette particularité donne une singulière teinte à la conversation des matrones russes qui, aux yeux d'une bonne anglaise, paraissent extraordinairement indépendantes au sein d'un gouvernement despotique.

D'abord, les hommes me parurent enchantés quand, dans le cercle qui précédait le dîner, une tabatière ou une boîte à cure-dents était exhibée comme un don de leurs femmes pour célébrer un tel jour de fête; et de même, les femmes s'enorgueillissaient gravement d'avoir reçu en cadeau de leurs maris un châle turc ou un sac brodé ou des boucles d'oreille ou un bracelet.

Mais je fus bien autrement surprise, quand on fit remarquer l'absence d'une dame qui n'était pas encore de retour à Moscou, d'entendre son mari répondre: „Elle est occupée, en Ukraine, du soin de faire une enquête sur son domaine qu'elle a l'intention de vendre, vu les inconvénients excessifs résultant de la distance énorme qui sépare ce domaine du mien.“ Ainsi, qu'un groupe de matrones se trouvent causer ensemble, on peut être sûr que les affaires sont le refrain habituel de leur chanson, sauf lorsqu'une dame plus coquette attire l'attention générale par l'exhibition d'un diadème ou d'un collier en diamants; et immédiatement l'on vous informe combien cette parure a coûté de vingtaines d'esclaves.

Cette lettre est restée plusieurs jours dans mon pupitre, et je n'y songeais plus. J'ai oublié également ce que je voulais vous dire. Puisque j'ai perdu le fil de mon discours, je vais vous parler du premier sujet qui me passe par la tête; il s'agit d'un prince Géorgien que je vis à Moscou en août dernier, au retour de notre pèlerinage. C'était à une grande fête qui fut donnée dans le Kremlin, aux frais de l'Empereur.

L'objet de cette fête était de célébrer la pose de la première pierre d'une Académie. Le personnage qui devait poser cette pierre était le gouverneur-général Beckleshoff, dont les fonctions expiraient; son successeur, le général Tatalman, lui avait déferé cet honneur. Par les soins de M. de Votowieff, directeur des Travaux publics, des tentes avaient été dressées pour la circonstance. Là se trouvaient réunis tous les seigneurs de la province avec l'archevêque et le clergé qui célébrèrent la partie religieuse de cette cérémonie par une prière de consécration et d'autres rites de l'Eglise, dont la fin fut annoncée par une fanfare de plusieurs musiques militaires et une salve de canon tirée de la forteresse.

Au milieu de ce tapage, je fus frappée à la vue d'un groupe de Géorgiens avec leurs costumes pittoresques, les châles turcs qui sont enroulés autour de leur caftan, leurs bottes jaunes et leurs mains couvertes de bagues en diamant. On les mena vers la princesse pour les lui présenter; mais leur maintien décéla un certain embarras, car ils ne sont pas au courant des formes habituelles de salut. Quelques-uns d'entre

eux étaient des princes tributaires de la Russie, qui venaient d'être conduits à Moscou pour y habiter sur parole. Leur pays était resté longtemps sous le joug impérial; mais leur chef, un sauvage arrogant, turbulent, hardi et porteur de grandes moustaches s'était mis à la tête d'une révolte; et s'étant uni aux Persans, il fut pris les armes à la main, combattant contre les Russes. Son fils, beau jeune homme de dix-sept ans, qui était avec lui, nous parut remarquable par l'expression de profonde mélancolie empreinte sur ses traits, tandis que le père, au contraire, semblait jouir de la nouveauté du spectacle qui l'entourait et, rempli de curiosité, interrogeait son interprète sur le sens de ce qui se passait, en même temps qu'il témoignait par sa contenance de la parfaite confiance qu'il avait dans sa prétendue supériorité. La vue de ce chef captif avec son entourage asiatique m'intéressa autant qu'elle m'amusa quand je me trouvai assise en face de ces Géorgiens à un brillant repas qui termina la fête, pouvant les observer à l'aise à travers les branches de quelques arbustes chargés de fruits qui répandaient sur la table leur ombre rafraîchissante.

Voilà une petite histoire; et maintenant, passons à une autre, toujours à propos de fêtes. Il s'agit en effet d'une fête qui fut donnée par M. Durassoff, en l'honneur de la princesse, dans la plus belle de ses campagnes, à dix-sept verstes de Moscou, deux jours après celle que je viens de raconter. Ce petit homme hérite une fortune incalculable de son père qui possédait des mines en Sibérie; et le lieu qu'il habite est vraiment un paradis sur terre. La maison, à mesure que nous en approchions, se révélait à nous comme un temple de marbre; le premier étage en effet est supporté par des colonnes de marbre, à l'exception d'une partie du centre qui s'élève en forme de dôme aérien et sert de salle de banquet avec un plafond voûté que décorent des peintures allégoriques. La compagnie était réunie le long de la colonnade qui a pour base des degrés de marbre, couverts de toutes les richesses et embaumés de tous les parfums d'un jardin en pleine floraison; du pied de ces marches descendait en pente une verte pelouse jusqu'à une pièce d'eau ombragée par des arbres. ■

Sur tous les points de cette délicieuse

propriété s'offre quelque objet neuf et varié, en parfaite harmonie avec ses traits si beaux; pépinières et pelouses, bois et lacs, collines et vallées, le tout dans une confusion charmante; et, à l'horizon, pour compléter la vue, les étincelants coupoles de Moscou.

Je ne m'appesantirai point sur les splendeurs de la table, bien que tout se passât ici comme dans un palais enchanté. Après le dîner, nous nous promenâmes par groupes dans les jardins, jusqu'au moment où le soir nous réunit de nouveau et nous conduisit au théâtre, appendix nécessaire dans toute maison de campagne vraiment distinguée. Les esclaves de M. Durassoff, au nombre de cent pour le moins, parurent sur les planches ou figurèrent dans l'orchestre; et quoiqu'un ballet eût été dansé entre les deux pièces et que tout se fût admirablement passé, notre hôte nous fit mille excuses sur la pauvreté du spectacle, alléguant la moisson qui lui avait enlevé presque tout son monde, et disant qu'il lui avait été impossible de rassembler ses gens au-delà du petit nombre que nous en avions vu. Le théâtre et toute la décoration étaient en réalité très élégants, et ce qu'on y joua très

convenable. Dans les entr'actes, on faisait circular des plateaux chargés de fruits, de gâteaux, de limonade, de thé, de liqueurs et de glaces, et plusieurs fois dans le cours de la soirée l'on brûla des parfums.

Eh bien, si vous n'êtes pas fatiguée et endormie, je le suis moi; ainsi, chère H . . . , bonne nuit.

Je m'applaudis de ne vous avoir pas envoyé plus tôt cette épître; car je viens de recevoir des lettres de mon père et de quelques autres personnes, et elles m'ont fait plaisir au-dessus de toute expression. En ce qui regarde mon retour, je ne saurais en ce moment entrer dans des détails étendus; je dois me borner à dire qu'après avoir parlé de cette affaire avec la princesse, celle-ci m'a offert de la manière la plus bienveillante de me conduire à Pétersbourg, et de m'embarquer. Je n'y accéderaï pour rien au monde; car une pareille excursion serait de sa part un sacrifice complet fait à mes aises. J'ai donc indiqué la voie de Riga comme pouvant s'accorder avec une affaire que la princesse a dans cette direction et qu'elle souhaite d'accomplir. Les choses en sont là pour le mo-

ment. Si rien ne vient déranger mes projets, je pense que vers le mois d'avril nous partirons pour les frontières de Pologne; nous visiterons le domaine que la princesse possède à Krouglo, et ainsi à travers la Courlande nous ferons une bonne partie du chemin jusqu'à Riga; ce qui me permettra d'échapper aux horreurs du Golfe de Finlande.

Et maintenant, comme j'ai de la place, je comblerai les lacunes qui se trouvaient dans une précédente lettre adressée à quelqu'un de vous et où je décrivais un mariage de paysans. Dans ce récit n'étaient pas compris les préparatifs du jour qui précède la cérémonie; ce sont ceux-là que je veux vous donner. Vous les trouverez plus curieux que vous ne seriez disposée à le penser, car ils offrent la trace de l'antiquité la plus reculée. Cette trace se retrouve dans la plupart des coutumes nationales de ce pays, dans les jeux des villageois, dans leurs superstitions et leurs augures, et jusque dans leurs instruments de musique. Sur tous ces points ils ont une forte similitude avec les Grecs, et l'origine de leur civilisation en ressort clairement à nos yeux. Il est impossible de

n'être pas frappé de cette ressemblance; peut-être est-ce une des circonstances les plus intéressantes dans un voyage en Russie que de retrouver parmi les paysans d'aujourd'hui une vivante peinture de ces siècles éloignés avec lesquels nos premières sociétés sont si intimement liées.

L'exemple que j'ai à vous soumettre m'a été fourni par le mariage de Sophie, la femme de chambre de M, mariage qui a été célébré ici l'autre jour avec beaucoup d'éclat.

Bien que j'eusse assisté à plusieurs mariages dans l'église, jamais auparavant je n'avais eu le courage de m'exposer à une suffocation en me rendant témoin de ces cérémonies préparatoires, parmi lesquelles le bain de vapeur joue un rôle important. Cependant j'avais résolu de voir ce spectacle avant de quitter le pays: j'affrontai donc ici l'opération depuis le commencement jusqu'à la fin.

La fiancée, noyée dans ses larmes, se tenait au bout d'une table couverte de fruits, etc., quand le fiancé s'approche, lui présente la toilette, et puis disparaît en toute hâte, entraîné vers le bain par ses compagnons.

Cette toilette comprenait tous les objets qui se rattachent au costume d'une mariée; rien n'y manquait, pas même le rouge et le blanc. Un groupe de jeunes filles s'établit alors dans la maison et chanta une sorte de requiem, qu'on nomme *Pesni Swadbachnia* ¹¹⁾).

Comme j'étais curieuse d'en saisir le sens et comme vous pouvez avoir le même désir, voici une traduction que j'ai faite pour moi d'un de ces chants que disaient ces jeunes filles, sur le ton le plus glapissant:

„Sur le sommet d'une montagne élevée voilée par
des forêts,

On voyait une troupe d'oies sauvages et un groupe
de cygnes;

Un jeune cygne s'égara parmi les oies
Qui se mirent à le becqueter et à le pourchasser;
Sur quoi, le jeune cygne s'écria à haute voix:
Ne me maltraitez pas ainsi par pitié; car c'est contre
ma volonté

Que je me trouve là où je suis; et rien autre chose
Qu'une tempête pouvait m'avoir amené parmi vous!
Hélas! tel est le sort de notre chère Sophie, elle
Que nous sommes au moment de perdre; elle qui
se trouvant

Engagée parmi des gens qui la poussent au mariage,
Pleure amèrement, et s'écrie comme le jeune cygne:

¹¹⁾ Chants de mariage.

„Ne me maltraitez pas, car c'est contre ma volonté
Que je viens parmi vous, bonnes gens, mais ce sont
La kibitka et les chevaux de Timothée qui m'en-
trainant loin d'ici“.

Tel est le spécimen de cette sorte de compositions allégoriques qui se sont perpétuées dans le dialecte esclavon et qu'on chante depuis un temps immémorial. Il suffit d'un changement de nom pour les approprier à toutes les circonstances.

Nous accompagnâmes ensuite la fiancée à la salle de bain, avec toutes ses compagnes, au nombre de trente à quarante jeunes filles qui s'employèrent à la déshabiller dans une autre chambre et qui la conduisirent alors en pleurs et toute nue dans le bain. Les nymphes ses suivantes défirent aussi leurs vêtements et se livrèrent aux ablutions accoutumées, frottant la fiancée autant qu'elle pouvait le désirer; puis elles commencèrent à danser autour d'elle, claquant des mains et buvant du vin que leur versait une autre Eve, assise avec une bouteille dans une main et un verre dans l'autre: toutes avaient leurs longs cheveux épars sur leurs épaules, et c'était le seul vêtement qu'elles pussent se vanter d'avoir en ce moment. Cet exer-

cice fut suivi d'un chant, auquel tout le monde sauf la fiancée s'associa à haute voix et dont voici la traduction :

„Un pigeon sauvage, s'étant plongé dans la mer
Après avoir agité ses belles ailes, s'écria :
„Comment pourrai-je quitter les eaux ? comment
pourrai-je planer

Au dessus des hautes et rudes montagnes ? Mais
Le froid de l'hiver arrive ; sa gelée sera pénétrante ;
La neige couvrira toute la terre. En dépit alors
De moi-même, je devrai quitter ces eaux. Il faut
que je fuie

Les dangers de ces bords escarpés.“ De cette
manière

Et avec ces réflexions notre chère compagne Sophie
Baigne et peint son visage avec du rouge et du
blanc, et noircit

Ses sourcils tout comme le jais, et ensuite elle
s'écrie :

„Comment puis-je quitter mon père ! comment puis-
je quitter ma chère chérie !

Malgré moi je quitte mon père ;

Malgré moi je dis : „Adieu, ma mère !“

La scène de bain dura une heure environ,
et elle finit par devenir l'épisode le plus
comique qu'il soit possible d'imaginer. Les
acteurs de cet intermède se coloriaient à
plaisir de la manière la plus ridicule, chan-
tant et dansant comme une troupe de bac-
chantes, tandis que la fiancée continuait de

garder le silence et presque constamment versait des larmes.

Ramenée à la maison, elle reprit sa place à la table, pendant que ses compagnes chantaient ce qui suit :

„Voici que commence la fête du mariage de notre
chère Sophie,

Nous sommes tous avec elle autour de la table,
et même nous avons pris

Des places honorables ; mais elle est elle-même au-
dessus de nous tous,

Bien que ce soit elle qui fasse le plus humble salut

A ses compagnes, tandis qu'elle médite

Sur des idées sérieuses qui ne troublent pourtant pas

Nos coeurs joyeux. „Comment, pense-t-elle,

Puis-je réfléchir sans larmes à l'idée

D'un sévère beau-père ; comment à celle

D'une sévère belle-mère que je devrai appeler

Malgré moi „Ma mère“, car autrement elle serait
offensée.

Oh ! comment pourrai-je fouler aux pieds mon or-
gueil, et appeler

Mon beau-père „Père!“ et ma belle-mère : „Mère!“

Après quelques cérémonies sans importance, toute l'affaire se termina par un beau souper, et le lendemain le couple fut uni.
Ainsi finissent mon papier et ma lettre.

A. A. M. C.

Moscou, 2 février 1807.

Si jamais je sors du ventre de baleine de la Baltique, je vous donne pleine licence de me charger du port de cette lettre; car bien que la reconnaissance et d'autres vertus me pressent de vous écrire pour vous accuser réception des lettres que vous m'adressez, cependant, dans mon état présent de paresse et au soin du chagrin de mon esprit, des motifs d'une nature si sombre m'attirent vers vous, qu'en bonne justice ou par humanité ma compagnie ne doit être imposée à aucune autre créature que moi. Cet assombrissement dont je me plains n'est pas, vous devez le savoir, l'effet d'une simple mauvaise humeur, mais bien d'un mal réel qui depuis plusieurs jours a sans pitié tourmenté mes nerfs.

Oh! la triste, la triste maison! Sans aucun doute le déplorable événement qui en a fait un sépulcre sera parvenu à votre connaissance longtemps avant que cette lettre vous arrive: — la mort du prince Daschkoff! Je n'essaierai pas de décrire l'accablement produit par cette catastrophe inattendue. Ce serait impossible et aussi

cruel qu'inutile. Je passerai donc par-dessus les scènes de désolation qui se sont succédé dernièrement dans un ordre tragique et ont glacé nos sens.

3 février. — Quand je vous ai écrit hier ce qui précède, j'avais expressément pour objet de soulager le fardeau qui pèse sur mon esprit; néanmoins j'ai jeté moi-même des obstacles dans ma route en abandonnant l'idée de récapituler les détails de notre existence de deuil. Un des effets de ce malheur, quelque inutile qu'il soit d'y faire allusion, a été la destruction complète de nos châteaux en l'air. Il y a quelque temps M et moi nous les jugions possibles et quelle eût été votre surprise à tous, si notre plan avait réussi, de la voir revenir avec moi au pays le printemps prochain! . Ce projet a servi mille fois de texte à nos entretiens; et comme l'absence de ma soeur ne devait durer qu'un temps limité, notre plan nous paraissait extrêmement raisonnable; mais la mort du prince Daschkoff a mis complètement en fuite un rêve si agréable. Oh! comme autrefois elle était moins nécessaire au bonheur et à l'existence de la princesse qu'elle ne l'est aujourd'hui!

14 février. — Pour changer d'air et de lieu, nous allons accompagner la princesse à une sorte de pèlerinage dans un couvent célèbre qu'on nomme la Jérusalem nouvelle et qui se trouve à cinquante ou soixante milles de Moscou. En attendant, j'ai préparé mes lourds bagages afin de les envoyer de Pétersbourg par mer, de façon à avoir le moins d'embarras possible quand je prendrai la route de Pologne. Combien je redoute le froid et l'humidité de l'Irlande, après avoir joui de l'atmosphère artificielle de ces poêles si confortables! A peine si dans ces maisons russes on se doute de l'existence du froid; et quand on se risque à sortir, bien muni de shubas et autres vêtements chauds, le froid n'exerce que l'effet vivifiant d'un verre de vin de Champagne. Vous ne me croirez pas si je vous déclare que l'hiver russe m'a causé moins de souffrance que l'hiver italien: c'est pourtant vrai.

Je n'ai jamais prétendu qu'il n'y eût pas d'arbres en Russie; nierez-vous cela? Ni qu'il n'y eût pas d'herbe, d'eau, de terre à cultiver! Mais franchement la constitution végétale de ce pays semble s'accorder avec

sa politique d'esclave; car le bouleau est indigène sur son sol, comme le trèfle en Irlande et la vigne en France; on s'accorde à reconnaître que le bouleau porte le nom de vin russe. Eh bien, ai-je répondu? Les forêts sont aussi remarquables que les nôtres pour la beauté de leurs produits, pour la magnificence de leurs sapins et autres arbres à charpentes; et jamais je n'ai vu dans aucune plantation, si soignée qu'elle fût, plus de variété et de richesse que dans les bois sauvages de la Russie. Mais je reviens au bouleau; je voudrais que le Génie de cette contrée l'appliquât seulement à en corriger les vices et non à les subjuguier; et combien de gens trembleraient à son aspect!

N'allez pas, parce que j'exprime ce souhait pieux, me considérer comme une débitante de scandale et vous imaginer que mon penchant personnel vers le vice puisse m'entraîner à noircir les vertus réelles dont je suis entourée. Non; car si plus d'un fait est parvenu à mes oreilles qui n'honore pas beaucoup quelques-uns des plus nobles enfants d'Odin, ce n'est pas cependant une raison pour que je juge sévèrement la nation au sein de laquelle je vis en ce mo-

ment, bien moins encore pour inférer de pareils exemples un specimen du caractère national; en effet, les paysans russes sont les meilleures gens, les coeurs les plus innocents, les plus naïfs qu'il y ait sur la terre.

Puisque je parle de nationalité et de paysans, vous plaît-il que je vous entretienne des jeux que les enfants de cette classe s'amuse à pratiquer, au retour des fêtes de Noël? Figurez-vous une troupe se donnant la main et se plaçant en rond autour d'un bol posé sur une table: disons mieux, un chaudron, comme celui des sorcières dans *Macbeth*, sauf qu'il n'y a pas de feu en dessous. Dans cette machine on a mis une tranche de pain, du sel, un peu d'eau et un morceau de charbon „pour faire le gruau épais et gluant.“ Après la composition de ce charme, on place par-dessus un autre vase destiné à contenir les gages de ceux qui veulent tenter la fortune. Il est couvert de façon à ce que les gages, un anneau par exemple, ou une dé, ou une tabatière, puissent y être glissés sans qu'on les voie. Pendant la première partie de l'opération, les partenaires dansent en rond en chan-

tant un chant dont je vous donne ici la traduction littérale, sinon élégante :

„Gloire à Dieu dans le ciel. Gloire!

Gloire à notre Impératrice sur la terre. Gloire!

Puisse notre Impératrice n'être jamais vieille. Gloire!

Puissent ses robes fleuries n'être jamais déchirées.

Gloire!

Puissent ses bons chevaux n'avoir jamais de travail
au-dessus de leurs forces. Gloire!

Nous avons chanté aussi pour le pain. Gloire!

Pour le pain nous avons chanté et nous l'honorons.

Gloire!“

Alors commence le tirage des lots, lequel est pratiqué de la manière suivante: on dit une chanson pour décrire dans une façon d'allégorie le sort qui attend le propriétaire du gage. Un cupidon aux yeux bandés tire le gage du vase supérieur, au moment où le chant cesse. Suit immédiatement ce choeur, entonné par tous les assistants:

„Pour celui que nous avons chanté

Bonne chance! bonne chance!

Il en sera bientôt ainsi pour celle

Dont le gage est tiré.“

Ici pour votre plus ample édification, se placent une demi-douzaine de strophes avec la fortune qu'elles pronostiquent:

„Le forgeron sort de sa forge;

Son shuba est déchiré en deux;

Un des côtés contient mille roubles,
L'autre n'en contient que cent."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Richesse.

„Le champignon se glisse sur le sapin
A la recherche d'une blanche dame champignon;
Ce n'est pas un champignon que nous cherchons,
Mais une dame de haute naissance."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Un mariage de convenance.

„Ainsi que sur un chêne, deux colombes sont unies
Dans un mutuel embrassement."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Un mariage d'amour.

„Une pie a quitté le lac blanc,
Elle a trainé sa queue jusqu'à Novgorod;
Sa peau est tout argentée,
Sa queue et sa tête sont luisantes d'or."

Choeur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Un mariage à l'étranger.

„Un orphelin est assis sur les cendres chaudes,

Cet orphelin attend pour recueillir les miettes
Qui pourront tomber du four."

Chœur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Malheur.

„Maintenant l'ours nage
A travers un fleuve rapide ;
Après avoir nagé il se secoue,
Et il secoue des nids de puces."

Chœur.

„Pour celui que nous avons chanté etc."

Grande chance et richesses abondantes.

C'est le gros lot de la soirée; on le réserve pour être tiré en dernier lieu. J'ai insisté sur ce choix élégant pour montrer que la même superstition à l'égard de la vermine surdite, en matière de rêves et de sorcellerie, règne aussi bien en Russie qu'en Irlande. Je connais une très charmante jeune personne, charmante par excellence, qui est au comble de la joie quand sa femme de chambre peut lui mettre une puce dans son linge blanc.

Au sujet de ces jeux populaires que la mode a relégués du salon des grands dans la chaumière du paysan, la princesse nous

a dit qu'elle se souvenait d'avoir autrefois avec l'Impératrice pris part à ces histoires de bonne aventure telles que je viens de vous les décrire. C'était sans doute avant que Catherine II. montât sur le trône et quand, grande-duchesse et étrangère, pour se mettre dans les bonnes grâces de la nation, elle voulait paraître non-seulement adopter ses usages, mais encore donner son patronage aux superstitions populaires.

. Notre projet de voyage en Pologne s'accomplira certainement au printemps; quand je songe à vous et à mes soeurs, je dois vous rendre la justice de dire que mon coeur ne vous a point donné de rivaux dans mes voyages.

Dieu vous bénisse. Dites aux parents d'Eléonore qu'elle jouit d'une fameuse santé, et qu'elle parle Russe avec l'accent le plus énormément prononcé.

. Nous sommes à Moscou dans la plus honteuse ignorance des nouvelles politiques; nous vivons dans une serre-chaude de mensonges, très mécontentes de Pétersbourg. L'autre jour, la princesse a écrit à la jeune Impératrice et lui a parlé de M dans les termes les plus af-

fectueux pour la recommander à toute sa bonté.

. . . . Ayez pitié de moi et écrivez-moi. Je suis stupide, phlegmatique, souffrante; néanmoins toujours votre

BRUIN!

A A. L.

Moscou, 15 mai 1807.

Vous êtes le Caton de votre sexe, chère madame, et les vertus de ce personnage vous ont fait appliquer à l'interprétation de mon silence tous vos principes de modération, de droiture et de sincérité plutôt que les viles exagérations de la jalousie qui ne sait que répandre ses ombres épaisses pour me noircir comme une coupable. Mais vous estimant comme je le fais, je ne saurais pas plus me faire passer à vos yeux pour réellement coupable que vous ne découvririez dans ma pensée un monstre à l'oeuil vert; de plus, bien qu'il se soit écoulé des mois entiers depuis l'arrivée de votre ravissante lettre, j'ai conservé aussi fidèlement votre image dans mon souvenir qu'elle est gravée sur le cachet ¹²⁾ de cette lettre.

¹²⁾ Une tête de Minerve.

Soyez donc indulgente pour mon bavardage; ce n'est pas pour donner une satisfaction à votre insistance que je récapitule les divers nombreux obstacles qui se sont élevés comme des montagnes entre moi et ma plume durant ce long intervalle de silence. En vérité si j'avais écrit une seule syllabe pendant les quatre derniers mois, cela n'aurait été que pour vous mettre en présence du malheur qui a couvert de ses ténèbres cette maison bienveillante depuis la mort du prince Daschkoff. Vous pouvez concevoir les effets d'une telle perte pour cette famille; mais je serais affligée si vous aviez le chagrin d'assister par la simple imagination aux scènes que cet événement a produites. Perpétuer le nom de Daschkoff jusqu'à la postérité la plus reculée avait toujours été le faible, si l'on peut parler ainsi, de sa mère infortunée.

Cependant une circonstance éclatante a jeté une douce lueur sur les ombres de sa mort; puisqu'elle nous promet une consolation pour cette maison, j'arrêterai un moment encore votre attention sur la famille Daschkoff. Sans doute il vous semblera étrange d'apprendre que sur cette scène un

nouveau personnage a fait son apparition sous les traits de la jeune princesse Daschkoff; mais rien n'est plus vrai. Il y a vingt ans et n'étant encore que dans sa quinzième année, elle avait abordé les honneurs de cette vie d'épreuves en contractant un mariage splendide avec le chef de cette famille, mariage qui bientôt après se changea en une triste séparation dans laquelle cette longue période de son existence s'est silencieusement consumée. Je n'essaierai pas d'exposer les circonstances qui amenèrent leur premier éloignement et leur séparation finale; mais il semblerait que son dévouement pour le prince Daschkoff. persista sans être ébranlé. Un des derniers actes du prince a été de faire des dispositions pour lui assurer l'indépendance, dans le cas où elle lui survivrait. Dans une crise de douleur en recevant la nouvelle de sa mort, elle déchira, à ce que l'on dit, la pièce qui lui reconnaissait cette part des propriétés de son mari destinée à son entretien, et de cette façon elle est restée presque entièrement dépendante de la justice ou de la bienveillance de la soeur et héritière légale du prince.

Ce fut alors pour la première fois que la princesse lui écrivit. Elle confia sa lettre à M^{me} de Noroff, comtesse Woronzoff. La comtesse se chargea avec un grand empressement de remettre le message en personne. Puis partant au milieu de la neige et de la tempête elle alla trouver la jeune princesse au sein de sa retraite et la conduisit plus morte que vive à Moscou, quelques semaines après la mort de son mari.

Imaginez ce que pouvait être cette rencontre des deux princesses se voyant pour la première fois de leur vie, et ce premier anneau de sympathie forgé par leur commun malheur. Mais je glisserai rapidement sur tout cela comme sur nos craintes et nos fâcheux pressentiments; car nous tremblions que la mémoire du passé n'envahît trop leurs pensées et n'y fit revivre des sentiments amers, au détriment du présent. Qu'il me suffise de dire que la douceur naturelle de la jeune princesse, et la droiture de sa conduite et son désir constant de plaire ont rencontré chez la princesse Daschkoff les sentiments les plus affectueux et les efforts les plus bienveillants pour les intérêts de sa belle-fille; si bien que leur union présente pro-

met d'être une source de consolations mutuelles, peut-être même de bonheur. La princesse Anne occupe les appartements sous le toit et habitera avec nous jusqu'en octobre, époque où elle se retirera dans une belle maison neuve du voisinage achetée pour elle par la princesse.

. Si mon long silence n'avait pas eu un semblable motif, ma mauvaise santé aurait suffi pour le justifier en toute conscience. Je crois déjà nous entendre faire d'aimables questions sur mon état. Eh bien, je puis vraiment vous assurer qu'à présent je n'ai à me plaindre que d'impitoyables rhumes de cerveau qui, bien que de nature à fendre des rochers, rencontreront peu de commisération chez les âmes rigoureuses telles que la vôtre, ô Caton, cœur de diamant! Mais combien de telles créatures sont des objets d'envie pour une personne qui commence à se sentir condamnée à rouler dans le pèlerinage de la vie avec un accroc déplorable aux roues de son existence.¹³⁾

. Bien, bien, écoutez. Car

¹³⁾ Un commencement d'asthme.

je ne viens pas gémir sur moi-même, mais sur un cruel ennui que les circonstances qui l'ont produit m'ont forcée à laisser sous silence, par égard pour les habitants de cette maison, mais au sujet duquel vous éprouverez un sentiment de sympathie, j'en suis complètement sûre. Je veux parler du retour de M conjointement avec moi dans le sein de notre famille; mais la mort du prince Daschkoff nous a plongés dans un abîme commun, fatal aux espérances de toute cette maison. Dans une pareille catastrophe, M . . . ne saurait penser à se séparer de sa malheureuse amie; et la princesse, au milieu d'un flot de larmes a affirmé devant moi, aussi bien qu'en présence de tous ceux qui l'entouraient, qu'elle ne pourrait survivre à une séparation qui la priverait de la personne qu'elle considérerait comme son propre enfant et comme le plus fort lien qui pût l'attacher à cette misérable vie.

Ainsi finit cette affaire pour le présent; et comme c'est le plus grand sacrifice que puisse faire M . . . elle ne lui en est que plus agréable par l'héroïsme douloureux d'un acte qui prouve son affection et son dévouement au bonheur de la princesse. Oui,

c'est une héroïne de roman; et c'est moi seulement, rampant sous le fardeau de la mortalité, qui gémis comme Coliban dans les ténèbres pincé par des doigts invisibles et saisi de crampes intolérables. De même que Coliban, je mens en disant mes impressions; car je puis m'élever au-dessus de ma contrariété et me faire donner approbation momentanée. Vous me verrez, très chère madame, dans peu de temps; vous me verrez avec Eléonore que vous aurez encore sur le dos comme Hudibras et Ralpho après leur aventure avec les ours.

En dépit de toutes nos tristesses, la chère princesse nous a entraînées tête baissée Anna Petrovna, M et moi dans les joyeuses processions et les galas qui marquent la période du printemps dont l'approche devient un sujet de fêtes religieuses. Un reste des cérémonies païennes si l'on peut hasarder cette expression, est tellement mêlé aux pratiques de l'Eglise grecque, que je commence à craindre que sans le savoir nous n'ayons solennisé quelques-unes de ces fêtes du printemps qui scandalisaient il y a deux mille ans le vieux Caton parmi les vagabonds de Rome, lesquels préféraient,

comme chacun sait, leurs saturnales éhontées à ses sages conseils.

Mais ne soyez pas alarmés. Quelle que soit l'origine de ces processions, nous autres nous n'avons pas bougé de notre voiture, pressées que nous étions par une longue file d'élégants équipages et sous les regards perçants de vingt à vingt-deux hommes de police à cheval qui caracolaient à côté de nous.

Mais quels usages insensés ! ah ! si tout-à-coup vous étiez tombée d'une autre planète pendant la semaine de Pâques, et si vous aviez vu toute la ville encombrée de voitures à six chevaux, remplies de dames et de gentilshommes presque en vêtements de cour, vous vous seriez imaginé que tout Moscou était devenu fou. Mais si vous aviez demandé la cause de cette folie, je ne crois pas que la quintessence de l'intelligence moscovite eût pu vous fournir une réponse raisonnable. Je ne vous fatiguerai donc pas par la description des courses que nous eûmes l'ennui de recommencer pendant quatre heures tandis que nous avons laissé la princesse à la maison, disposant et arrangeant son cabinet d'histoire naturelle. Elle

était restée trente ans sans y toucher; mais dernièrement elle l'avait fait déballer pour la première fois, dans l'intention d'en faire un présent à l'université de Moscou. Comme le musée de cette ville est extrêmement pauvre en fait de ces spécimens qu'elle avait à lui offrir, c'est un très sage emploi de ce qu'on peut appeler le fruit de ses voyages.

La princesse a de fait dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres agi comme si elle était tout-à-fait morte. Est-ce une folie? Si c'en est une, elle est excusable. Elle a déjà donné d'avance les legs dont elle veut faire les monuments durables de son estime; parmi ces legs, quelques-uns ont été envoyés à l'Empereur, à l'Impératrice et à l'Impératrice-mère qui en retour ont écrit à la princesse des lettres pleines d'une toute gracieuse reconnaissance.

Cela vous donnera une idée de la pente que suivent ses pensées par rapport à sa vie; et quoique à mon avis et d'après l'opinion de tous ses amis en général il n'y ait rien qui annonce une vie brisée et se hâtant vers sa fin, cependant tout cela offre le caractère de la mélancolie et de l'abattement.

Nous attendons en ce moment l'arrivée du jeune comte Worontzoff, un beau jeune homme entre seize et dix-sept ans, que la princesse a désigné pour être son héritier conjointement avec le fils de son frère, ambassadeur à Londres. Le comte Woronzoff, si l'Empereur le permet, unira le nom de Daschkoff au sien. Aussitôt que sa visite sera terminée, nous quitterons Moscou, et alors je commencerai mes préparatifs de retour.

Je viens de dîner avec un hospodar moldave marié à une nièce de la princesse. Sa barbe longue, le châle qui lui sert de ceinture, ses bottes jaunes et son costume turc ont réalisé pour moi toute cette après-midi, un de ces types orientaux que rêvait mon imagination en voyageant avec M^{me} Cottin dans son roman enchanteur de Mathilde. A coup sûr je ne risque rien en avançant que c'est le plus beau roman français qui ait jamais été écrit. La réputation de l'auteur m'a fait également lire Claire d'Albe et Elisabeth. Ce dernier ouvrage est fondé sur une histoire véritable, par conséquent il est plein d'intérêt; mais l'autre est une sorte de Werther femelle, la plus insupportable chose qu'on puisse voir.

17 mai. — La poste nous joue des tours tellement hasardeux que devant les quelques lettres que j'ai écrites et celles que je devais avoir reçues je commence à perdre la foi, l'espérance et la charité. Après une telle confession, il sera prudent de me soustraire aussi vite que possible à votre vue, ô le plus auguste et le meilleur des censeurs.

Dire que vous êtes une personne que j'aime sincèrement sera encore une épreuve tentée sur votre indulgence. Mais qu'il en soit ce qu'il pourra: je vous parle librement et je vous révèle le chagrin que je ressentais; si vous n'étiez pas disposée à pardonner à toutes mes divagations et à répandre sur ma destinée une larme amère, si je viens à faire naufrage sur les côtes de la Suède ou du Danemark et si en dépit des progrès de la navigation, je suis attachée par le doigt du Destin sous la forme d'un mollusque aux flancs de quelque vaisseau marchand faisant route vers la baie de Cork; puis si dans cet état je viens à être infailliblement ouverte et apprêtée pour l'usage de M. Hinks et de ses élèves, pour jouir d'un long repos dans les casiers de son musée. Enfin, quel que soit mon

sort, n'oubliez pas que je vous suis fort reconnaissante de votre affection passée qui avec celle du reste de votre famille ajoute aux délices du souvenir et de l'espérance un des plus grands plaisirs qui attendent ma prochaine réapparition dans la terre de mes aïeux.

A A. M. C.

Moscou, 16 juin 1807.

. Nous faisons en ce moment quelques petites excursions à cause de mon départ. Chaque soir, nous allons visiter un côté des magnifiques environs de Moscou, et étudier de près Neskushna, Astanka, Tzaritzen, et autres endroits plus délicieux encore que je ne saurais vous les peindre. Les couvents, les monastères, entourés de murailles avec des tourelles comme les anciennes fortifications, ne sont pas les moins curieux objets de notre examen.

Le célèbre monastère de Donskoy qui domine fièrement la ville, fut le dernier où nous fîmes nos dévotions. Là, nous prîmes notre limonade à l'ombre d'un bouleau: à travers les branches de l'arbre chevelu nous apercevions les dômes dorés et les croix

étincelantes du Kremlin qui brillaient au-dessous de nous dans toute leur splendeur.

Le jardin d'Orloff est délicieusement situé au versant d'une montagne : il est coupé par une quantité d'allées, de collines, de vallons, de ravins, et orné, selon l'usage, de bains et de temples.

Pour la plupart de ces édifices extérieurs, on fait un grand usage de l'écorce de bouleau ; on en tire les plus jolis effets qu'il soit possible d'imaginer, comme si les bâtiments eux-mêmes sortaient des mains de la Nature. Grâce aux jardiniers anglais qui sont venus s'établir ici, le genre allemand commence à décliner ; grâce, il faut le dire, aux Anglais, aux Allemands, aux Français ou aux Suédois ; car ici toute chose qui accuse le goût est d'importation étrangère.

La princesse est entrée avec toute sa bienveillance dans notre désir de fouiller la Russie par les environs de son ancienne capitale ; et comme les marchands non moins que les paysans sont restés fidèles aux usages des anciens jours, elle a ordonné (c'est le mot exact) qu'une fête russe eût lieu chez Elie Alexovitch, marchand bien connu qui jouit d'une grande considération

et est une sorte de patriarche de la secte des Roscolnics. C'est un beau type de la nature humaine à l'âge avancé de quatre-vingt ans; simple, vif, actif et bienveillant, avec un front large, élevé, uni, des traits réguliers et une longue barbe d'argent; le tout complété par une haute taille que rend plus frappante encore l'ancien costume moscovite. Cet homme était né serf des Dolgoroukys; mais ayant travaillé à se racheter et ayant fait durant longues années des affaires fructueuses, il est devenu le plus riche des gens de sa classe à Moscou.

Malgré le faste de son état de maison et la splendeur du dîner gigantesque auquel il présidait en sa qualité d'hôte, je l'admirais infiniment plus comme patriarche et comme fondateur et directeur des établissements religieux qui l'entourent. Il nous conduisit à ses églises, couvents et hôpitaux qui forment un cercle spacieux autour de sa demeure, et il nous expliqua quelques-unes des particularités qui se rattachent à sa secte. Les principales différences entre les Roscolnics et l'Eglise nationale, semblent moins consister en un dissentiment sur les grands articles de foi que dans la conviction

qu'à une époque ou à une autre les livres d'église et les cérémonies aujourd'hui en usage ont été altérés, et que par conséquent plusieurs idées et pratiques hétérodoxes y ont été introduites.

Mais le mot Roscolnics comprend je pense tous les dissidents de quelque espèce qu'ils soient; et l'on sait qu'il y en a une grande variété en Russie. J'ai, par exemple, entendu parler d'une secte qui se fait, dit-on, un article de foi de se procurer le premier-né mâle d'une femme non mariée et de manger sa chair et boire son sang à la communion! Qu'il est rare, quand on cherche à satisfaire sa curiosité, de découvrir autre chose qu'un nouveau monument des folies humaines!

Mais comment ai-je pu arriver au bas de cette page sans donner cours à ma rage contre un de vous, j'ai oublié lequel, qui s'est étonné de la profonde négligence que je mettais à parler des armées ou de la situation politique des affaires russes? En vérité, l'on s'en étonne! Autant vaudrait s'étonner de ce que je ne parle pas des affaires Chinoises ou Arabes! Sachez donc qu'il n'y a pas dans tout cet Empire un

seul homme capable de donner ou recevoir le plus petit détail sur ces sujets, qui depuis huit mois n'ait à cet égard la bouche hermétiquement close.

Pétersbourg, 15 juillet.

Voici qui est pour vous ! Regardez la date, et vous trouverez qu'un mois s'est écoulé depuis que je vous ai écrit ce qui précède. Je vous laisse à penser combien de circonstances m'ont occupée durant l'époque qui s'est écoulée avant mon départ, et je vous renvoie tout simplement au dimanche, quatrième du mois, où nous quitâmes Moscou.

La princesse était avec M. et moi dans sa voiture; la princesse Anne avec Anna Petrovna dans la sienne, les femmes de chambre suivaient dans leurs kibitkas respectives, et Eléonore se trouvait dans ma voiture avec Ivan Alexandrovitch, le fidèle officier de police de la princesse. Tous les domestiques et les cosaques venaient ensuite. Nous allâmes ainsi lentement jusqu'au beau couvent de Voskrivinsky, la Jérusalem Nouvelle, où Melchisédec, notre galant archimandrite, nous a accueillies avec son hospitalité accoutumée et nous a con-

duites au palais enclos dans l'enceinte, lequel fut autrefois décoré pour Catherine II. Laissez-moi vous observer que c'est un privilège acquis à une Dame d'Honneur et du Portrait d'occuper en voyage toute résidence impériale non habitée qui se trouve sur son chemin. Nous y fûmes logées, et le digne archimandrite nous donna le thé, nous donna du foin pour mettre sous nos lits de plume, nous donna sa bénédiction et nous laissa reposer.

Le lendemain, nous visitâmes les beaux environs de ce monastère; l'archimandrite nous accompagnait dans son droshka; il était couvert de sa pelisse d'été en damas brodé de vives couleurs. Après dîner, nous partîmes pour Klin à quatre-vingt-douze verstes sur ma route, et c'est là que nous couchâmes. La princesse s'était résolue d'abord, nonobstant mes représentations à ce sujet, à me conduire jusqu'au lieu de mon embarquement, soit à Pétersbourg soit à Riga; mais ses récentes douleurs morales avaient tellement accru ses souffrances physiques qu'il lui fallut nécessairement abandonner cette intention. Ce fut ici à Klin — que mardi eut lieu notre triste séparation.

Depuis ce temps j'ai écrit tant de lettres à la princesse et à M que je puis vous passer sous silence les détails de cet événement, comme si en réalité il n'avait amené ni larmes ni affliction.

Ayant pris congé de la princesse comme il avait été convenu, mais sans me séparer en règle de ma soeur, je montai dans ma voiture avec Eléonore; deux des serviteurs de la princesse, Kusma, et Antoine, s'installèrent sur le siège; et nous nous élançâmes sur les routes de bois au trot le plus rapide de quatre chevaux attelés de front; notre fidèle policeman Ivan Alexandrovitch nous suivait dans sa kibitka avec nos provisions de route.

Dimanche matin 11 juillet, nous nous arrêtâmes à quelques milles de Pétersbourg à Czarskosélo, le magnifique palais bâti par Catherine II; ce qui me donna l'occasion de visiter cet édifice. Dans l'après-midi, nous étions à Pétersbourg, chez le baron d'Hoggier, ex-ambassadeur de Hollande près cette Cour au temps de la grande Impératrice. La baronne est une nièce de la princesse Daschkoff et de plus une ancienne amie à moi. Précédemment je connaissais

très peu son mari; mais il y a en lui un air de bienveillance et une dignité qui perce à travers des formes un peu rudes, et bientôt on se sent tout-à-fait disposé en sa faveur. C'est un grand corps avec de grands traits, une expression agréable et un bon sens parfait.

Voici déjà quatre jours que j'é suis ici; et j'ai eu tant à faire, tant à dire et tant à penser, que cette lettre qui alors était à demi achevée doit servir à tous les bons êtres qui sont à la maison pour leur annoncer d'avance mon arrivée. La maison est située sur la Néva. Vendredi 23 du mois je descendrai de la porte même dans une barque qui me conduira à Cronstadt où je rentrerai dans mon ancien berceau en montant à bord du *Good Intent*, capitaine Clark, le même bâtiment qui a amenée M... en Russie et qui m'y a conduit moi-même.

Maintenant voici; en deux mots il me sera aisé de vous apprendre le résultat de ce qui a coûté tant d'ennuis et de négociations, tant de billets et de tourments à une demi-douzaine de gens de ma connaissance.

J'ai retrouvé ici mon ancien ami Mr. Cavanaugh si parfait pour l'activité qu'il dé-

plioie dans tout ce qui peut avancer mes affaires. Hier au soir nous avons été à la campagne à quatorze verstes d'ici chez le Duc et la Duchesse de Serra Capriola. Le Duc est ambassadeur de Naples. Nous avons rencontré chez lui tous les grands seigneurs de Pétersbourg, et la danse, le concert et un ballon ont été les plaisirs de la soirée. La veille, nous avons eu aussi un raout chez la comtesse Worontzoff, après avoir passé toute la matinée à courir après les points de vue.

Nous avons consacré plusieurs heures au célèbre palais de l'Ermitage, cette résidence favorite de l'Impératrice Catherine, où la galerie de peinture est superbe et où les Loges de Raphael ont été si bien copiées que, de l'avis de plusieurs connaisseurs, elles l'emportent sur les fresques originales du Vatican.

Certainement cette ville est magnifique. Depuis ma dernière visite, un pont de fer d'une seule arche a été jeté sur la Néva, un nouveau manège a été bâti, et l'on est en train de construire une nouvelle Bourse et de border les quais de granit.

Hier on a annoncé la conclusion de la paix entre l'Empereur et Bonaparte. La

maison que j'habite fait face à la forteresse : le canon a été tiré toute la journée ; les illuminations ont brûlé toute la nuit dans la ville entière, mais elles étaient un peu sombres. J'ignore si tout cela doit être considéré comme les marques d'une satisfaction réelle ; mais s'il en est ainsi, c'est seulement la preuve que la vieille Bruin est transformée en jacasse. Sûrement je serai attachée à une kibitka et envoyée en Sibérie si je ne retiens ma langue. Ainsi, je vous prie, parlons de mon retour.

Si je fais un aussi bon voyage qu'en venant, j'arriverais à Londres le 20 août ; mais une lettre que j'ai reçue du capitaine Clark m'apprend qu'il a été souvent retenu six semaines dans le Sund. S'il m'en arrive autant, j'irai sûrement mouiller à Copenhague ; et en ma qualité de vieux routier, je me suis déjà pourvue de lettres pour cette ville, de peur d'accidents.

Il m'est arrivé beaucoup de lettres de la princesse, de M . . . et ma main est toute fatiguée d'y avoir répondu. Cette interruption m'a fait oublier ce que j'avais encore à vous dire. Le baron et la baronne d'Hoggier ont insisté pour me conduire eux-mêmes

à Cronstadt et m'établir à bord du vaisseau. J'éprouve une consolation de sentir en quelque sorte M . . . à mes talons; car vous le savez, tout est arrangé définitivement pour qu'elle revienne au printemps prochain.

Tout le monde ici semble s'accorder à reconnaître que l'illumination de la nuit dernière en l'honneur de la paix a prouvé le sentiment public. S'il en est ainsi, elle ne témoigne pas d'une grande approbation; car elle était aussi terne que possible. Comme nous parcourions les rues, cela me donna une idée de la Mort dans Milton, quand „Elle grimacait horriblement un sourire de fantôme.“ Mais la Russie est un enfant pleurnicheur qui pour gagner un jour de fête risquerait volontiers un bon horion. Je considère cette paix comme un très court intermède, ni plus ni moins, et dans mon opinion Bonaparte a le bâton entre les mains.

Chacun se plaint des Anglais, comme d'alliés perfides. La majorité ignorante qui est dans la proportion de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf contre un, déclame contre l'Angleterre. Quelques-uns regrettent tout le blâme sur l'opposition qui tenait le gouvernail; mais tous les ours, y compris même

les petits, grognent contre nous. Voyez donc dans quelle ignorance je suis des affaires politiques et publiques! Jamais je ne vois de journaux; depuis longtemps ils étaient prohibés, et ils le sont encore; je ne puis donc rien entendre, si ce n'est les bruits mensongers du jour. Quelquefois ces faux bruits me font tellement enrager que maintenant je ne demanderai même plus si le monde tourne encore; et je ne serais pas du tout surprise quand j'arriverai à la maison, de trouver que l'Irlande a flotté à l'Ouest et occupe une place dans l'autre hémisphère.

Avec mes sentiments d'amour pour toute la famille je suis votre très affectionnée etc.

C. W.

A E. W. esq.

Pétersbourg, chez le baron d'Hoggier,
28 juillet 1807.

Voici le dix-septième jour que je suis ici, mon très cher père; et tous mes plans pour passer en Angleterre par le premier bon vent ont été ici dérangés, que je n'ai même plus eu le courage d'écrire chez moi, pensant que si j'annonçais par un courrier mes

projets, le courrier suivant viendrait tout démentir.

Ce qui a donné lieu à ces retards et ennuis, c'est que j'ai quitté Moscou sans passeport; la princesse ayant déclaré que mon padroshna¹³⁾ ayant été bien et dûment signé par l'autorité et publié dans la Gazette de Moscou selon l'usage habituel, rendait un passeport superflu.

Comme M. . . . vous a écrit depuis que nous nous sommes séparées, et comme j'ai écrit à A, je ne reviendrai pas l'ancien terrain, mais je continuerai de rapporter les efforts simultanés qui ont été faits, à ce malheureux sujet, par mes amis Anglais et Russes. Le baron d'Hoggier a vu par trois fois le gouverneur de Pétersbourg; et notre banquier Anglais et excellent ami M. Cavanaugh n'a, de son côté, mis aucune trêve à ses tentatives pour amener l'affaire à une conclusion; mais jusqu'ici il n'y a point réussi. La sévérité du pouvernement à l'endroit des passeports touche en ce moment à l'inflexibilité. En conséquence, j'ai perdu mon passage sur mon vieux navire, le „Good intent“, dont le capitaine a bien

¹³⁾ La permission de prendre des chevaux de poste

voulu rester le plus longtemps pour moi à Cronstadt. J'avais dû attendre d'abord que mon départ projeté eût été, comme à Moscou, annoncé trois fois d'une manière formelle dans la Gazette; puis, que mon padroshna et mes premiers passeports eussent passé par différents bureaux, et fût resté trois jours chez le comte Romantsoff, au Collège du Commerce, d'où, m'a-t-on dit, le tout sortira enfin demain.

Je serais fort ingrate envers les bons amis chez lesquels je suis logée si je n'ajoutais que cet intervalle a été bien rempli par une variété infinie de plaisirs. J'ai été fréquemment au palais de l'Ermitage; j'ai fait des parties en bateau sur ce fleuve magnifique; j'ai visité les jardins publics, les instituts, etc.; rien de plus délicieux que Pétersbourg dans la saison présente, soit le jour soit la nuit, si l'on peut appeler nuit ce qui, aux heures de ténèbres, donne assez de lumière pour permettre de lire ou de travailler. Tout cela est réellement attrayant; mais quand on n'est pas libre de ses mouvements, toute espèce de plaisirs semble comme une infidélité au dessein dominant qu'on a conçu et une interruption à laquelle on ne doit pas se complaire.

Cependant je trouve une satisfaction qui me console dans la pensée que je suis comme uné sonde pour l'expédition que fera M..... au printemps, et que j'écarte tous les obstacles qui pourraient gêner son retour.

J'écris continuellement à Moscou au deux princesses, à M.... et à Anna Petrovna, et chaque courrier m'apporte des lettres d'elles; ainsi c'est à peine s'il semble que nous nous soyons séparées. Conformément au désir de la princesse, j'ai adressé des billets à la princesse Prasoroffsky et la comtesse Pratasoff, les dames d'honneurs, pour les prier de mettre mes adieux aux pieds de l'Impératrice régnante et de l'Impératrice douairière n'ayant pu avoir l'honneur de le faire moi-même, vu l'incertitude où j'étais de la durée de mon séjour ici.

Mon excellent ami Mr. C..... est parti pour Cronstadt où tous les vaisseaux sont en rade afin de choisir à mon intention un des meilleurs et de faire les derniers arrangements pour mon départ.

Adieu, mon très cher père.

Fin.

Imprimerie de Gustav Bär à Leipsic.





Bibliothèque Russe et Polonaise.

Vol. I. II.

AUGUSTIN BARON DE MAYERBERG, Relation d'un voyage en Moscovie. 2 vol. form. Elzev. br. fr. 6.

Vol. III.

Voyage en Pologne sous le règne de Jean Sobieski fr. 3.

Vol. IV.

Journal du voyage du Boyard CHÉRÉMÉTEF à Cracovie, Venise, Rome et Malte . . fr. 3, 50.

Vol. V.

BOUSSINGAULT, Le théâtre de la Moscovie. DE LA VILLE, Discours sommaire. . . . fr. 2. 50.

Vol. VI.

Histoire d'Iwan III par M. de M*** (sous presse.)

Vol. VII.

CHEVALIER, Hist. de la guerre des Cosaques contre la Pologne. (sous presse.)

Vol. VIII.

KORB, La révolte des Strélitz. (sous presse.)

Vol. IX. X. XI. XII.

Mémoires de la princesse Daschkoff. (sous presse.)

Pour paraître prochainement:

FLETSCHER, L'état de Russie ou la manière de gouverner de l'empereur de Russie.

TORSEY, Relation des voyages en Russie, et de ses emplois et négociations.

LEISCHMANN, CH. L., Les Etats-Unis et la Russie, considérés au point de vue de la grande culture et du travail libre. 8. br. . . fr. 2.

LAXTHAUSEN, A. DE, De l'abolition par voie législative du partage égal et temporaire des terres dans les communes russes. 8. br. . 75 cts.

- GAGARIN, J. Soc. Jes., De la réunion de l'église orthodoxe à l'église catholique (en langue russe). 1 vol. 8. br. fr. 3
- Essais sur la philologie slave et sur l'influence politique et religieuse qui l'a dirigée, par M. D. S.....k, avec un avant-propos par M. L. LANDRIN fils. 1 vol. in 8. fr. 2.
- BRATIANO, J. C., Mémoire sur l'Empire d'Autriche dans la question d'Orient in 8. fr. 1.
- DULAURIER, E., Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'église arménienne orientale, avec des notions additionnelles. — 2^{me} édition, revue et corrigée, 1 vol. in 12. fr. 4.
- Question religieuse d'Orient et d'Occident. Parole de l'orthodoxe cathol. au catholicisme romain, trad. du russe par A. POPOVITZKI. 8. br. fr. 1. 50
- QUÉRARD, J. M., La Roumanie, Moldavie, Valachie et Transylvanie, la Serbie, le Monténégro et la Bosnie. — Essai de bibliothèque française historique. in 8. br. fr. 2.
- GOLESCO, A. G., De l'abolition du servage dans les Principautés danubiennes. 1 vol. 8. br. fr. 2.
- Les Principautés Roumaines et l'Empire Ottoman. 8. br. fr. 1. 50
- De la législation russe au point de vue de la liberté de conscience. 8. br. 50 cts.
- Les Slaves occidentaux. 8. br. fr. 3.
- De la possibilité de réunir l'église russe à l'église catholique sans changer la liturgie (en russe). 8. br. fr. 6.
- Le Raskol. Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie. 8. br. fr. 6.
- La Russie est-elle schismatique? Aux hommes de bonne foi. Par un Russe orthodoxe. 8. br. fr. 1.

